This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

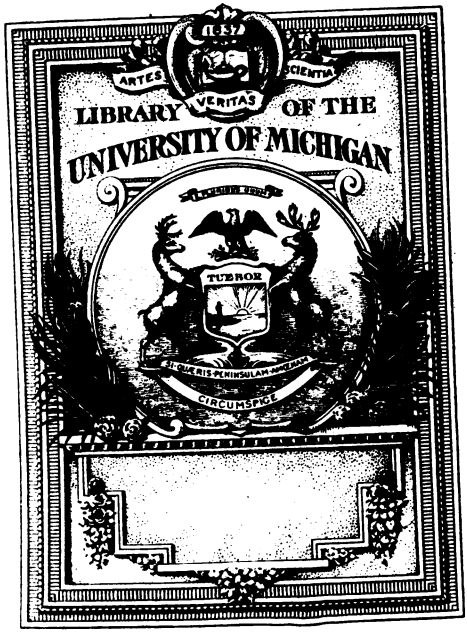
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

ÉDOUARD GRENIER

POÉSIES

COMPLÈTES

PETITS POÈMES

PRIMAVERA — IAMBES — LA MORT DU JUIF-ERRANT
LE RÊVE — L'ELKOVAN — VISION

POÈMES DRAMATIQUES

LE PROLOGUE DE STÉPHEN — IN EXCELSIS
LE PREMIER JOUR DE L'ÉDEN — PROMÉTHÉE DÉLIVRÉ

AMICIS

LETTRES — SONNETS — CHANSONS
ÉLÉGIES — SÉMÉIA
LA MORT DU PRÉSIDENT LINCOLN

MARCEL

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1882

848
G827

POÉSIES

COMPLÈTES

IL A ÉTÉ TIRÉ :

Dix exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Prix : 7 fr.

Deux exemplaires numérotés sur papier de Chine.

Prix : 12 fr.

848
G827

ÉDOUARD GRENIER

POÉSIES

COMPLÈTES

PETITS POÈMES

PRIMAVERA — IAMBES — LA MORT DU JUIF-ERRANT
LE RÊVE — L'ELKOVAN — VISION

POÈMES DRAMATIQUES

LE PROLOGUE DE STÉPHEN — IN EXCELSIS
LE PREMIER JOUR DE L'ÉDEN — PROMÉTHÉE DÉLIVRÉ

AMICIS

LETTRES — SONNETS — CHANSONS
ÉLÉGIES — SÉMÉIA
LA MORT DU PRÉSIDENT LINCOLN

MARCEL

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1882

Tous droits réservés

Fr. Lus
Rosset
2-9-26
12759

PRÉFACE

On trouvera réunis dans ce volume les recueils précédents de mes Poésies, qui sont épuisés ou disséminés chez différents éditeurs. Des amis trop indulgents m'ont souvent exprimé le désir de voir cette édition complète, seule capable, disent-ils, de fixer ma physionomie littéraire aux yeux du public. Ai-je une physionomie littéraire, et le public se soucie-t-il de la voir? J'en doute. Mais, à tout hasard, je cède à la demande de mes amis, puisqu'ils veulent bien me relire, espérant faciliter ainsi les investigations de la critique, s'il lui prend fantaisie de s'enquérir de mes ouvrages et d'en fixer la valeur.

La seule originalité que je me reconnaisse dans ce temps de hâtive production, c'est la lenteur, le retard que j'ai mis à me faire imprimer. Quand je publiai mon premier poème : la *Mort du Juif-Errant,* il y avait plus de vingt ans que je faisais des vers et trente-sept ans que j'étais dans ce monde. De tous ces vers de ma jeunesse, je n'imprime ici que

quelques élégies de la vingtième année, et les *Iambes* que m'inspira l'horreur du 2 Décembre. Ce n'est pas que je les trouve bons, ces *Iambes;* ils ne sont guère à la hauteur de l'attentat, et me semblent même bien peu dignes de cette forme superbe, immortalisée par André Chénier et Auguste Barbier; ils trahissent trop l'inexpérience du commençant. Du reste, fussent-ils meilleurs, les *Châtiments* de Victor Hugo mettraient tout dans l'ombre. Mais ils sont une date dans ma vie d'homme et de poète. J'ai vainement essayé de les publier en 1852. En France, c'était impossible. Je les emportai à Londres; mais à distance de mon pays, perdu dans cette grande et libre Angleterre, je trouvai mes vers faibles et inutiles, et je les remis au cabinet, comme dit Molière. Plus tard, en 1859, quand je publiai mes *Petits Poèmes* chez Charpentier, j'y glissai les plus inoffensifs de ces *Iambes.* Mais il fallut encore y faire des coupures; car en ce temps-là l'imprimeur devait se faire le censeur du poète, pour ne pas être traité comme son complice. Si je les publie enfin dans leur intégrité native, c'est pour rappeler aux générations nouvelles ce que souffrirent celles qui les ont précédées; la jeunesse d'à-présent ne peut se faire une idée de la compression d'alors et de l'air étouffant où nous avons dû vivre sous l'empire, pendant les plus belles années de la production et de la force.

A défaut de talent, ces *Iambes* affirment une

chose à laquelle je tiens plus qu'au talent : je veux dire mon amour de la France et de la liberté. Je crois qu'on retrouvera partout dans ce volume les traces de ce double sentiment, qui n'en fait qu'un dans le cœur des vrais fils de 89. Comme toute passion profonde, cet amour m'a donné parfois une clairvoyance qui touche à la divination et à la prophétie. C'est en 1852 que j'écrivais les vers suivants que 1870 n'a que trop éclairés de sa lueur sanglante :

— Quoi ! la France périr ? Non, non, c'est un blasphème :
La France importe à l'univers.
Mais dans l'énervement où tu t'endors, la vie
Peût se retirer par degrés ;
Tu peux, par une pente insensible et fleurie,
Descendre des sommets sacrés
Où t'avaient fait monter ton génie et l'histoire,
Aux yeux des peuples éblouis ;
Ou payer en un jour tes longs siècles de gloire,
Et, par des revers inouïs
Attendrissant l'envie et désarmant la haine,
Subir enfin, ô peuple fier !
La pitié du barbare accouru de l'Ukraine
Et de tous tes vaincus d'hier !

Je prévoyais même nettement l'auteur de tous ces maux, et je le désignais ainsi dans la pièce intitulée *O Navis :*

O vaisseau dont les flancs portent le sort du monde !
Tu vas donc reprendre la mer ?
Ta proue ornée à neuf est prête à fendre l'onde,
Ton pavillon flotte dans l'air ;

Déjà l'ancre se lève; on part; le canon tonne;
Mais l'équipage soucieux
Se tait. Nul cri de joie ou d'amour ne résonne;
Tous les cœurs sont silencieux...
Où vas-tu? Le flot monte et l'orage s'avance;
Le ciel semble s'être abaissé.
Reste! A quel bord veux-tu demander l'espérance
Et la paix qui t'ont délaissé?
Ah! n'aventure pas sur la foi des étoiles
Ce qui te reste de bonheur.
Crains que l'orage encor ne déchire tes voiles
Et ne t'expose au déshonneur.
Crains les écueils des mers où ta carène flotte;
Crains ton équipage incertain;
Crains tout, l'eau, l'air, le ciel, et surtout le pilote
A qui tu livras ton destin!

Cependant à côté de l'effroi de la chute, j'avais déjà l'espérance du relèvement et la foi dans l'avenir. C'est ainsi que je me fais dire par Dante dans *Vision :*

« — Ami, dit la grande Ombre, ami, je t'ai compris.
Je connais ta douleur, je l'estime et je l'aime.
C'est parce que je sais tout ce que tu souffris,

« Et que dans d'autres temps je l'ai souffert moi-même,
Que par l'ordre de Dieu je viens te secourir.
Mais n'attends pas de moi le remède suprême.

« Il est de ces douleurs qu'il est sain de souffrir.
Sans elles, l'existence est une lettre close.
Ne demande donc pas à Dieu de te guérir.

« Ce généreux tourment dont l'amour seul est cause;
Ces pleurs versés sans bruit sur le pays natal;
Cet effroi du péril où l'on croit qu'il s'expose;

« Ce désespoir secret, qu'ignore un cœur banal,
Pour la patrie en deuil et ses grandeurs déçues;
Cette foi dans le bien quand triomphe le mal;

« Toutes ces douleurs-là ne sont jamais perdues.
Un ange les recueille et Dieu sait les bénir :
C'est la rédemption des nations déchues;

« Et quand vient l'heure où Dieu songe à les rajeunir,
Comme dans un trésor c'est là que sa main puise
Pour doter l'univers d'un nouvel avenir.

« Mais il faut qu'à tes yeux la vérité reluise :
Ami, lève la tête et renais à l'espoir.
Ta patrie à l'erreur est loin d'être conquise;

« Ton peuple n'en est pas où tu crains de le voir;
A mes regards plus sûrs sa chute est moins profonde :
Il peut sembler parfois déserter son devoir;

« Parfois, comme un soldat que sa blessure inonde,
Sur l'arène sanglante il s'assied à l'écart;
Mais il ne peut périr, sa vie importe au monde.

« Que le clairon résonne, il se relève, il part,
Il court, combat, triomphe, et sa main la première
Sur l'ennemi vaincu plante son étendard.

« Car c'est lui maintenant qui porte la lumière
Qu'autrefois l'Italie a tenue en sa main,
Quand la nuit du chaos couvrait l'Europe entière.

« C'est lui vers l'avenir qui montre le chemin,
Et qui dans les sillons de ce siècle timide
Sème les vérités qui germeront demain.

« Relève donc le front et ta paupière humide!
Le mal comme le bien a son aspect trompeur,
Et souvent dans l'excès du mal le bien réside.

« Les peuples les plus forts ont eu cette torpeur ;
Mais un grand cœur revient tôt ou tard à lui-même ;
Et bientôt l'avenir démentira ta peur. »

Dans *In excelsis,* j'invoque et je définis ainsi la liberté :

Eh bien ! la liberté, c'est le divin problème ;
C'est le travail sacré de l'homme sur lui-même ;
La sainte maladie où chaque nation
S'enfante dans les pleurs à la rédemption ;
C'est la source au flot pur des dévouements sublimes ;
C'est le rêve éternel des esprits magnanimes,
C'est la force, l'honneur, l'ordre, la dignité,
La justice et l'amour. O sainte Liberté !
Si jamais l'homme, enfin plus près de la lumière,
Pouvait te contempler dans ta beauté première
Et sentir un seul jour combien ton joug est doux,
L'univers devant toi tomberait à genoux.
Il ne formerait plus qu'une seule famille,
Et sur ce même globe où le vice fourmille
On verrait les vertus se prendre par la main ;
Et la terre et le ciel fêteraient leur hymen !

Enfin, dans *Marcel,* je comprends et je décris ainsi le drapeau tricolore :

Savez-vous ce qu'au cœur de Marcel
Disaient les trois couleurs frissonnant sur le ciel ?

Le blanc disait : Respect à ma bande amoindrie !
Je suis le vieux drapeau des temps évanouis.
Pendant plus de mille ans j'ombrageai la patrie ;
J'ai vu mourir Bayard, Jeanne d'Arc, saint Louis.
Quels que soient les malheurs dont ma gloire est flétrie,
Je garde dans mes plis l'histoire des aïeux.
Enfants de l'avenir, soyez des fils pieux !

Et le rouge : Je suis le sang des magnanimes
Que broya sous ses pieds la Révolution.
Ma pourpre fut tissue et de gloire et de crimes;
Je naquis dans l'horreur et l'admiration.
Par le sang des héros, par celui des victimes,
A cause du premier, et malgré le second,
Français, soyez unis! que ce sang soit fécond!

Le bleu disait enfin : Je suis le ciel de France,
L'éther où les soleils montent pour chercher Dieu.
Je suis la liberté, l'idéal, l'espérance,
La route où le progrès guide son char de feu.
Vos pères l'ont frayée, avec quelle souffrance!
Ne la désertez pas, aujourd'hui ni jamais;
C'est là seul qu'est la gloire et l'honneur, ô Français!

Voilà bien des citations, et j'en devrais demander pardon au lecteur sérieux. Mais je tenais à justifier ce que j'ai avancé; et puis, qui sait? Dans ce temps où l'on ne fait qu'entr'ouvrir et feuilleter les volumes, peut-être ce subterfuge était-il le seul moyen de me faire lire dès les premières pages par certains lecteurs, et même certains critiques, inattentifs ou blasés.

Quant à ces compositions où j'ai osé aborder la grande forme du poème et même inventer une nouvelle stance, celle de l'*Elkovan* et de *Marcel*, ce n'est pas à moi de les juger. Lors de leur publication successive, elles ont été en général accueillies avec une grande bienveillance. Leur fortune a été diverse cependant. Des quatre recueils qui forment le volume actuel, c'est celui des *Poèmes dramatiques* qui a eu le moindre succès. *Marcel*, mal-

gré son défaut de proportions, a reçu de vives et bien flatteuses louanges. Mais c'est *Amicis* et les *Petits Poèmes*, qui ont été les mieux accueillis par le public et la presse. La *Mort du Juif-Errant* surtout m'a valu d'inappréciables encouragements : Mme Tastu, Brizeux, Barbier et Laprade furent très frappés de ce début poétique, et me le marquèrent de la façon la plus touchante. Gautier disait que c'était une belle fresque sur fond d'or. Lamartine y voyait le germe de la plus belle Épopée moderne, et voulait que je reprisse ce sujet en vingt-quatre chants. Enfin Mme Sand trouvait dans ce poème deux qualités rarement réunies, disait-elle, la grandeur et la fraîcheur. Le public actuel ne trouvera-t-il pas ces jugements entachés de trop de complaisance? Me laissera-t-il le bénéfice de ces grands noms et de ces hautes amitiés? Je le souhaite sans trop l'espérer. Tout ce qu'il m'est permis d'entrevoir et de dire, c'est que j'ai cherché la clarté, la pureté et l'élévation; j'ai aspiré au grand art. On sentira, je pense, dans ces pages, le jeune contemporain de Lamartine, de Musset, de Vigny, de Brizeux et de Barbier, pour ne parler que des morts et de ceux que j'ai connus et aimés. Nous sommes bien loin de tout cela maintenant. Pour ma part, je me fais l'effet d'un attardé, d'un épigone. Pourvu que je n'aie pas l'air d'un revenant!

E. G.

Mai 1882.

PRIMAVERA

1843

Such I was beloved lover;
But this time and joy are over.

PRIMAVERA

AMITIÉ

Je connais sur la terre une bien douce chose
Au cœur blessé,
Un asile où, poudreux, le voyageur repose
Son pied lassé;
Une source qui fuit de son bassin de mousse
A flots égaux,
Où la lèvre peut boire avec l'eau fraîche et douce
L'oubli des maux.
Je sais un doux parfum, un baume salutaire,
Rayon d'avril
Que l'ange même envie aux enfants de la terre,
Dans leur exil.
Eh bien! le doux parfum, l'eau fraîche, le dictame,
L'asile sûr,
C'est pour un cœur souffrant une amitié de femme
Où tout est pur.

BILLET

Aime! L'amour est tout. C'est la sainte souffrance;
C'est le dernier débris des autels d'ici-bas.

C'est la dernière étoile au ciel de l'espérance,
Le seul pont sur l'abîme où tu suspends tes pas.
Aime! C'est sur ton seuil l'ange de délivrance,
L'ange de Dieu qui passe et ne reviendra pas.

L'ILE HEUREUSE

Quand les étoiles sans nombre
Font dans l'ombre
Scintiller leurs diamants;
Qu'au fond des bois sur la mousse,
Pâle et douce,
La lune attend les amants;

Quand la ville souveraine
Dans la Seine
Se mire aux flambeaux sans bruit,
Et sur la rive muette,
En coquette,
Met sa cornette de nuit;

Alors, furtif comme un rêve,
Je t'enlève
Tout doucement dans mes bras;
Et puis, déployant nos ailes
Fraternelles,
Nous volons là-bas, là-bas!

Là-bas, tu sais, dans notre île,
Vert asile
Qu'ignorent les yeux jaloux;

Où l'herbe en couche discrète
Ne se prête
Et n'offre ses fleurs qu'à nous.

Là, sur mon cœur tu reposes,
Lèvres closes;
Car les heureux sont muets.
Et ton amant te couronne,
O madone!
De baisers et de bluets.

Et tandis que je dénoue
Sur ta joue
Les flots de tes cheveux bruns,
Qu'auprès de toi tout mon être
Se pénètre
Des plus enivrants parfums,

Soudain naît, grandit, s'élève
Sur la grève,
Dans le calme universel,
L'hymne que les nuits heureuses,
Amoureuses,
Font aux étoiles du ciel.

Ah! savoure en paix ces heures,
Les meilleures!
Oublie un instant leur vol!
Ce n'est pas déjà l'aurore;
Reste encore;
C'est le chant du rossignol.

Écoute sa douce plainte,
Hymne sainte
Qu'il soupire aux nuits d'été;

Car lui seul, vivante lyre,
Peut te dire
Mon ivresse et ta beauté.

Lui seul peut te dire, amie,
Que ma vie
Est un regard de tes yeux,
Une fleur de ta ceinture,
Un murmure,
Un rien, un souris joyeux.

Lui seul peut te dire encore
Que j'adore
La poudre où posent tes pas;
Et qu'enfin sans toi que j'aime,
Le ciel même,
Je ne le comprendrais pas!

REMEMBER

Rappelle-toi, qu'un soir auprès de vous, madame,
Vint s'asseoir en rêvant un jeune homme aux yeux doux,
Qu'un mot lui révéla le secret de ton âme;
Et que depuis cette heure, ô pauvre et noble femme!
Sa vie est devant toi restée à deux genoux.

Rappelle-toi le vide où s'affaissait ta vie,
Quand, défaisant, la nuit, la gaîté de tes jours,
A ton double devoir tristement asservie,
Tu cherchais à tromper ta soif inassouvie
A la coupe épuisée où tu buvais toujours.

Rappelle-toi le Louvre et ses mille peintures,
Quand ton bras adoré s'appuyait sur mon cœur;
Seuls, perdus dans la foule et ses flottants murmures,
Je te dis mon secret, je t'ouvris mes blessures,
Et ta bouche essayait un sourire moqueur.

Rappelle-toi ces jours de lutte et de tristesse,
Quand la pluie à longs flots ruisselait au dehors;
Ces jours où, dans ton sein refoulant la jeunesse,
Assise au piano, tu pleurais ta détresse,
Tandis que le clavier se brisait en accords!

Rappelle-toi l'enfant qui te volait tes roses,
Qui venait se poser au bras de ton fauteuil;
Qui te disait tout bas de si charmantes choses
Qu'il prenait de ton cœur les tristesses moroses,
Et te laissait le sien en repassant ton seuil.

Rappelle-toi les fleurs de ma glace d'ébène
Où se mirait jadis l'ombre du grand Sully,
Ma couche où le ciseau sut animer le chêne,
Et ce coin d'ombre heureuse où ta pauvre âme en peine
Retrouvait sur mon cœur le repos et l'oubli!

Rappelle-toi ces nuits où, tristes et fidèles,
Sous les astres voilés de ce globe endormi,
Comme deux séraphins nous déployions nos ailes
Pour chercher, loin du monde et de ses lois mortelles,
Un Dieu qui nous donnât le pardon d'un ami!

Rappelle-toi qu'un an mon âme fut ton âme,
Que ton cœur fut mon cœur, que rien ne doit finir,
Que tant de pleurs n'ont fait qu'épurer cette flamme,
Que rien de cet amour ne doit rompre la trame;
Car la mort même, hélas! n'a pu nous désunir!

Souviens-toi! souviens-toi! Rappelle-toi sans cesse,
Dans le repos des nuits, dans le travail des jours,
Dans tes siècles d'ennui, tes éclairs d'allégresse,
Dans le doute ou l'espoir, ta force ou ta faiblesse,
Rappelle-toi partout! rappelle-toi toujours!

ADIEU

Adieu pour toujours sur la terre!
Adieu! mais au revoir ailleurs.
Je vais donc vivre solitaire
Jusqu'au jour des mondes meilleurs!...
Adieu pour toujours sur la terre,
Adieu! mais au revoir ailleurs!

DANS LA CLAIRIÈRE

Sous les pommiers en fleur, au bord de la clairière,
Je suis venu m'asseoir, poudreux et déchiré;
Et, le front dans les mains, les pieds sur la bruyère,
Tourné vers l'occident, durant une heure entière,
J'ai regardé le ciel sans voir — et j'ai pleuré.

Ah! laisse-moi pleurer! Va, les larmes sont douces
Quand on est avec Dieu seul au milieu des bois;
Quand c'est lui qui sépare et non toi qui repousses,
Et que la nuit descend sur des tapis de mousses
Aux chants du rossignol qui pleure avec sa voix.

Le soleil se plongeait sous la dernière lame
De l'océan des cieux. — L'horizon tout en feu
S'arrachait en pleurant à ses baisers de flamme;
Et la terre éprouvait ce que sentit mon âme
Quand ta voix, non ton cœur, a dû me dire : Adieu!

Un jeune rossignol, chantant sous les vieux chênes,
Préludait doucement au silence des nuits;
Un vent frais, tout chargé de la senteur des plaines,
Mourait en longs accords dans les forêts prochaines;
Et j'ai laissé tomber mes pleurs sur mes ennuis.

Coulez, coulez en paix dans l'ombre et le silence,
Larmes du repentir, larmes de l'abandon!
Mon Dieu! faites deux parts dans notre pénitence :
Donnez-lui le repos, donnez-lui l'espérance!
A moi seul l'amertume et l'expiation!

Ah! ma blessure au cœur n'est pas encor fermée.
Entre mes doigts sanglants je la sens se rouvrir.
Voilà mai qui revient sur la terre embaumée,
Et je suis loin de toi, loin de la place aimée
Où j'aurais voulu vivre, où j'aurais dû mourir!

Quoi! tout serait fini! quoi! ce bonheur suprême,
Et qui devait durer toute une éternité,
Il me faut de mes mains le détruire moi-même,
Et venir en pleurant écraser ce que j'aime
Contre les murs d'airain de la réalité?

Tu n'as donc pas compris avec quelle tendresse
Je t'enlaçais du cœur, de l'esprit et des sens?
Tout ce bonheur si court fut une longue ivresse.
Quels que soient désormais leur vide et leur détresse,
Mes jours ont eu par toi leur aube et leur printemps!

Non, tout n'est pas fini! Non, je ne puis le croire!
Mon cœur n'est que ton cœur; sans lui que devient-il?
L'oubli? Des trahisons n'est-ce pas la plus noire?
Va, je veux t'adorer encor dans ma mémoire
Et t'emporter vivante avec moi dans l'exil.

On peut bien séparer nos corps; mais nos deux âmes
Doivent revendiquer leur juste liberté.
Du jour où sur la terre ainsi nous nous aimâmes,
Des nœuds de diamant, plus puissants que les flammes,
Nous ont liés tous deux et pour l'éternité.

Tu seras de mes jours le gardien solitaire,
L'invisible témoin de mes nuits sans sommeil;
Et, si la mort m'oublie après toi sur la terre,
L'ange aimé désormais sans trouble et sans mystère
Qui m'ouvrira les yeux au céleste réveil!

Ah! laisse-moi pleurer! Va, les larmes sont douces
Quand on est, avec Dieu seul au milieu des bois,
Quand c'est lui qui sépare et non toi qui repousses,
Et que la nuit descend sur des tapis de mousses,
Aux chants du rossignol qui pleure avec sa voix.

IAMBES

1852

Ach! zahme Iamben wer mag lieben!
— Die wilden sind bei mir geblieben.

IAMBES

L'ATTENTAT

Je crois encor rêver. Une main criminelle
A violé la loi des lois;
O honte! ô sacrilège! Et l'armée infidèle
A fait monter sur le pavois
Un consul sans triomphe, un Cromwell sans victoire,
Un renard qui se croit lion,
Un Bonaparte éteint sans génie et sans gloire,
Moins qu'une ombre, l'ombre d'un nom.
Deux bâtards accouplant leur honte adultérine
Ont porté la main sur l'État,
O France! et les genoux sur ta noble poitrine
Ont commis leur lâche attentat!
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
L'écume de l'humanité,
La nuit, suivant les pas de ces chefs magnanimes,
Ont garrotté la liberté!
Et la France est encor la France! Quoi! la terre
N'a pas germé des défenseurs!
Le ciel n'a pas soudain frappé de son tonnerre
Ces misérables oppresseurs!
Pour qui réserve-t-il les coups de sa justice
Et de son ire les trésors?
Quels forfaits faut-il donc pour que ta main punisse,
Seigneur! Réveille-toi, tu dors...

Non! Tu livres au mal celui qui s'abandonne.
Transfuge de la liberté,
Des vertus qu'elle exige et des maux qu'elle donne,
Ce peuple s'est déshérité.
L'inepte bourgeoisie et la plèbe stupide,
Vil troupeau que mène la peur,
Et la pâle noblesse au cœur liberticide,
Ont applaudi dans la stupeur.
O Byzance! Byzance! ô Grecs du Bas-Empire,
Qui vouliez un maître, un César!
Vous pleurerez un jour votre honteux délire.
Mais en vain; il sera trop tard.

TE DEUM

C'en est fait. A présent la marche triomphale!
Des palmes, des tapis, des fleurs!
Des drapeaux agitant sous l'humide rafale
L'arc-en-ciel de nos trois couleurs!
Les bataillons d'airain palissadant la rue
D'un mur immobile et vivant,
Seule digue aux longs flots de la foule accourue,
Qui roule et se pousse en avant;
Et les cloches de bronze aux joyeuses volées,
Qui semblent bondir sur nos toits;
Et par-dessus le bruit de ces rumeurs mêlées,
La foule ardente aux mille voix,
Vil comparse, acclamant de ses vivats stupides
Tous ceux que couronne le sort.
Silence! le canon mugit aux Invalides;
Le Palais s'ouvre; un homme en sort,

Pâle, muet, chétif, sur sa face épuisée
Portant le masque de l'ennui.
Le tambour roule, on crie; et la foule abusée
Se dit tout bas : Est-ce donc lui?
Car dans les traits éteints de ce prince vulgaire
Elle regarde et cherche en vain
L'œil d'aigle du héros qu'elle admirait naguère
Et son mâle profil romain.
Que t'importe la foule et ses rumeurs flottantes?
Ce n'est pas là qu'est ton souci,
Prince! encore un seul pas au chemin que tu tentes,
Et ton grand œuvre a réussi.
Va! tandis qu'à tes pieds la bassesse se rue
Et que notre avilissement
Te permet de descendre aujourd'hui dans la rue,
Laisse tomber négligemment
Ton manteau dénoué sur la première dalle;
Assez de sang pur y coula
Pour le teindre à l'instant en pourpre impériale :
Le czar te permet celle-là.

THALATTA

Oui, malgré le passé qui te souilla de crimes
Et baigna tes pieds dans le sang,
Malgré le présent cher aux cœurs pusillanimes,
Malgré l'avenir menaçant,
Je t'aime, ô Liberté! fille de la justice,
Je t'adore et je crois en toi.
Que, profanant ton nom, l'ineptie et le vice
De la terreur fassent ta loi :

Que les courtisans-nés de tout pouvoir qui monte
Adorent le soleil levant ;
Que la masse, acclamant ce qui fait notre honte,
Comme les blés se courbe au vent ;
Je resterai debout, et, fidèle à mon culte,
Seul j'honorerai tes autels.
Qu'ai-je dit ? seul ? Non, non, sous l'outrage et l'insulte,
Des milliers de cœurs fraternels,
Accablés comme moi de la même souffrance,
Ont gardé l'invincible espoir,
Et, quand la Liberté dut s'exiler de France,
Tout haut lui dirent : « Au revoir ! »

. . . . . .

Amis, rallions-nous ! Comme un clairon sonore,
Que mon vers vibre dans les cœurs !
Honte au soldat qui fuit ou qui se déshonore
Par un pacte avec les vainqueurs !
Honte au vaincu qui croit sa tâche terminée,
Se croise les bras et s'endort !
Amis, nous n'avons fait que perdre la journée ;
Mais la campagne dure encor.
Rassemblons nos débris ! Qu'une troupe d'élite
Tente un effort désespéré !
Tous à pied, chefs, soldats, vétéran ou vélite,
Formons un bataillon sacré !
Frayons-nous un chemin à travers les Barbares,
Comme ces dix mille héros
Qui, du fond de l'Asie, en rangs serrés et rares,
Fuyaient, mais sans tourner le dos.
En vain, Perses, Scythins, de leurs essaims rapides
Les pressaient comme un tourbillon ;
Les Grecs, luttant toujours, en bon ordre, intrépides,
Se creusaient un sanglant sillon.
Les blessures, la faim, la longueur de la route,
La neige, rien ne les abat ;

Héroïques fuyards, leur sublime déroute
Ne fut qu'un glorieux combat.
Une foi les soutient, un espoir les anime,
C'est d'atteindre le Pont-Euxin,
Aussi, Théchès sacré! quand du haut de ta cime
Ils virent dans le bleu lointain
La mer, la mer qui mène au doux pays de Grèce,
Tous, oplites, archers, frondeurs,
Soldats et généraux, confondant leur ivresse,
S'embrassèrent avec des pleurs.
Un seul cri, s'échappant de dix mille poitrines,
Comme un chœur sublime éclata :
Thalatta ! Thalatta ! L'écho sur les collines
Redit : Thalatta ! Thalatta !
La mer ! la mer ! — C'était enfin la délivrance,
Le but lointain tant souhaité.
Nous l'atteindrons aussi. Nous vaincrons ; et la France
Crîra : Liberté ! Liberté !

CREDO

Seigneur, je crois en toi, je crois en ta clémence ;
Je crois en ton cœur paternel
Qui couvre l'univers d'un amour vaste, immense,
Et, comme sa source, éternel.
Mais je crois avant tout à ta sainte justice.
Si jamais le crime est vainqueur,
Ta loi veut que sur lui ton bras s'appesantisse ;
Tu t'es nommé le Dieu vengeur.
Toi, dont le souffle éteint les soleils dans l'espace,
Ou les rallume devant toi,

Tu ne souffriras pas qu'une lettre s'efface
Du livre sacré de ta loi.
La justice est le centre et le soleil du monde ;
Ta main la mit comme un fanal
Aux confins du néant et de la nuit profonde
Pour séparer le bien du mal.
Le jour où ce soleil éteindrait sa lumière,
Les cieux n'auraient plus de pivots,
Et les mondes, sans frein, crouleraient en poussière
Dans les abîmes du chaos.

O NAVIS!

O vaisseau dont les flancs portent le sort du monde !
Tu vas donc reprendre la mer ?
Ta proue ornée à neuf est prête à fendre l'onde,
Ton pavillon flotte dans l'air ;
Déjà l'ancre se lève ; on part ; le canon tonne ;
Mais l'équipage soucieux
Se tait. Nul cri de joie ou d'amour ne résonne ;
Tous les cœurs sont silencieux.
Où vas-tu ? Le flot monte et l'orage s'avance ;
Le ciel semble s'être abaissé.
Reste ! A quel bord veux-tu demander l'espérance
Et la paix qui t'ont délaissé ?
Ah ! n'aventure pas sur la foi des étoiles
Ce qui te reste de bonheur.
Crains que l'orage encor ne déchire tes voiles
Et ne t'expose au déshonneur.
Crains les écueils des mers où ta carène flotte ;
Crains ton équipage incertain ;
Crains tout, l'eau, l'air, le ciel, et surtout le pilote
A qui tu livras ton destin !

LA PISCINE

> Car l'ange du Seigneur, en un certain temps, descendait dans cette piscine et en remuait l'eau, et celui qui y entrait le premier, après que l'eau avait été ainsi remuée, était guéri, quelque maladie qu'il eût.
>
> SAINT JEAN, chap. v.

La France est maintenant une paralytique,
Blanche comme un bloc de Paros ;
Immobile, elle dort d'un sommeil léthargique :
Le mal a pénétré ses os ;
Son cœur s'est arrêté dans sa noble poitrine.
Anges de Dieu, saints messagers !
Portez-la sans douleur au bord de la piscine
Où tous les peuples affligés
Attendent, pleins de foi, que l'eau sainte se meuve
Pour s'y baigner et s'y guérir.
Accélérez son tour, abrégez son épreuve !
C'est son âme qui peut périr.
Même avant la Hongrie et sa sœur l'Italie,
Qui se console avec les arts,
Même avant la Pologne, épuisée et pâlie
Sous les baisers sanglants des czars,
Portez-la, la première, au sein de l'eau bénie
Qui doit lui rendre ses vertus.
Quand elle en sortira brillante et rajeunie,
De ses bras vigoureux et nus
Elle relèvera ces nations brisées,
Et, les réchauffant dans son sein,
Gonflera d'un sang pur leurs veines épuisées,
Et les guérira de sa main.

L'OMBRE

I

Durant toute la nuit des visions funèbres
Ont visité mon lourd sommeil.
Mes yeux s'assoupissaient, quand du sein des ténèbres
(J'en frissonne encore au réveil)
Une ombre lentement à mon chevet se dresse,
Me jette un long regard d'ami,
Un regard tout chargé d'ineffable tendresse,
Et baise mon front endormi.
Mon cœur vole vers elle et bat ; mon bras s'apprête
A la serrer contre mon sein.
Mais quand je veux l'étreindre, ô sombre horreur ! sa tête
Tombe et me reste dans la main.
Je m'éveille. — Des pleurs inondaient ma paupière...
Ah ! mon cœur n'a pu t'oublier !
C'est donc toi qui reviens, ombre sainte, ombre chère,
O noble poète, ô Chénier !
Oui, je te reconnais, doux maître de la lyre ;
Ce sont tes traits calmes et beaux ;
C'est bien cet œil de feu, ce triste et fier sourire
Dont tu saluas tes bourreaux ;
Et ce front olympien, où la muse féconde
Ébauchait un peuple de dieux,
Chaos où s'appelaient les éléments d'un monde
Sur un rhythme mélodieux.

II

Que me veux-tu ? Pourquoi ce regard où ton âme
Passait tout entière en mon cœur ?

Je crois sentir encore la chaleur et la flamme
De ce regard consécrateur.
Tu viens me ranimer, et, comme un tendre frère,
Me relever, me soutenir,
Remettre entre mes mains ma lyre téméraire,
Et me parler de l'avenir.
Ah ! comme je comprends maintenant ta souffrance !
Ton cœur dut saigner sous tes doigts,
Lorsque tu vis régner sur cette noble France
Ces bourreaux, barbouilleurs de lois !
Et pourtant, même alors, en ton âme meurtrie
L'espérance ne mourut pas.
Tu respectas encor l'erreur de ta patrie,
Tu l'aimas jusques au trépas ;
Et, lorsque tu tombas, jeune et pure victime,
Vouée à l'immortalité,
Même sur l'échafaud ton âme magnanime
Crut encore à la Liberté !

INSOMNIE

Une même pensée ardente, et qui m'accable,
Tout le long du jour me poursuit,
Et je la trouve encor, comme un ange implacable,
Debout à mon chevet, la nuit.
O famille de tous ! ô patrie insensée !
Triste objet de mon saint amour,
Cher et cruel souci, c'est ta seule pensée
Qui m'obsède ainsi nuit et jour !
Que me manque-t-il ? — Rien. J'ai des prés sous la neige,
Des amis qui font mon orgueil,
Un âtre qui pétille, un toit que Dieu protège,

Dont l'aumône garde le seuil,
Et, pour comble de biens, ma mère vénérée
Vieillit doucement près de moi.
Eh bien, tout ce bonheur, ô patrie adorée!
Je l'oublie en pensant à toi.
Je me dis que tu peux, comme Rome elle-même,
Tomber de revers en revers...
— Quoi! la France périr? Non, non, c'est un blasphème:
La France importe à l'univers.
Mais dans l'énervement où tu t'endors, la vie
Peut se retirer par degrés;
Tu peux, par une pente insensible et fleurie,
Descendre des sommets sacrés
Où t'avaient fait monter ton génie et l'histoire,
Aux yeux des peuples éblouis;
Ou payer en un jour tes longs siècles de gloire,
Et, par des revers inouïs
Attendrissant l'envie et désarmant la haine,
Subir enfin, ô peuple fier!
La pitié du barbare accouru de l'Ukraine
Et de tous tes vaincus d'hier!

L'OCÉAN

Quand je lis Machiavel, Tacite et les annales
Où notre Révolution
Déroule sa grandeur, le deuil, les saturnales,
La gloire et l'expiation,
Tout s'éclaire à présent d'une lueur nouvelle;
Je vois plus loin, je comprends mieux.
Ce que le temps cachait s'explique et se révèle;
Car le présent m'ouvre les yeux.

Comme un pâtre, la nuit, du haut d'un promontoire
Contemple la mer à ses pieds,
Prolongeant mes regards dans l'ombre de l'histoire,
Parmi nos débris je m'assieds.
J'étudie aux éclats de la foudre qui gronde,
Penché sur l'abîme béant,
Ce terrible élément plus perfide que l'onde,
Le peuple, cet autre océan.
Il a, comme la mer, son calme, ses tempêtes,
Ses flots, ses volcans sous-marins,
Son flux et son reflux, son but, ses lois secrètes,
Et ses caprices souverains.
Mais nul globe éclatant, comme un ami sublime,
Ne le régit du haut du ciel,
Et nul navigateur n'a pu sonder l'abîme
Où dort ce chaos éternel.

LE SPHINX

A L. B.

Le peuple, c'est le sphinx éternel. A chaque âge
Il pose une énigme aux passants.
République, empereur, roi, prince, à leur passage
Doivent en dénouer le sens.
Depuis un siècle entier tous ont courbé la tête
Et nul d'entre eux n'a répondu.
Marche, marche! Le monstre attend, sa griffe est prête:
A ton tour que répondras-tu?

LA DÉSERTION

I

Allons, France, debout ! Quatre-vingt-neuf commence :
L'aube de la liberté luit.
Verse sur l'univers des torrents d'éloquence,
D'espoir, de lumière et de bruit ;
Comme un défi mortel aux discordes semées,
Jette la tête de ton roi ;
De ton sein déchiré lance quatorze armées
Sur le monde tremblant d'effroi ;
Durant vingt ans, partout brise ou donne des chaînes ;
Vois tes victorieux enfants
De l'Elbe au mont Thabor, du Tage au Borysthènes,
Porter leurs drapeaux triomphants,
Jusqu'au jour où, lassant le monde et la victoire,
Sur tes larges flancs épuisés,
O France! tu tombas sous le faix de ta gloire
Et des peuples coalisés!

II

Tombe! et ne rougis pas; car la liberté seule
Te vainquit par la main des rois.
Au lieu d'être un levier tu ne fus qu'une meule ;
Tu mentis à tes propres lois.
Tombe! La liberté renaîtra de ta chute.
Déjà les arts mélodieux,
Fils de la paix féconde, ont commencé leur lutte
A qui te consolerait mieux.

Chacun d'eux, te vouant ses mains réparatrices,
T'illustre d'un nouveau fleuron,
Et couvre de lauriers les saintes cicatrices
Dont la guerre ennoblit ton front.
Un jeune sang circule et palpite en tes veines,
L'orgueil rit dans tes yeux sereins;
La force afflue et monte à tes mamelles pleines,
Et tu te rassois sur tes reins,
Ton épée à la main, gardienne incessante,
Pour notre honneur et pour nos droits,
Du berceau frêle où dort la Liberté naissante
Que convoite l'œil de nos rois.

III

Et maintenant, ô mère! arme ta vigilance
D'un souci de tous les instants;
Relève leur défi, suspecte leur silence;
Et deux fois en moins de vingt ans,
Pour garder de tout mal ta liberté si chère,
Brise en tes bras ensanglantés
Et jette au vent du ciel comme de la poussière
Les débris de deux royautés!
Lève-toi! Que le sol frémisse et que le monde
Vibre jusqu'au dernier confin,
Comme, lorsqu'un enfant jette un caillou dans l'onde,
L'eau se ride en cercles sans fin.
Que les peuples, brisant leurs chaînes séculaires,
Se lèvent de la Sprée au Pô;
Que la muse t'arrache aux fureurs populaires
Et reconquière ton drapeau!
Que tes fils, dans l'horreur d'une guerre civile
D'où ton front tire sa pâleur,
Trois jours couvrent de sang le pavé de ta ville,

Pour qu'en fin de compte, ô douleur!
Reniant ton passé, tes labeurs et ta gloire,
Et tout le sang qu'elle a coûté,
Manquant à tes serments, à toi-même, à l'histoire,
Tu désertes la Liberté!

. . . . . .

TRISTESSE

Race légère, esclave aujourd'hui, demain libre,
Peuple inconstant, fils des Gaulois,
Quand recouvreras-tu ton puissant équilibre
Et le respect des justes lois?
Quand cesseras-tu donc d'osciller comme l'onde
Au gré des moindres passions,
Et, par un ciel serein, d'épouvanter le monde
De soudaines éruptions?
Quoi! toujours d'un excès dans l'autre! La licence,
Au sortir d'un juste pouvoir,
Te jette au despotisme, énervé, sans défense,
Comme un bétail à l'abattoir.
Tu parais insensible, et soudain, ô surprise!
Passant du calme à la fureur,
Tu t'éveilles, bondis, et ta colère brise
Ce joug qui faisait ta terreur.
Ah! ce n'est pas ainsi qu'agit un peuple sage!
C'est par un lent et sûr effort
Que, de la Liberté faisant l'apprentissage,
Il sait être heureux, juste et fort.
Les peuples, qui jadis te suivaient dans leur route
Comme l'étoile du matin,

Interrogent le ciel, te cherchent, et le doute
Suspend leurs pas sur le chemin.
Ils se disent tout bas : « Que devient donc la France?
N'avait-elle pas à nos yeux
De la terre promise arboré l'espérance?
A-t-elle renié ses dieux? »
— O France! qu'as-tu fait? Que ta chute est profonde!
Étoile, où donc est ton orgueil?
Tu n'es plus maintenant dans les destins du monde
Qu'un phare éteint sur un écueil!

ESPOIR

Tout n'est pas fini là. L'axe d'or de l'histoire
Tourne; il est loin d'être arrêté.
Le temps ramènera ce qu'il a pris : la gloire,
Le droit, l'honneur, la liberté.
Tout change. Bien ou mal, ici-bas rien ne dure;
Tout s'use à la longueur du temps.
La neige et les frimas font place à la verdure;
L'hiver doit céder au printemps,
La nuit au jour; l'erreur de lumière est suivie;
Après l'ennui sourit l'amour.
Tout est flux et reflux, c'est la loi de la vie,
Et chaque chose n'a qu'un jour.
Patience! il nous faut encor souffrir. Nos pères
Dans d'autres labeurs ont vécu.
Notre jeunesse a pu goûter des jours prospères;
Mais le mal n'était pas vaincu.
Il triomphe à cette heure, il nous presse, il est maître,
Et nous gémissons sous sa main.

Mais attendons. Le temps marche vite. Peut-être
Le pied lui glissera demain.
Veillons, luttons toujours, refoulons dans sa fange
Ce monstre qui ne peut mourir,
Et, sans cesse debout comme le saint Archange,
Apprenons à le contenir.
Marchons donc. Nous aurons encor plus d'une peine.
Le but est sans doute bien loin;
L'atteindrons-nous jamais? Qu'importe! Dieu nous mène:
Il nous épargne ce vain soin.
Sans mesurer la route à notre lassitude,
L'humanité, vieux pèlerin,
Dans un cercle d'épreuve et de vicissitude
Monte en spirale au but sans fin.

LES ÉTOILES

Le jour tombe, la nuit tout doucement s'avance,
Et dans le fond du firmament
Chaque étoile se lève et s'assied en silence
Sur son trône de diamant.
C'est l'heure du repos, du sommeil et du rêve,
Qui verse l'oubli sur nos maux;
L'heure où l'âme et le corps profitent de la trêve
Que Dieu dispense à nos travaux.
Seul je veille. Tout dort. — Comme la nuit est douce!
Dans le silence universel
Je crois ouïr le globe, entraîné sans secousse,
Glisser sur les vagues du ciel.
Où roulons-nous ainsi? Comme un vaisseau qui passe
Et fend les ombres de la nuit,
Sur quel bord inconnu de l'éternel espace

Allons-nous échouer sans bruit?
Peut-être que demain, cherchant une autre aurore,
Dans son chemin capricieux
Notre globe, égaré, verra dans l'ombre éclore
D'autres soleils et d'autres cieux.
Mais non! tout est réglé. Dans l'insondable abîme
Chaque étoile sait son chemin.
Sur chaque monde veille un pilote sublime;
Dieu tient le gouvernail en main.
O mondes! ô soleils! étoiles, nuit sereine,
Doux silence, vents frémissants!
Vous ranimez ce cœur à qui pèse la haine,
Vous rendez le calme à mes sens.
L'espérance descend sur mon âme embrasée
Et baigne mon front soucieux;
La paix, la foi, l'amour, invisible rosée,
Glissent vers moi du fond des cieux;
Et je me dis : « Ce ciel immense, où tout s'agite
Comme une poussière de feu,
Ne vit jamais un astre infidèle à l'orbite
Que lui traça le doigt de Dieu.
Le même doigt nous guide. Avançons donc sans crainte,
D'un pied sûr, d'un cœur indompté.
Dieu nous remit lui-même, au seuil du labyrinthe,
Le fil d'or de la liberté. »

1852.

PETITS POÈMES

1859

LA MORT DU JUIF-ERRANT

Speranza di morte!
DANTE.

DÉDICACE

La lyre qui frémit sous la main des poètes,
Même quand elle expire en notes incomplètes,
N'est pas un instrument aux faciles accords,
Pareil à ces claviers dont l'ivoire ou l'ébène,
Sous les doigts négligents qui l'effleurent à peine,
Résonne aussitôt sans effort.

Non! la lyre, c'est l'âme immortelle qui vibre.
Seuls, les grands sentiments peuvent toucher sa fibre.
Il faut avoir aimé, vécu, pleuré, souffert,
Car la passion seule est mère du génie;
Et, pour qu'il se répande en torrents d'harmonie,
Il faut que le cœur soit ouvert.

A qui donc dédier ce pur sang de notre âme,
Sinon à l'être aimé qui nous transmit sa flamme;
A l'ange qui, sur nous s'inclinant chaque jour,
Nous fit de ses deux bras un berceau de caresses,
Et nous ouvre en pleurant, à l'heure des détresses,
Le refuge de son amour?

A toi donc ce prélude, à toi seule, ô ma mère!
Ces premiers chants tardifs d'une muse éphémère.
Tu ne les suivras pas d'un sourire moqueur;
Peut-être rendront-ils même tes yeux humides :
Tendres et consolants, austères et timides,
Ils sont un écho de ton cœur.

1857.

PREMIER CHANT

LA SOLITUDE

A cet âge de force et de mélancolie
Où l'homme, jeune encor, sur son cœur se replie,
Et, rappelant à lui ses rêves dispersés,
Quitte un instant la lutte et compte ses blessés;
A cet âge où chacun se rend à l'évidence,
Trouve la vie amère et la juge en silence,
J'avais fui les cités; et seul, loin des humains,
Des glaciers et des monts j'avais pris les chemins.

L'esprit de Dieu réside au fond des solitudes.

Là, dominant la terre et ses inquiétudes,
Le calme descendit du ciel dans mon esprit.
A la vie en secret mon âme se reprit.
L'air libre et le soleil, retrempant ma jeunesse,
Chassèrent les brouillards de ma noire tristesse.
Mon cœur, que le mépris devait clore à jamais,
Se rouvrit au bonheur sur ces âpres sommets;

Et l'amour y germa comme ces roses pâles
Qui fleurissent au fond des Alpes glaciales.

O lac, forêt, torrent au murmure éternel,
Toit visité par Dieu sous les traits d'un mortel,
Glaciers qui dans l'air bleu dressez vos fronts de neige,
Solitude bénie! oh! quand vous reverrai-je?
Lieux sacrés où j'appris pour suprême leçon
Le rachat par l'amour et le divin pardon!

A mi-côte des monts, sous un glacier sublime,
Il est un vieux château bâti sur un abîme,
Nid d'aigle où s'abrita plus d'un baron guerrier
Pour dominer la plaine ainsi qu'un épervier.
Ces jours sont loin. Le temps, de l'aire féodale,
N'a rien laissé debout que les murs d'une salle
Dont le lierre verdit les piliers crevassés.
Tout autour, l'œil ne voit que débris entassés.
Un pâtre du vallon a d'un faîte rustique
Couronné les arceaux de la ruine antique.
De lourds fragments de roc chargent ce toit mouvant,
Qui déborde et se rit de la pluie et du vent.
Séjour d'ombre et de paix, simple et douce retraite,
Faite pour l'œil du peintre et l'âme du poète!
Un bouquet de mélèze au feuillage léger,
Comme un frais éventail, cherche à la protéger
Des ardeurs du midi; vers le nord, en revanche,
Un bois de grands sapins défend de l'avalanche.
A leurs pieds, dans la cour, parmi les blocs épars
Qui couronnaient jadis les créneaux des remparts,
On entend murmurer doucement une source;
Mais avant d'écumer et de prendre sa course,
Elle forme à deux pas un bassin naturel
Où se mire et frissonne un coin d'ombre et de ciel.
L'eau qui fuit par les bords sous le flot qui la pousse

Arrose un vert tapis, où, les pieds dans la mousse,
La gentiane entr'ouvre un œil timide et bleu
Qui regarde en rêvant le cyclamen en feu.
C'est là qu'il faut venir écouter le silence,
Vers le déclin du jour, quand la brise balance
Sur ce miroir tremblant les ombres des grands bois,
Et mêle au bruit des eaux les soupirs de sa voix!
Devant le vieux manoir une étroite terrasse
Mène au bord du rocher qui soudain dans l'espace
Manque; l'abîme est là. Devant l'œil incertain
Un vallon se déroule et fuit dans le lointain;
Puis des monts, puis un lac comme au fond d'un cratère :
On croit voir devant soi la moitié de la terre.

Voilà la solitude et quel était le nid
Où je passai les mois que le soleil bénit.
Un soir, j'étais assis sur cette plate-forme
Dont la base en granit s'allonge en cap énorme.
Ainsi que chaque soir je regardais les cieux :
L'infini, c'est la fête et de l'âme et des yeux.
Puis, pour le paysan qui cultive la terre,
Pour le navigateur et pour le solitaire,
Que l'aurore soit pâle ou l'occident vermeil,
Le grand évènement du jour, c'est le soleil.
Ce soir-là, le couchant se couvrait de nuages,
Noir chaos de vapeurs tout peuplé de mirages :
On eût dit des géants groupés en bataillons,
Où tous les vents du ciel se creusaient des sillons.
Afin de retarder leur marche sûre et lente,
Le soleil, tout couvert d'une pourpre sanglante,
Comme un héros qui meurt en combattant encor,
Faisait de ses rayons autant de flèches d'or,
Et semblait contenir par le respect surprises
Au bord de l'horizon leurs masses indécises.
Quand je quittai des yeux ce poème du soir

Que Dieu varie au ciel chaque jour, je pus voir
Partout les précurseurs d'un infaillible orage :
Les cimes des forêts se heurtaient avec rage;
A leurs pieds, les grands bœufs qui paissaient dispersés
Accouraient se coucher sur l'herbe en rangs pressés.
Dans le fond du vallon les troupeaux et le pâtre
Cheminaient sous des flots de poussière blanchâtre
Que le vent dispersait en léger tourbillon;
Le laboureur quittait en hâte son sillon;
Les oiseaux regagnaient leur nid, et solitaire
L'aigle du haut du ciel cherchait au loin son aire.
Seul dans l'anxiété de la terre et des cieux,
Un voyageur montait, calme et silencieux,
Le sentier verdoyant qui va de pente en pente,
Et du fond du vallon jusqu'aux chalets serpente.
Quand il fut à deux pas, un salut de la main
M'indiqua qu'il voulait poursuivre son chemin;
Mais moi : « Tu viens à temps pour éviter l'orage,
Lui dis-je, entre avec moi dans mon humble ermitage.
Tu ne peux pas aller plus loin; car le sentier
Avant une heure au moins n'atteint pas le glacier;
Et sur l'autre versant tu marcherais encore
Sans trouver les premiers chalets jusqu'à l'aurore. »

L'étranger s'arrêta comme indécis. Ses yeux
Jetèrent un regard rapide sur les cieux,
Puis sur moi. Je sentis que son œil plein de flamme
Voulait interroger jusqu'au fond de mon âme.
Il secoua la tête et dit : « Tu ne sais pas
Quel est ce voyageur dont tu retiens les pas.
A quoi bon, arrêté par ta douce prière,
Franchirais-je avec toi ta porte hospitalière,
Si mon nom prononcé doit glacer cet accueil
Et me forcer bientôt à repasser ton seuil? »
« Mais quel que soit ton nom et ton sort, m'écriai-je,

Encor faut-il qu'un toit cette nuit te protège!
Regarde autour de nous! » En effet, des éclairs
Muets et convulsifs tressaillaient dans les airs.
Les nuages vainqueurs dans la sombre étendue
Descendaient menaçants sur la terre éperdue;
Et déjà sur les bords de l'horizon lointain
La pluie avait jeté comme un voile incertain.

Alors prenant en main, son bâton, sa besace,
A mon foyer désert je lui fis prendre place.
Je réveillai le feu dans la cendre engourdi;
Et quand le clair sapin dans l'âtre eut resplendi,
Voyant ses pieds tout blancs de poussière : « Sans doute
Tes membres sont lassés par une longue route,
Lui dis-je; aux premiers jours de notre humanité,
Quand on suivait les lois de l'hospitalité,
Dans le monde naissant de la Bible et d'Homère,
Toujours l'hôte lui-même, ou sa fille, ou sa mère,
Lavait dans un bassin les pieds de l'arrivant.
Même après ce long jour de soleil et de vent,
Tu n'accepterais pas sans doute cet usage;
Mais avant que la nuit soit close et que l'orage
Éclate, je pourrai te montrer, si tu veux,
Une source où baigner tes pieds las et poudreux. »

L'étranger consentit, et, lui servant de guide,
Je l'assis sur les bords de la source limpide.

Tandis que dans l'eau vive et fraîche du bassin
Il oubliait le poids du jour et du chemin,
Je rallumai la lampe, et sur la table prête
Je servis mon souper de jeune anachorète :
Du pain bis, du chamois, des fraises, et du miel
Gardant le goût des fleurs qui sont plus près du ciel.
J'ajoutai, pour fêter mon hôte, honneur si rare!

Un flacon de vieux vin dont la chaleur répare.
Voilà tout le repas, tel que chaque matin
Un pâtre l'apportait du village lointain.

Quand, aux muets éclairs de la nuit déjà sombre,
Mon hôte eut achevé de se baigner dans l'ombre,
La lampe, à son retour le montrant tout entier,
Me fit mieux voir ses traits qu'au détour du sentier.
Je fus frappé d'abord de respect et de crainte,
Tant sur lui la douleur me paraissait empreinte!
Tout la disait : son front, son regard et sa voix.
Je crus le voir alors pour la première fois.
Ses lèvres et son nez d'une forme aquiline
D'un fils de la Judée annonçaient l'origine;
Son front pâle était droit; de longs et noirs cheveux,
Mêlés de fils d'argent, couvraient son cou nerveux;
Une barbe légère, à moitié blanche et rousse,
Estompait son menton d'une ombre fine et douce;
Et l'ardente pensée en sillons verticaux
Avait entre les yeux creusé deux plis égaux.
Une majestueuse et sereine tristesse
Ennoblissait encor ses traits pleins de noblesse.
Mais ce qui rayonnait et doublait sa beauté,
C'était cet œil de feu, profond et velouté,
Dont la nature dote en mère partiale
Les aînés du soleil, la race orientale.

Pendant que j'admirais l'étranger, son regard
Sur mon humble réduit se portait au hasard :
« J'aperçois, me dit-il avec un doux sourire,
Des livres, des feuillets disposés pour écrire.
Jeune et seul, loin du monde et perdu dans les bois,
N'es-tu pas un poète, un de ces porte-voix
Par où l'esprit de Dieu s'épanche sur le monde,
Un de ces cœurs ouverts comme une urne profonde

Qui recueillent les pleurs de ce globe mortel,
Et portent nos soupirs aux pieds de l'Éternel?
Ne rougis pas, la Muse est sœur de la Prière.
Toutes deux en pleurant montent vers la lumière
Et rapportent d'en haut aux cœurs simples et bons
Un céleste trésor de consolations.
Chante! laisse ton cœur rayonner, s'il s'enflamme!
Laisse couler tes pleurs et déborder ton âme!
Sans honte et sans orgueil sois poète! Il n'est pas
De sort plus glorieux ni plus grand ici-bas. »

« Hélas! lui répondis-je en secouant la tête,
Je n'ai pas cet orgueil de me croire poète.
Le monde a dévoré ma jeunesse; et puis Dieu
Ne m'avait pas au front marqué d'un doigt de feu.
De la gloire en naissant il m'a donné la fièvre;
Mais le charbon divin n'a pas touché ma lèvre.
Comme un aiglon blessé que tente l'infini,
J'ouvre en vain l'aile au vent, je mourrai près du nid. »

Alors d'un geste ami je lui fis prendre place
A la table frugale, et je m'assis en face :
« La marche a dû, lui dis-je, aiguillonner ta faim.
Je voudrais t'offrir mieux que ces fruits et ce pain;
Le couvert est rustique et ce lin un peu rude;
Mais tu feras la part de cette solitude. »

Je dis, et le repas commença. Ses discours
Étranges, fins, profonds, en charmèrent le cours.
Sa conversation, à la fois grave et vive,
Ranimait du passé l'image fugitive;
On croyait voir agir les hommes d'autrefois,
Et les siècles poudreux se lever à sa voix.

« Maintenant, dis-je après un moment de silence,

Pour abréger la nuit dont la course commence,
Si le sommeil encor ne tente pas tes yeux,
Dis-moi quel est ton nom, ton pays, tes aïeux. »

A ces mots, je crus voir une pâleur mortelle
Redoubler de ses traits la pâleur naturelle;
Puis soudain tout son sang reflua vers son front :
« Ce récit sera court, dit-il d'un ton profond,
Car mon nom seul suffit pour dire mon histoire. »
Et, baissant ses longs cils sur sa prunelle noire,
Il se tut, puis enfin reprit en soupirant :
« Je me nomme Ahasver; je suis le Juif-Errant! »

DEUXIÈME CHANT

L'ORAGE

Ahasver!... A ce nom, l'écho, comme incrédule,
Gronda longtemps aux murs de l'antique cellule.
Je sentis un frisson de surprise et d'effroi
Glisser comme un éclair sur mon front pâle et froid.
L'étranger, croyant lire au fond de mes pensées,
Triste et sans relever ses paupières baissées,
Se mit debout et dit doucement : « Je sais bien
Quel sentiment mon nom met dans un cœur chrétien;
C'est pourquoi je voulais te le dire à voix haute
Avant que ta bonté ne fît de moi ton hôte.
Tu ne m'as pas permis d'achever cet aveu;
Tu reçus malgré lui le forçat de ton Dieu!

Et l'horreur, le dégoût, une terreur secrète,
Te troublent maintenant à ma vue, ô poète!
A ce trop juste accueil je suis accoutumé;
Les siècles m'ont appris à ne plus être aimé.
Sois béni cependant! Ta main toucha la mienne;
Tu m'as comblé des dons de ta table chrétienne;
Ta source a rafraîchi mes pieds las et poudreux;
Le maudit te bénit encore! Sois heureux! »

Il dit, et vers le seuil il reprenait sa route,
Quand, m'élançant vers lui pour l'arrêter : « Écoute,
M'écriai-je, Ahasver! tes yeux se sont mépris.
Je n'ai pu m'empêcher de paraître surpris;
Mais connais mieux mon cœur : quelle que soit ta faute,
Du malheur à mes yeux tu n'es plus rien que l'hôte;
Si grand que soit ton crime et qui t'a condamné,
Je ne puis voir en toi rien qu'un infortuné.
De si haut qu'ait tonné l'arrêt de la justice,
Ce n'est pas moi qui suis chargé de ton supplice.
Je ne saurai jamais, et surtout aujourd'hui,
Être à froid le bourreau des jugements d'autrui.
Dieu t'a condamné, soit! Je révère et m'incline;
Mais lui-même il m'a dit de sa bouche divine :
« Que ta première loi soit d'aimer ton prochain.
« Prends l'affligé pour frère, et donne-lui la main. »
Et d'ailleurs n'es-tu pas mon hôte, d'aventure?
Quand le ciel et la terre et toute la nature
Te crîraient : « Anathème! » il ne sera pas dit
Que celui qui mangea mon pain, fût-il maudit,
Dût repasser le seuil de mon humble demeure
Par un pareil orage et dans une telle heure. »

En effet, la tempête éclatait en fureur.
L'ouragan redoublait la nuit et son horreur;
De larges gouttes d'eau fouettaient les vitres frêles;

Les solives du toit pliaient; leurs axes grêles
Craquaient aux coups du vent comme un navire en mer
Qui repousse en grinçant l'assaut du flot amer.
L'éclair au fond du ciel sillonnant les ténèbres
Déchirait l'infini de ses zigzags funèbres;
La pluie à flots pressés redoublait; puis enfin
Le tonnerre éclata comme un orgue divin.
Le son majestueux, roulant de cime en cime,
Éveillait sur les monts comme un écho sublime,
Et semblait promener sur des ailes de feu
Du zénith au nadir la colère de Dieu.

« Tu le vois, tout conspire à te fermer la fuite,
Repris-je encor, chaque être a regagné son gîte.
Les animaux des champs et les oiseaux du ciel
Se sont tous abrités pour ce moment cruel.
Comment peux-tu songer à quitter cet asile? »
Et lui me répondit d'un air triste et tranquille :
« Oui, les bêtes des champs et les oiseaux de l'air
Ont fui dans leur retraite et la pluie et l'éclair;
Mais le proscrit n'a pas où reposer sa tête.
Eh! que me font à moi la nuit et la tempête?
Que de fois, dans l'horreur d'une pareille nuit,
N'ai-je pas, aux éclats de la foudre qui luit,
Cheminé sous le choc d'éléments en démence!
Car partout sous mes pas mon chemin recommence.
« Ouvrez-vous! ouvrez-vous! cataractes des cieux!
« M'écriais-je, inondez mon front silencieux!
« Lavez-y sous les flots de votre onde lustrale
« Le stigmate imprimé dans une heure fatale! »
Et par les bois, les rocs, les ravins et les monts,
Poursuivi par un chœur d'invisibles démons,
Emportant dans mon âme une tempête humaine,
Sous l'affreux tourbillon allant où Dieu me mène,
Je marchais... jusqu'à l'heure où, tombant sous l'effort,

Je savourais enfin l'avant-goût de la mort;
Mais soudain une voix éclatante et sonore
Plus haut que l'ouragan me criait : « Marche encore!
« Pour toi seul, ni repos, ni mort. Marche toujours!
« La justice de Dieu n'a pas eu tout son cours. »

Il s'assit, et, couvrant des deux mains sa figure
Qu'ombrageait à demi sa longue chevelure,
Il resta quelque temps comme accablé; bientôt,
Je crus entendre un bruit étouffé de sanglot;
Puis des pleurs, sous ses doigts se frayant une route,
Sur la nappe de lin tombèrent goutte à goutte.
Je contemplais debout ce désespoir muet.
D'une tendre pitié mon cœur se remuait.
Mais devant la grandeur de sa faute fatale,
Je n'osais tenter l'œuvre inutile et banale
Qui porte un nom sacré : la consolation.
Pour nous bercer d'espoir, de résignation,
Pour toucher une plaie encore mal fermée,
Il faut la main d'un ange ou d'une femme aimée.
« N'est-ce pas, me disais-je, un rêve de mes sens
Que tout ce que je vois, j'écoute et je ressens?
Cet homme dont la vie a traversé les âges,
Contemporain du Christ qu'il abreuva d'outrages,
Dont la sombre légende autrefois m'a bercé,
Est-ce lui que je vois muet, triste, oppressé,
Mouillant de pleurs amers ma table hospitalière?
Est-ce bien mon foyer? Est-ce bien la lumière
De la lampe qui veille avec moi chaque nuit,
Qui m'éclaire à présent, moi-même, auprès de lui,
Et vacille en fumant au vent de la tempête? »

Mais Ahasver venait de relever la tête :
« Chose étrange! dit-il en essuyant ses yeux,
Je n'entends plus l'écho de cette voix des cieux

Qui dans mon sommeil même épouvantait mon âme,
Et me pressait les flancs d'un aiguillon de flamme.
Depuis le Golgotha c'est la première fois
Dans mon sein déchiré que se tait cette voix.
La justice de Dieu serait-elle lassée ? »
« Pourquoi pas ? dis-je alors en suivant sa pensée ;
Si tu reviens à Dieu par un vrai repentir,
De sa rigueur forcée il peut se départir.
Si ton cœur est touché, le sien aussi doit l'être.
Tu ne connais de lui que le juge et le maître ;
Le père t'ouvrira les deux bras quelque jour.
Espère ! qui jamais a sondé son amour ?
Ce n'est pas à l'insecte à mesurer l'abîme.
Homme ! pense à ton Dieu d'un cœur plus magnanime. »

« Parle, dit Ahasver, parle encore et toujours !
Si tu savais le bien que me font tes discours !
Tu me rouvres le ciel ; et ma paupière humide
Ne voit plus l'infini de cet immense vide,
Où s'enfonçaient mes pas comme dans un désert.
Oh ! qui saura jamais tout ce que j'ai souffert ?
Mais ces pleurs qu'à tes yeux je versais tout à l'heure
N'ont plus leur amertume, et leur source est meilleure.
De mon cœur désormais ils coulent doucement ;
Car ce n'est plus l'horreur de mon long châtiment
Qui fait ainsi parfois déborder ma paupière.
Non, c'est le souvenir de ma faute première ;
C'est le regard brûlant du céleste martyr
Dont j'insultai la mort ; c'est le saint repentir.
En songeant que de Dieu j'aggravai le supplice,
Je trouve à ma douleur presque un amer délice.
Mais avant de comprendre et d'en arriver là,
Avant qu'à mes regards le Dieu se révélât,
Pour vaincre mon orgueil et dompter ma nature,
Il m'a fallu subir des siècles de torture ;

Mais je l'ai dû frayer avec toute la terre,
Ainsi qu'un pionnier, pas à pas, pierre à pierre.
Toi, tu l'as parcouru dans un char, en un jour.
Nous arrivons ensemble au même carrefour;
Tu n'as fait que deux pas : je marche dès l'aurore.
Tu lis où j'épelai longtemps; ou bien encore
Je suis venu plus tôt à l'école que toi;
Voilà tout; mais tu sais la leçon comme moi. »
— « A quoi donc t'a servi cette longue existence? »
Dis-je alors, sans songer à mon trop d'insistance.
Il sourit d'un air triste et puis me répondit :
« Je m'en vais te le dire. Écoute mon récit. »

TROISIÈME CHANT

L'EXPIATION

Avant de commencer sa triste et longue histoire,
Comme pour tout revoir d'un trait, dans sa mémoire,
Ahasver un instant mit le front dans sa main.
Alors j'emplis la lampe et jusqu'au lendemain
Je fis brûler dans l'âtre un vieux tronc de mélèze;
Je m'assis devant lui pour le voir plus à l'aise;
Et, tandis qu'au dehors l'eau ruisselait à flots,
Ahasver commença son récit en ces mots :

« Le monde entier connaît mon crime et ma démence;
Mais ce qu'il ne sait pas, c'est la misère immense
Qui fut mon châliment, hélas! trop mérité :
Le plus grand des forfaits, c'est l'inhumanité!
Longtemps, comme un feu lent qui sous la cendre brûle,

Comme un poison caché qui dans nos flancs circule,
La malédiction qui pesait sur mon front
Me laissa respirer dans un calme profond.
Dieu seul est patient : lui seul aussi peut l'être;
Car du temps fait pour nous l'Éternel est le maître.
Cependant, par instants, dans ma sécurité,
Un doute affreux perçait mon esprit agité;
Une vague terreur épouvantait mon âme :
Si Dieu s'était caché sous cette croix infâme?
Me disais-je; et la nuit j'entendais une voix
Terrible : « Marche! marche! et porte aussi ta croix! »
Mais le jour radieux, dissipant les ténèbres,
Chassait avec la nuit ces visions funèbres :
Et libre désormais, honteux et triomphant,
Je riais de moi-même et me traitais d'enfant.
Alors pour m'étourdir je m'agitais sans trêve;
La vie en tourbillon m'emportait comme un rêve.
Ce n'étaient que des jeux, des danses, des festins,
Qu'éclairaient jusqu'au jour des flambeaux clandestins;
Ou, soudain me plongeant dans d'austères pratiques,
De la maison de Dieu j'assiégeais les portiques.
Je cherchais à me fuir; il fallait, à tout prix,
En dehors de moi-même occuper mes esprits.

« Un soir j'étais assis sur le mont dont le faîte
Porte au ciel le palais où dort le Roi-prophète.
Je voyais à mes pieds se creuser le vallon
Que de son eau fangeuse arrose le Cédron :
C'était de Josaphat la funèbre vallée,
De morts et d'ossements solitude peuplée.
La poussière n'est là que la cendre des morts.
Là, fatigué de fuir sans cesse mes remords,
D'éviter le combat et de demander grâce,
J'attendis ce fantôme et lui fis enfin face :
« Eh! quand cette menace et ces cris seraient vrais,

« Quand jusqu'au dernier jour du monde je vivrais,
« Me dis-je, où serait donc ce malheur si terrible?
« Est-ce bien là l'objet de ma frayeur risible?
« Qu'ai-je à perdre? La mort. Si c'est un châtiment,
« Acceptons-le sans crainte et portons-le gaîment.
« Si Dieu veut m'oublier pour toujours sur la terre,
« Il ne fait qu'exaucer mon rêve involontaire.
« Vivre éternellement, comme Dieu dans le ciel,
« N'est-ce pas le désir, le vœu de tout mortel?
« Être maître du temps, c'est l'être aussi du monde.
« Je jouirai de tout dans une paix profonde.
« J'aurai la gloire, l'or, l'empire, et je verrai
« Tous les peuples fléchir sous mon sceptre adoré.
« Qui sait même?... Il se peut que je sois le Messie!
« C'est dans ces jours, suivant l'antique prophétie,
« Qu'il doit inaugurer son empire éclatant.
« Dieu m'éprouve; il m'appelle, et le monde m'attend. »

« Une joie indicible inonda ma poitrine.
J'y crus sentir monter une sève divine;
Et plein de ces pensers, ivre d'un fol orgueil,
De mon humble maison je regagnai le seuil.

« Dieu m'y laissa longtemps savourer ce doux rêve;
Mais enfin sa justice allait tirer le glaive,
Et me frapper dans tout ce que j'avais de cher :
Mon premier châtiment m'attendait dans ma chair.

« Les jours avaient marché, laissant sur leur passage
A tous les fronts mortels un trop visible outrage.
Ma femme vieillissait; soucieux et chagrins,
Mes enfants avaient l'air de mes contemporains.
Le temps pesait sur tous. Pour moi, son vol rapide
M'effleurait sans laisser à ma joue une ride,
Comme il fit pour ces dieux et ces jeunes héros

Que la Grèce autrefois tailla dans le Paros,
Dont l'œil contemple encor l'éternelle jeunesse.
Oublié par la mort, même par la vieillesse,
J'étais tel que je fus, tel que je suis encor,
Et tel que je serai jusqu'au jour où la mort,
Brisant aux pieds de Dieu cette terre mortelle,
Me jettera vivant à ses pieds avec elle!
Mon rêve devenait une réalité.
J'allais donc vivre encor toute une éternité!
Cette idée exaltait et dilatait mon âme;
Elle m'enveloppait d'une atmosphère en flamme
Qui m'isolait du monde et me brûlait les yeux.
Mais, tandis que mon front frappait ainsi les cieux,
Le froid m'envahissait; déjà sa main livide
M'étreignait; et bientôt j'étouffai dans le vide.

« Ma femme s'éteignit dans mes bras. Je l'aimais;
Et quoique cet amour ne s'effaçât jamais,
Dieu, qui faisait deux lois pour nos deux existences,
Avait disjoint nos cœurs, nos plaisirs, nos souffrances.
Au moins, quand on vieillit ensemble, au coin du feu,
Des injures du temps le cœur s'aperçoit peu;
On se revoit toujours sous cette même image,
Sous ces traits adorés dans la fleur du jeune âge.
L'amour aux deux vieillards prête son prisme d'or;
Par leur âme immortelle ils s'adorent encor,
Et la main dans la main, sans trouble, sans secousse,
Ils glissent à la mort par une pente douce.
Mais, ô cruel supplice! ô spectacle d'horreur!
Sentir ce qu'on aimait se faner sur son cœur!
Voir au contact impur des rapides années
Ces charmes se flétrir, ces lèvres profanées!
Au lieu de ces beautés qu'on adorait avant,
Ne tenir dans ses bras qu'un cadavre vivant,
Et, jeune, au fond du cœur sentir la même flamme!

C'est mourir dans autrui par les sens et par l'âme.
Cette atroce douleur brisa mon corps de fer.
Si tu n'as pas aimé, va, tu n'as pas souffert!

« Mais Dieu, dont seulement commençait la justice,
Allait me retourner sur un autre supplice.

« Je t'ai dit que mes fils étaient devenus vieux;
Ma jeunesse étonnait leurs regards envieux.
En renversant ainsi la loi de l'existence,
Chaque jour entre nous mettait plus de distance.
Leur surprise bientôt se mélangea d'effroi.
Leurs cœurs de plus en plus se fermèrent pour moi.
Je n'étais à leurs yeux qu'un obstacle, une gêne.
Leur révolte, à la fin, grandit jusqu'à la haine.
Je croyais toucher là le comble de l'horreur;
Mais non! rien n'arrêta leur rage et leur fureur,
Et la cupidité, mordant ces cœurs avides,
Les gonfla du venin des complots parricides.
Tu frémis... mais attends; tu seras père un jour;
Ton cœur s'élargira pour cet immense amour.
Alors, si mon récit te revient d'aventure,
Alors tu comprendras quelle fut ma torture!

« Las de voir s'émousser le fer et le poison,
Ces fils dénaturés quittèrent la maison.
Soit honte, soit terreur que le remords suggère,
Ils allèrent mourir sur la terre étrangère.
Un seul ne quitta pas le foyer paternel.
C'était le dernier-né, le doux Emmanuel,
Fruit pâle et délicat d'une branche flétrie,
Né le jour où le Christ donna pour nous sa vie.
Il était aussi beau que son ange gardien;
Son âme ouverte au ciel ne voyait que le bien.
De ses frères jamais il ne comprit le crime :

Dieu l'avait animé d'un souffle trop sublime.
Comme un glaive à l'étroit son âme usait son corps;
Son ardente pensée en brisait les ressorts.
Je l'aimais d'un amour immense et solitaire;
Mais lui semblait un être étranger à la terre.
Jamais une caresse, un sourire, un regard,
Ne montait jusqu'à moi, pas même par hasard.
Son cœur ardent au bien n'était pour moi que glace;
Bientôt de la froideur le dégoût prit la place,
Puis l'horreur! Et je vis, père désespéré,
Que Dieu, de cet enfant chétif, décoloré,
Avait fait contre moi l'archer le plus terrible
Qui pût venger son Fils et sa grandeur visible.

« Il languit quelque temps. Debout près de son lit,
Je vis bientôt la mort glacer son front pâli.
Mais avant de mourir, dans sa longue agonie,
Un prodige effroyable étonna mon génie,
Et me doubla l'horreur de son horrible mort.
Soit délire ou hasard, châtiment ou remord,
A l'heure où sur les fronts d'une argile moins pure,
Sous les doigts de la mort l'âme se transfigure,
Je vis (ou je crus voir) son visage amaigri
Prendre de plus en plus les traits de Jésus-Christ.
C'était lui! seulement plus enfant et plus blême;
Mais cette majesté, cette douceur suprême,
L'âme partout visible, et son geste, et sa voix,
Et surtout cet œil doux et terrible à la fois;
C'était lui, toujours lui! Qui pourra jamais dire
Tout ce que j'ai souffert dans cet affreux délire?

« Il mourut, ou plutôt alla renaître au ciel,
Seul séjour de ce corps trop immatériel.
Dix-huit siècles de peine ont passé sur cette heure.
Et, comme au premier jour, je le vois et je pleure,

Et jusqu'à ce que Dieu ferme enfin l'avenir,
Mon cœur en gardera le poignant souvenir!
Il mourut au moment, au jour anniversaire
Où le Christ était mort pour tous sur le Calvaire.
Je reconnus le Dieu dans ces terribles coups;
Mais je ne pliai pas devant lui les genoux.
L'horreur seule cloua mon front dans la poussière.
Un autre de mon fils dut fermer la paupière;
Et, quand on l'emporta roulé dans son linceul,
Je restai seul, sans fils, sans amis, seul, tout seul!

« Sans amis! L'homme est fait pour vivre avec les hommes.
Ils ont beau nous blesser, débiles que nous sommes,
Il faut nous réunir, comme l'on voit les blés
Serrer sous l'aquilon leurs épis rassemblés.
Je voulus me mêler à mon peuple, à la foule.
Mais, comme un roc debout dans un fleuve qui coule,
Immobile au milieu des générations,
J'avais vu les mortels glisser par millions.
Le fleuve humain roulant son onde fugitive
Avait passé; j'étais resté seul sur la rive.
D'un voyage lointain je semblais revenu;
Parmi des inconnus j'errais en inconnu.
Les choses seulement me restaient familières,
Et pour contemporains je n'avais que des pierres.
A peine les vieillards, même les plus lointains,
Me reconnaissaient-ils de leurs regards éteints.
A mon nom, à ma vue, ils secouaient la tête.
Heureux si leur mémoire était pour moi muette!
J'étais de trop au monde, et je voyais partout
Les signes de l'horreur, du mépris, du dégoût.
Tous les regards surpris me disaient au passage :
« Pourquoi n'es-tu pas mort avec ceux de ton âge? »
Ou : « Pourquoi les tombeaux sont-ils si mal fermés? »
Et mille étranges bruits de vérité semés

Circulant sourdement préparaient la tempête
Que le peuple crédule amassait sur ma tête.

« Les chrétiens, dont l'essaim s'était multiplié,
Et grandissait toujours, n'avaient pas oublié
La malédiction qu'à son heure suprême
Le Maître avait laissé tomber sur mon front blême.
J'étais entre leurs mains un miracle de plus,
Une preuve vivante en faveur de Jésus.
Le Sanhédrin s'émut; le Temple prit l'alarme.
Ces vieillards cauteleux avaient compris quelle arme
Ma vie allait fournir aux ardents novateurs.
Ils lancèrent sur moi leurs plus vils délateurs.
Je ne pus déjouer leur astuce et leurs trames;
Jeté dans un cachot, chargé de fers infâmes,
Il me fallut répondre à l'accusation
De semer le blasphème et la sédition.
A peine daigna-t-on écouter ma défense;
Je vis que pour punir ma prétendue offense
L'exil était déjà décrété. Les Romains
M'avaient sur ces griefs remis entre leurs mains;
Car déjà dans ce temps la Judée asservie
Avait perdu le droit et de mort et de vie.
Par ces Pharisiens je fus donc condamné.
Debout, au pilori je parus enchaîné;
Et là, sous le soleil, aux yeux d'un peuple immense,
Le bourreau proclama mon inique sentence :
« L'exil perpétuel! » Et, quand il l'entendit,
Le peuple avec fureur sous mes pieds applaudit.
De ma colonne infâme, à ces clameurs vulgaires,
Je me souvins du Christ qu'il insultait naguères.
« Peuple vil! m'écriai-je, et dont la cruauté
« Traite un persécuteur comme un persécuté,
« Quand cesseras-tu donc d'être lâche et stupide?
« Tu n'es comme la mer qu'un élément perfide.

« Comme elle tu te meus au hasard, sans raison;
« Mais tu n'as pas comme elle un immense horizon,
« Et tes flots agités sur une vase immonde
« Laissent dormir en toi les éléments d'un monde! »

« On vint me délier; un groupe de soldats
Jusqu'aux murs de la ville accompagna mes pas;
Et, suivi de la foule et de son long murmure,
Chaque enfant me jetant au passage une injure,
Je franchis furieux la porte de Sion.
Alors je lui lançai ma malédiction;
Et je partis la rage au cœur, la mort dans l'âme,
Frappé dans mon pays, dans mes fils, dans ma femme. »

QUATRIÈME CHANT

LE REPENTIR

Ahasver attendri, s'arrêtant à ces mots,
Mit la main sur ses yeux et prit quelque repos.
Mais bientôt, d'un regard et d'une voix plus fermes
Renouant son récit, il reprit en ces termes :

« Pardonne cet instant de faiblesse. Tu vois
Que le seul souvenir de ces maux d'autrefois
Suffit pour ranimer ces trop vives blessures.
Dix-huit siècles en vain m'ont flétri de tortures;
Elles saignent toujours. Il en est des douleurs
Qui nous ont fait verser les premiers de nos pleurs,
Comme des jours heureux du printemps de notre âge;
L'éternité ne peut en effacer l'image.

« Que te dire des jours qui suivirent ces jours ?
Nuls coups aussi cruels n'en marquèrent le cours.
Pourtant Dieu n'avait pas épuisé sa colère :
La meule attend le grain qu'on a battu dans l'aire.
Après avoir brisé mon cœur dans ses liens
Avec mes fils, ma femme et mes concitoyens,
Il fallait l'écraser au contact dur et rude
Et de l'homme et du temps et de la solitude.
Je croyais que j'allais vivre éternellement
Tranquille, après avoir subi ce châtiment.
« Que puis-je encor souffrir ? disais-je ; ma poitrine
« N'offre plus une place à la flèche divine. »
Insensé ! je croyais que j'avais tout souffert,
Et je foulais déjà le seuil d'un autre enfer !

« Pour fuir plus promptement ce qui fut ma patrie
Je m'embarquai, roulant dans mon âme flétrie
La haine, la vengeance et la destruction,
Qu'un an plus tard Titus fit tomber sur Sion.
J'allai, sans perdre au loin ma course vagabonde,
Droit à Rome, ce centre et ce pivot du monde,
Ce gouffre insatiable où tout aboutissait ;
Où l'or, le sang, l'honneur de tous s'engloutissait.
Là, perdu dans les flots de cette foule immense,
Je voulus rebâtir ma nouvelle existence,
Et, sans être ébloui par toutes ces splendeurs,
Je repris à l'écart mon rêve de grandeurs.
« L'empire, me disais-je, appartient à la force.
« Ce chêne antique est mort ; il n'a plus que l'écorce ;
« La sève des vieux jours ne monte plus au cœur ;
« La vertu n'est qu'un nom et le glaive est vainqueur.
« De vils prétoriens offrent l'empire à vendre.
« Pourquoi, lorsqu'avec l'or chacun y peut prétendre,
« Dans ma vie éternelle et ses mille hasards,
« Ne vêtirais-je pas la pourpre des Césars ? »

« Voilà ce que rêvait mon cœur encor crédule.
Mais Dieu, pour dissiper ce songe ridicule,
Ne fit qu'abandonner au temps l'ambitieux.
Il fallut peu de jours pour dessiller mes yeux.

« Deux malédictions s'attachaient à ma trace :
Celle de ma personne et celle de ma race.
Un Juif faisait horreur au plus vil des Romains ;
Un Juif était partout le rebut des humains.
Ainsi je n'avais fait que prolonger ma chaîne,
Et ma patrie au loin m'atteignait de sa haine !
Ainsi je n'avais fait, en changeant de pays,
Que changer de malheurs, d'insultes, de mépris !
Alors, sans renoncer à ma grandeur future,
L'orgueil encor saignant de cette autre torture,
Je partis, j'allai voir si des bords plus lointains
Ne me réservaient pas de plus heureux destins.
Mais Rome était l'empire, et l'empire la terre ;
Et j'eus beau reculer mon exil volontaire,
Partout, même aux confins du monde, avec le temps,
Il me fallait subir ces mépris insultants,
Ce vide inexorable et cette horreur fatale,
Dont j'avais tant souffert sur ma terre natale.

« Ainsi je dus traîner et mes jours et mes nuits
Dans un cercle sans fin de misère et d'ennuis!

« Puisque l'ambition se dérobait si vite,
Et, comme ce fruit né près du lac Asphaltite,
Ne laissait que poussière et cendre dans mes mains,
Puisque j'étais en proie à tant de lendemains,
Il fallait un nouvel aliment à ma vie.
Je cherchai quel désir, quel rêve, quelle envie
Pourrait combler les jours de mon éternité.
Je ne vis que l'amour et que la volupté !

Je m'y ruai. J'appris l'art vulgaire et facile
De surprendre un cœur jeune, innocent et tranquille,
D'inspirer la pitié, cette aube de l'amour,
Puis l'amour radieux qui se lève à son tour,
Enfin la passion, cet orage de l'âme
Qui s'éteint dans les pleurs et dans les pleurs s'enflamme.
La volupté m'apprit ses plus secrets transports ;
Je voulus m'y plonger tout entier, âme et corps ;
J'essayai d'étourdir mon esprit à la gêne
Dans cette passion unique et souveraine.
Mais mon cœur, comme un vase où la lie est partout,
En laissait fuir l'extase et gardait le dégoût.
En vain à ces plaisirs je demandais l'ivresse ;
Je n'avais plus la seule excuse, la jeunesse.
On ne repasse point par le même chemin.
Ce n'était plus le jour ; j'étais au lendemain.
Je savais. Vainement, dans l'ardeur de la fièvre,
Je voyais la beauté se suspendre à ma lèvre ;
Je savais que ces traits adorés et charmants
Ne seraient bientôt plus que d'affreux ossements ;
Je frémis. J'éloignai de mes lèvres avides
Ce calice hideux de voluptés fétides,
Et je compris enfin cette immortalité
Qui me mettait ainsi hors de l'humanité.

J'errai donc sans amour, sans amis, sans patrie.
Chaque ville au hasard fut mon hôtellerie.
Mais, comme un voyageur fatigué du chemin
Qui s'arrête le soir et part le lendemain,
Pressé par l'aiguillon des jours au vol rapide,
Je ne m'attardais plus jusqu'à l'heure où le vide
Se faisait de lui-même à l'entour de mes pas :
Je m'en allais, afin qu'on ne me chassât pas.
Combien de fois, le soir, n'ai-je pas dû redire
Ces mots que m'adressa le Christ dans son martyre :

« Laisse-moi sur ton seuil me reposer un peu ! »
Et moi qui repoussai l'homme où se cachait Dieu,
On m'accueillait partout en son nom. La misère
Me revêtait par lui d'un sacré caractère ;
Et je devais subir l'aumône et les bienfaits
Du juge qui m'avait condamné pour jamais !

« C'est ainsi que vingt fois j'ai parcouru la terre,
Laissant sur mon passage une énigme, un mystère ;
Jusqu'à ce que le monde, enfin le pénétrant,
Me saluât partout du nom de Juif-Errant.

« Toi qui viens de franchir le seuil de cette vie,
Ami, toi qu'au bonheur la jeunesse convie,
Dont l'âme s'ouvre au monde et le voit dans sa fleur,
Pour qui tout est nouveau, tout, même la douleur,
Tu ne peux pas te faire une image lointaine
Du vide où s'engloutit cette existence humaine,
Et du néant affreux qui dévore nos jours,
Lorsque rien de nouveau n'en marque plus le cours.
Si je voulais te dire en détail ma carrière,
Il me faudrait des jours, des ans, ta vie entière.
Pour abréger un peu ce récit déjà long,
Je ne fais que poser par moments un jalon.
Ton esprit remplira lui-même les distances,
Et pourra reconstruire ainsi mes existences,
Puisqu'il faut que j'enferme en ces trop courts instants
Ce qui dura des jours, des siècles, des mille ans.

« La terre cependant avait changé de face.
Des peuples disparus d'autres prenaient la place.
Chose étrange ! Frappés de persécutions,
Les chrétiens morts martyrs renaissaient nations !
Un autre esprit souffla sur le monde. L'Église
S'essayait à régner sur la terre soumise ;
Et l'empire romain croulait de toute part.

S'élançant à l'assaut de l'immense rempart,
Les nations du Nord, comme des troupes fraîches,
Se relayaient sans cesse et passaient par cent brèches,
Et, versant au vieux monde un sang jeune et vermeil,
Venaient prendre leur place au pays du soleil.
Scythes, Sarmates, Franks, Goths, Vandales, Avares,
L'esprit chrétien domptait l'âme de ces barbares.
Comme des lionceaux qu'on abreuve de lait,
L'Église leur versait l'Évangile à long trait.
Leur âme encor naïve, étonnée et ravie,
Y buvait les vertus d'une nouvelle vie ;
Et le rude vainqueur, le guerrier triomphant
Se couchait à ses pieds comme un petit enfant.

« Longtemps le monde eut l'air d'un chaos de ruines.
Mais l'ordre enfin se fit selon les lois divines ;
Et la terre à genoux vit régner à la fois
Le pape et l'empereur à l'ombre de la croix.
Heureux s'ils savaient mieux la ligne qui sépare
Le prêtre et le soldat, le glaive et la tiare !
A leurs voix, l'Occident, rassemblant ses tribus,
S'armait pour délivrer le tombeau de Jésus ;
Et le torrent roulait son onde débordée
Jusqu'à ce qu'il touchât le sol de la Judée,
Et que Jérusalem, libre des Sarrasins,
Vît flotter sur ses murs l'étendard des Latins !
Au retour, et malgré les luttes féodales,
L'esprit chrétien couvrait le sol de cathédrales,
Où sur la pierre à jour et les vitraux en feu,
Le peuple encor muet n'osait parler qu'à Dieu.
Comme un nouveau pressoir où l'âme est condensée,
La presse délia sa langue et sa pensée.
Bientôt l'antiquité, renaissant du tombeau,
De ses vives clartés ralluma le flambeau.
A peine la science a rouvert l'ancien monde,

Qu'un nouveau continent surgit du sein de l'onde.
Tout s'anime. L'esprit comme un ardent foyer
Reforge tout; l'Europe est un vaste atelier
Que d'un flot de rayons un jour plus vif pénètre.
L'homme veut toucher tout, tout savoir, tout connaître.
L'Église, déchirée une seconde fois,
Voit la moitié du monde échapper à ses lois.
A travers tant d'erreurs, de sang, l'esprit moderne
Se cherche, se saisit, se règle, se gouverne,
Et marche à l'avenir dans sa sécurité.
Il a vu son étoile au ciel : la liberté!

« Spectacle merveilleux! grandiose épopée,
Où l'esprit taille en gros sa besogne à l'épée!
Mais un voile couvrait mon âme dans ces jours.
Je voyais le temps fuir sans comprendre son cours.
Il jetait sous mes pas ruine sur ruine;
Je n'y voyais qu'un jeu de la fureur divine.
Un immense dégoût m'inondait en entier.
Il fallait à tout prix me fuir et m'oublier.
Je n'avais plus au cœur qu'un sentiment : la haine
De Dieu, de moi, de tous, de chaque chose humaine.
Tout ce que je voyais était un aliment
Qui nourrissait le fiel de mon ressentiment.
Partout je rencontrais plein d'une horreur profonde
Le Crucifix ouvrant ses deux bras sur le monde,
Pour y semer l'espoir, le pardon et l'amour,
Et pour me condamner ainsi qu'au premier jour.
Partout je rencontrais, même aux confins des pôles,
Des Juifs chargés d'opprobre et pliant les épaules
Sous les plus vils fardeaux, et portant sur leurs fronts
Les stigmates impurs des plus sanglants affronts.
Cette communauté d'exil et de misère
Allumait à la fois ma joie et ma colère.
A l'aspect de mon peuple en proie au fouet divin,

Je me reconnaissais pour le fils de Caïn :
Œil pour œil, dent pour dent! j'étais de leur engeance;
Et, songeant au passé, je goûtais ma vengeance.

« Pourtant une pensée en arrêtait l'essor :
Ces Juifs foulés aux pieds étaient heureux encor;
Ils espéraient; leurs fils auraient des jours prospères.
Leurs yeux verraient ce Christ tant promis à leurs pères,
Qui devait rassembler les tribus d'Israël,
Et leur donner la gloire et l'empire éternel.
Ils mouraient consolés! Tandis que ma souffrance,
Comme elle était sans fin, était sans espérance;
Et que je n'avais pas même un songe menteur
De Messie à venir et de libérateur!

« Souvent une autre idée épouvantait mon âme;
Mais je me gardais bien de suivre cette flamme.
Comme si j'eusse dû craindre encor de souffrir!
Je repoussais la main qui voulait me guérir.
Le jour venait chercher malgré moi ma paupière,
Aveugle! et je fermais mes yeux à la lumière!
Mais plus je voulais fuir ce rayon obstiné,
Plus le jour pénétrait mon esprit dominé;
Et l'idée à la fin, devenant évidence,
Vint élargir encor mon désespoir immense.
O Christ! c'était de voir ton règne sans retour,
L'homme de plus en plus vivre de ton amour,
Et, comme un nourrisson qu'on porte à la mamelle,
S'attacher dans tes bras à la vie éternelle.
C'était de jour en jour de mieux sentir mon tort;
C'était d'être si faible et de te voir si fort;
C'était de confesser malgré moi ta victoire,
De voir le temps grandir ma misère et ta gloire,
Et, vaincu, de sentir comme un trait du vainqueur
Cette conviction s'enfoncer dans mon cœur!

« Ainsi, traînant partout ma flèche empoisonnée,
J'étais venu finir à Rome l'autre année.
J'aime Rome et sa paix ; un invincible aimant
Y ramène les pas du voyageur errant.
L'âme y respire mieux. Au fond de ce cratère
Dont la lave a jadis conquis toute la terre,
On sent un avant-goût du calme des tombeaux.
La Grèce et l'Orient ont des soleils plus beaux ;
Naples avec sa mer heureuse vous convie
Comme une fleur d'un jour à cueillir cette vie.
Mais du sein des déserts où sa majesté dort
Rome enseigne à l'esprit le secret de la mort.

« J'aimais à m'égarer dans ces champs de ruines
Dont les marbres épars couvrent les sept collines.
Tant de silence après tant de bruit! Ce long deuil
De gloire et de grandeur plaisait à mon orgueil.
Mais parmi ces débris de la splendeur romaine,
Sur ce sol exhaussé par la poussière humaine,
Je retrouvais le Christ plus triomphant encor,
Assis, le sceptre en main, dans la pourpre et dans l'or.

« Un soir, de ces combats l'âme toute brisée,
J'étais allé m'asseoir au haut du Colisée.
Le soleil se couchait, et ses derniers regards,
Glissant sur les débris du palais des Césars,
Du cirque gigantesque illuminaient la cime.
L'heure était solennelle et la scène sublime.
Vingt siècles à mes pieds haussaient leurs détritus ;
Devant moi le Forum, plus près l'arc de Titus,
Des colonnes, des arcs, au fond le Capitole
Que surmonte la croix comme un nouveau symbole ;
Puis la ville éternelle asseyant sur sept monts
Ses temples, ses palais, ses villas, ses maisons.

« Je contemplais muet ces grandeurs disparues :
Quelques pieds de poussière où gisent des statues;
Un Romain mendiant sous un arc triomphal;
Le Forum qui n'est plus même un marché banal;
Des marbres que le temps a sillonnés d'insultes;
Des temples sans leurs dieux, leurs noms, leurs toits, leurs cultes;
Un caravansérail ouvert aux nations;
De grands noms, vieille pourpre abritant des haillons,
Où pourtant la beauté laissa quelques vestiges;
Voilà donc ce que l'âge a fait de tes prodiges,
O Rome! est-ce bien toi?...
Tout à coup l'*Angelus*
Vint jeter sur ces lieux un mystère de plus.
L'appel venait du mont où les Passionnistes
Veillent sous des cyprès immobiles et tristes.
Comme un fidèle écho qui répond le premier,
Les moines du Liban, dont j'aimais le palmier,
Tintèrent à leur tour; et le son dans l'air libre
De clochers en clochers roula le long du Tibre.
Longtemps, les yeux fixés à l'horizon lointain,
J'écoutai dans le ciel fuir le timbre argentin.
Mais, tandis que mon âme un moment attendrie
Laissait avec le son flotter sa rêverie,
Déjà le crépuscule avait pâli les cieux;
Et quand plus près de moi je ramenai les yeux,
La nuit tombait; la lune, à travers les arcades,
Sur les gradins détruits ruisselait en cascades.
Sous les pâles rayons le colosse éternel
Se dressait formidable et montait vers le ciel.
A la place où jadis flottaient les grandes toiles,
Dans le velarium de l'Éther les étoiles
Fixaient leurs diamants; et sous mes pieds sans bruit,
Comme l'haleine fraîche et pure de la nuit,
La brise agitait l'herbe et les grandes broussailles
Dont elle avait semé les fentes des murailles.

« La lune prête à tout sa pâle majesté,
Et laisse aux monuments qui sont beaux leur beauté.
La grâce et la grandeur règnent dans cette enceinte ;
Mais la nuit la revêt d'une beauté plus sainte.
La nuit a ses terreurs, ses mystères. La nuit,
Dieu met moins de distance entre nos sens et lui.

« Assis sur les derniers gradins du cirque immense,
Je laissais déborder mes rêves en silence.
Ces murs où s'asseyait jadis le peuple-roi,
Ces murs vainqueurs du temps étaient moins vieux que moi.
J'avais vu les Hébreux les bâtir pierre à pierre,
Et leur Jérusalem gisait dans la poussière !
Sur ce sable, où la lune endormait ses rayons,
J'avais vu les martyrs broyés par les lions,
Aux clameurs que poussait l'immense multitude.
Maintenant quel silence et quelle solitude !
L'araignée a tendu ses fragiles réseaux
Dans l'antre où les lions se heurtaient aux barreaux !
Où glissait dans le sang le pied du belluaire
L'Église triomphante a fait un sanctuaire ;
Et sur le sol témoin des chrétiens massacrés
La croix victorieuse étend ses bras sacrés !

« Et la nuit avançait ; des sphères infinies
J'entendais sur mon front flotter les harmonies.
Je sentis je ne sais quel attendrissement ;
L'extase me saisit et le ravissement.
L'ombre qui divisait en deux l'amphithéâtre
Parut en élargir les flancs dans l'air bleuâtre ;
Et le cirque, élevant plus haut son front géant,
Entr'ouvrit plus profond son cratère béant.
Tout à coup, en plongeant mes yeux dans cet abîme,
Je sentis aux cheveux le frisson du sublime,

Et je crus devant moi voir passer en ce lieu
Comme une vision de la splendeur de Dieu!
Tout prit un autre aspect à mes yeux; le silence
Parut comme la nuit devenir plus intense.
Les étoiles, le ciel, l'air, la terre à la fois,
Tout sembla s'animer et tout prit une voix.
Les arbres qui croissaient au penchant des ruines,
Sous un souffle inconnu pliant sur leurs racines,
Couchèrent sur les murs leur feuillage mouvant,
Comme s'ils s'inclinaient devant le Dieu vivant.
Des voix planaient dans l'air comme un appel suprême;
La rosée, en tombant, semblait me dire : « Aime! aime! »
La brise, à mon oreille expirant en soupir,
Y laissait ces deux mots : « Amour et repentir! »
La mousse, sous mes pieds, d'une haleine attendrie
Murmurait doucement : « Repens-toi, pleure et prie! »
Les étoiles du ciel, dans leur langue de feu,
Me criaient : « A genoux! ton vainqueur est un Dieu! »
Et les pleurs qui tombaient du travertin sonore
Répondaient : « A genoux! Pourquoi tarder encore? »
Puis ces voix de la terre et ces accents du ciel,
Unissant leurs accords en chœur universel,
Reprenaient à la fois comme un conseil suprême :
« A genoux! à genoux! Laisse là le blasphème! »

« Pâle et muet d'horreur, comme en rêve, à ces voix,
Je vis, sous les rayons de la lune, la croix
Qui s'élève au milieu de l'arène en ruine,
Me montrer sur ses bras une forme divine...
Je reconnus ce front d'épines couronné;
Sous un regard divin je fus comme enchaîné;
Puis une voix, hélas! qui m'était trop connue,
Montant dans le silence et dans la nuit émue,
Jusqu'au fond de mon cœur vint me dire à son tour :
« Pourquoi me fuir? Ton seul refuge est mon amour. »

« A cette voix, les murs tremblèrent sur leur base;
Les étoiles en feu scintillèrent d'extase;
Je sentis dans mon sein le froid d'un fer aigu.
« O Christ! dis-je en courbant le front, tu m'as vaincu! »
Mon cœur s'ouvrit; des pleurs comme une autre rosée
Coulèrent lentement sur ma joue arrosée,
Et, mes genoux sous moi se pliant sans effort,
Je tombai sur le sol comme tombe un corps mort.

« Quand je me relevai, vers l'orient l'aurore
Comme une pâle fleur au ciel allait éclore.
Les arbres s'agitaient sous la brise, et du jour
Les oiseaux gazouilleurs saluaient le retour.
Je me mis à genoux devant Dieu sur la pierre;
Mon âme se fondit doucement en prière.
Une ineffable paix descendit dans mon cœur.
Je rendis gloire à Dieu; je bénis mon vainqueur;
Et, laissant pour jamais et le doute et la haine,
Je sentis s'alléger le fardeau de ma peine,
Et, doué d'une autre âme et sûr de mon chemin,
Je revins me mêler au tourbillon humain.

« De cette nuit pour moi date une autre existence.
Le vieil homme mourut; une autre loi commence,
La loi du repentir et du céleste amour.
Sous ces rayons plus purs et sous ce nouveau jour
Tout prit un autre aspect à mes yeux sur la terre.
J'adorai ce que l'âme y voit du grand mystère.
L'Espérance, la Foi, la Résignation
Reconnurent pour sœur mon expiation.
Le mépris désormais fut pour moi sans blessures,
Et chaque jour m'apprit le pardon des injures.
Je n'erre plus tout seul comme un déshérité;
Je vis, je souffre, j'aime avec l'humanité;
Et je comprends enfin l'énormité du crime

Que Dieu poursuit en moi d'un courroux légitime.
Ce n'est pas une insulte à la Divinité,
Il venge mon forfait de lèse-humanité.
Aussi, qu'ils me soient bons, indifférents, sévères,
Les hommes, maintenant, seront toujours mes frères.
Mon cœur, que tant de haine avait pétrifié,
S'est pris pour tous leurs maux d'une tendre pitié.
J'ai pour eux un amour triste et presque céleste.
Ils n'ont qu'un jour à vivre ; ils passent, et je reste.
Car Dieu du genre humain m'a fait le fossoyeur.
Je les vois partir tous pour un monde meilleur;
Mais avant, je leur montre, à travers leurs souffrances,
Dans toute sa beauté rayonnant d'espérances,
La mort, ce doux sommeil, ce plus grand des bienfaits
Que le ciel aux humains ait départis jamais.

« Voilà ce que les jours ont appris à mon âme.
J'ignore quand des miens se dénoûra la trame.
Je respecte de Dieu l'insondable secret :
Quel qu'il soit, je révère à genoux son décret.
Sans doute il me condamne à vivre solitaire,
Jusqu'à ce que, brisant le globe de la terre,
Il rassemble à ses pieds les générations,
Et sépare à jamais les méchants et les bons.
Alors le Christ vainqueur, descendant des nuées,
Sur cette mer d'humains, aux vagues remuées
Par la terreur, le doute et le ravissement,
Fera tonner la voix du dernier jugement.
Heureux s'il daigne alors me dire en sa clémence
Que mon long repentir et ma misère immense
Ont assez expié ma cruauté d'un jour,
Et que je puis enfin dormir dans son amour! »

CINQUIÈME CHANT

LE PARDON

Ahasver se taisait que j'écoutais encore.
Cet étrange récit qui venait de se clore
Roulait en bouillonnant dans mon esprit rempli
Comme un torrent qui gronde à l'étroit dans son lit.
Je revoyais, les yeux fermés, la longue route
Par où l'humanité passe et disparaît toute,
Semblable à ces chemins que l'on trouve au désert,
Où seuls des os blanchis laissés à découvert
Marquent de leurs débris, que le chacal profane,
Le pli de sable ardent fait par la caravane.
L'histoire des vieux jours, labyrinthe éternel,
Où le monde longtemps ne vit qu'une Babel,
Un chaos qui se cherche, une spirale immense
Qui se détruit toujours et toujours recommence,
Se débrouillait enfin à mes regards confus;
Et j'admirais de Dieu les desseins préconçus.
Je me disais : L'insecte a sa route connue;
Tourné vers l'orient le cygne fend la nue;
Et l'homme qui se croit maître de son destin
Ne fait que suivre aussi la loi de son instinct.
A son insu la terre autour de Dieu gravite,
Rétrécissant toujours son incessante orbite;
Comme si Dieu voulait la guider par la main,
Pour l'aider à trouver jusqu'à lui son chemin.

« Ami, dit Ahasver, mon histoire passée
D'un long étonnement trouble encor ta pensée.

Tu restes devant moi grave et silencieux.
La méditation sur ton front soucieux
Depuis quelques instants passe et jette son ombre,
Comme sur un ciel bleu glisse un nuage sombre.
Peut-être un doute arrête et suspend tes esprits.
Dis-le-moi, quel est-il? »
Alors, moi, je repris :
« Non! je ne doute pas; mais je prêtais l'oreille
A l'écho que ta voix dans mon âme réveille.
Comme le forgeron qui bat le fer en feu,
Ta parole, frappant mon esprit qui s'émeut,
A fait jaillir en moi des milliers d'étincelles,
Et je reste ébloui de ces clartés nouvelles.
Lorsque le pèlerin, le soir, a pénétré
D'un pas religieux dans un temple sacré,
Il écoute longtemps le son mélancolique
De l'orgue qui remplit toute la basilique,
Et la voix des enfants et le chœur solennel
Du peuple entier qui monte et va frapper le ciel.
L'encens, l'orgue, les chants et la cérémonie
Cessent; alors, le cœur encor plein d'harmonie,
Sur les degrés, avant de suivre son chemin,
Il s'assied, et, rêveur, met le front dans sa main.
Moi, je fais comme lui. Ton récit fut austère :
Mais il fit devant moi passer toute la terre;
Et je sens mes désirs, mes rêves d'autrefois,
Comme un feu mal éteint s'aviver à ta voix.
Il en est un surtout! son ardeur insensée
A fait souvent la nuit chanceler ma pensée
Au bord de cet abîme où Dieu mit les confins
De l'esprit des mortels et des anges divins.
Ton récit vient encor d'en attiser la flamme,
Et si je ne craignais de contrister ton âme
Par le retour forcé d'un amer souvenir,
Je te prirais encor d'apaiser ce désir! »

« Parle! ouvre-moi ton cœur, me dit-il; ma pensée
A trop souffert pour craindre encor d'être blessée. »

« Eh bien, lui répondis-je, et puisque tu le veux,
Je vais te révéler ce plus cher de mes vœux :
C'est de voir par tes yeux le Sauveur de la terre,
Tel que dans ta mémoire, où nul trait ne s'altère,
Tu le revois sans doute et que tu le peindrais;
Car toi seul des vivants as contemplé ses traits;
Toi seul de cette image as pu garder la trace.
Oh! que ne l'ai-je aussi contemplé face à face!
Que n'ai-je au bord des lacs, sur le sommet des monts,
De sa lèvre divine aspiré les sermons!
Que n'ai-je de ses pieds adoré la poussière,
Foulé le même sol, vu la même lumière,
Bu l'air qu'il respirait, et d'un pieux larcin
Baisé timidement sa tunique de lin!
Combien de fois ce rêve a hanté ma jeunesse!
Combien de fois, le cœur accablé de tristesse,
Penchant sur l'Évangile un front découragé,
Et regardant la vie ainsi qu'un naufragé,
N'ai-je pas cru le voir, sous ma lampe incertaine,
Comme autrefois au puits de la Samaritaine,
Assis auprès de moi sur le bord de mon lit!
Son regard ineffable où tant d'amour se lit
Pénétrait tout mon être et versait dans mon âme
La paix et la tendresse ainsi qu'un sûr dictame;
Et mes premiers ennuis et mes jeunes chagrins
Se fondaient aux rayons de ces regards divins!
Depuis deux fois mille ans la terre pécheresse
S'est prise pour le Christ d'une immense tendresse,
Et répand à genoux, les cheveux éplorés,
Ses fleurs et ses parfums sur ses pieds adorés.
Depuis plus de mille ans les saints et les artistes
Veulent fixer ses traits majestueux et tristes.

Chaque âge, s'exerçant sur ce thème sans fin,
N'a rendu qu'un côté du modèle divin ;
Et toujours quelque part, sur le marbre et la toile,
L'homme par trop charnel trahit le Dieu qu'il voile.
J'ai fouillé vainement ces reliques de l'art ;
Le Christ que j'ai rêvé n'existe nulle part !
Toi donc, toi qui l'as vu sous sa forme mortelle,
Quand il vint apporter la céleste nouvelle,
Fais-m'en par la parole un fidèle portrait ;
Mets-le devant mes yeux ; rends-le-moi trait pour trait,
Tel que tu dois toujours le revoir en idée,
Tel que sous les palmiers l'admira la Judée.
Dis-moi quel vêtement tombait sur ses genoux,
Si son front était pâle et bien plus haut que nous,
Quelle était sa démarche, et sa voix et son dire,
Quand il parlait au peuple, et s'il savait sourire ;
Quels étaient ses cheveux, sa bouche, et si ses yeux
Étaient comme la nuit ou l'azur clair des cieux. »

Je n'avais pas fini de parler de la sorte
Que j'entendis un coup retentir à la porte.
J'ouvris : « Qui que tu sois, dis-je à l'hôte inconnu,
Entre dans ma demeure et sois le bienvenu ! »

Mais comment peindre aux sens la céleste figure
Qui m'apparut alors dans la pénombre obscure ?
Une robe de lin tombait jusqu'à ses pieds ;
Ces cheveux sur le cou mollement repliés ;
Cet auguste visage où l'âme était visible ;
Ce regard d'un éclat si doux et si terrible...
Non ! je n'essaîrai pas de retracer aux yeux
Ce qui n'a de contour et de forme qu'aux cieux !
Non ! je n'essaîrai pas dans un mot périssable
D'enfermer l'infini, de dire l'ineffable !
Le mot et la couleur, et la forme et le son,

En vain pour l'exprimer créeraient à l'unisson.
Même dans les transports du plus juste délire,
Ce n'est pas au poète à dépasser la lyre.
Grâce, beauté, grandeur, douceur et majesté,
C'est l'homme encore. Ici, c'est la divinité !

Ahasver à genoux et baisant la poussière
Répandait devant lui son âme tout entière,
Et, versant à ses pieds ses sanglots et ses pleurs,
Semblait évanoui d'extase et de douleurs.
Le Christ (car c'était lui), le relevant du geste,
Lui dit avec sa voix d'une douceur céleste :
« Ami ! ne pleure plus ! Puisque ton cœur touché
Comprend et lave ainsi dans les pleurs ton péché ;
Puisque l'homme outragé par toi jusqu'en Dieu même
Est ton frère à présent ; puisqu'enfin ton cœur aime,
J'apporte le pardon, prix de ton repentir.
Sois heureux ! Maintenant, tu peux enfin mourir. »

Alors, fermant les yeux d'Ahasver immobile,
Le Christ parut bénir sa dépouille d'argile.
Je comprenais enfin... quand, se tournant vers moi,
Il me toucha le front en disant : « Souviens-toi ! »
Mais son œil me perçant comme un dard de lumière,
Je tombai sur les mains, le front dans la poussière,
Et sentis que mon âme élancée après lui
Oubliait là mon corps que la vie avait fui !

. . . . . .

Quand le vieux serviteur monta de la vallée
Pour frapper avant l'aube à ma porte isolée,
Il recula d'horreur ; car son premier coup d'œil
Vit en entrant deux corps prosternés sur le seuil.
Le vieillard nous crut morts et frappés par la foudre.
Il releva mon front qui traînait dans la poudre.

Ses pleurs, ses cris, ses soins et la clarté des cieux
Me firent lentement rouvrir enfin les yeux.
Longtemps je regardai devant moi comme un homme
Qu'un rêve obsède encore au sortir d'un long somme.
Mais un regard tombé sur le corps d'Ahasver
Me rendit à moi-même, et, prompt comme l'éclair,
Mon esprit revit tout dans une seule image :
L'hôte et ses longs récits durant la nuit d'orage,
Où les siècles passaient comme un jour, puis enfin
L'ineffable grandeur du visiteur divin...

Je rendis grâce à Dieu qui veille sur nos âmes,
Et le vieux serviteur et moi nous relevâmes
Ahasver qui restait sur la face couché.
Tous nos soins furent vains; la mort l'avait touché.
Mais quels mots, quels discours pourront jamais redire
La paix, et le céleste et bienheureux sourire
Qui rayonnait encor sur ses traits solennels?
Sublime adieu de l'âme à ses restes mortels!
Jamais ravissement de saint dans le martyre,
Enthousiasme ardent de poète en délire,
Ivresse d'une pure et chaste volupté,
N'ont empreint un mortel d'une telle beauté!

L'orage avait cessé; l'aurore tout en larmes
Dissipait dans le ciel les dernières alarmes;
Et ses premiers rayons au bord de l'Orient
Semblaient promettre au monde un jour pur et riant.
Le soleil vint ensuite et monta dans sa gloire.
Au sortir d'une nuit si terrible et si noire,
La terre, à ses rayons se ranimant un peu,
Se livrait tout humide à ses baisers de feu.
Partout, au flanc des rocs, sur les monts, dans les plaines,
Ruisselaient de longs pleurs comme au bord des fontaines.
L'eau, se frayant un lit éphémère et nouveau,

S'élançait en cascade ou glissait en ruisseau.
Les arbres, les buissons, mouillés par la tempête,
Frissonnaient au soleil et secouaient leur tête.
Les oiseaux sous la feuille humide encor des bois
Joyeux battaient de l'aile et retrouvaient la voix.
Hommes, bêtes, oiseaux, tous quittaient leur refuge.
C'est ainsi qu'autrefois, au sortir du déluge,
Du haut de l'Ararat le monde nouveau-né
Chantait l'hymne de grâce au ciel rasséréné.

Cependant, par les soins du vieux pâtre robuste,
Un lit fait de mélèze et de branches d'arbuste
Recevait d'Ahasver ce qui restait encor.
Chargés de ce fardeau, d'un pas réglé d'accord,
Nous gravîmes tous deux le sentier à mi-côte
Qui gagne en serpentant la cime la plus haute.
Nous marchions sans mot dire en mesurant nos pas;
Car l'œil plongeait parfois sur l'abîme d'en bas.
Les rameaux des sapins, au bord de notre route,
Sur le front d'Ahasver pleuraient à large goutte;
L'oiseau le saluait de petits cris joyeux.
Plus tard, oiseaux, buissons, disparurent aux yeux.
Plus de fleurs, l'herbe même était rare et menue.
Nous entrâmes bientôt au milieu de la nue.
Le but se rapprochait; et déjà le sentier
Côtoyait les pieds bleus de l'éternel glacier.
« C'est ici! » dis-je au pâtre, et nos bras, sans secousse,
Posèrent Ahasver sur un plateau de mousse.
Là, le vieillard et moi, nous creusâmes le sol
Que l'orage nocturne avait rendu plus mol.
Quand la fosse funèbre eut une longueur telle
Qu'elle pût contenir la dépouille mortelle,
J'y reçus Ahasver, et sur son dernier lit
Ma main pieusement, doucement, l'étendit.
Puis je roulai sur lui cette terre infertile,

Poussière de granit, l'argile sur l'argile!
O prodige! pendant que je le recouvrais,
Le céleste sourire augmenta sur ses traits.
Un étrange bonheur rayonnait sur sa bouche.
On eût dit qu'étendu sur sa dernière couche,
Ce vieux corps, fatigué par vingt siècles d'effort,
Goûtait encore mieux le bienfait de la mort.

Et c'est là qu'il repose, inconnu, solitaire,
Perdu dans la nuée au-dessus de la terre!
Nul monument funèbre attirant le regard
Ne révèle sa tombe au pas du montagnard.
Le glacier qui défend cette gorge isolée
En est le seul gardien et le seul mausolée.
Nulle épouse, nul fils n'y sanglote sur lui,
Et la seule rosée y vient pleurer la nuit.
Nul mortel ne connaît sa demeure dernière.
Personne, excepté moi, n'y versa de prière,
Et seul l'aigle se pose à la cime où ses os
Savourent dans la mort un éternel repos.

1854.

LE RÊVE

Il y a plusieurs demeures dans
la maison de mon père.

SAINT JEAN.

Et ceci est la seconde mort.

APOCALYPSE.

I

J'ai rêvé cette nuit. — Était-ce bien un rêve? —
Un ange m'emportait dans l'espace sans bruit;
Comme des cygnes blancs que la brise soulève,
Vers le ciel étoilé, sans secousse et sans trêve,
Nous montions tous les deux dans l'air pur de la nuit.

II

Et je voyais la terre à mes pieds étendue
Arrondir en fuyant son globe dans l'Éther,
Et je n'entendais plus au-dessus de la nue
Que deux rumeurs monter à mon oreille émue :
Les clameurs des cités et le bruit de la mer.

III

Tout bruit cessa bientôt; à travers la distance
Rien ne s'éleva plus et de l'air et du sol.
Nous franchissions alors dans l'atmosphère immense
Le muet océan de l'éternel silence
Que froissait seulement l'essor de notre vol.

IV

Et mes yeux effrayés s'attachaient à la place
Où la terre fuyait sous un voile incertain;
Et je la vis bientôt, vaine ombre qui s'efface,
S'atténuer, pâlir, s'enfoncer dans l'espace,
Comme un vaisseau qui sombre à l'horizon lointain.

V

Et nous montions toujours! Ce vol doux et rapide
M'enivrait. Qui de nous n'a rêvé dans ses vœux
De planer librement dans l'air calme et limpide?
Mais bientôt, en sondant l'immensité du vide,
Le frisson de la peur fit dresser mes cheveux.

VI

Comme un petit oiseau qui, dans son vol sublime,
Pour revoir le soleil veut traverser les mers,
S'effraie à contempler devant lui tant d'abîme,
Et, lassé, cherche au loin du regard une cime
Et n'aperçoit partout rien que les flots amers;

VII

Ainsi je fus saisi d'une mortelle crainte,
Quand je me vis perdu comme un point sous le ciel.
A peine si j'osai murmurer une plainte;
Et, fermant les deux yeux, je redoublai l'étreinte
Dont j'enlaçais les reins de mon guide immortel.

VIII

Mais l'ange alors me dit : « Relève ta paupière!
Ne cherche plus la terre et regarde les cieux.
Si ton corps est pétri de fange et de poussière,
Dieu te fit par ton âme un fils de la lumière;
La lumière est en haut. Mortel! lève les yeux. »

IX

Et je levai les yeux; et je vis d'autres mondes
Sur un autre univers dans l'ombre se lever.
Plaines de l'infini, solitudes profondes,
Océan de soleils dont Dieu seul meut les ondes,
Qui ne vous a pas vus ne peut pas vous rêver!

X

Nos cieux inférieurs sont sans clarté pareille;
Auprès de ces foyers tous nos astres sont morts.
L'extase vous saisit devant tant de merveille;
Et l'œil est tellement ébloui que l'oreille
Croit entendre onduler d'ineffables accords.

XI

Et ma peur disparut; et, tournant mon visage
Vers l'ange, je lui dis : « Quel spectacle divin!
Sans doute nous touchons au terme du voyage;
Vers quel port fortuné du céleste rivage
Allons-nous aborder tous deux, ô Séraphin? »

XII

Et lui me répondit avec un doux sourire :
« Le but est plus lointain : hausse encor ton esprit.
Dieu connaît mieux que toi ce que ton cœur désire.
Je te mène où des morts s'étend le pâle empire,
Et tes yeux vont revoir ceux que la mort te prit. »

XIII

Alors livrant mon âme à cette joie amère,
J'oubliai les soleils sur ma route semés
Pour penser à tous ceux qu'en me laissant ma mère
Dieu m'a repris, après un bonheur éphémère,
Et qne depuis leur mort je n'ai que plus aimés.

XIV

Ah! les revoir avant que mon temps ne s'achève,
Ces chers absents du ciel, ces parents, ces amis!
Les revoir un instant, rien qu'un seul, même en rêve!
Je l'ai tant demandé le jour, la nuit, sans trêve,
Que je m'étonnai peu que Dieu me l'eût permis.

XV

Et nous volions toujours au zénith. Nous franchîmes
Ce monde radieux de constellations;
Nous vîmes lentement tous ces globes sublimes
Scintiller et plonger à travers les abîmes,
Et nous suivre longtemps de leurs derniers rayons.

XVI

Combien de temps dura notre vol? Je l'ignore.
Le sentiment de l'heure et du temps m'avait fui :
Celui de l'étendue était plus faible encore.
Ces cieux-là n'avaient point de couchant ni d'aurore;
J'étais comme un nageur égaré dans la nuit.

XVII

La région céleste où bientôt nous entrâmes
N'avait plus de soleils ni d'astres dans ses cieux.
Un jour pâle y régnait plein de lueurs sans flammes.
L'ange me dit alors : « C'est le pays des âmes,
Le premier paradis des morts silencieux. »

XVIII

Et dans le crépuscule où palpitaient nos ailes
Ces étranges lueurs se rapprochaient de nous;
Et mon œil étonné reconnaissait en elles
Des êtres dont le corps composé d'étincelles
Gardait leurs traits humains, mais plus purs et plus doux.

XIX

Et je vis par milliers, comme des lucioles,
Des étincelles d'or qui sillonnaient l'air bleu;
Et toutes, sans se perdre au gré des brises folles,
Venaient directement se fondre en auréoles
Dans les traits rayonnants de ces spectres de feu.

XX

Et je cherchais tout bas à comprendre ces choses,
Quand l'ange suspendant son vol dit : « C'est en vain
Que tu tenterais seul de remonter aux causes.
Je t'apprendrai le sens de ces métamorphoses :
L'homme n'a pas tout lu dans le livre divin.

XX

« Je te l'ai déjà dit : cette région noire
Est l'asile où les morts montent directement.
Dieu mit dans ces hauts lieux leur premier purgatoire.
Du monde des vivants ils gardent la mémoire,
Et c'est là que commence, hélas ! leur châtiment.

XXII

« Non pas que tous ces morts puissent regarder vivre
Ceux qu'ils aimaient sur terre avant que de mourir.
Ah ! si l'âme des morts pouvait encor les suivre,
Et lire dans leurs cœurs comme on lit dans un livre,
Les morts que l'on oublie auraient trop à souffrir !

XXIII

« Non ! Dieu dans sa justice a mis plus de tendresse.
Aux regards de l'esprit chaque monde est fermé.
Mais de ses souvenirs l'âme est toujours maîtresse;
Les vivants et les morts peuvent s'aimer sans cesse;
Ici même, on ne vit que si l'on est aimé.

XXIV

« Vois-tu de tous côtés ces milliers d'étincelles
Qui tracent dans les airs de légers sillons d'or?
Des âmes des vivants c'est autant de parcelles
Qui montent de la terre, et se mêlent à celles
Des morts à qui l'on pense et que l'on aime encor.

XXV

« C'est la condition de cette autre existence;
C'est le seul air vital de ces ombres de feu.
Tout penser qu'on leur donne à travers la distance
Se revêt de lumière et forme la substance
Des corps aériens qu'ils reçurent de Dieu.

XXVI

« Ainsi telle est la loi de la seconde vie
Qu'ici mènent les morts dans ces cercles mouvants :
Vivants, tant qu'on leur donne une pensée amie,
Ils meurent dans ce ciel sitôt qu'on les oublie;
Car la seconde mort, c'est l'oubli des vivants. »

XXVII

« Ah! m'écriai-je alors, reprends-moi sur ton aile,
Emporte-moi vers ceux que pleure mon amour!
Nul mort ne doit briller d'une splendeur plus belle.
A ceux qui ne sont plus ma pensée est fidèle;
Elle monte vers eux comme la plante au jour. »

XXVIII

Et mon guide, docile à ma tendre prière,
Reprit soudain son vol parmi les trépassés.
Leurs traits en feu semaient la route de lumière;
Et l'ange ralentit son essor de manière
A laisser mes regards sonder leurs rangs pressés.

XXIX

Comme à l'appel joyeux de l'oiseleur perfide
Des nuages d'oiseaux s'abattent dans les rets;
Comme on voit sous l'effort de l'aquilon rapide
Les blancs flocons de neige emportés dans le vide,
Ou s'envoler au loin les feuilles des forêts;

XXX

Comme dans l'or mouvant d'un rayon de lumière
Les atomes de l'air se poursuivent sans fin;
Ou comme, autour d'un char lancé dans la carrière,
Sous les pieds des chevaux se lève la poussière
Qui d'un long tourbillon l'accompagne en chemin;

XXXI

Ainsi les morts en foule accouraient sur nos traces
Pour contempler de près ces deux nouveaux venus.
Mes avides regards se plongeaient dans leurs masses,
Mais en vain; et mes yeux sur ces milliers de faces
Ne rencontraient partout que des traits inconnus;

XXXII

Quand l'ange dans un coin de l'atmosphère obscure
Me fit voir un vieillard aux traits pleins de douceur.
Auprès de cette noble et sereine figure
Se tenait une vierge, une enfant calme et pure...
Anges du ciel! c'était mon aïeul et ma sœur!

XXXIII

Et mon cœur éperdu bondit dans ma poitrine
Jusqu'à vouloir briser son étroite prison.
Chancelant comme un homme au bord d'une ruine,
Je m'élançai. — Mais l'ange avec sa main divine
Me retint et me dit : « Rappelle ta raison!

XXXIV

« Ces esprits ne sont pas ce que ton cœur espère.
Tes yeux contemplent bien l'âme de tes parents;
Mais leur corps est un spectre, une vapeur légère,
Et tu verrais ta sœur ainsi que ton grand-père
Échapper comme l'ombre à tes embrassements. »

XXXV

Et je contins mon cœur, et je laissai mon âme
Parler par mes regards et passer dans mes yeux.
O morts aimés! ô noms écrits en traits de flamme!
Jours heureux dont l'amour a seul tissé la trame!
Quel regret vous laissez, triste et délicieux!

XXXVI

Quand on a savouré vos douceurs sans égales,
Il n'est plus de bonheur pour nous dans l'avenir.
Comme un proscrit chassé de ses forêts natales
Qui voit à l'horizon bleuir leurs cimes pâles,
Je me tournais toujours vers votre souvenir.

XXXVII

Que vous m'avez manqué! Dans la joie ou la peine,
J'étais sûr de trouver un écho près de vous.
L'un me donnait son calme et sa force sereine,
L'autre ce rire frais dont son aube était pleine,
Et tous deux le bonheur. — Mais est-il fait pour nous?

XXXVIII

Ah! chères amitiés! mains pleines de caresses
Que j'aimais en marchant à tenir dans ma main!
La vie entre vous deux n'avait point de détresses!
Pourquoi m'avoir sitôt sevré de vos tendresses,
Pourquoi m'avoir laissé sitôt seul en chemin?

XXXIX

N'importe! Dieu pétrit nos cœurs de tant de flamme
Que nos liens d'un jour n'ont pas été dissous.
Rien, pas même la mort, n'en peut rompre la trame.
Votre chair est ma chair, et votre âme est mon âme;
Vous vivez avec moi, je suis mort avec vous!

XL

Et dans l'enivrement de leur douce présence
Je sentais ruisseler mes larmes à longs flots.
Pendant longtemps j'eus peine à rompre le silence;
Mais, de mon trouble enfin domptant la violence,
Je retrouvai la voix à travers mes sanglots;

XLI

Et je leur dis : « O père! ô sainte et chère image!
Grande âme dont le souffle a passé sur mon front!
Et toi, ma jeune sœur morte à la fleur de l'âge,
Parlez-moi, douce enfant! Parlez, vieillard si sage!
Mon cœur écoutera ce que vos cœurs diront. »

XLII

« O mon fils! dit l'aïeul d'une voix attendrie
(Et ses traits rayonnaient d'une douce fierté),
Avant tout, malgré tout, aime et sers ta patrie!
Et si jamais un jour sa devise est flétrie,
Toi, restes-y fidèle : honneur et liberté! »

XLIII

Et ma petite sœur vint à moi souriante,
En secouant au vent ses longues tresses d'or:
« Ma mère, dit l'enfant, trouve la mort bien lente.
Je le sais; mais retiens son âme impatiente.
Remplace-moi près d'elle; aime-la plus encor.

XLIV

« Dis-lui qu'ici mes jours sont heureux et rapides,
Que dans mon ciel lointain je vis de votre amour.
Quand tu poses le soir un baiser sur ses rides,
Redis-lui que Dieu seul fait et comble les vides,
Et qu'il unit sans fin ceux qu'il sépare un jour! »

XLV

Et des groupes épars deux figures nouvelles
Accoururent vers nous en se donnant la main.
La grâce et le génie étincelaient en elles ;
Et mon cœur reconnut deux femmes immortelles,
Deux anges d'amitié tombés sur mon chemin.

XLVI

Et celle qui me fut de tout temps la plus chère
Me dit les yeux en pleurs: « Aime ceux que j'aimais;
Donne-leur comme à moi ton âme presque entière.
Reste avec mes enfants, aime-les, sois leur frère,
Et que mon souvenir vous unisse à jamais! »

XLVII

L'autre figure alors, âme ardente, inquiète,
Dont le feu rayonnait dans un profond regard,
Mit le doigt sur mon front, puis me dit: « Sois poète;
Qu'aux autres voix d'en bas ton âme soit muette!
Ton culte, ta patrie et ton amour, c'est l'art! »

XLVIII

Les quatre ombres alors, m'entourant de caresses,
S'approchèrent ensemble, et, la main sur mon cœur,
Semblèrent y verser de nouvelles tendresses;
Puis, mariant soudain leurs voix enchanteresses:
« Aime-nous à jamais! » disaient-elles en chœur.

XLIX

« Il me faut t'arracher à ces tendres étreintes,
Dit l'ange. Le temps presse ; au fond du noir nadir,
Les cimes de la terre en ce moment sont teintes
Des premiers feux du jour. Quitte ces ombres saintes,
Et retourne achever de vivre et de souffrir! »

L

Et d'un trait, comme on voit de la nue entassée
L'éclair en un clin d'œil traverser tous les cieux,
Son aile vigoureuse un instant balancée
D'un essor foudroyant plus prompt que la pensée
Me rendit à la terre, — et je rouvris les yeux.

1856.

L'ELKOVAN

DÉDICACE

A Basile Alexandri

Ami, dernier ami que me gardait la vie,
Poète citoyen,
Cœur d'or, esprit charmant, frère de Moldavie,
Prends ce livre, il est tien.

Ce n'est pas sur les flots radieux du Bosphore
Qu'est né cet Elkovan.
Je l'ai pris de tes mains sur la rive sonore
Du brumeux Océan.

Qu'il revole vers toi comme un ramier fidèle,
Messager des absents,
T'apportant à travers l'espace sur son aile
Mes vœux reconnaissants!

Mes vœux pour ton bonheur, pour ta muse que j'aime
Et j'admire à la fois,
Et surtout pour ton peuple, en ce moment suprême
Attendant tout des rois.

Car j'aime comme toi le pays de tes pères;
Et quel qu'il soit demain,
Qu'on lui fasse des jours malheureux ou prospères,
Mon cœur reste Roumain!

Décembre 1857.

PRÉLUDE

I

La brise fait trembler sur les eaux diaphanes
Les reflets ondoyants des palais radieux;
Le pigeon bleu se pose au balcon des sultanes;
L'air embaumé s'emplit de mille bruits joyeux;
Des groupes nonchalants errent sous les platanes;
Tout rit sur le Bosphore, et seuls les elkovans
Avec des cris plaintifs rasent les flots mouvants.

II

O pâles elkovans! troupe agile et sonore,
Qui descendez sans trêve et montez le courant!
Hôtes doux et plaintifs des ondes du Bosphore,
Qui ne vous reposez comme nous qu'en mourant!
Pourquoi voler ainsi sans cesse dès l'aurore,
Et d'Asie en Europe, et de l'aube au couchant,
Jeter sans fin ce cri monotone et touchant?

III

Le peuple de ces bords vous vénère et vous aime ;
Le pêcheur vous salue en jetant ses filets ;
Les enfants du rivage et le chasseur lui-même
Ne déciment jamais vos rangs toujours complets ;
Et quand le soleil tombe à l'horizon extrême,
L'odalisque, entr'ouvrant la vitre des *Yalis*,
Vous suit d'un long regard à travers le treillis.

IV

On dit, ô voyageurs ! que vous êtes les âmes
Des victimes sans nom qui dorment sous ces flots ;
Corps souples et charmants d'ardentes jeunes femmes,
Dont la nuit et l'horreur étouffaient les sanglots,
Lorsque, cousus vivants dans des toiles infâmes,
L'eunuque les plongeait dans ce gouffre profond,
Muet comme la tombe et comme elle sans fond.

V

Voilà pourquoi, laissant vos corps sans sépulture
Servir sous les flots bleus de pâture au dauphin,
Vos mânes irrités errent à l'aventure,
Et, sans se consoler, volent, volent sans fin.
Voilà pourquoi, plaignant toujours votre torture,
Vous ne quittez jamais ce rivage embaumé
Où vous avez souffert, où vous avez aimé.

VI

Et vous avez raison ! car dans ce pauvre monde
On ne vit qu'où l'on aime, et la patrie est là !
Ici-bas, rien ne vaut le coin d'ombre profonde
Où d'un être adoré le cœur se révéla.
Que ce bonheur ait lui l'éclair d'une seconde,
Ou qu'il ait rayonné sur un long avenir,
L'âme en garde à jamais l'immortel souvenir.

VII

Mais même sans l'amour tes rives sont si belles,
O Bosphore! et la main complaisante des dieux
Les revêt d'une grâce et d'une splendeur telles
Que l'étranger lui-même, à l'heure des adieux,
Sans en être attendri ne peut s'éloigner d'elles;
Et devant ce ciel pur, ces flots et ces cyprès,
Dit : « Pourquoi donc partir? le bonheur est tout près! »

VIII

Et moi, je fus aussi dans ta verte Arcadie!
J'ai contemplé tes cieux, j'ai contemplé tes mers;
J'ai reçu leur beauté dans mon âme agrandie;
J'ai versé dans tes flots mes pleurs les plus amers.
Mais lorsque sous le coup ma raison étourdie
Chancelait... alors Dieu, dans sa tendre pitié,
Ouvrit derrière moi les bras de l'amitié.

IX

Elkovans! elkovans! que de fois, quand la brise
Ranimait à mes pieds le feu du narghilé,
N'ai-je pas écouté votre plainte indécise!...
Sous l'éperon de fer du caïque effilé,
La vague sanglotait comme un cœur qui se brise;
La lune, triste et pâle, au bord du ciel bruni
Se levait, et mon cœur plongeait dans l'infini.

X

Elkovans! elkovans! Je sais plus d'une histoire
Douce comme l'amour, triste comme la mort.
Une surtout! Je veux la dire à votre gloire.
Comme au sein de la mer une perle qui dort,
Elle repose encore au fond de ma mémoire.
Mais je veux la tirer de son humide écrin,
Et montrer au soleil mon trésor sous-marin.

PREMIER CHANT

I

C'était le soir, à l'heure où dans un ciel de braise
L'implacable soleil penche son front pâli ;
Où, désertant Stamboul transformée en fournaise,
Le pacha cherche au loin le frais à son Yali ;
A l'heure où les harems vont respirer à l'aise
Aux Eaux-Douces d'Asie, ou, sans changer de bords,
Errent sous les cyprès dans les deux Champs-des-Morts.

II

A l'échelle bruyante où Top-Hané s'élève,
Les rameurs aux bras nus attendaient sur leurs bancs ;
Deux femmes tout à coup débouchent sur la grève :
Tous veulent s'arracher les deux fantômes blancs.
Un seul des caïdjis à l'écart suit son rêve,
Et, sans s'inquiéter si c'est lui qu'on prendra,
Chante, et d'un doigt distrait frôle sa *tamboura*.

III

« Laisse ta tamboura, lui dit l'une des dames,
Et, quel que soit ton prix, jeune homme, conduis-nous. »
Le caïdji se lève, ajuste ses deux rames,
S'affermit sur ses pieds nus comme ses genoux,
Laisse à peine le temps de s'asseoir aux deux femmes,
Et d'un coup vigoureux de ses muscles de fer
Enlève et fait bondir son fardeau sur la mer.

IV

« *Hanum*, dit le jeune homme, où faut-il vous conduire ? »
Aïna dit alors à sa sœur Ghuzelli :
« Où voulons-nous aller ? Pourvu que je respire,
Peu m'importe ! montons à Hissar-Rouméli,
Si tu veux ; nous verrons ensuite. » — Et, sans mot dire,
Le caïdji robuste et docile à leurs vœux
Remonta le courant d'un bras souple et nerveux.

V

Nul parmi les rameurs n'égalait sa prestesse ;
On l'avait surnommé Djérid, et non sans droit.
Comme un long javelot, sa barque avec justesse,
Malgré l'onde et les vents, vers le but volait droit.
L'elkovan pouvait seul surpasser sa vitesse ;
Et l'espadon agile, aux écailles d'argent,
Eût en vain essayé de le suivre en nageant.

VI

Et la barque volait sur la vague calmée !
Chaque flot que fendait la proue au bec d'airain,
En fuyant à la mer, dansait comme une almée ;
Puis, au bord, lentement, d'un air grave et serein,
Les toits, les minarets de la rive animée,
Les collines d'Asie au gracieux contour,
Sous les yeux enchantés défilaient tour à tour.

VII

Ils passèrent bientôt la plage où les Eaux-Douces
Déroulent leur vallon de verdure et de paix.
On y voyait au bord, sur des tapis de mousses,
Des harems accroupis sous les arbres épais,
Des *arabas* traînés par des bœufs sans secousses,
Des *talikas* dorés passant comme un éclair ;
Un murmure joyeux s'en élevait dans l'air.

VIII

« Nous fuirons, si tu veux, cette rive sonore,
Dit alors Aïna ; restons ici plutôt.
Nous suivrons doucement le courant du Bosphore
Au caprice du vent, du caïque et du flot.
Vois ! le soleil est loin de se coucher encore. »
Elle dit, et la barque, immobile un instant,
Les remporta sans bruit sur son chemin flottant.

IX

Quel bonheur de glisser sur l'eau bleue et profonde,
Entre le double azur de la mer et des cieux,
Comme fait l'albatros, qui vole en rasant l'onde !
Quel bonheur de voguer frais et silencieux,
De regarder le ciel en oubliant le monde,
Et de poser la tête en rêvant, au doux bruit
De la brise qui passe et de l'eau qui s'enfuit !

X

L'âme est comme un enfant : elle aime être bercée.
Elle regrette l'air et ses ailes d'oiseau.
Dans sa prison d'argile elle meurt oppressée,
Si l'on ne vient parfois soulever un barreau
Pour donner libre essor à l'ardente pensée.
— Quand il a quelque temps plané sur l'horizon,
Hélas ! l'oiseau revient bien vite à sa prison.

XI

Des trois êtres bercés au branle du caïque
Un seul rêvait pourtant. Chacun ne rêve pas.
Ce n'est pas tout d'avoir un air mélancolique,
De regarder le ciel ou de chanter tout bas ;
Il faut avoir dans l'âme un rhythme, une musique
Qui soutienne l'esprit, le soulève du sol,
Et même dans la nue en cadence le vol.

XII

Le jeune caïdji, profitant de la trêve,
S'était mis à fumer son tchibouk de jasmin.
Un fumeur rêve mal ; pourtant il croit qu'il rêve.
Toujours quelque détail l'arrête en son chemin ;
Son feu meurt-il, soudain la bulle aux songes crève.
— Pour Ghuzelli, l'enfant, loin de rêver sans fin,
Regardait en riant les plongeons d'un dauphin.

XIII

J'ai peur de dire ici la vérité sans voile ;
Mais Ghuzelli manquait de ce charme énervant
Qui fait que l'on s'éprend d'une lointaine étoile,
Ou qu'on écoute en pleurs les longs soupirs du vent.
En revanche, jamais sur le marbre ou la toile
Plus suave beauté, charmes plus radieux,
N'avaient ébloui l'âme en enchantant les yeux.

XIV

Mais laissons Ghuzelli ; ce n'est pas là mon thème,
D'ailleurs elle n'est pas mon héroïne au fond.
C'est Aïna, sa sœur, la rêveuse que j'aime ;
Et je veux vous ouvrir ce cœur calme et profond,
Pour le montrer au jour dans sa beauté suprême.
— Le monde a désappris de plier les genoux,
Et pourtant admirer est un bonheur si doux !

XV

C'était un cœur naïf et fier dans sa tendresse,
Plein de feu, ferme et pur comme le diamant.
Mais ce trésor d'amour, de grâce et de jeunesse,
Se consumait dans l'ombre et dans l'isolement.
Sous les dehors rêveurs d'une douce paresse,
Une langueur secrète, un feu lent la rongeait.
— Vous savez maintenant pourquoi ce cœur songeait.

XVI

Ce qu'elle désirait, c'était surtout une âme.
Sans doute un beau visage était doux à ses yeux;
Mais plus qu'un fourreau d'or elle prisait la lame.
Par bonheur, elle avait l'esprit peu curieux:
Elle ne cherchait pas. — C'est étrange! une femme!
Une Turque surtout! dira-t-on; et vraiment,
Je ne puis me fâcher de cet étonnement.

XVII

Mais peut-on s'étonner encor de quelque chose?
Tout n'arrive-t-il point ici-bas de nos jours?
Pourquoi donc Aïna, belle comme une rose,
Réservant le trésor de ses pures amours,
N'attendrait-elle pas, dans une chaste pose,
Qu'un Bulbul descendît du ciel à son côté
Pour chanter ses parfums, sa grâce et sa beauté?

XVIII

Pourtant, je dois le dire, elle était mariée.
Ghalib, le vieux pacha qui règne à l'Arsenal,
Pour orner son harem à son sort l'a liée.
Cet hymen, au surplus, n'était pas un grand mal;
Car dès le premier jour il l'avait oubliée.
Ainsi dans son éclat, sa naissante beauté
Comme une pêche en fleur gardait son velouté.

XIX

Aïna rêvait donc. Mais à quoi rêvait-elle?
Ah! qui peut prendre au vol des rêves de seize ans?
Quel poète dira ce que l'âme immortelle
Peut éprouver d'extase à l'aube de ses sens?
O jeunesse du cœur! vous êtes la plus belle
Des muses d'ici-bas, et nulle des neuf Sœurs
De vos songes dorés ne rendra les douceurs!

XX

Le soleil se couchait derrière les collines
En jetant à la terre un long regard d'amour.
La brise, en se jouant sur les vagues mutines,
Y semait les parfums des jardins d'alentour.
Aïna, le cœur plein d'émotions divines,
Comme un luth frémissant que l'on vient d'accorder,
D'harmonie et d'amour se sentait déborder.

XXI

Longtemps, comme obsédé de visions secrètes,
Son regard se perdit à l'horizon lointain,
L'horizon, ce pays des âmes inquiètes!
Dieu seul sait ce qu'y vit la pauvre enfant! — Soudain
Elle fit un soupir, et deux larmes muettes
Glissèrent lentement de ses yeux trop remplis
Sur son voile de gaze aux mille petits plis.

XXII

Elle tourna la tête et sécha sa paupière.
Ghuzelli ne vit rien; elle n'eût pas compris.
L'enfant, pour le moment, ainsi qu'une écolière,
Fouettait l'eau de sa main avec de petits cris.
Ses doigts roses formaient une faible barrière
Que traversait l'eau bleue; et les flots du courant
Venaient tous lui baiser la main en murmurant.

XXIII

Mais en face un témoin, plus heureux ou plus sage,
Avait tout vu; ses yeux discrets, quoique attentifs,
Avaient, sans y songer, surpris à leur passage
Le soupir d'Aïna, puis ses longs pleurs furtifs:
Et Djérid se disait: « Quoi! souffrir à cet âge? »
Et ses yeux contemplaient avec étonnement
Ce que l'on pouvait voir du visage charmant.

XXIV

Aïna, sans lever la tête ou la paupière,
Sentit ce long regard se poser sur son front.
Elle était, je l'ai dit, d'une innocence entière;
Elle hésita. Son âme était timide au fond.
Mais la fleur et l'oiseau montent vers la lumière;
Le cœur cherche le cœur, les yeux cherchent les yeux;
Et l'enfant regarda le rameur curieux.

XXV

C'était un bel Arnaute à la mâle poitrine,
Dont l'œil bleu promenait un regard souverain.
Brunis par le soleil et la brise marine,
Son front, son cou, ses bras, semblaient être d'airain.
Dieu l'avait revêtu d'une forme divine,
Et la Grèce eût jadis sculpté dans le Paros
Ses traits de demi-dieu, sa taille de héros.

XXVI

Il portait sur son front et sur sa tempe rase
Un fez rouge au gland d'or garni d'un flot soyeux,
Puis un turban léger dont le rebord s'évase
Et défend du soleil les sourcils et les yeux.
Une chemise en soie à longs filets de gaze
Frissonnait sur ses bras; et ses reins assouplis
Étaient largement ceints d'un châle aux vastes plis.

XXVII

Il me faut dire ici ce que plus d'un ignore :
C'est que l'égalité règne dans l'Orient.
Un homme en vaut un autre, et chacun s'en honore.
Tous sont sous l'œil de Dieu, vizir ou mendiant;
Et, lorsque le cœur parle aux rives du Bosphore,
Il préfère aux grandeurs de la race et du rang
La noblesse des traits et la beauté du sang.

XXVIII

Leur regard se croisa peut-être une seconde,
Un éclair, et soudain chacun baissa les yeux.
« D'où peut donc lui venir cette douleur profonde? »
Se répétait tout bas Djérid silencieux.
« Qu'il est beau! se disait Aïna. Mais au monde
Rien n'est parfait; tout pèche, hélas! par un côté.
Sans doute son esprit a payé sa beauté.

XXIX

« Qui sait? voyons! » — Alors avec un doux sourire,
Relevant sur Djérid son regard doux et clair,
Elle dit : « Veux-tu faire ainsi que je désire?
Reprends la tamboura pour nous chanter un air! »
Le jeune homme obéit à l'instant sans mot dire;
Et, préludant d'abord par un air triste et lent,
Il chanta ce qui suit sur un rhythme indolent :

Sais-tu ce que le vent soupire
Et veut dire,
Quand il pleure, glisse et s'enfuit
Dans la nuit?

Sais-tu pourquoi, quand l'onde arrive
A la rive,
Elle y laisse avec chaque flot
Un sanglot?

Sais-tu pourquoi Bulbul se pose
Sur la rose,
Et jusqu'au jour chante à la fleur
Sa douleur?

Sais-tu pourquoi le cœur bat vite
Et palpite,

Sans pouvoir contenir son sang
Frémissant?

Sais-tu pourquoi, sous leurs longs voiles
Les étoiles
Croisent dans l'air leurs millions
De rayons?

Sais-tu pourquoi, quand tout sommeille,
Dieu seul veille
Et couve d'un regard béni
L'infini?

C'est que partout la loi suprême
Veut qu'on aime,
Et qu'ici-bas tout sans retour
Vit d'amour!

XXX

La voix tomba; c'était une voix douce et grave,
Dont l'accent remuait jusqu'aux fibres du cœur,
En y laissant au fond l'air aimé qui s'y grave.
A ses accords, l'esprit voyait surgir en chœur
Les rêves, les regrets, l'espérance suave,
Et glisser dans l'espace, en blanches visions,
Le cortège voilé de nos illusions.

XXXI

O musique! ô magie! ô fée aérienne,
Qui d'un monde inconnu descends et nous souris!
Avec tes sons errants de harpe éolienne
Comme tu sais bercer nos cœurs endoloris,
Et nous faire oublier notre âme dans la tienne!
O pur écho du ciel, langue de l'infini,
Souvenir de l'Éden dont l'homme fut banni!

XXXII

Puisque tu fais sentir ta magique puissance
Aux cœurs les plus étroits dans nos salons fermés,
Qu'est-ce donc sur des bords pleins de magnificence,
Lorsque le soir descend sur les flots embaumés,
Et qu'échappant à peine à son adolescence,
C'est un cœur inquiet, de désirs dévoré,
Qui s'enivre à longs traits de ton philtre adoré?

XXXIII

Elle écouta longtemps, et comme dans l'extase,
La voix, la douce voix, et l'air tendre, et les mots;
Puis, comme une liqueur qui déborde du vase,
Elle sentit son cœur se gonfler de sanglots;
Et, malgré les replis de son voile de gaze,
Elle ne put cacher le flot silencieux
De pleurs amers et doux qui jaillit de ses yeux.

XXXIV

« Ma sœur, dit Ghuzelli, qu'as-tu? quel mal t'oppresse?
D'où te viennent ces pleurs, et quel est ton tourment? »
Mais plus elle serrait sur elle avec tendresse
Sa sœur qui sanglotait contre son sein charmant,
Plus elle redoublait cette étrange détresse.
« Batelier, dit alors Ghuzelli, le temps fuit;
Retournons à Stamboul; voici venir la nuit. »

XXXV

Et la barque bondit; et dans le fond bleuâtre
La Pointe du Sérail, et puis la Corne-d'Or,
Déployèrent aux yeux leur vaste amphithéâtre.
Bientôt, pour achever le merveilleux décor,
Les sveltes minarets d'une blancheur d'albâtre
Montèrent dans le ciel, et l'on vit de plus près
Les navires du port avec leurs mille agrès.

XXXVI

Ils touchent à la fin au terme du voyage.
On aborde, et parmi les caïques pressés
Djérid lance sans choc sa poupe sur la plage.
Les deux sœurs sont debout, leurs bras entrelacés.
Ghuzelli dit alors : « Voici pour le passage,
Caïdji. » — Puis sa main dépose sur le banc
Un sequin d'or léger qui résonne en tombant.

XXXVII

A son tour, Aïna lui tendit sa main frêle,
Et lui dit en tremblant : « Prends encore et merci ! »
Il regarda ; c'était un anneau que la belle
Avait laissé glisser de son doigt aminci.
Il releva la tête et s'élança vers elle.
Mais, quand il étendit ses deux mains devant lui,
Dans les ombres du soir le doux rêve avait fui.

DEUXIÈME CHANT

I

A l'échelle bruyante où Top-Hané s'élève,
Les caïdjis groupés s'arrachent le chaland.
Un seul, les yeux fixés sur un point de la grève,
Les repousse d'un air superbe et nonchalant ;
Avec sa tamboura, seul, à l'écart il rêve,
Et, pour mieux indiquer qu'il ne va plus en mer,
Son caïque est rivé par un anneau de fer.

II

C'est Djérid! il attend, il attend qu'à la rive
Un fantôme voilé dont il connaît le pas,
Comme en un jour béni, jusqu'à sa barque arrive,
Et lui dise : « Djérid, ne m'attendais-tu pas? »
Et du matin au soir sa paupière attentive
Perce de ses regards l'ombre du carrefour
Où se leva pour lui cette étoile d'amour.

III

C'est en vain. Le jour fuit; un autre le remplace;
D'autres viennent encore; et le soleil levant
Retrouve tous les jours à cette même place
Le rameur au repos qui chantonne en rêvant,
Et fixe obstinément un seul point dans l'espace.
Chaque matin l'espoir l'accompagne en chemin;
Chaque soir il se dit : « Elle viendra demain! »

IV

Mais elle ne vint pas. — Ah! dans la solitude
Celui qui n'a pas dû compter les pas du temps,
Et sur son cœur rongé par l'âpre inquiétude
Comme du plomb fondu senti tous les instants
Distiller sans repos l'amère incertitude,
Celui-là ne sait pas, avant que de mourir,
Tout ce qu'un cœur mortel ici-bas peut souffrir!

V

Ah! l'attente, l'attente! Angoisse et sombre joie,
Où l'homme se dévore en dévorant le temps!
Espoir et désespoir, roue immense qui broie
Sous ses jantes de fer nos membres palpitants!
Malheur, trois fois malheur à qui devient ta proie!
Mais comment t'éviter? D'où viens-tu? Quelle main
Te conduit au milieu du tourbillon humain?

VI

C'est l'amour insensé, c'est l'amour qui te mène,
Et qui mène avec toi le chœur des passions!
L'amour, ce tourmenteur de notre race humaine,
Ce maître au joug duquel il faut que nous passions,
Et qui, pour amuser ses esclaves, promène
Sur les murs étouffants de la réalité
Le mirage lointain de sa félicité!

VII

Ah! Djérid! Qu'as-tu fait de ton insouciance,
De tes jours de travail, de tes nuits de sommeil,
Quand c'était ton étude et ta seule science
De chanter, de ramer, et de vivre au soleil?
Que deviendront bientôt ta force et ta vaillance,
Et même ta beauté, si tu donnes ainsi
La fleur de ta jeunesse au dévorant souci?

VIII

Longtemps on put le voir couché dans son caïque,
Regardant devant lui comme un pauvre insensé.
Aux accords pénétrants d'une douce musique
Il semblait évoquer le rêve du passé;
Et l'esprit obsédé d'une pensée unique,
Pâle, amaigri, rêveur, il chantait tout le jour
Avec sa tamboura quelque doux chant d'amour.

IX

Et tandis qu'en chantant, l'œil perdu dans l'espace,
Il abrège l'attente et son amer souci,
Il entend dans son cœur sans cesse une voix basse
Qui lui dit en tremblant : « Prends encore et merci! »
Et devant ses regards toujours passe et repasse
Un fantôme adoré, triste et silencieux,
Qui pleure lentement en regardant les cieux.

X

Mais un jour sur la rive, au lever de l'aurore,
Les caïdjis surpris le cherchèrent en vain;
Le soir, le lendemain, ils cherchèrent encore;
Jamais le beau rameur aux doux chants ne revint.
Alors ses compagnons, regardant le Bosphore,
Dirent : « Sans doute il dort dans ce tombeau mouvant
Que sa rame légère effleura si souvent! »

XI

Oublions donc Djérid. — Mais les deux sœurs si belles
Qui voguèrent un soir en écoutant sa voix,
Et lui firent au cœur ces blessures cruelles,
Pourquoi ne pas encor les revoir une fois?
Qui peut les retenir, et que deviennent-elles?
Dans l'âme d'Aïna l'amour a-t-il fleuri?
Ghuzelli sourit-elle ainsi qu'elle a souri?

XII

Ghuzelli ne rit plus. Attentive, inquiète,
Comme une mère auprès de son enfant qui dort,
Elle veille au chevet d'une couche muette,
Où pendant de longs jours veillait aussi la mort.
La pâleur ennoblit sa beauté plus fluette,
Et l'on voit sur sa joue et son front sans couleur
Ce charme attendrissant que laisse la douleur.

XIII

A demi prosternée au rebord de la couche,
Elle y jette un regard d'ineffable douceur;
Et ces tendres accents s'échappent de sa bouche :
« Tu ne veux plus mourir, n'est-ce pas, ô ma sœur?
Ah! qu'enfin ma tendresse ou ma douleur te touche!
Quitte ce long silence et chasse la langueur
Où ton corps se consume, où s'énerve ton cœur.

XIV

« Lève-toi, prends mon bras, viens près de la fenêtre
Baigner ton front pâli dans cet air frais et pur.
Aspire à pleins poumons la vie et le bien-être;
Plonge tes yeux lassés dans cette mer d'azur.
Regarde! avec le jour le printemps vient de naître,
Et jamais le soleil au fond de l'Orient
N'a promis un matin plus doux et plus riant. »

XV

Aïna releva lentement sa paupière;
Puis, entourant sa sœur de ses bras amaigris,
Dit : « Comment résister à ta douce prière?
Puisque tu m'aimes tant, la vie a bien son prix.
Oui, je veux vivre encore et revoir la lumière;
Je reverrai le ciel, je reverrai les flots! »
Et le sang colora sa joue aux derniers mots.

XVI

Le lendemain, plus forte et moins timide encore,
Aïna suspendue au bras de Ghuzelli
Descendit au jardin, et jusqu'au sycomore
Se traîna lentement de son pas affaibli.
De là l'œil s'égarait au loin sur le Bosphore;
Et l'on voyait glisser sur les flots transparents
Les voiles des pêcheurs et des vaisseaux errants.

XVII

« Vois, disait Ghuzelli près de sa sœur assise,
Comme la vie est douce, et que le monde est beau!
Le parfum de ces fleurs, le souffle de la brise
Ne t'infusent-ils pas un sang jeune et nouveau?
Que faut-il donc encore à ton âme indécise?
Et pour te rendre enfin la vie et la santé,
Que demandes-tu donc à ce ciel enchanté? »

XVIII

« Oui, répondait tout bas l'enfant convalescente,
Oui, l'œil aime à glisser sur ces flots éclatants.
Le ciel sourit, le vent d'une aile caressante
Nous apporte sans bruit les parfums du printemps.
Mais je voudrais encor qu'une voix ravissante
Chantât, et, s'élevant tout à coup dans les airs,
Peuplât de ses accords ce ciel, ces flots déserts! »

XIX

Elle n'achevait pas ces paroles peut-être
Qu'auprès d'elle soudain le feuillage s'ouvrit.
Un noble et beau vieillard vint alors à paraître.
En voyant la frayeur qu'il causait, il sourit.
C'était Ghalib-Pacha, leur vieux seigneur et maître,
Qui du massif voisin aux ombrages discrets
Avait prêté l'oreille à leurs naïfs secrets.

XX

A sa vue, Aïna rougissante se lève,
Baise sa main tandis qu'il la baise aux cheveux.
« Je puis encore, avant que le jour ne s'achève,
Dit Ghalib souriant, t'exaucer dans tes vœux,
Et je vais sans retard réaliser ton rêve. »
Il frappa dans ses mains, un eunuque parut;
Il lui parla tout bas, et l'esclave courut.

XXI

« Je devrais vous laisser le plaisir du mystère,
Et me faire passer pour un magicien,
Reprit Ghalib; pourtant j'ai trop dit pour me taire.
Connaissez-vous le jeune et beau musicien,
L'aveugle dont la voix est unique sur terre,
Et qui s'en va chantant le jour par les chemins?
Il n'est bruit dans Stamboul que de ses chants divins.

XXII

« Je l'ai vu ce matin au seuil de ma demeure.
Sa tamboura fidèle était à son côté.
Mais, lorsque sous ses doigts sa corde chante et pleure,
L'air, l'oiseau, le passant, tout s'arrête enchanté.
Vous allez en juger vous-même tout à l'heure;
Car il ne peut tarder à venir. » — Et soudain
Une voix s'éleva dans le fond du jardin.

XXIII

Mais quelle voix! C'était la voix douce et sonore,
Ce timbre pénétrant, ce même accent vainqueur
Qu'entendit Aïna, le soir, sur le Bosphore,
Et dont l'écho sans fin résonnait dans son cœur.
C'était le même son de voix, plus tendre encore,
Avec un chant plus triste et plus désespéré,
Plainte et soupir d'un cœur à jamais déchiré!

XXIV

Elle pencha le front sur sa sœur sans rien dire;
Et, se laissant aller aux rêves d'autrefois,
Son âme se fondit dans un chaste délire.
Mais quand elle entendit chanter par cette voix
Cet air aimé : Sais-tu ce que le vent soupire...
« O mon Dieu! dit l'enfant, que je voudrais le voir! »
Ghalib fit signe alors à son eunuque noir;

XXV

Et le chanteur parut. Avec quel trouble extrême
Dans cet aveugle errant par un enfant conduit
Aïna reconnut Djérid, Djérid lui-même!
Ses grands yeux sans regard sont fixes dans leur nuit;
Les veilles ont creusé sa face maigre et blême;
Et la pâle Aïna se dit : « Quelle douleur
A pu flétrir ainsi sa beauté dans sa fleur?»

XXVI

Pour Djérid, il devint d'une pâleur mortelle.
Si son œil ne vit point, son âme devina.
Soit instinct ou hasard, l'orbe de sa prunelle
Se fixa comme un trait sur le front d'Aïna.
« Chante-nous, dit Ghalib, ta chanson la plus belle.
Deux dames ont voulu t'entendre de plus près. »
Et Djérid préludant chanta bientôt après :

Si je ne vois plus l'aube éclore
Tous les matins,
Ni le couchant quand il colore
Les monts lointains;

Si je ne vois plus dans les plaines
Les blés mûrir,
Et sur la marge des fontaines
L'onde courir;

Si je ne vois plus les colombes
Au vol léger
Se poser aux marbres des tombes
Et voltiger;

Si je ne dois plus voir les roses
S'épanouir,
Et la beauté de toutes choses
Me réjouir;

Terre, soleil, fleur, femme, étoile,
Ce que j'aimais,
A mes regards si tout se voile
Et pour jamais;

Je garde encore une lumière,
Et dans ma nuit,
Sous ma morne et fixe paupière
Un jour me luit;

Un jour suave qui rayonne
De visions,
Un doux soleil qui m'environne
De chauds rayons.

Et cette atmosphère de flamme,
Cette clarté,
C'est ton image, ô jeune femme!
C'est ta beauté.

C'est ta grâce, c'est ton sourire,
O chaste enfant!
C'est ton cœur naïf qui soupire
Et se défend.

C'est surtout cette larme pure,
Ce pleur sacré,
Et qui m'a fait une blessure
Dont je mourrai.

Perle de tes yeux, cette larme
Me reste encor.
J'en ai su faire par un charme
Un anneau d'or.

Et cet anneau tous deux nous lie
Mieux qu'un serment;
Et, si jamais ton cœur l'oublie,
C'est que Dieu ment!

Mais non! tu te souviens encore
Du soir d'été,
Quand je chantai sur le Bosphore,
A ton côté.

Nous n'avions pour témoins que l'onde
Et que les cieux,
Et nous voguions seuls, loin du monde,
Silencieux.

Ton cœur comme une coupe pleine
Se répandit;
Mon âme alors comprit ta peine,
Et tout fut dit.

Depuis ce jour ma vie est tienne;
Depuis ce jour
Je n'ai plus rien qui m'appartienne,
Sauf mon amour.

Prends encore, ô mon bien céleste!
Prends sans regret,
Prends mon amour avec le reste,
Prends mon secret!

Je ne te demande en revanche
Que de poser
Un seul instant sur ta main blanche
Un long baiser;

Et, prosterné dans la poussière,
Ah! puisse Allah
M'accorder, pour faveur dernière,
De mourir là!

XXVII

Quand il eut achevé le chant qu'on vient d'entendre,
Au bras du jeune enfant Djérid s'en retourna.
Mais comment essayer d'entrevoir et de rendre
Le trouble qui s'émut dans le sein d'Aïna?
Elle ne tenta pas même de s'en défendre.
Emportée au courant de ses émotions,
Elle livra son âme au vent des passions.

XXVIII

Comme une jeune enfant qui dans une nacelle
S'amuse à côtoyer les bords d'un lac dormant,
Si tout à coup le vent se lève et d'un coup d'aile
Fait dériver l'esquif sur le flot écumant,
Le bord fuit et l'enfant n'a que l'onde autour d'elle.
C'est ainsi qu'Aïna se trouva sans retour
Livrée aux flots sans bords d'un océan d'amour.

XXIX

Elle sentit d'abord une pitié céleste,
Une amitié de sœur pour l'aveugle au doux chant.
Qu'elle eût aimé pouvoir lui dire, au moins d'un geste,
Tout ce qu'elle éprouvait pour un sort si touchant!
Aveugle, à la merci de tout, il faut qu'il reste
Toujours seul dans l'horreur de son affreuse nuit!
Ah! comme elle enviait l'enfant qui le conduit!

XXX

Puis, par ses souvenirs doucement entraînée,
Comme un plongeur qui sonde un abîme sans fond,
Elle entrevoit encor dans son âme étonnée
Un autre sentiment moins calme et plus profond :
Admirer sa beauté, plaindre sa destinée,
Est-ce tout? Et le cœur peut-il rester fermé,
Devant tant de constance, au bonheur d'être aimé?

XXXI

Au bonheur d'être aimé, de se l'entendre dire,
Et d'écouter sa voix aux magiques accords?
Ah! comme il a chanté sa plainte et son martyre!
Comme l'âme se fond au feu de ses transports!
Qui pourrait résister à cet ardent délire?
— Voilà ce qu'Aïna fait dire à sa raison;
Et l'enfant à longs traits savoure ce poison.

XXXII

Si l'âme s'arrêtait dans sa course enflammée!
Mais non! rien ne peut mettre à sa roue un clou d'or.
L'espoir pousse le char sur sà pente embaumée;
Le désir nous appelle, et l'âme ajoute encor
La volupté d'aimer au bonheur d'être aimée.
Qu'est-ce que recevoir? Donner est bien plus doux!
Et l'on donne sa vie et son cœur à genoux.

XXXIII

Car pour l'adolescent et surtout pour la femme,
Si ce n'est pour aimer à quoi bon voir le jour?
Et cet ardent foyer que l'on appelle une âme,
De quoi donc vivrait-il s'il ne vit pas d'amour?
L'amour est l'air brûlant qui seul nourrit sa flamme.
Hélas! le monde est plein de ces cœurs endurcis
Qui ne sont plus que cendre et que tisons noircis.

XXXIV

Aimons donc! aimons donc! La vie est un vain rêve,
Un éclair qui tressaille à l'horizon sans bruit.
Avant que ce moment rapide ne s'achève,
Comme l'étoile d'or qui précède la nuit,
Ah! que sur notre ciel l'amour au moins se lève,
Et projette un instant ses mourantes clartés
Sur le sombre néant de nos jours agités!

XXXV

Voilà ce qu'Aïna pense, et l'enfant se livre
Aux rêves enchantés de son cœur innocent.
Elle aime, elle aime enfin! Ce doux penser l'enivre.
Aux suaves rayons de cet amour naissant,
Dans un autre univers elle se sent revivre;
Tout se peuple et s'anime, et son cœur ingénu
Se sent tout inondé d'un bonheur inconnu.

XXXVI

Longtemps de cet Éden savourant les prémices,
Elle en put respirer le jeune enchantement.
Soudain le vent troubla cette mer de délices;
Une idée, un éclair la fit en un moment
Tomber du haut du ciel au fond des précipices :
Il est loin! ah! pourquoi l'ai-je laissé partir?
Quand pourrai-je revoir le pâle et doux martyr?

XXXVII

Elle connut alors les cruelles morsures
Que l'inquiet désir inflige aux amoureux,
Et le venin qu'y laisse avec ses mains impures
L'amère incertitude ou le soupçon fiévreux.
Elle sentit son cœur grandir sous ces blessures;
Et malgré sa pâleur regarda fièrement
Cet amour qui faisait sa joie et son tourment.

XXXVIII

Ainsi de la langueur, de la douce paresse,
Et du vide où tombait sa vie au jour le jour,
Elle passe en une heure au trouble, à la tendresse,
Aux désirs, aux bonheurs, aux tourments de l'amour!
L'enfant devient enfin femme; et dans cette ivresse
Son âme se déploie après un long sommeil,
Comme une fleur qui s'ouvre aux rayons du soleil.

XXXIX

« Ma sœur, dit Ghuzelli rompant ce long silence,
Levons-nous et rentrons. Il est bientôt midi.
Malgré ces frais rameaux que la brise balance,
Le soleil va percer le feuillage attiédi,
Et nous brûler les yeux des regards qu'il nous lance. »
Et les deux jeunes sœurs, se tenant par la main,
Du harem à pas lents reprirent le chemin.

TROISIÈME CHANT

I

O lendemain du jour, du premier jour qu'on aime!
O frais enchantement de l'heure du réveil,
Où l'âme ouvre les yeux avant le corps lui-même,
Et vous dit à travers les voiles du sommeil :
« Non, ce n'est pas un rêve, ô volupté suprême!
Un autre vit par toi, comme tu vis pour lui,
Et ton cœur enivré bat dans le sein d'autrui! »

II

Et l'âme d'un seul trait tout à coup se rappelle
L'extase de la veille, et le trouble, et l'aveu.
Puis l'ardent souvenir évoque devant elle,
Comme un magicien dans un cercle de feu,
Tous les enchantements de cette heure si belle.
Ainsi l'ange d'hier passe à celui du jour
Cette coupe enchantée où nous buvons l'amour.

III

Aïna ressentit cette extase divine
En ouvrant sa paupière aux premiers feux du jour.
Tout son être est changé ; son œil noir s'illumine
D'un humide rayon d'espérance et d'amour.
Le sang monte à sa joue en teinte purpurine,
Comme on voit le soleil dans le fond du ciel bleu
De ses derniers rayons rougir l'Olympe en feu.

IV

Elle se lève et marche ; elle se sent des ailes ;
Ses pieds impatients ne touchent plus le sol.
On dirait un oiseau dont les plumes nouvelles
Vont bientôt dans l'air bleu tenter leur premier vol
Tant l'âme a soulevé ses entraves mortelles !
— Soudain, au pied du mur, le long des quais déserts,
Elle entend une voix s'élever dans les airs.

V

C'est Djérid ! aux accents de cette voix connue,
Aïna d'un seul bond vole au balcon vitré
Qui s'avance en tourelle et domine la rue.
C'est là qu'assise au frais, l'odalisque à son gré
Peut voir par le treillis sans crainte d'être vue.
Aïna palpitante y plonge aussitôt l'œil,
Et reconnaît l'aveugle à deux pas près du seuil.

VI

Ses regards... non, ses yeux étaient levés vers elle.
Soit prodige ou hasard, ou sûr pressentiment,
Il semblait contempler fixement la tourelle
Et voir sous le treillis le visage charmant
Qui posait sur son front un regard si fidèle ;
Et tous les deux ainsi restèrent jusqu'au soir
A s'enivrer le cœur d'un rêve sans espoir.

VII

La nuit vint; mais la nuit sans sommeil et sans rêve,
Où l'insomnie en feu, qui vous brûle le sang,
Promène sous vos yeux, sans repos et sans trêve,
D'un désir effréné le spectre éblouissant.
Inquiète, oppressée, Aïna se relève,
Et descend au jardin pour baigner dans la nuit
Son front pâle et brûlant qu'un long trouble poursuit.

VIII

C'était une nuit sombre et de vapeurs mêlée;
Des nuages couvraient le front de Phingari;
A peine un astre ou deux à la voûte étoilée;
Bulbul chantait au loin sur un rosier fleuri.
La nature dormait dans sa beauté voilée,
Et l'air tiède, chargé d'une molle langueur,
Enivrait de désirs et les sens et le cœur.

IX

« Ah! se disait tout bas Aïna qui soupire,
En marchant à pas lents sous les mûriers en fleur;
Ah! pourquoi ces parfums, cette nuit, ce zéphire,
Et cet oiseau plaintif qui chante sa douleur,
N'ont-ils rien qu'une chose, une seule à me dire?
Ah! pourquoi donc la nuit, encor plus que le jour,
L'air, la terre et le ciel, tout parle-t-il d'amour?

X

« Qu'il serait doux d'errer ainsi dans la nuit sombre,
Mais non plus seule, au bras d'un mortel adoré!
De regarder tous deux les étoiles sans nombre,
Et de sentir son cœur sur un cœur enivré!
Hélas! Djérid! ta vie est condamnée à l'ombre.
Que t'importe le jour et les astres des cieux?
Une éternelle nuit presse à jamais tes yeux!

XI

« Si le sort écoutait mon ardente prière,
C'est moi qui conduirais tes pas sur ton chemin.
Je serais, ô Djérid! ton guide et ta paupière;
Tu marcherais toujours à l'ombre de ma main;
Tu verrais par mes yeux; et la nature entière
Passerait par mon cœur pour arriver au tien,
Et te ferait bénir ton fidèle gardien.

XII

« Que fais-tu maintenant? ta pensée inquiète
Te tient-elle éveillé comme moi dans la nuit?
Ah! puisses-tu trouver au fond de ta retraite
L'oubli, non, le repos, le repos qui me fuit!
Mais a-t-il même un toit pour abriter sa tête?
Hélas! peut-être il dort sous les murs du jardin,
Où je l'ai vu s'asseoir et chanter ce matin! »

XIII

Il serait là, tout près! — Cette seule pensée
L'épouvante, et redouble à la fois ses désirs.
Elle veut s'éloigner; sa poitrine oppressée
Se soulève et retient à peine ses soupirs.
— Soudain le massif s'ouvre; une forme élancée
Paraît, vole et s'incline, et ses yeux effrayés
Reconnaissent Djérid à genoux à ses piés.

XIV

« Oui, murmure Djérid, c'est moi, c'est ton esclave!
Jette un cri, les bourreaux seront les bienvenus!
Va, quel que soit l'excès des tourments, je les brave,
Puisque j'ai pu baiser un instant tes pieds nus! »
— Elle ne répond pas; son corps chaste et suave
S'affaisse lentement comme un lis incliné,
Et tombe entre les bras de Djérid prosterné.

XV

Lorsqu'Aïna rouvrit à la nuit sa paupière,
Djérid tenait sa tête appuyée à son sein.
Le gazon leur servait de couche printanière.
A deux pas, un jet d'eau chantait dans son bassin;
Et sous les longs rameaux de la verte clairière
Les étoiles du ciel, qu'on voyait par moments,
Semaient leur nid caché de pâles diamants.

XVI

Elle resta longtemps immobile en silence;
Elle sentit sur elle un long frisson courir.
Tout son être fléchit sous un bonheur immense,
Si profond et si doux qu'elle eût aimé mourir.
Cet instant contenait des siècles d'existence;
Et, sans changer de pose, elle ferma les yeux
Pour le revoir en elle et le savourer mieux.

XVII

Mais Djérid doucement lui releva la tête
Et lui dit, en posant un baiser sur son front :
« O mon âme! ouvre encor tes yeux où se reflète
Comme en un clair miroir ton cœur tendre et profond;
Parle aussi, mon ivresse en sera plus complète. »
Alors, ouvrant sur lui ses grands yeux languissants,
Elle lui fit tout bas entendre ces accents :

XVIII

« Ah! n'est-ce pas un rêve? est-ce bien toi, toi-même?
Djérid! à mon amour le ciel t'a-t-il rendu?
Ah! tu sais, n'est-ce pas? tu sens combien je t'aime!
Comme je t'ai longtemps et sans cesse attendu!
Mais comment, par quel charme ou par quel stratagème,
As-tu pu pénétrer en secret dans ces lieux?
L'amour en te guidant t'a donc rouvert les yeux? »

XIX

— « Oui, l'amour m'a guidé vers toi, douce recluse,
En m'aidant à franchir les murs de ce jardin.
C'est lui qui, m'inspirant l'art d'une longue ruse,
Au volontaire aveugle a frayé le chemin.
Pour ta pitié surprise ai-je besoin d'excuse? »
Et l'enfant lui jetant au cou ses petits bras,
Ils restèrent longtemps à se parler tout bas.

XX

Bientôt à l'Orient une lueur d'opale
Nuança l'horizon à demi transparent.
La nuit parut verser une teinte plus pâle
Sur les arbres touffus de l'asile odorant
Qui dérobait aux yeux la couche nuptiale.
Mais, plongés tous les deux dans leur doux entretien,
Ils oubliaient le monde et ne remarquaient rien.

XXI

Levez-vous! levez-vous! le long cri de l'orfraie
Jette aux vents de la nuit un présage de mort.
Ne savez-vous donc pas qu'ici-bas tout se paie,
Qu'il faut tenir en main les rênes de son sort,
Que le char du bonheur verse si l'on n'enraie,
Et que jamais les dieux n'ont permis sous le ciel
Que l'homme fût heureux et l'amour éternel!

XXII

Ah! pauvres insensés! quoi! leur tendre jeunesse,
Leur trouble, leur attente et leur longue douleur,
Leur beauté, leur naïve et touchante tendresse,
Cet amour dont ils n'ont respiré que la fleur,
Et cette seule nuit de bonheur et d'ivresse,
Quoi! rien ne pourra donc attendrir le destin?
Quoi! leur félicité touche-t-elle à sa fin?

XXIII

Sur sa couche de fleurs Aïna la première
Secoua la torpeur de cet enivrement.
« Djérid, dit-elle enfin, soulève ta paupière !
Une lueur blanchit le bord du firmament ;
Serait-ce déjà l'aube et sa pâle lumière ?
— Non, répondait Djérid, non, c'est à l'horizon
La lune qui descend et bleuit le gazon. »

XXIV

Elle disait encor : « Mon oreille inquiète
Vient d'entendre le sable et frémir et crier.
Un bruit sourd a troublé l'air dans la nuit muette,
Comme le poids d'un pas qui presse le gravier,
Et le son étouffé d'une marche discrète.
— Non, répondait Djérid, c'est quelque fruit trop lourd
Qui tombe dans l'allée et qui fait ce bruit sourd. »

XXV

Elle disait encor : « Je viens de voir dans l'ombre
Les rameaux de cet if s'écarter en tremblant.
Soyons prudents, Djérid, nos périls sont sans nombre ;
Peut-être est-ce l'eunuque au sommeil vigilant
Qui nous cherche et sur nous jetait un regard sombre.
— Non, répondait Djérid, c'est quelque oiseau furtif
Dont le vol a ployé les branches de cet if. »

XXVI

Elle disait enfin : « Dans le fond de l'allée
Je viens de voir glisser de rapides flambeaux
Dont on dissimulait la lumière voilée...
Peut-être est-ce Ghalib, suivi de ses bourreaux,
Qui vient punir ici notre amour décelée ?
— Non, répondait Djérid, tu te trompes encor ;
Ce sont les feux errants des lucioles d'or. »

XXVII

Il ajoutait : « Pourquoi dans cette nuit si brève
M'envier les instants d'un bonheur aussi doux?
Pourquoi par ces terreurs effaroucher ce rêve
Dont le Prophète au ciel pourrait être jaloux?
Laisse-moi savourer ces délices sans trêve!
Qui sait ce que les jours apportent avec eux?
Nous sera-t-il permis encore d'être heureux? »

XXVIII

Jamais! — Il achevait ces derniers mots à peine,
Qu'Aïna pousse un cri terrible. — On fond sur eux.
Djérid comme un lion s'élance et se démène,
Mais dix bras ont dompté ses deux bras vigoureux.
Il tombe, il faut céder; la résistance est vaine.
Terrassé, tout meurtri, l'Arnaute est garrotté;
Et la pâle Aïna sanglote à son côté.

XXIX

Bientôt Ghalib paraît : « Approchez la lumière,
Dit le vieillard, je veux voir les audacieux. »
On apporte un flambeau sous l'ardente paupière
De Djérid, mais le feu qui jaillit de ses yeux
Détruit le long effet de sa ruse première.
Et Ghalib : « Puisqu'il fit l'aveugle, qu'il le soit!
Il pourra désormais le jouer à bon droit. »

XXX

Il dit; un nègre vient qui d'une main cruelle
Sur les yeux du captif promène un fer brûlant :
« Tu ne lèveras plus, dit Ghalib, ta prunelle
Sur celle qui reçut ton regard insolent.
Invente maintenant quelque ruse nouvelle! »
Djérid ne répond rien; brisé par tant d'efforts
Il chancelle. — « A présent qu'on le jette dehors! »

XXXI

On l'emporte. Aïna tord ses mains et se pâme.
Ah! quelque châtiment que lui garde le sort,
La douleur n'aura plus de place dans son âme!
N'a-t-elle pas déjà souffert plus que la mort?
Le vieillard regarda quelques instants sa femme;
Puis, la poussant du pied, avec un rire amer,
Il dit : « Jetez ceci dans un sac à la mer. »

XXXII

Lorsque Djérid reprit ses sens, avec la vie
Il sentit bouillonner dans son sein déchiré
Toutes les passions d'une ardente furie.
Ce n'est pas son destin, le tourment enduré,
Ni même à ses deux yeux la lumière ravie,
Qui torturent son cœur et causent ce transport.
C'est ta seule pensée, Aïna, c'est ton sort!

XXXIII

Bientôt, au pied du mur qui longe le rivage,
Il entendit s'ouvrir la porte du jardin :
« Viens, les quais sont déserts! » dit une voix sauvage.
Un esclave parut portant un sac de lin.
« Djérid, tu peux chanter à présent ton veuvage! »
Dit encore la voix; et soudain dans les flots
Un bruit sourd retentit mêlé de longs sanglots.

XXXIV

Glacé d'horreur, Djérid prêtait l'oreille encore;
Un silence profond suivit l'horrible bruit.
Il comprend qu'Aïna l'attend sous le Bosphore;
Il s'élance, et, tendant ses deux bras dans la nuit,
Il marche vers la mer; soudain un vol sonore
Frémit à son oreille et l'arrête en chemin :
Il sent un elkovan se poser sur sa main.

XXXV

« Ah! c'est toi, n'est-ce pas? c'est toi, ma douce amie,
Dit l'aveugle, en pressant sur lui l'oiseau des mers;
C'est toi qui viens vers moi. C'est ton âme bénie
Qui veut me consoler dans mes chagrins amers.
Viens sur mon cœur! Pour toi je souffrirai la vie! »
Il dit, baise l'oiseau, pleure, et bientôt sans bruit
Le long des flots déserts disparaît dans la nuit.

ÉPILOGUE

I

O Bosphore! il est doux sur tes rives fleuries,
A l'ombre d'un platane aux longs rameaux mouvants,
Devant ton horizon tout peuplé de féeries,
De suivre du regard le vol des elkovans
En se laissant bercer de vagues rêveries.
Le flot passe entraînant la pensée et les yeux;
Et les flots et les jours glissent silencieux.

II

La vie est, sur ces bords, pour l'âme languissante
Un doux rêve sans fin que l'on fait éveillé.
Devant cette splendeur de ciel éblouissante,
Ces flots et ces palais, l'œil reste émerveillé.
Mais l'esprit cherche l'art et la pensée absente;
Et, rossignol captif dans une cage d'or,
Pleure son ciel natal, l'air libre et son essor.

III

Il ne faut plus rêver! Il faut penser, et vivre
En laissant sur la terre un sillon mieux rempli!
Il faut aimer la gloire et les cœurs qu'elle enivre,
Arracher un lambeau de ses jours à l'oubli,
Faire vibrer son cœur comme un clairon de cuivre,
Et, lévite fervent du culte épars du beau,
Se faire encore aimer par-delà le tombeau!

IV

O Muse! il faut surtout vous aimer sans mélange!
Vous qui séchez nos pleurs de vos ailes de feu,
Qui nous faites planer au-dessus de la fange
Et soulever le bord de la robe de Dieu;
Déesse d'autrefois devenue un archange,
Vous dont la douce voix guida mes premiers pas,
Au milieu du chemin ne m'abandonnez pas!

V

Jusqu'au jour où ma vie achèvera sa trame,
Laissez-moi le bonheur, à vos lointains accords,
D'essayer de saisir les rêves de mon âme,
Et, suivant vos leçons, de leur donner un corps,
Impalpable tissu de musique et de flamme,
Et, comme ces dieux grecs taillés dans le Paros,
Arraché pour jamais aux flancs noirs du chaos.

VI

Ah! créer! volupté divine, doux mystère,
Où l'âme se dédouble, à l'image de Dieu,
Et, tirant de son sein un monde solitaire,
Le fait vivre un instant sous ses baisers de feu!
Pure maternité, délire, amour austère,
Rêve ardent des grands cœurs, des héros de l'esprit,
Qui veulent se survivre alors que tout périt!

VII

Comme un pêcheur voguant sur une mer profonde,
Le poète qui passe un instant sous le ciel
Peut trouver une perle ou rencontrer un monde
Sur le double océan du rêve et du réel.
Mais pour un que le sort trop avare seconde,
Combien d'explorateurs, par les vents retenus,
Du voyage lointain ne sont pas revenus!

VIII

Qu'importe! il faut tenter. Il suffit à la lyre
D'avoir la fibre émue où la vie a passé.
Que font les vains récits d'un mensonger délire?
Ils glissent sur nos cœurs comme un songe effacé.
Hélas! tout est réel dans ce qu'on vient de lire.
Le destin d'Aïna fut tel qu'il est conté;
Et Djérid a vécu, souffert, aimé, chanté.

IX

Que dis-je? Il vit, il souffre, il aime, il chante encore.
Si jamais votre instinct ou quelque heureux hasard
Vous mène, ô voyageur! aux rives du Bosphore,
A Batché-Capouci vous verrez un vieillard
Assis au pied d'un mur que le soleil colore.
C'est un chanteur aveugle, et, comme un talisman,
Sur son épaule droite il porte un elkovan.

X

Et c'est lui, c'est Djérid! non plus ce jeune Arnaute,
Le plus beau des rameurs au bras souple et nerveux.
Non! Les vents de la nuit dont il est toujours l'hôte.
L'âge et les longs chagrins ont blanchi ses cheveux,
Et sous leurs doigts glacés courbé sa taille haute.
Pourtant sa tamboura résonne sous sa main,
Et sa voix chante encore aux passants du chemin.

XI

Parfois, en achevant sa lente ritournelle,
Le vieillard tout ému pleure sans y songer;
Alors son elkovan, comme un ami fidèle
Qui voit une douleur qu'il voudrait soulager,
Jette un cri de détresse, ouvre à demi son aile,
Se penche, et boit sans bruit les pleurs silencieux
Qui tombent lentement de ses longs cils sans yeux.

1857.

LA GROTTE

I

La grotte s'ouvre immense et sombre.
Devant ce portique béant,
L'œil éperdu croit voir dans l'ombre
Surgir un palais de géant.

Au fond des grands bois, solitaire,
Elle se dérobe aux regards;
La fraîcheur, l'ombre et le mystère
L'environnent de toutes parts.

Sur l'étroit rebord de la cime,
De vieux hêtres aux troncs tordus
Se penchent tremblants sur l'abîme
Où leurs pieds noirs sont suspendus.

De là-haut, le regard se noie
Dans la nuit du gouffre profond;
Au-dessus, l'épervier tournoie
Sans que son œil perce le fond.

La voûte étagée est si haute,
Qu'on voit toujours dans le lointain
Une vapeur blanche à mi-côte
Flotter comme un voile incertain.

II

Approchez! d'un côté la pente
Se prête aux pas du pèlerin :
Un sentier rapide y serpente
Jusqu'au fond du noir souterrain.

A chaque pas l'œil voit éclore
Des aspects plus mystérieux :
La voûte s'élargit encore;
Le fond recule et fuit les yeux.

Mais bientôt sur les parois nues
L'on entrevoit confusément
Blanchir des formes inconnues
Dans un étrange encadrement.

Est-ce une vision, un rêve
Flottant dans le vague des airs,
Pareil aux mirages qu'élève
L'ardent horizon des déserts?

On dirait des temples de marbre
Dans leur Paros étincelant,
Ou la neige aux rameaux d'un arbre
Suspendant son long voile blanc;

Ou bien encor les vastes tombes
De rois couchés dans leur linceul,
Qui dorment sous ces catacombes
Que creusa la main de Dieu seul.

Ces frontons chargés de trophées,
Ces piliers, leurs brillants soutiens,

Sont peut-être l'œuvre des fées
Et leurs palais aériens?

Peut-être encor, ces formes pâles
Qui masquent le pied des parois
Sont des trônes semés d'opales
Des esprits des monts et des bois?

Avançons! tous ces blancs fantômes
Semblent grandir encor de près;
L'œil surpris voit partout des dômes,
Des coupoles, des minarets,

Des pagodes et des chapelles
De marbre blanc teinté d'azur.
Un chaos de formes nouvelles
Surgit soudain de l'antre obscur.

III

Quelles sont ces formes voilées
Qui font rêver du Parthénon,
Et ces blancheurs amoncelées
Dans ces solitudes sans nom?

Ce sont des neiges éternelles
Qui dorment sur un lit de rocs,
Immobiles et solennelles
Dans la majesté de leurs blocs.

L'eau qui filtre à travers les voûtes
Avec un doux bruit argentin
Les forme ainsi gouttes à gouttes
En les renouvelant sans fin.

O nature! ô source infinie
De vie et de fécondité,
Où l'âme humaine rajeunie
Se retrempe dans la beauté!

Sur combien de lointains rivages,
Dans combien de climats divers,
Sous le soleil ou les orages,
Au fond des bois, au bord des mers,

Dans les vallons ou sur les cimes,
Dans les déserts ou les cités,
Ai-je vu les aspects sublimes
De tes éternelles beautés!

Que de fois, pâle et solitaire,
L'œil ébloui de tes splendeurs,
Ai-je contemplé le mystère
Qui veille au seuil de tes grandeurs!

Heureux qui te voit face à face!
Heureux qui peut suivre en tout lieu
Les vestiges de cette trace
Que t'imprima le doigt de Dieu!

J'ai vu les pays d'où l'aurore
Vers nous s'avance en souriant,
Et l'Italie et le Bosphore,
Et les palmiers de l'Orient.

J'ai vu le Nord mélancolique
Et ses archipels orageux,
La pâle et brumeuse Baltique
Et les Alpes au front neigeux.

Que le ciel fût pâle et sans flamme,
Ou m'inondât de ses clartés,
Partout j'ai laissé de mon âme
Aux pays que j'ai visités.

Partout ma mémoire fidèle,
Ouvrant son invisible écrin,
Recueillit le divin modèle
Que Dieu plaçait sur mon chemin.

Ne crains donc pas que je t'oublie,
O grotte du pays natal!
Mon âme est à jamais remplie
De ton souvenir virginal;

Car c'est là que, pâle et muette,
Inclinant son cou frêle et blanc,
Rêveuse, Elle a posé sa tête
Un instant sur mon cœur tremblant!

185...

SUR UN TOMBEAU

I

Sous le tertre sans nom d'un humble cimetière,
Poussière ensevelie au sein de la poussière,
Te voilà donc couché dans l'ombre pour jamais!
Et c'est là que ton cœur, ô sombre et dur mystère!
Après avoir connu les grandeurs de la terre,
Devait enfin trouver le repos et la paix!

II

O mon prince! cœur fier, âme douce et trop tendre,
Je ne sais si tu peux m'entrevoir et m'entendre
De la couche sanglante où tu t'es endormi.
Mais j'apporte en pleurant à ta tombe ignorée
Les regrets, les soupirs et l'âme déchirée
D'un serviteur fidèle et d'un fidèle ami.

III

Oui, d'un ami, d'un fils; car dans ta cour prospère
Tu me traitais en fils et je t'aimais en père.
Tes enfants m'acceptaient comme un frère plus vieux.
— Hélas! quel souvenir! et combien il me touche!
Ma joue est tiède encor du baiser que sa bouche
Y posa tendrement à l'heure des adieux.

IV

Puisque ton cœur aimait mes accents de poète,
O mon prince! ma voix ne sera pas muette.
J'embaumerai ton corps d'un vivant souvenir;
Et, comme un marbre blanc sculpté par les génies,
Ma muse en deuil, versant des pleurs et des nénies,
Signalera ta tombe au lointain avenir.

V

Ne crains pas que j'allume au feu de l'hyperbole
Le vers qui doit servir à ton nom d'auréole :
Ton front fut assez haut pour ne pas le grandir.
Puis la tombe est un temple où veille un saint mystère;
Et la vérité seule et la justice austère
Comme des lampes d'or y doivent resplendir.

VI

Repose donc en paix sur la terre étrangère!
Ah! qu'elle soit au mort plus qu'au vivant légère!
Qu'elle donne à ses os ce qu'il cherchait : l'oubli!
L'oubli des lâchetés et de l'ingratitude
Qui vinrent l'outrager jusqu'en la solitude
Où son front fatigué s'était enseveli.

VII

Comme il aimait pourtant cette douce retraite!
Pour cacher un bonheur Dieu semblait l'avoir faite.
Rien n'y manquait : l'air libre, un riant horizon,
Le silence, et la paix d'une vie ignorée,
De grands arbres, des fleurs, une femme adorée,
Et deux anges d'enfants jouant sur le gazon.

VIII

Ah! c'est la calomnie et son dard de vipère
Qui l'a tué! Saignant de sa morsure amère,
Il voulut quelque temps lutter contre le sort.
Mais le poison mortel brûlait déjà ses veines,
Et bientôt ce grand cœur, navré par tant de peines,
Chercha violemment le repos dans la mort!

IX

Et toi, toi qui régnas, toi qui connus les hommes,
Qui savais leur valeur et ce peu que nous sommes,
Tu prêtas ton oreille à ces viles clameurs!
Et quand un peuple entier s'en allait les confondre,
Quand ton silence seul eût suffi pour répondre,
Ton âme se remplit d'amertume, et tu meurs!

X

Tu ne savais donc pas le sort de toutes choses?
Un scarabée impur ronge le cœur des roses :
Tout fleuve a son limon, tout palais ses égouts;
Dans ce monde imparfait toute coupe a sa lie,
Tout son pur est faussé, toute blancheur salie,
Toute grandeur s'achète au prix d'amers dégoûts!

XI

Non! tu n'étais pas fait pour porter la couronne,
Ce dur cercle de fer qu'un peu d'or environne,
Et qui meurtrit toujours le front du souverain.
Ton cœur était trop bon, ton âme trop loyale.
Pour remplir sans effort cette tâche royale,
Il faut un bras de fer avec un front d'airain.

XII

Sans redouter la fange et ses éclaboussures,
Il faut guider le char avec des mains plus sûres,
Et sourire aux clameurs des intérêts broyés.
Il faut voler tout droit au but dans la carrière,
Sans retourner la tête et les yeux en arrière
Pour voir les malheureux que l'on foule à ses pieds.

XIII

Le peuple est ainsi fait! Sous les mains souveraines
Ce superbe coursier aime à sentir les rênes;
L'éperon même est doux à son flanc plébéien.
La fermeté lui plaît dans le bras qui l'opprime;
Pour lui, son sang versé n'est pas toujours un crime.
— Hélas! tu n'as jamais répandu que le tien.

XIV

Ton âme était si douce! Un mot, une prière
Suffisait pour ouvrir ta main trop aumônière.
Jamais un malheureux ne t'approchait en vain.
Comme au penchant des monts l'eau des sources rapides
Qui remplit jusqu'au bord les urnes aux flancs vides,
Ainsi l'or sans tarir s'écoulait de ta main.

XV

Dors en paix! tu fus bon; tu le fus sur un trône.
Dors, repose ton front sur ta gerbe d'aumône,
Moissonneur qui t'assieds avant la fin du jour.
Tu n'auras pas en vain travaillé; ta mémoire,
Dans plus d'un cœur fidèle et jaloux de ta gloire,
Trônera sous un dais de respect et d'amour.

XVI

L'histoire et l'avenir éveillant la justice
Diront sans complaisance et sans vain artifice
Tout ce que tu rêvas et fis pour ton pays;
Tes mains de toutes parts par l'étranger liées;
Les racines du mal au loin multipliées,
Et comment par le sort tes vœux furent trahis.

XVII

Mais avant que ce jour de vérité ne vienne,
Tu n'auras pas en vain mis ta main dans la mienne.
Sur la tombe encor fraîche où reposent tes os,
Avec l'oiseau qui chante et la brise qui pleure,
Le cyprès qui gémit et l'herbe qui t'effleure,
Mon vers tendre et pieux bercera ton repos.

XVIII

Adieu donc! adieu donc! pauvre tête meurtrie!
Tu ne reverras plus ta lointaine patrie,
Ton palais, ta famille et tes petits enfants;
Ta vigne à Sokola, nid d'ombre et de silence,
La Bistrizza rapide et le Danube immense,
Et Galatz qui te fit des adieux triomphants!

XIX

Tu ne reverras plus ce qui faisait ta joie,
Ces cieux plus étoilés où le regard se noie;
Les joyeuses Horas de ton peuple assemblé,
Où tu n'as pas voulu qu'il restât un esclave;
Et ce vert Océan de la terre moldave
Qui déroule ses flots de maïs et de blé!

XX

Tu ne reverras plus les chasseurs des montagnes,
Le regard doux et fier de leurs jeunes compagnes,
Les Tziganes errants campés sur les chemins,
Le paysan courbé sous les lois féodales,
Qui marche en longs cheveux, les pieds dans des sandales,
Ainsi que ses aïeux sous les Césars romains!

XXI

Non! mais réjouis-toi dans ton repos suprême!
Ce peuple doux et fort, ainsi que son emblème,
A suivi le sillon qu'ouvrit ton noble effort.
Les rois vont le juger. Le monde fait silence...
Si ses droits sont trouvés légers dans la balance,
Repose en paix! son cœur fera rougir le sort!

Cimetière du Mée. — 1857.

VISION

I

A l'heure où le soleil se plonge dans la mer,
J'errais sur le rivage où Ravenne eut sa grève,
Et mon cœur s'abîmait dans un regret amer.

Je me disais : « Hélas! tout n'est-il donc qu'un rêve?
Tout se transforme et court vers un but inconnu :
La mer change de lit et l'homme erre sans trêve.

« Son esprit est un flux et reflux continu;
Le bien le mène au mal, le mal le jette au pire.
De quelle erreur est-il à jamais revenu?

« Si haut que soit le but où son génie aspire,
Il ne voit qu'un côté des choses à la fois.
Étreint dans sa prison qu'il nomme son empire,

« Il se heurte le front à toutes les parois;
Et le pauvre insensé rêve de sa puissance
Sans voir ses fers rivés l'écraser de leur poids!

« Et les peuples! tantôt idoles qu'on encense,
Tantôt serfs abrutis sous le fouet des tyrans;
Ou féroces ou vils! esclavage ou licence!

« Vaisseaux désemparés d'un pôle à l'autre errants,
Ils cherchent au hasard un port dans la nuit sombre,
Jusqu'à l'heure où, jouet d'invisibles courants,

« Chacun d'eux tour à tour heurte un écueil dans l'ombre
Et descende à jamais dans l'abîme profond.
Quoi! faut-il que la France, elle aussi, touche et sombre? »

— Et cherchant à sonder cette énigme sans fond,
Perdu sous les flots noirs de cette idée amère,
Je marchais, l'œil baissé, comme les rêveurs font.

J'étais comme un enfant qui, regardant sa mère,
Entend soudain dans l'air le glas des morts courir :
Il comprend tout à coup cette vie éphémère,

Et sur ces traits si chers que le temps va flétrir,
Jetant un long regard d'ineffable tendresse,
Il se dit plein d'effroi : « Quoi! doit-elle mourir? »

Ainsi, l'esprit fixé sur la France en détresse,
Laissant mes pas distraits me conduire au hasard
(Car l'ardente pensée est ainsi qu'une ivresse),

Je suivais tristement mon chemin à l'écart,
Jusqu'à ce que, soudain m'éveillant de mon rêve,
Un spectacle nouveau s'offrit à mon regard.

Mes pieds ne foulaient plus le sable de la grève;
En relevant les yeux je ne vis plus le ciel;
De grands pins élancés, qui s'agitaient sans trêve,

Recourbaient sur mon front leur dôme solennel,
Et la brise, effleurant leurs rameaux dans les nues,
Semblait y murmurer un cantique éternel,

Pareil aux longs accords que les orgues émues
Déroulent lentement dans l'ombre du saint lieu,
Quand la foule à genoux presse les dalles nues.

Et je te reconnus, ô vrai temple de Dieu!
Vieille et sainte forêt, sublime solitude,
Où l'âme dit au monde un si facile adieu!

C'est là que, promenant sa sombre inquiétude,
Le vieux Dante proscrit trouvait l'ombre et le frais,
Loin du bruit des cités et de la multitude;

Là, sous ces mêmes pins, moins hauts et moins épais,
Assis sur l'herbe verte ou la mousse fleurie,
Le sublime vieillard venait chercher la paix.

Car au fond des grands bois notre âme endolorie,
En voyant la nature et sa sérénité,
Sent fondre ses chagrins en douce rêverie;

L'esprit plus près de Dieu respire la beauté,
Et, loin des passions et des œuvres serviles,
Trouve enfin au désert l'austère liberté.

Oui, c'est là que fuyant le tumulte des villes,
Et des opinions le flot trouble et mouvant,
Naufragé sans retour des tempêtes civiles,

Le sombre et fier proscrit s'asseyait en rêvant,
Et, comme un vague écho des rumeurs populaires,
Écoutait le bruit sourd des rameaux et du vent.

O vous qui l'avez vu, pins aux troncs séculaires,
Vieux sentier qui s'efface et se perd dans les bois,
Sol creusé lentement par des pas solitaires,

Vous tous, témoins vieillis des choses d'autrefois!
Vous avez dû garder cette auguste mémoire,
Quand à ses derniers jours ce grand homme aux abois,

Exilé, chargé d'ans, de malheur et de gloire,
Venait dans cette allée, à l'ombre des forêts,
Traîner de sa grandeur le deuil expiatoire.

Dites-moi quels étaient ses mouvements secrets,
Ses rêves, ses désirs, sa dernière espérance,
Lorsque la paix du ciel était déjà si près!

Ah! tourment des grands cœurs, héroïque souffrance,
Cher et cruel souci de la patrie en deuil,
C'est à toi qu'il songeait, à toi seule, ô Florence!

Et, de l'éternité prêt à franchir le seuil,
Il se tournait encor vers l'ingrate contrée
Dont il est à la fois le remords et l'orgueil.

— Je n'ai pas ton génie, ô grande âme navrée!
Mais je puis par le cœur comprendre tes ennuis :
J'ai souffert comme toi cette douleur sacrée.

J'ai vu d'un siècle entier tous les rêves détruits,
Et la France incertaine entraînée aux abîmes
Par ses propres enfants aveuglés ou séduits.

Quel sera l'avenir? Quels efforts magnanimes
Pourront le replacer sur son vrai piédestal?
Ah! renier ses dieux est le plus grand des crimes!

— Ainsi, de mes pensers suivant le cours fatal,
Mon esprit, absorbé par des craintes sans nombre,
Me reportait si bien vers le pays natal

Que je ne voyais pas que la forêt plus sombre
Dérobait le chemin à mes pieds déjà las,
Et que le crépuscule avait fait place à l'ombre.

Et je marchais toujours en rêvant, le front bas,
Quand je vis tout à coup dans la feuillée obscure
Une Ombre se dresser au-devant de mes pas.

Mon cœur la reconnut. Cette grande figure
Dont l'œil profond brillait d'un feu surnaturel,
C'était Alighieri, ses traits et sa stature,

Tel que Giotto l'a peint au mur du Barigel,
Tenant entre ses mains une fleur par la tige,
Jeune et brillant déjà d'un éclat immortel.

« O souverain poète! est-ce bien vous, lui dis-je,
Qui revenez encore au lieu de votre exil,
Ou de mes sens émus n'êtes-vous qu'un prestige?

« Parlez! que votre voix par un conseil viril
Légitime ou dissipe à jamais ma tristesse. »
Alors le grand proscrit : « Mon enfant, me dit-il,

(Et sa voix révélait un monde de tendresse)
Qu'as-tu? pourquoi ces pleurs? et d'où vient ton souci?
N'est-il pas de remède à ce mal qui t'oppresse? »

— Et, relevant le front, je répondis ainsi :

II

« Puisque tu veux savoir le tourment que j'endure,
Je te dirai le mal qui me ronge le cœur :
A qui veut rester bon, maître, la vie est dure.

« L'égoïsme au cœur vil, au sourire moqueur,
S'installe en triomphant sur l'honneur en ruines :
Nul ne croit plus au bien et le mal est vainqueur.

« Un vent de mort se lève et flétrit les poitrines;
Tout noble effort y meurt sous un souffle empesté;
On dirait que jamais les mamelles divines

« De celle que jadis on nommait Liberté
N'ont versé dans les cœurs sa tendresse infinie
Et sauvé de la mort la vieille humanité.

« O toi, dont la douleur a trempé le génie,
Réponds, et ne crains pas de me faire souffrir :
Est-ce un repos d'une heure, ou bien notre agonie?

« Hélas! je sais qu'un jour la France doit périr.
Longtemps j'ai repoussé cette pensée horrible,
Qui me fit tant de mal que je crus en mourir.

« Longtemps, comme Jacob des récits de la Bible,
Je luttai seul à seul, d'un bras désespéré,
Sous l'étreinte de fer de ce spectre terrible.

« Il a vaincu. Je sais qu'ici rien n'est sacré,
Que le temps détruit tout dans ses métamorphoses,
Qu'il vient sur notre cœur prendre un être adoré

« Pour mieux faire pousser les ronces et les roses,
Et que, sans nul souci de nos déchirements,
Son niveau destructeur s'étend sur toutes choses.

« Qu'il accomplisse donc son œuvre de tourments!
Mais toi, sur qui l'oubli ne peut avoir de prise,
Toi, pour qui l'avenir est sans étonnements,

« Et dont l'œil, désormais sans trouble et sans méprise,
Contemple aux purs rayons du céleste séjour
La vérité sans voile au fond des cieux assise,

« O Bienheureux esprit! s'il te reste en ce jour
Le souvenir des maux que tu souffris naguères,
Ou si ton cœur pieux a gardé quelque amour

« Pour les pauvres mortels que tu nommas tes frères,
Et ceux qui sont encore au milieu du chemin
Attardés dans la vie et ses mille misères,

« Ah! ne dédaigne pas de me tendre la main!
Emporte mon esprit vers tes hauteurs sereines;
Dévoile-moi d'en haut ce qui sera demain;

« Et que j'entende encor tes lèvres souveraines
Par un mot consolant relever mes esprits!
Car seul tu peux calmer mes regrets et mes peines. »

« — Ami, dit la grande Ombre, ami, je t'ai compris.
Je connais ta douleur, je l'estime et je l'aime.
C'est parce que je sais tout ce que tu souffris,

« Et que dans d'autres temps je l'ai souffert moi-même,
Que par l'ordre de Dieu je viens te secourir.
Mais n'attends pas de moi le remède suprême.

« Il est de ces douleurs qu'il est sain de souffrir.
Sans elles, l'existence est une lettre close.
Ne demande donc pas à Dieu de te guérir.

« Ce généreux tourment dont l'amour seul est cause;
Ces pleurs versés sans bruit sur le pays natal;
Cet effroi du péril où l'on croit qu'il s'expose;

« Ce désespoir secret, qu'ignore un cœur banal,
Pour la patrie en deuil et ses grandeurs déçues;
Cette foi dans le bien quand triomphe le mal;

« Toutes ces douleurs-là ne sont jamais perdues.
Un ange les recueille et Dieu sait les bénir :
C'est la rédemption des nations déchues;

« Et quand vient l'heure où Dieu songe à les rajeunir,
Comme dans un trésor c'est là que sa main puise
Pour doter l'univers d'un nouvel avenir.

« Mais il faut qu'à tes yeux la vérité reluise :
Ami, lève la tête et renais à l'espoir.
Ta patrie à l'erreur est loin d'être conquise;

« Ton peuple n'en est pas où tu crains de le voir;
A mes regards plus sûrs sa chute est moins profonde :
Il peut sembler parfois déserter son devoir;

« Parfois, comme un soldat que sa blessure inonde,
Sur l'arène sanglante il s'assied à l'écart.
Mais il ne peut périr, sa vie importe au monde.

« Que le clairon résonne, il se relève, il part,
Il court, combat, triomphe, et sa main la première
Sur l'ennemi vaincu plante son étendard.

« Car c'est lui maintenant qui porte la lumière
Qu'autrefois l'Italie a tenue en sa main,
Quand la nuit du chaos couvrait l'Europe entière.

« C'est lui vers l'avenir qui montre le chemin,
Et qui dans les sillons de ce siècle timide
Sème les vérités qui germeront demain.

« Relève donc le front et ta paupière humide!
Le mal comme le bien a son aspect trompeur,
Et souvent dans l'excès du mal le bien réside.

« Les peuples les plus forts ont eu cette torpeur;
Mais un grand cœur revient tôt ou tard à lui-même;
Et bientôt l'avenir démentira ta peur. »

— C'est ainsi que parla le poète suprême;
Et, quoique délivré de mon chagrin cuisant,
Je méditais toujours le douloureux problème.

Et je lui répondis : « O maître bienfaisant!
Mon cœur s'ouvre à ta voix et mon chagrin s'envole.
J'accepte, et désormais je comprends le présent.

« Mais je veux te montrer, sans scrupule frivole,
Ce qui s'agite encore au fond de mon esprit :
Un doute me travaille et combat ta parole.

« Cet avenir meilleur dont ta voix me prescrit
De saluer l'aurore et la douce espérance,
J'y veux croire avec toi; c'est Dieu qui te l'apprit.

« Mais, après ce réveil, qui me dit que la France
Ne retombera pas dans ce sommeil de fer
Qui scelle le tombeau de Rome et de Florence? »

— A ces mots, un sourire à la fois doux et fier
Illumina les traits de la sombre figure,
Comme un rayon furtif qui dore un ciel d'hiver.

« Dans tes climats du Nord, dit l'Ombre, où le froid dure,
N'es-tu jamais allé t'égarer ou t'asseoir
Sous les rameaux des bois dépouillés de verdure?

« Tout présente l'aspect d'un morne désespoir :
Sous son manteau de neige au loin la terre est blanche;
L'arbre étend ses grands bras comme un squelette noir.

« C'est la mort! et pourtant tu sais que chaque branche
Se couvrira de fleurs et de fruits éclatants,
Lorsque le gai printemps reprendra sa revanche.

« Eh bien, les nations ont aussi leur printemps.
J'en sens déjà dans l'air les premières haleines;
Le réveil de mon peuple est prochain; je l'attends.

« Son expiation va finir; dans ses veines
Déjà monte et frémit un sang plus généreux;
Le moment va venir où tomberont ses chaînes. »

« — Ah! m'écriai-je alors, heureux, trois fois heureux
Ceux qui verront ce jour que tout grand cœur souhaite!
Qu'il couronne au plus tôt tant d'efforts douloureux! »

« — Je peux te le montrer, dit encor le poète,
Tu vas voir l'avenir comme dans un miroir;
Que la paix rentre enfin dans ton âme inquiète!

« Regarde! » — Et tout d'abord je ne pouvais rien voir
Que la nuit qui cachait la forêt tout entière
Et formait sous mes yeux un épais rideau noir.

Mais l'Ombre de son doigt me touchant la paupière,
Le voile qui couvrait mes sens fût déchiré :
L'avenir m'apparut comme un trait de lumière...

Et peut-être qu'au monde un jour je le dirai.

1858.

POÈMES DRAMATIQUES

1861

POÈMES DRAMATIQUES

Excelsior!

Le siècle se fait vieux ; chaque jour il décline.
Vieillard prématuré du seul repos épris,
Il regarde brûler la page sibylline
Où les destins du monde étaient pourtant écrits.

Hélas! on ne voit plus qu'une immense ruine
Dans le chaos troublé des cœurs et des esprits.
Où sont la liberté, l'espoir, la foi divine?
La dernière vertu qui reste est le mépris.

Toi qui fais oublier, qui charmes et consoles,
O Muse! avec tes sœurs s'il faut que tu t'envoles,
Ne m'abandonne point, viens, prends-moi dans tes bras!

Partons! le ciel est vaste et la route est connue :
Il vaut mieux se mouiller les ailes dans la nue
Que de salir ses pieds dans la fange d'en bas.

1852.

LE PROLOGUE DE STÉPHEN

FÉERIE

Stéphen est un poème de ma première jeunesse qui est inédit, et qui le restera, selon toute probabilité. Cependant, sous une forme étrange, l'idée m'en paraissait belle; et, même encore maintenant, elle ne me semble pas dépourvue de grandeur. Mais elle était trop vaste, surtout pour mes faibles épaules. C'était tout un monde; j'ai voulu le soulever, et il est retombé en éclats.

Les morceaux en sont-ils bons? C'est au public à en juger par ce fragment. Que le lecteur veuille bien ne pas oublier que c'est une page de la vingtième année, comme on dit aujourd'hui. Il s'en serait probablement aperçu de lui-même; je le crains et je l'espère.

PERSONNAGES

IDAEL. — NABOTH. — LE CORYPHÉE. — SYLPHES.
LUTINS. — DAMES DES BOIS. — ONDINES.

La scène se passe au-dessus de la mer, dans les nuages du couchant.

LE CORYPHÉE DES SYLPHES.

L'heure est douteuse et solennelle :
Voici le soir! voici le soir!
A mes pieds la mer éternelle
Au fond de l'abîme étincelle
Comme un miroir.
Voici le soir! voici le soir!

Filles des eaux, belles ondines,
Flottant sérail,

Qui dors parmi les perles fines
Et le corail!

Lutins qui présidez à l'âtre,
Gais farfadets,
Blottis dans la cendre grisâtre
Et les chenets!

Sylphes légers, tribus errantes,
Enfants de l'air,
Fleurs invisibles et vivantes
Du pur éther!

Dames des bois et des clairières
Chœur du printemps,
Qui suspendez sur les bruyères
Vos lits flottants!

Sylphes, lutins, dames, ondines,
Éveillez-vous! éveillez-vous!
L'ombre croît au pied des collines,
L'*Angelus* vous sonne matines;
Éveillez-vous!
Voici l'heure du rendez-vous!

(Pause.)

Ma diane se perd en échos inutiles.
Le ciel, la terre et l'eau sont encore immobiles...
Mais non! j'entends enfin de l'air, des eaux, des bois
Monter le chœur confus de leurs lointaines voix.

CHŒUR DES ESPRITS.

(Pianissimo.)

Le jour est pour la vie humaine,
Pour la lumière et pour le bruit;

Mais quand le crépuscule amène
L'ombre et la paix, à nous la nuit!
Tout ce qui dort sous ses longs voiles,
De l'Océan jusqu'aux étoiles,
Est notre empire illimité;
Et nos caprices, nos mensonges,
Et le mystère et les vains songes,
Remplacent la réalité.

(Crescendo.)

Le monde est à nous dès cette heure.
Par des philtres amers et doux,
Alors, comme un enfant qui pleure,
Nous l'endormons sur nos genoux.
Vain jouet de notre risée,
La force de l'homme est brisée
Par d'imaginaires terreurs;
Et, tandis que le corps sommeille,
Nous semons dans l'esprit qui veille
Le germe des folles erreurs.

LE CORYPHÉE.

Voilà déjà longtemps que ma diane sonne;
Vous êtes en retard. — Vraiment, je m'en étonne.
Vous savez pourtant quel emploi
L'on réserve cette nuit même
A vos talents sans nombre, à votre ardeur extrême.
Mais nul ne manque-t-il? Je cherche en vain le roi;
Ce soir, c'est bien Naboth? Que fait-il? Sur ma foi,
Je gage qu'il se farde en répétant son rôle.
Amis, en attendant que vienne ce vieux drôle,
Et puisque nos tribus sont toutes au complet,
Sautez, dansez, chantez, faites ce qu'il vous plaît!

CHŒUR DES ESPRITS.

(Scherzo.)

Trallalala, fendons la nue,
Dansons, chantons!
Amusons-nous, volons, sautons!
L'heure est venue.
Vive le mal d'autrui, la ruse et la gaîté!
Vive l'ombre et la liberté!

Le Soleil dans un lit de brume
S'éteint là-bas,
Et la Mer baigne son front las
De fraîche écume.
Le vieux dieu lui sourit et la couvre, en paîment,
D'or, de pourpre et de diamant.

La Terre couvre de longs voiles
Son front charmant
Et regarde le firmament
Semé d'étoiles;
Rêveuse, elle se meurt d'un mal mystérieux;
Et des pleurs tombent de ses yeux.

Ainsi du soir jusqu'à l'aurore
La vierge attend.
Le jour vient, et son cœur constant
Attend encore...
Qui donc? Le fiancé qui ne doit pas venir,
Le jeune dieu de l'avenir.

Mais qu'importe? fendons la nue,
Dansons, chantons!
Amusons-nous, volons, sautons!

L'heure est venue.
Vive le mal d'autrui, la ruse et la gaîté!
Vive l'ombre et la liberté!

LE CORYPHÉE.

Silence! j'aperçois dans le fond de l'espace
Un vieux sylphe qui peut à peine se mouvoir
Sous une étrange carapace.
Un diadème d'or luit sur son toupet noir...
C'est notre roi Naboth! Allons le recevoir!

NABOTH.

Salut! mes amis, mes fidèles!
Comment me trouvez-vous sous le manteau royal?
J'ai bon air, n'est-ce pas, sous ces flots de dentelles?
Elles gênent un peu mes ailes,
Mais au fond ce n'est pas un mal :
Un essor lent sied mieux à qui n'a pas d'égal.
Vous étiez loin de vous attendre
A me voir cette majesté,
Et vraiment je dois vous surprendre
Par tant de grâce joint à tant de dignité.
Vous auriez dû mieux me connaître.
Le pouvoir m'a toujours séduit :
J'étais né pour parler en maître;
Et voilà bien mille ans que j'attends cette nuit.

CHŒUR.

(Allegretto).

Puisque ta couronne fragile
Et ton règne d'un soir d'été
Détraquent ton cerveau débile

Jusqu'à te rendre aussi facile
A l'endroit de ta majesté;

De doux parfums et d'étincelles
Nous remplirons nos encensoirs,
O roi! pour célébrer tes ailes,
Ton corps replet, tes jambes grêles
Et jusqu'à tes faux cheveux noirs.

Jamais l'errante libellule
Qui joue au bord des lacs dormants,
Et sa mystérieuse émule,
La phalène du crépuscule,
N'eurent d'aussi beaux vêtements.

Mais ce qu'en toi surtout je prise,
C'est cette obèse majesté
Où s'épanouit ta sottise,
Et la grasse fainéantise
De ta risible royauté.

NABOTH.

Je ne saisis pas bien le sens de vos paroles;
Le rhythme a de l'entrain, et j'en aime l'ardeur.
Sans doute vous brûlez l'encens des hyperboles
Comme une cassolette aux pieds de ma splendeur.
C'est bien! mais laissons là ces entretiens frivoles;
Il est temps de songer aux soins de ma grandeur.

Le destin qui m'a mis ce soir à votre tête
Attendait ce moment pour ses vastes projets.
Nous avons à remplir une tâche secrète;
On nous réclame enfin pour de dignes objets.

Sachez donc contenir votre ardeur indiscrète
Et vous montrer en tout mes fidèles sujets.

Aux quatre coins du ciel posez des sentinelles;
Que l'échanson royal se tienne à mon côté;
Et que les douces voix de toutes nos chapelles
Célèbrent mon esprit, ma gloire et ma beauté,
Tandis que le sérail m'abritant de ses ailes
Défendra du serein ma jeune royauté.

A l'heure où le jour tombe, où la lune se lève
Pâle et comme à regret au bord lointain des mers,
Il est doux à mon cœur de vivre enfin son rêve,
Et, mollement porté sur la vague des airs
Dans ce frais palanquin que la brise soulève,
De bercer mon orgueil au bruit de vos concerts.

CHŒUR.

Nous ferons à ta fantaisie;
Ton orgueil est presque amusant.
Mais par excès de poésie
Ne rends pas le joug trop pesant.
Que cette nuit nul ne s'en plaigne!
Car demain tu le subiras;
Et souviens-toi que le roi règne,
Beau sire, et ne gouverne pas.

CORYPHÉE.

Silence! au loin je vois un sylphe à tire-d'ailes
Voler vers nous du fond des cieux.
Son front est chargé de nouvelles
Et la surprise étincelle en ses yeux.

NABOTH.

Ton zèle te fait perdre haleine;
Respire un peu, bon messager,
Puis, dis-nous quel pressant danger
Précipite ton vol de la voûte sereine.

LE SYLPHE.

Sire, je venais à peine
De commencer ma garde aux confins du zénith,
Quand, dans les profondeurs où notre ciel finit,
Je vis poindre et grandir une forme inconnue
Qui d'en haut descendait vers nous.
Ah! dans mes rêves les plus doux
Jamais rien d'aussi beau ne s'offrit à ma vue!
Comme un flocon de neige égaré dans l'éther,
Comme un ange endormi que bercerait la brise,
Rêveuse et nonchalante elle glisse dans l'air
Qui de lui-même se divise
Et s'ouvre mollement à cet hôte inconnu.
Son vol fait onduler sa blonde chevelure
Et sa tunique sans ceinture,
De vent et de lumière impalpable tissu,
Qui tombe à mille plis sur son pied rose et nu.
A son front pâle brille une étoile divine,
Et ses ailes, fermant à demi leur essor,
Semblent sur son épaule un long manteau d'hermine...
Mais, tandis que je parle encor,
La voici qui descend et vers nous s'achemine.

NABOTH.

Oui, je la reconnais! Ce doit être Idaël,
La plus puissante des stellaires,

Le plus beau des esprits exilés loin du ciel.
Elle règle le sort de l'une de ces sphères,
De ces mondes, soleils ou futurs ou détruits,
Qui peuplent de leurs feux l'immensité des nuits.
Quelle beauté céleste et cependant étrange
Brille dans son regard rêveur!
De grâce et de fierté quel ravissant mélange!
Et comme une ombre de langueur
Rend plus touchants ses traits qui sont encor d'un ange!
La voilà presque parmi nous,
Et rien n'a pu troubler sa longue rêverie!...
Vraiment, c'est peu flatteur pour vous.
Mais piquez-vous d'honneur et de galanterie;
Choisissez vos chants les plus doux
Pour réveiller la belle et sa mélancolie.
Allons, prenez le *la*, mes petits rossignols,
Et chantez un mineur sur les plus doux bémols!

CHŒUR.

(Adagio.)

Noble fille de la lumière,
Reine des mondes inconnus,
Te voilà notre prisonnière;
Repose un instant tes pieds nus.

Comme ta joue est triste et pâle!
Comme ton front pourtant si beau
Brille d'une splendeur fatale!
On n'est donc pas heureux là-haut?

Que viens-tu chercher sur la terre?
Est-ce le rire ou bien l'oubli?
Est-ce le mot du grand mystère
Que l'homme épelle et que Dieu lit?

Viens-tu tremper tes lèvres roses
A nos amphores d'hydromel?
Veux-tu des fruits, du miel, des roses,
Tout ce qu'on aime sous le ciel?

IDAEL.

Sylphes heureux des nuits, gais esprits de la terre,
Est-ce donc vous? Salut! — Amis, de tous vos dons
Je ne veux accepter que vos douces chansons.
Je vais poursuivre au loin ma course solitaire;
Vivez toujours joyeux! Adieu! gentils démons.

NABOTH.

Pourquoi veux-tu partir? Reste avec nous, demeure.
Rien ne console mieux souvent que la gaîté.
C'est un rayon du ciel qui sèche l'œil qui pleure.
Et quoique Dieu te fit d'une essence meilleure,
Nous aurons pour ton mal quelque baume enchanté.

Viens t'asseoir avec moi sur mon trône d'ébène,
Auprès de ces flacons où le nectar sourit;
Et, tandis qu'en rêvant tu me diras ta peine,
Les tribus de mon peuple, ô jeune souveraine!
T'offriront à genoux le philtre qui guérit.

SYLPHES.

Prends nos voix, prends nos chœurs féeriques
Que les vents murmurent aux nuits!
Les chants ont des philtres magiques
Pour endormir tous les ennuis.

LUTINS.

Prends cette coupe d'améthyste
Où l'amour a versé ses pleurs!
Ta lèvre, quand tu seras triste,
Y boira l'oubli des douleurs.

ONDINES.

Prends ce collier d'ambre où se mire
Des perles la pâle beauté!
Les perles, ce sont le sourire,
Et l'ambre, c'est la volupté.

DAMES DES BOIS.

Prends cette fleur de chèvrefeuille!
Puisse ton cœur s'en parfumer
Sans que nul souffle ne l'effeuille!
Car c'est la fleur qui fait aimer.

IDAEL.

Mon Dieu! pour des démons que vous êtes honnêtes
Mais qui vous dit que je veuille guérir?
Gardez, amis, toutes vos amulettes.
Si je souffre d'un mal, c'est que j'aime en souffrir.
— Et cependant je voudrais en mourir!

LE CORYPHÉE.

O reine des lointaines sphères!
Qu'as-tu dit? mourir? ô ma sœur!
Si nous t'avons reçue en frères,

Si nos voix pour ton âme ont eu quelque douceur,
Dis-nous le secret de ton cœur
Et de ta tristesse infinie!
Aimes-tu comme nous la divine harmonie?
Eh bien! voici ma lyre d'or,
Brise la corde où vibre encore l'ironie
Et chante nous ce mal qui fait aimer la mort.

IDAEL.

Puisque pour moi vous oubliez le rire
Et vos jeux et votre gaîté,
Amis, je veux bien tout vous dire
Et payer d'un couplet votre hospitalité :

(Andante mesto.)

« Le pêcheur trouve l'ambre au bord des mers profondes,
Le mineur sous les monts l'opale et le saphir;
Et moi, j'ai traversé tous les cieux, tous les mondes,
Tous les champs de l'éther, du zénith au nadir,
Sans trouver pour mon mal de souverain dictame;
Et j'ai dit en sondant le vide de mon âme :
Heureux ceux qui peuvent mourir!

Mon mal est d'être seule et de sentir ma vie
D'une ardente langueur en vain se consumer.
La haine pèse trop à mon âme attendrie,
La volupté du mal ne peut plus me charmer.
Vienne, vienne l'amour! Mais où donc peut-il être?
Soleil, cieux infinis, faites-le-moi connaître!
Heureux ceux qui peuvent aimer! »

NABOTH.

C'est un bonheur que j'apprécie,
Quoiqu'on le paye un peu trop cher parfois.

Mais, ô stellaire chérie!
Quand tu t'es réveillée aux accents de nos voix,
(Pardonne! ma demande est peut-être indiscrète)
N'allais-tu pas chercher sur terre ce bonheur?
Ah! pour notre pauvre planète
Ce serait là bien de l'honneur!

IDAEL.

Non, j'y viens pour rêver loin des cieux que j'oublie.
Seule, en ce coin perdu de l'immense univers,
Comme sur un navire, au pied du mât qui plie,
Le voyageur s'assied pour contempler les mers,
Je me laisse bercer dans ma mélancolie
Au roulis éternel du globe dans les airs.

NABOTH.

Tu rêves, moi je ris; chacun a sa manière.
Mais quoi! sur cette taupinière
Où l'homme se travaille avec ses passions
N'abaisses-tu jamais de ta paupière
Les tristes et divins rayons?
Ah! voilà le meilleur remède
Pour te guérir de ton ennui.
La vie humaine est bien le plus drôle intermède
Du grand drame que Dieu fait jouer devant lui
Sur la scène de l'infini.
Parfois, pour dérider sa grandeur solitaire,
Il se penche rêveur sur l'abîme béant :
Il daigne regarder la Terre,
Et l'on dit qu'aussitôt le vieux rire d'Homère
Roule de cieux en cieux jusqu'aux bords du néant.

IDAEL.

Voilà qui frise l'hérésie
Et mériterait bien le feu.
Tu te forges un Dieu selon ta fantaisie;
Mais je ne te fais pas compliment de ton Dieu...
Quant aux hommes, malgré la vie et ses misères,
Je les estime encor les plus grands de nos frères.
Sais-tu tout ce qui vibre au fond du cœur humain?
C'est une lyre plus parfaite
Que celle qui dort sous ta main.
La tienne n'a qu'un seul refrain
Qui rit sur sa fibre incomplète.
Serait-ce donc parce qu'il meurt,
Que tu traites si mal le roi de ta planète?
Et si la mort était le sceau de sa grandeur?

NABOTH.

Peste! avec quelle chaleur
Tu défends cette sotte race!
Tout cela peut te mener loin.
Mais écoute un conseil, de grâce;
Ton sexe en a toujours besoin.
C'est bien banal ce que je vais te dire,
Et de dédain tu vas sourire
Et sans doute te récrier :
La solitude n'est point faite
Pour ton âme ardente, inquiète;
Belle rêveuse, il faut vous marier.
Voilà le mot; certes, c'est le plus sage.
Ces rêves, cet ennui, ce mal, cette langueur
S'éteignent dans le mariage;
L'on s'occupe de son ménage
Et beaucoup moins du vide de son cœur.

IDAEL.

Ah! l'idée est plaisante! Enfin, c'est une idée.
J'y songerai plus tard, dans deux ou trois mille ans.

NABOTH.

C'est nous faire attendre longtemps.
Mais quand tu seras décidée,
Ne t'en va pas chercher partout
Et faire un choix à l'aventure :
Les sylphes ont une figure
A fixer les regards d'une femme de goût.
Ils ont l'esprit, la grâce et la tournure :
Ceux d'un certain âge surtout.
Que faut-il donc de plus pour plaire?

IDAEL.

Oh! moins que rien, une misère.
Vous êtes un peuple charmant;
Mais vous n'avez ni cœur ni tête.

NABOTH.

Tu n'es pas juste assurément.
Es-tu certaine d'être honnête?

IDAEL.

Tu préfères un compliment?
Alors je vanterai ta majesté fluette,
Ta grâce et ton air solennel;
Et je dirai que jamais sous le ciel,
Aux sons de plus douce musique,
On n'avait vu de cour plus magnifique
Ni de roi plus galant et plus spirituel.

NABOTH.

Comment! ta tristesse infinie
Veut bien sourire à nos dépens?
Vraiment, je crois que l'ironie
Prête un charme de plus à tes traits languissants.
Non, rien que par coquetterie
Tu devrais te moquer des gens!
Par bonheur, j'ai l'humeur bien faite.
Je suis galant d'ailleurs, et je sais qu'avec vous,
Mesdames, même un prince a toujours le dessous.
Tu le vois, la grandeur me tourne peu la tête.
Mais si ton séjour parmi nous
A dérídé ton front céleste,
Viens avec moi, la Terre achèvera le reste.
Ce soir, nous sommes spectateurs
D'une scène où joûront tous les esprits moqueurs;
Et, comédie ou mélodrame,
Le morceau sera bon : nous chantons dans les chœurs.

IDAEL.

Peux-tu m'en dire le programme?

LE CORYPHÉE.

Regarde! Tout là-bas, vois-tu comme un point noir
Se dresser dans la brume un antique manoir?

La mer brise à ses pieds ses vagues éternelles,
Et le hibou hulule au sommet des tourelles.

Seul comme la douleur, sombre comme la nuit,
C'est là que vit Stéphen, le front chargé d'ennui.

L'orgueil, le désespoir, une immortelle envie
Lui tissent le linceul où se débat sa vie.

Pauvre fou! ne vivant qu'au-delà du réel,
Il croit avoir compris ce grand livre du ciel;

Il croit avoir dompté les esprits des ténèbres,
Et ce soir il prélude à ses charmes funèbres.

Mais qu'il soit maître ou non du monde des esprits,
C'est un pacte qu'il fait dont son âme est le prix.

Viens donc! ce sera gai. La scène est curieuse
Et jusques au matin fera la nuit rieuse;

Car les magiciens sont rares aujourd'hui,
Et l'on ne rit plus guère en ce siècle d'ennui.

IDAEL.

Ah! voir souffrir vous paraît drôle?
Vite, vite, partons! peut-être est-il trop tard.

NABOTH.

Quelle hâte! bon Dieu! mais quel sera ton rôle?

IDAEL.

Oh! j'improviserai. — Mais venez sans retard;
Dépêchez-vous, partons! Oui, cela sera drôle.

NABOTH.

C'est un ordre pour moi que ton moindre désir;
Calme-toi, nous allons partir.
Or donc, qu'à l'instant l'on prépare
Notre équipage solennel;
Que les cors sonnent le rappel,
Et que l'éclatante fanfare
Rassemble nos tribus des quatre coins du ciel!

(Fanfares.)

CHŒUR.

(Tempo di marcia.)

Oui, partons! le jour s'efface
De l'espace.
C'est l'heure; bientôt la Nuit
Mettra sa robe étoilée
Et voilée
Descendra du ciel sans bruit.

Viens! le royal équipage
De voyage
Est prêt à te recevoir;
Déjà les sombres phalènes
Sous les rênes
Ouvrent l'aile au vent du soir.

La mer s'endort sur la plage;
Le nuage
Suspend sa course sans fin;
L'aigle regagne son aire;
Et la terre
Est à nous jusqu'au matin.

Partons, partons! Voici l'heure;
L'ombre effleure
Le lit des lointains vallons;
Déjà notre caravane
Dans l'air plane...
C'est l'heure; partons, partons!

1844.

IN EXCELSIS

MYSTÈRE

Purchè non resti la speranza morta
ARIOSTO.

A M. et Mme Ary Scheffer

PERSONNAGES

L'ANGE DE LA FRANCE. — L'ANGE DE LA POLOGNE. — L'ANGE DE L'ITALIE. — LUCIFER. — SAINT MICHEL.

La scène se passe dans le ciel inférieur.

L'ANGE DE L'ITALIE.

L'Éther résonne au loin comme une symphonie.
Du Zénith au Nadir tout est plein d'harmonie;
Chaque soleil dans l'orbe où Dieu le confina
Chante en chœur à ses pieds l'éternel hosanna.
Dans l'immense concert de l'azur sans limite
Seul sur son globe étroit l'homme inquiet s'agite;
Et chaque nation dans son rôle d'un jour
Sur la scène du monde apparaît à son tour.
Que Dieu sauve la mienne! hélas! c'est l'Italie.
Puisque, pliant son bras sous sa tête pâlie,

Elle sommeille au bruit des deux mers dont le flot
Monte vers l'Apennin comme un double sanglot,
Je veux comme mon peuple endormir mes pensées,
Je veux rêver au chant des sphères cadencées,
Les suivre jusqu'où l'œil dans le fond de l'air bleu
Croit voir flotter le bord de la robe de Dieu
Et, noyé de splendeurs, d'accords et de lumière,
M'oublier dans l'extase et me fondre en prière.
— Mais qui s'approche? au loin l'air ondule et frémit.
Mon cœur l'a reconnu. C'est un frère, un ami.
Nul n'a ce front chargé de pleurs, ce vol rapide,
Cet air majestueux, ce regard intrépide.
C'est bien lui, l'ange triste et beau comme la Mort
Qui veille sur la tombe où la Pologne dort.
D'une main sur son cœur il soutient un calice
Où le sang des martyrs demande à Dieu justice;
Et de l'autre il étreint un vieux glaive brisé,
Tout ce qui reste, hélas! de son peuple écrasé.
Pâle, inquiet, laissant flotter ses tresses blondes,
Pour trouver des vengeurs il parcourt tous les mondes.
— Salut! frère céleste, où vas-tu?

L'ANGE DE LA POLOGNE.

Pas bien loin.
Je vais près d'un ami qui pleure sans témoin.

L'ANGE DE L'ITALIE.

Qui donc?

L'ANGE DE LA POLOGNE.

L'ange à qui Dieu dans sa bonté profonde
Confia le plus beau des empires du monde,
Celui que j'ai choisi pour frère bien-aimé.
Par un amer chagrin son cœur est consumé.

L'ANGE DE L'ITALIE.

Tu m'en as dit assez. — C'est l'ange de la France.
Je l'aime, et comme toi veux chérir sa souffrance.
Ce qui touche son peuple intéresse le mien,
Et jamais son malheur ne peut faire mon bien.
Mais d'où lui vient ce mal? Les discordes civiles
Auraient-elles encor ensanglanté ses villes?

L'ANGE DE LA POLOGNE.

Non! comme le pouvoir le calme est absolu;
Chacun porte en silence un joug qu'il a voulu.

L'ANGE DE L'ITALIE.

L'ennemi soudoyant des nations entières
A-t-il par la victoire entamé ses frontières?

L'ANGE DE LA POLOGNE.

Non! la paix règne encor.

L'ANGE DE L'ITALIE.

Le fléau d'Orient
Couvre donc d'un linceul ce pays si riant?

L'ANGE DE LA POLOGNE.

La peste, la défaite et la guerre intestine
Ne causent pas les pleurs de sa douleur divine.
Un souci plus cuisant navre son noble cœur.
Un peuple peut fléchir sous le joug d'un vainqueur

Sans que l'honneur murmure ou qu'au front le sang monte.
Qui le sait mieux que nous? Tout malheur n'est pas honte.
La mort peut moissonner des générations,
Le blé n'en germera que mieux dans les sillons;
La Terre offrant son sein à d'autres fils avides
N'a qu'à sourire un jour pour combler tous ces vides.
Comme l'adolescent qui souffre pour grandir,
Tout peuple avec douleur s'enfante à l'avenir,
Et la discorde même est quelquefois féconde :
Car il faut un chaos à qui veut faire un monde.
L'enfant après la crise acquiert la puberté;
Et le peuple, la force avec la liberté.
Laissons donc les humains dans leur plainte importune
Nommer calamités ces jeux de la fortune.
Pour nous, fils immortels du céleste séjour,
Nous voyons d'un autre œil ces accidents d'un jour,
Et ce sont d'autres maux qui font pleurer les anges.

L'ANGE DE L'ITALIE.

Les peuples de la Terre ont des destins étranges:
L'un se lève, combat, tombe et meurt en héros;
L'autre, énervé, s'endort et s'épuise au repos.
Un mot, l'ombre d'une ombre, un vain titre d'empire
A causé tous les maux dont mon peuple soupire :
Le rêve suranné de l'empire Romain
Aux barbares du Nord a frayé le chemin,
Et rien depuis mille ans n'a pu tarir leurs hordes.
Pour toi, tu sais l'abîme où mènent les discordes.
Mais la France? comment a-t-elle pu tomber?
Sous quel poids son honneur a-t-il dû se courber?
Voici bien des soleils que, triste et solitaire,
J'éloigne mes regards des choses de la Terre;
Mais la dernière fois que j'ai jeté les yeux
Sur ce plus bel empire après celui des cieux,

La France était debout, ardente, fière et libre,
Reprenant d'une main son puissant équilibre
Et de l'autre veillant à la garde des lois :
L'amour des nations et la terreur des rois.
Qu'est-il donc advenu? Que fait-elle à cette heure?

L'ANGE DE LA POLOGNE.

Eh bien, baisse les yeux, regarde encor et pleure!
Pleure l'honneur perdu; pleure un peuple avili,
La justice exilée et son culte aboli;
Pleure la Liberté que la France renie,
Trahissant à la fois le monde et son génie.
Les lois ne règnent plus, la volonté d'un seul
A jeté sur la France un immense linceul.
Tout est mort, et le mal, gangrène envahissante,
Monte et gagne le cœur, hélas! sans qu'il le sente.
Les magistrats gardiens de l'honneur et des lois
Baisent le pied sanglant qui foule tous les droits;
L'Église, profanant son sacré caractère,
Prostitue au succès un encens adultère;
Sur l'autel du pouvoir tous adorent la Peur;
Et le peuple, saisi d'un vertige trompeur,
Se rue en insensé sous le char de l'idole.
Va donc! Peuple infidèle, égoïste et frivole!
Prosterne ton ivresse à ses pieds triomphants!
Le char roule; bientôt il broiera tes enfants,

L'ANGE DE L'ITALIE.

J'en ai trop vu, partons! mon âme s'est troublée.
Celle de notre frère en doit être accablée.
Allons, et, nous plongeant dans l'espace éternel,
Volons tous deux vers lui d'un essor fraternel.

(Une autre partie du ciel).

L'ANGE DE LA FRANCE, seul.

Les jours ont beau passer, rien n'adoucit ma peine;
Encor quelques soleils et la mesure est pleine.
O peuple qui bâtis sur le sable mouvant!
Qui, l'orage calmé ne songe plus au vent,
Parce qu'il clôt les yeux, crois qu'il n'est plus d'abîme,
Et dors sur le chevet que lui dressa le crime!
Que vas-tu devenir? Quel sera ton réveil?
Comment secoûras-tu cet énervant sommeil?

O France! à Waterloo quand ta dernière armée
Disparut dans le sang, la boue et la fumée;
Quand, pliant les genoux au poids de l'univers,
Ton orgueil dut connaître à son tour les revers;
Lorsque les nations ivres de leur victoire
De ton peuple vaincu souillaient le territoire,
Je n'ai point ressenti de pareille douleur :
La gloire rayonnait autour de ton malheur.
Mais il est d'autres maux et de pires défaites,
Défaites sans rançon, invisibles, muettes,
Où nul sang n'est versé; mais l'honneur et l'orgueil
Y saignent aux deux flancs de la patrie en deuil;
Où la corruption, s'ouvrant libre carrière,
Va tarir les vertus dans leur source première,
Et d'un peuple puissant qui se croyait sauvé
Fait un peuple servile à jamais énervé.
Seigneur! toi devant qui la terre et ses royaumes
Sont comme s'ils n'étaient que poussière d'atomes;
Toi qui verses pourtant sur ces formes d'un jour
L'intarissable flot de ton céleste amour,
Quelle que soit l'erreur qui cause sa misère

Sur mon peuple en péril jette un regard de père.
Si ta puissante main ne vient le secourir,
Il tombe, hélas! peut-être est-il près de périr,
Et, glissant sur la pente ouverte à sa démence,
Va-t-il couvrir le sol d'une ruine immense?
O Jéhovah! ce sont tes terribles secrets.
Je m'incline et j'adore en tremblant tes décrets.
Mais, si de tant d'erreurs ta bonté n'est pas lasse,
Si la France à tes yeux peut encor trouver grâce,
Épargne à sa faiblesse une expiation;
Permets-lui d'achever sa noble mission.
Laisse à son front déchu cette étoile pâlie
Qui guide encor dans l'ombre où le monde t'oublie.
Après tant de revers, de gloire et de travaux,
Ne transmets pas l'empire à des peuples nouveaux!
Qu'elle garde des cœurs amants de la justice,
Nourris dans les vertus, mères du sacrifice,
Et qu'un jour ses enfants nés pour la liberté
Trouvent debout son temple aujourd'hui déserté!

(L'ange de l'Italie et l'ange de la Pologne paraissent.)

L'ANGE DE L'ITALIE.

Qu'il est triste! l'ennui l'absorbe et le consume.

L'ANGE DE LA POLOGNE.

Puisse notre présence en calmer l'amertume!

L'ANGE DE L'ITALIE.

Dans ses regards perdus quel feu sombre reluit!

L'ANGE DE LA POLOGNE.

Abordons-le tous deux ensemble et parlons-lui.

LES DEUX ANGES.

Frère, un pieux désir près de toi nous amène :
Nous venons partager et consoler ta peine.
Sous un chagrin profond quand le cœur a frémi,
Si quelque chose est doux, c'est l'aspect d'un ami.

L'ANGE DE LA FRANCE.

Soyez les bienvenus, couple cher et fidèle,
Amis, dont tant de fois j'ai ressenti le zèle;
Votre venue est douce à mon cœur attristé :
Vous me rendrez l'espoir et la sérénité!
Comme deux sons plaintifs d'une lyre qui vibre,
Comme deux cygnes blancs qui planent dans l'air libre,
Vous accourez vers moi du fond de l'infini;
Et je dis à chacun : Frère, soyez béni!

L'ANGE DE LA POLOGNE.

Je ne t'ai point revu depuis qu'à Varsovie
Mon peuple prodiguait le reste de sa vie
Et tombait en héros sous la lance du czar,
Cherchant la France au loin de son dernier regard
Ce jour tu vins à moi. Ta paupière divine
D'un flot de pleurs amers inonda ma poitrine.
Ah! je les sens encor et mon cœur désolé,
S'il pouvait jamais l'être, eut été consolé.
Ces larmes qui baignaient ma profonde blessure,
Les voici! qu'elles soient comme une source pure
Pour rafraîchir ton cœur en ses afflictions,
Et tombent sur ton peuple en bénédictions!

L'ANGE DE L'ITALIE.

Accueille aussi mes vœux de sympathie ardente;

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je te les présente;
Le jour où Dieu laissa les peuples essaimer,
Il nous fit à tous deux la loi de nous aimer;
Car ce jour à la France il rivait l'Italie.
O frère! un autre nœud plus douloureux nous lie;
Ma souffrance salue en la tienne une sœur.
Que ce double lien ait au moins sa douceur!

L'ANGE DE LA FRANCE.

Il est doux d'être plaint sans feinte, sans malice,
Par des cœurs généreux où jamais ne se glisse
La basse volupté de la douleur d'autrui,
Ou le plaisir du mal dont on n'a pas le fruit.
Mais rien n'est aussi doux quand l'âme est déchirée
Comme la main d'un frère entre vos mains serrée,
Comme un ami qui pleure et de tendres propos
Berce le cœur malade et l'invite au repos.

L'ANGE DE L'ITALIE.

Je comprends ta douleur, elle a lieu d'être amère.
Cependant, sans manquer à cet amour de mère
Que nous portons au peuple à nos soins confié,
Tu devrais ressentir plutôt de la pitié.
Le mal est inhérent à l'humaine nature.
N'as-tu pas déjà vu la force et l'imposture
S'imposer à la terre et régir des États?
L'histoire n'est au fond qu'un tissu d'attentats.

L'ANGE DE LA FRANCE.

Pour être invétérés sont-ils plus légitimes?
Et pour être fréquents sont-ils donc moins des crimes?

L'ANGE DE L'ITALIE.

Non! mais on peut les voir d'un cœur moins abattu.

L'ANGE DE LA FRANCE.

L'indifférence au crime est donc une vertu?

L'ANGE DE L'ITALIE.

La rapine, le vol et la guerre incessante
Ont fondé la grandeur de Rome adolescente.

L'ANGE DE LA FRANCE.

Ce qui fonde une ville et ses destins naissants
Peut saper un empire au déclin de ses ans.

L'ANGE DE L'ITALIE.

Qui connaît l'avenir? Le mal naît et s'efface.
Souvent il sert de germe au bien qui le remplace.

L'ANGE DE LA FRANCE.

Pourquoi ce vain espoir? Tout suit un cours normal.
L'épi naît du bon grain et le mal vient du mal.

L'ANGE DE L'ITALIE.

Si tu sèvres ainsi l'homme de l'espérance,
Que lui restera-t-il pour tromper sa souffrance?

L'ANGE DE LA FRANCE.

Je lui laisse la foi plus forte que l'espoir,
Et l'âpre et sûr bonheur d'avoir fait son devoir.

L'ANGE DE L'ITALIE.

L'empire ne peut pas toujours être au plus digne.
Où s'obstine le fou, le sage se résigne.

L'ANGE DE LA FRANCE.

La résignation n'est pas une vertu
Quand on subit le joug sans avoir combattu.

L'ANGE DE L'ITALIE.

Mais quand le mal est fait, pourquoi lutter encore?

L'ANGE DE LA FRANCE.

Avec les malfaiteurs tout pacte déshonore.

L'ANGE DE L'ITALIE.

Quoi! toujours des efforts, du sang même pour rien!

L'ANGE DE LA FRANCE.

N'est-ce rien de garder le culte intact du bien?

L'ANGE DE LA POLOGNE.

A quoi bon ces discours? Laissez là cette lutte.
Nous n'étions pas venus aigrir par la dispute
Un chagrin que nos cœurs peuvent seuls partager,
Et que nul plus que nous ne voudrait soulager.

L'ANGE DE LA FRANCE.

C'est vrai. — Pardonne, ami, la douleur aigrit vite.

Sous les coups du chagrin le malheureux s'irrite
Et repousse en pleurant la coupe de l'oubli
Que l'amitié présente et que l'espoir remplit.
— Mais quel frémissement a troublé le silence?
Un bruit d'ailes lointain frappe l'air en cadence.
Comme un aigle rapide emporté par le vent
Qui tournoie en spirale et plane en s'élevant,
Un esprit glorieux monte à nous de l'abîme.
Sa figure est terrible, et sur son front sublime
L'œil reconnaît les coups dont l'a foudroyé Dieu...
C'est Satan! Que veut-il? Qui l'amène en ce lieu?

LUCIFER.

Je passais aux confins qui bornent mon empire,
Quand, comme un faible écho qui s'éveille et soupire,
Les accents de vos voix vibrant dans l'air profond
Ont dirigé vers vous mon essor vagabond.
Sans doute du Seigneur vous chantiez les louanges;
C'est le seul passe-temps permis, je crois, aux anges.
Pourtant il m'a semblé qu'un certain ton d'aigreur...
Mais la distance est cause, à coup sûr, de l'erreur.
On sait que vous goûtez une joie infinie,
Que rien ne peut troubler votre sainte harmonie,
Et que, dans les douceurs d'une ineffable paix,
Votre sérénité ne s'altère jamais.

L'ANGE DE LA FRANCE.

Toujours amer, toujours superbe et plein de ruses!
C'est bien toi, Lucifer! Crois-tu que tu m'abuses?
Sur nos cœurs divisés tu fonds comme un lion
Pour y semer le trouble et la rébellion.
Mais tu viens un peu tard; tes peines sont perdues
Rien ne peut désunir nos âmes confondues.

Cherche ailleurs une proie où s'adressent tes coups :
Tes victimes, Satan, ne sont plus parmi nous.

LUCIFER.

Je pourrais te répondre, et d'une âme aussi haute ;
Mais je veux aujourd'hui n'être pour vous qu'un hôte.
Faisons trêve un instant à notre hostilité ;
Elle a pour guerroyer toute l'éternité ;
Et nous pouvons sans crainte, au point où nous en sommes,
Être ennemis courtois comme le sont les hommes.
N'avez-vous jamais vu, la veille d'un combat,
Les vedettes, le soir, oubliant le soldat,
Des deux camps opposés s'appeler, se répondre,
Autour du même feu s'asseoir et se confondre ?
Sans changer de drapeaux ils se donnent la main,
Et remettent la guerre aux soins du lendemain.
Nous, esprits glorieux, pouvons-nous donc moins faire
Que les faibles mortels sur leur petite sphère ?
— Mais où donc peut-elle être ? en quel coin de l'azur
Tourne-t-elle à l'écart sur son frêle axe obscur ?
Parmi tous les soleils rayonnant dans l'espace
Je cherche en vain la Terre à sa lointaine place.
Il est vrai que jamais de ces hauteurs de l'air
Mes ailes n'ont ému le virginal éther,
Et que dans l'infini qui de soleils poudroie
Rien n'oriente plus mon regard qui se noie.

L'ANGE DE LA FRANCE.

Comment ! là, sous nos pieds, dans le fond de l'air bleu,
Flottant dans les vapeurs d'une atmosphère en feu,
Ne reconnais-tu pas, entre Mars et Saturne,
Le globe terraqué que suit l'astre nocturne ?

LUCIFER.

Quoi! ce point vaporeux dont le feu qui s'éteint
Semble une luciole au regard incertain,
C'est la Terre?

L'ANGE DE LA FRANCE.

On dirait qu'elle t'est inconnue!

LUCIFER.

Sous ce nouvel aspect je ne l'avais point vue.
Quoi! cette goutte d'eau, c'est l'immense Océan?
Cette fourmilière est un peuple?... O néant!
Ah! si l'orgueil humain voyait quelle figure
Fait la pauvre planète au sein de la nature!
Et c'est vraiment pour l'homme et ce globe mort-né,
Cette ébauche d'un monde en naissant condamné,
Que, rêvant à l'écart, ainsi que des sibylles,
Sur vos nuages blancs vous trônez immobiles?
Noble objet, à coup sûr, de vos veilles sans fin,
Et digne de fixer l'âme d'un séraphin!

L'ANGE DE LA FRANCE.

Ah! comme au premier mot ton masque se relève!
Tu te trahis bien vite, et voilà donc ta trêve?
Garde, garde pour toi, triste roi de l'enfer,
Ton impuissant mépris et ton sarcasme amer.
En vain tu veux cacher le secret de ta vie :
On voit sous ton orgueil ton implacable envie ;
Ton unique génie est la négation.
Toi qui railles si bien notre condition,
Que fais-tu?

LUCIFER.

Je combats, je sème sur le monde
De la rébellion la semence féconde.
Nul maître ne m'impose un joug déshonorant;
Je règne, et comme Dieu je puis être un tyran.
Tout esprit m'est sujet, toute chair est ma proie.
Le mal est mon seul but, mon domaine et ma joie.
Je lutte corps à corps avec Dieu; je détruis.
De l'arbre de la vie empoisonnant les fruits,
Et, roi par la douleur de tout ce qui respire,
J'arme autel contre autel, empire contre empire.
Des cieux jusqu'aux enfers, des soleils aux humains,
Je poursuis Dieu partout dans l'œuvre de ses mains;
Et, sans cesse exerçant mes sourdes représailles,
Je fais de l'univers notre champ de batailles.
Le combat dure encore, il incline à sa fin;
Patience! Je sais le secret du destin.
Le mal étreint déjà le monde dans sa serre;
Il gagne, il envahit le céleste adversaire;
Tout l'abandonne, et l'homme enfin désabusé
Échappe aussi lui-même à son pouvoir usé.
Tremble, tyran! bientôt viendra l'heure suprême
Où, bravant ton orgueil, j'irai dans le ciel même,
Dont, à l'aube des temps, tu m'as précipité,
Te chasser de ton trône et de l'éternité.
O triomphe! on verra le maudit, le rebelle,
Siéger seul, sans rival, dans la gloire éternelle,
Et le Mal en vainqueur régnera sans retour!

L'ANGE DE LA FRANCE.

Non! ce n'est pas le Mal qui vaincra, c'est l'Amour.
J'écoute en frémissant ton impuissant blasphème.
En voulant nous tromper tu te trompes toi-même;

Tu l'espères du moins; mais en vain. Mieux que toi
Qui sait de l'avenir l'inéluctable loi?
Tu sais que, voyageur marchant sans fin ni trêve,
A travers mille erreurs l'homme vers Dieu s'élève;
Qu'exilée en naissant du céleste séjour,
L'errante humanité doit y rentrer un jour.
Il faut que tôt ou tard cette loi s'accomplisse;
Et cette certitude est ton constant supplice.
Cesse donc de vanter ton empire du mal.
Eh! depuis quand la Mort est-elle ton vassal?
Elle est une promesse, une épreuve, un passage,
Une halte au milieu du court pèlerinage,
Le seuil d'un autre monde à ton orgueil fermé
Qu'ouvre aux pâles mortels un ange bien-aimé.
Si tout meurt, tout renaît; le moindre grain de sable
Échappe à ta puissance et roule impérissable
Au sein des vastes mers que rien ne peut tarir.
Tout vit, tout se transforme et rien ne doit périr.
L'Océan ceint la terre entre ses bras humides;
Un brin d'herbe fleurit aux flancs des Pyramides;
L'air même est animé d'atomes palpitants,
Et la poudre est un monde avec ses habitants.
Quand même les soleils mêleraient leur poussière,
Sur cet autre chaos Dieu semant la lumière
D'un mot repeuplerait le vide et ses déserts,
D'un mot ferait surgir un nouvel univers.
A qui crois-tu parler et que viens-tu nous dire?
Ou veux-tu nous montrer jusqu'où l'orgueil délire?
Laisse là les grands mots. Comme ces feux du ciel
Dont l'orbe au loin se perd dans l'espace éternel,
Tu crois errer sans frein dans l'ombre où tu t'agites;
Mais Jéhovah t'a fait comme à tout des limites.
Dans l'ordre des destins par lui-même voulus,
Tu n'es rien à ses yeux qu'un serviteur de plus.
Ne pouvant rien créer, tu ne peux rien détruire.

Au plus, Dieu t'a permis de tenter et de nuire.
En vain égares-tu siècles et nations;
Le bien sort malgré toi de ces convulsions.
En vain dans les liens de la matière vile
Veux-tu courber l'esprit et le rendre servile;
L'homme, de plus en plus domptant chaque élément,
Se dégage et vers Dieu s'élève librement.
En vain suscites-tu les vents et les nuages;
Comme un vaisseau sacré qui se rit des orages,
L'humanité s'avance et franchit l'Océan.
Parfois l'abîme gronde et s'entr'ouvre béant;
Le vaisseau disparaît... Mais, reprenant sa marche,
Il vogue sous le ciel comme la première arche;
Et malgré toi bientôt sur un autre Ararat
Le monde rajeuni, comme elle, abordera.
Alors un nouveau peuple, une race bénie,
Reprenant de Babel la spirale infinie,
Sous les regards de Dieu bâtira la cité;
Et l'Amour régnera seul avec l'Équité.

LUCIFER.

Quel ravissant tableau! fidèle comme un rêve,
Vrai comme ces palais que le mirage élève,
Vision d'un instant qu'un souffle éteint! Pour moi
Qui vois avec mes yeux et non ceux de la foi,
J'ai peine à distinguer dans l'humaine nature
Les éléments confus de sa grandeur future;
Et je reconnais mal dans ce portrait flatté
L'homme né de la femme et sa fragilité.
Où tu vois un progrès, une marche ascendante,
Je ne vois qu'un chaos, une mêlée ardente,
Une œuvre d'impuissance et de dérision,
Un livre où chaque siècle écrit : confusion!
Une mer sans repos aux rives infécondes,

Dont tous les vents du ciel troublent sans but les ondes.
Rien n'a changé; chaque homme à son tour, jeune ou vieux,
Fait les mêmes erreurs qu'ont faites ses aïeux;
Et chaque nation en montant sur la scène
Redit le rôle usé de la sottise humaine.
Réponds-moi sans emphase et sans détour subtil :
Où prends-tu l'avenir et quand commence-t-il?
De quel côté blanchit l'aube de cette aurore
Que de loin ton esprit salue et voit éclore?
Je ne vois sur la terre, au lieu de ta Babel,
Qu'un cercle vicieux, sans issue, éternel,
Où des peuples heurtant d'autres peuples dans l'ombre
Entassent des débris sur des débris sans nombre;
Un champ clos où la mort fait flotter au hasard
Sur tous les combattants son funèbre étendard.
N'entends-tu pas un cri s'élever de l'abîme,
Une clameur sans fin, effrayante, unanime?
C'est le cri douloureux des générations,
Le sanglot éternel qui sort des nations.
Voilà le chant d'amour, de joie et de tendresse
Que la Terre tremblante au Créateur adresse.
Crois-moi, veux-tu savoir les destins à venir?
Regarde le présent, il contient l'avenir.
Tout penche, tout chancelle, et vers la décadence
Le monde résigné, les yeux fermés, s'avance.
Sous un ordre apparent le désordre est partout;
Le crime tout armé dans l'ombre attend debout.
D'où viendra le signal? Quelles soudaines flammes
Éclaireront le mal qui gangrène les âmes?
Je ne sais. Mais la Terre a le pressentiment
De son inexorable et prochain châtiment.
La terreur est dans l'air; chaque homme plein de doute
S'arrête, et voit l'abîme aux deux bords de la route.
Non! le monde jamais ne fut aussi troublé;
Sur leurs bases d'erreurs les autels ont tremblé;

Le grand voile du temple est tombé; la lumière
Montre le Christ qui dort sur la croix en poussière;
Les prêtres, oubliant leur plus sacré devoir,
Comme des naufragés s'attachent au pouvoir;
Tandis que, dégoûtée enfin de tout système,
L'orgueilleuse raison doute aussi d'elle-même.
A peine si l'on voit quelque groupe écarté
Qui rêve le réveil aux cris de liberté!
Et cette liberté, qu'est-ce? sinon l'envie,
La haine, la terreur, l'ivresse inassouvie
De tout ce qui fermente au fond du cœur humain.
De l'antique Discorde elle est l'impur levain.
Le crime s'en est fait l'auxiliaire immonde;
Elle a troublé les cœurs et désolé le monde;
Car elle est plus funeste au peuple encor qu'aux rois.
Toutes les passions se lèvent à sa voix;
Et la folie, armant leurs bandes infernales,
Dans la boue et le sang conduit les saturnales,
Jusqu'à ce que le peuple enfin désenchanté
Dans les bras du pouvoir se jette épouvanté!

L'ANGE DE LA FRANCE.

Cette liberté-là, Satan, n'est pas la vraie;
Du grain semé par Dieu, c'est seulement l'ivraie,
Le prétexte banal de la servilité,
L'épouvantail sanglant cher à la lâcheté.
Tout n'a-t-il pas été travesti sur la terre?
Qui donc y peut garder son divin caractère?
Le bien même, à quels maux ne donne-t-il pas lieu?
N'a-t-on pas abusé de tout, même de Dieu?
Quel pur écho du ciel, quelle sainte pensée
En passant ici-bas n'a pas été faussée?
Quel or n'est pas souillé d'un alliage impur?
Quel diamant n'a pas l'écrin d'un caillou dur?

C'est ton œuvre, ô Satan! Dans ta chute profonde
Tu voulus entraîner avec toi tout un monde;
L'homme alors dut plier sous une loi de fer
Et le front en sueur manger un pain amer.
Le travail fut le lot de tout ce qui respire,
Mais Dieu dont la justice avec l'amour conspire
Sut cacher un trésor au fond du châtiment;
De la grandeur de l'homme il en fit l'instrument.
Si rien ne doit germer sans la sueur humaine,
Vois de quel prix sublime il couronne la peine!
Car tout par le travail peut être racheté
Et ressaisir un jour sa native beauté.
Eh bien! la liberté, c'est le divin problème;
C'est le travail sacré de l'homme sur lui-même;
La sainte maladie où chaque nation
S'enfante dans les pleurs à la rédemption;
C'est la source au flot pur des dévouements sublimes;
C'est le rêve éternel des esprits magnanimes,
C'est la force, l'honneur, l'ordre, la dignité,
La justice et l'amour. O sainte Liberté!
Si jamais l'homme, enfin plus près de la lumière,
Pouvait te contempler dans ta beauté première
Et sentir un seul jour combien ton joug est doux,
L'univers devant toi tomberait à genoux.
Il ne formerait plus qu'une seule famille;
Et sur ce même globe où le vice fourmille
On verrait les vertus se prendre par la main;
Et la terre et le ciel fêteraient leur hymen!

LUCIFER.

Ce jour est encor loin, selon toute apparence.
Où doit-il se lever? est-ce au pays de France?
Rien ne l'annonce encor. Qu'a donc ta nation
Pour oublier ainsi sa noble mission?

Ne devait-elle pas dans sa route indécise
Guider le genre humain vers la terre promise,
Et fonder au désert la nouvelle cité
Sur la base du droit et de la liberté?
Qu'en est-il advenu? N'était-ce donc qu'un rôle?
Ou, trouvant le fardeau trop lourd pour son épaule,
A-t-elle replié dans l'ombre son drapeau,
Comme un enfant qui prend et jette un oripeau?
A l'heure du combat le lâche se repose;
Mais quel nom a celui qui déserte sa cause
Et laisse ses amis au milieu du péril?
Dis-moi, quel nom ton peuple à présent porte-t-il?

. . . . . .

J'ai beau chercher au loin : où sont les âmes justes?
Où, des mâles vertus les exemples augustes?
Je vois un peuple immense et pas un citoyen.
L'intérêt seul prévaut, l'or est tout, l'honneur rien.
La ruse et la terreur règnent sur l'égoïsme.
Jamais le froid mensonge et l'effronté sophisme,
Drapés en empereur dans la pourpre des mots,
N'ont d'un pays trompé mieux déguisé les maux.
Quand les hommes jamais furent-ils aussi lâches?
Dans les liens honteux des plus viles attaches,
Quand ont-ils, trafiquant l'honneur et le devoir,
Plus bassement vendu leurs âmes au pouvoir?
O peuple de héros et de marionnettes!
Dors en paix ton sommeil au pied des bayonnettes.
L'égoïsme et la peur t'ont pris sur leurs genoux;
Dors, la honte est un lit où le sommeil est doux.
Ni la gloire qui fut l'erreur de ta jeunesse,
Ni la voix du devoir, ni les cris de détresse
Des peuples asservis sous un joug inhumain
Et qui brisent leurs fers en te tendant la main,
Rien ne troublera plus ta longue léthargie.
Dors, cuve en paix le vin de ta dernière orgie.

L'avenir va passer à d'autres nations.
Que te font ces clameurs, ces malédictions
Dont les voûtes du ciel sont sans cesse frappées?
Dors! ce n'est que le cri des nations trompées.
Ferme ton cœur à tout. Dors, et n'écoute pas
Ce que disent les rois à leurs peuples tout bas :
« Regardez cette France énervée, abattue!
Comme un poison subtil, la liberté la tue.
L'ivresse, la langueur, puis les convulsions,
Voilà le fruit amer des révolutions!
O peuples, méditez cette leçon profonde! »
— Quoi! devenir l'horreur et le dégoût du monde!
Pauvre France! jamais dans ton abaissement
Tu n'avais pu rêver d'aussi dur châtiment!
Comment es-tu si vite et si bas descendue?
Quoi! le soldat de Dieu, la France est devenue
(O comble mérité des profanations!)
L'ilote ivre accroupi devant les nations!

L'ANGE DE LA POLOGNE.

Pourquoi baisser la tête et dévorer tes larmes,
Comme un soldat vaincu prêt à rendre les armes?
O mon frère! pourquoi ne lui réponds-tu point?

L'ANGE DE L'ITALIE.

Silence! dans l'azur les cieux s'ouvrent au loin :
Une forme divine a franchi l'empyrée.
C'est l'archange Michel à l'armure sacrée.
Le céleste guerrier plane et s'adresse ici;
Il vole à nous, il vient, il descend, le voici.

L'ARCHANGE SAINT-MICHEL.

France! sèche tes pleurs et relève la tête;
Jéhovah prend pitié de ta douleur muette.

Console-toi, tes jours d'épreuve sont comptés;
Tes enfants ne sont pas à jamais rejetés.
Ne désespère point! Si la chute fut prompte,
Ils se relèveront d'un seul bond de leur honte.
Pour ressaisir en main le sceptre, à l'avenir,
Ton peuple n'a qu'à voir et qu'à se souvenir.

L'ANGE DE LA POLOGNE ET L'ANGE DE L'ITALIE.

Et nous dont tu connais la cruelle souffrance,
Ne nous diras-tu pas quelques mots d'espérance?
Pour nos peuples blessés, ô messager divin!
Tes mains n'ont-elles pas un peu d'huile et de lin?

L'ARCHANGE SAINT-MICHEL.

Le salut vient de Dieu; c'est le juge suprême.
Mais il veut qu'on le cherche et qu'on s'aide soi-même.
O peuples! n'accusez que vous des maux soufferts :
Dans le sang fraternel vous avez teint vos fers.
L'égoïsme est le clou qui rive votre chaîne.
Unissez-vous! L'amour est plus fort que la haine.
Des grains de sable unis font le marbre, et dans l'air
Des gouttes d'eau qui vont se cherchant font la mer.
Aimez-vous! Aimez-vous! Par-delà vos patries
Aux autres nations tendez vos mains meurtries.
Ne faites qu'un faisceau, qu'un choc de mille efforts.
Peuples! soyez unis, vous serez assez forts.

L'ANGE DE LA FRANCE.

Devant Dieu qui nous voit, signons cette alliance;
Qu'unissant leurs douleurs, leurs vœux et leur vaillance,
Nos peuples désormais amis brisent leurs fers,
Et que Dieu renouvelle et sauve l'univers!

L'ARCHANGE SAINT-MICHEL.

Ce n'est pas tout de vaincre, il faut fonder : la gloire
N'est qu'à ce prix. Là seul commence la victoire.
Une fois délivré du joug de l'étranger,
Que sous la loi le peuple apprenne à se ranger,
Donne à la liberté ses compagnes divines
Et sache édifier du milieu des ruines
Ce qu'en rêve le siècle ose à peine entrevoir,
La future cité, la cité du devoir.
Que l'abnégation, le muet sacrifice
Soient la base en granit du nouvel édifice
Et qu'il porte à son faîte et pour couronnement
L'amour du bien public et le seul dévouement;
Alors du citoyen tout homme aura les fibres,
Et, la vertu régnant, les peuples seront libres.

LUCIFER.

L'homme libre! Ah! vraiment, je n'aurais pas dit mieux;
Pourquoi pas éternel, tout-puissant, bienheureux,
Dieu même?

L'ARCHANGE SAINT-MICHEL.

Toi qui fus le premier des archanges,
Orgueilleux déserteur des célestes phalanges,
O Lucifer! écoute et médite en ton cœur
L'ordre que je t'apporte au nom de ton Seigneur.
Si tu ne veux sentir tout le poids de ma lance,
Ne porte plus si haut ta coupable insolence.
Ne viens plus contrister par l'astuce et le fiel
Les serviteurs de Dieu jusqu'aux portes du ciel.

Retourne sur la terre à ton œuvre de haine,
Jusqu'au jour fatidique où la main souveraine
Te précipitera, foudroyé sans repos,
Dans l'abîme sans fond de l'éternel chaos.

(Le ciel se referme.)

1853.

LE PREMIER JOUR DE L'ÉDEN

IDYLLE

PERSONNAGES

ADAM. — ÈVE. — LE SERPENT. — UN ANGE.

I

AU MILIEU DE L'ÉDEN

Adam et Ève prosternés.

ADAM.

Le ciel s'est refermé! — Le Seigneur qui nous quitte
Dans un nuage en feu dérobe au loin sa fuite.
Il nous laisse orphelins dans ce monde, et nos yeux
Veulent en vain percer la profondeur des cieux.
Mais seuls les Chérubins à l'ombre de son aile
Peuvent le contempler dans sa gloire éternelle;
Adieu donc, Élohim! ô vainqueur du chaos,
Père de la lumière et de l'air et des eaux!
Tes enfants prosternés, éblouis de ta gloire,
De tes bienfaits divins garderont la mémoire.

(Il se lève.)

Et toi, charme des yeux, délices de mon cœur,
Ève, fleur de ma vie, ô ma femme, ô ma sœur!

Ne cherche plus au loin la vision céleste.
Lève-toi, prends ma main, ne crains rien, je te reste.
Tu reverras partout l'ombre du Tout-Puissant;
Car, partout invisible, il est partout présent.
Viens donc, sous ses regards parcourons notre empire.
Doucement enlacée à mon bras qui t'attire,
Et ton corps onduleux appuyé sur le mien,
Visitons cet Éden dont je suis le gardien.

Regarde! dans les cieux que sa lumière inonde
Le soleil rayonnant sur notre jeune monde
Pénètre au loin les airs de ses regards de feu,
Comme un reflet vivant de la splendeur de Dieu.
Tout s'anime, chaque être a frémi d'allégresse
Et boit, en respirant, la vie avec ivresse.
Sur nos fronts, au-dessus de l'air calme et profond,
Comme un fleuve muet, immobile et sans fond,
Le ciel de tous côtés enveloppant la terre
Partout pour horizon lui donne le mystère.
Sur sa courbe infinie et d'un bleu transparent
L'arbre détache en vert son feuillage odorant,
Et, plongeant dans le sol ses pieds couverts de mousse,
Fait flotter sur la terre une ombre fraîche et douce.
La brise en murmurant passe et courbe les fleurs.
Tout est plein de rayons, de parfums, de couleurs;
Et le fleuve sacré, dont les eaux fugitives
Viennent en frissonnant baiser l'herbe des rives,
Roule, et dans son flot clair, frais et silencieux,
Reflète le soleil, les grands bois et les cieux.

ÈVE.

Ah! que la vie est douce, et que la terre est belle
Dans la pure fraîcheur de sa beauté nouvelle!
Tout embaume, tout chante et rayonne et fleurit!

Le ciel rit à la terre et la terre sourit.
Ces bois pleins de parfums, d'ombrage et de murmure,
Avec ce chœur ailé d'oiseaux dans leur ramure,
Et ces grands animaux de formes si divers
Que l'on voit à leurs pieds paître les gazons verts;
Ces fleurs, ces douces fleurs dont l'herbe est toute pleine,
Ces eaux dont le soleil semble boire l'haleine,
Ce ciel immense où l'air flotte en vagues d'azur
Et d'où le jour sur nous descend limpide et pur;
Ce vent si doux, cet air que ma bouche respire,
Qui va, vient, passe et fuit, revient, flotte et soupire,
Et qui semble à la terre apporter du ciel bleu
Comme un souffle éloigné de l'haleine de Dieu;
Cette paix, ce bonheur qui sort de chaque chose,
Tout remplit tellement mon âme à peine éclose
Que, pliant les genoux devant tant de beauté,
Je ne puis pas suffire à ma félicité!

ADAM.

Oui, cet aspect divin du monde à son aurore,
Ce ciel bleu qui sourit, ces fleurs qu'on voit éclore,
Cet air, ces eaux, ces bois et leurs hôtes naissants,
Sont faits pour enivrer d'extase tous nos sens.
Mais de ce jeune Éden où ton âme s'éveille
Tu n'as pas contemplé la plus douce merveille.
Le chef-d'œuvre t'échappe, et ce monde enchanté
Cache encore à tes yeux la fleur de sa baauté.

C'est toi-même, ô ma vie, ô ma sœur, ô ma femme!
Toi, la chair de ma chair et l'âme de mon âme,
C'est toi dont la beauté, vrai chef-d'œuvre de Dieu,
De l'esprit créateur fut le dernier adieu.
Laisse-moi te le dire : à l'aspect de ton être
Un invincible attrait me trouble et me pénètre,

Attache mes regards sur tes traits ingénus
Et m'y fait voir encor des charmes inconnus.
Sur ton front rayonnant ces longues tresses blondes
Dont ma main ne peut pas tenir toutes les ondes,
Et qui, t'enveloppant comme un voile jaloux,
Glissent en longs anneaux jusque sur tes genoux;
Ce bleu fragment du ciel que contient ta paupière
Et d'où sort un regard plein d'humide lumière;
Cette bouche rosée et fraîche et dont les fleurs
Ne pourraient égaler les riantes couleurs;
Ces longs cils noirs baissés et dont l'ombre se joue
Sur l'incarnat qui teint le duvet de ta joue;
Ce sein blanc dont le ferme et gracieux contour
Se soulève, s'apaise et s'enfle tour à tour,
Et seul de tous les traits dont le corps se compose
Jamais, comme le cœur qu'il cache, ne repose;
Ta grâce et ta beauté, tous ces trésors charmants
Enivrent mon esprit de tels enchantements
Que, lorsque sur tes traits je lève la paupière,
Je sens qu'en mes regards mon âme tout entière
Passe, et se consumant dans un ardent désir
Veut sans fin rencontrer ton âme et la saisir.

ÈVE.

Jette aussi les regards un instant sur toi-même,
O mon époux, mon maître, ô seul être que j'aime!
Dieu sut te revêtir de la même beauté
En y mêlant la force avec la majesté.
J'éprouve comme toi ce charme qui t'attire,
O mon unique ami! je t'aime et je t'admire.
Rien n'est si beau que toi dans ce vaste univers.
Notre forme est pareille et nos traits sont divers.
Ta brune chevelure ombrage mieux ta tête
Et verse un flot plus sombre à ton cou qui l'arrête.

Tes yeux noirs et brûlants ont un plus fier éclat;
Ta bouche brille aussi d'un plus vif incarnat;
Sous le duvet touffu qui sur ta lèvre pousse
On dirait une fleur qui rougit dans la mousse.
Ton sein vaste et sonore aspire et boit plus d'air.
Ta voix résonne aussi d'un son mâle et plus clair.
Tout dans tes traits puissants où la bonté respire
Parle de majesté, de grandeur et d'empire.
Roi des êtres vivants du céleste jardin,
Toi seul es d'Élohim le chef-d'œuvre divin.

ADAM.

Comme ta douce voix et ta douce parole
Me pénètrent le cœur en frappant l'air qui vole!
Quand tu parles, la brise expire sans efforts,
Et l'Éden se remplit d'ineffables accords.
Mais viens, de nos bonheurs épuisons le délire.
Prenons possession de notre jeune empire.
Viens t'asseoir avec moi, là, sur ce tertre vert,
D'où l'œil embrasse au loin l'Éden à découvert;
Sous tes regards charmés je vais faire apparaître
Tous les êtres créés dont Dieu m'a fait le maître.
Chacun des animaux au signe de mon doigt
Viendra rendre en tes mains l'hommage qu'il te doit,
Et, tandis qu'à ton cou la colombe se pose,
Le lion prosterné léchera ton pied rose.

II

SUR LE TERTRE

ÈVE.

Ils viennent! les voici qui sortent à nos voix
Des campagnes du ciel ou de l'ombre des bois.

Comme ils sont beaux et doux! Et comme dans les herbes
Éclate la splendeur de leurs formes superbes!
Leurs flancs sont blancs, gris, noirs, unis, tigrés, zébrés;
Pourquoi donc Élohim nous a-t-il moins parés?
Auprès de leur poil lisse où chaque couleur tranche
Qu'est-ce que notre peau si nue et toujours blanche?
Et les oiseaux! A voir l'éclat de leurs couleurs,
On dirait dans les airs un nuage de fleurs.
Les fleurs même, à mes yeux, sont peut-être moins belles;
Les fleurs ont leurs parfums, les oiseaux ont leurs ailes.
Ah! comme pour les suivre au milieu de leur vol
Je donnerais ces pieds qui m'enchaînent au sol!
Que j'aimerais planer sur la nature entière
Pour m'enivrer au ciel d'air pur et de lumière!
Dieu ne le permet pas. — Allez, allez en paix!
Dans les plaines de l'air ou sous les bois épais
Retournez, chers oiseaux, et vous, bêtes dociles,
Sous nos regards amis regagnez vos asiles.
Doux hôtes de l'Éden, ne soyez pas jaloux;
Dieu vous a faits plus beaux et plus heureux que nous.

ADAM.

Ne parle pas ainsi! C'est toi que tout envie,
Tout aime, tout admire et bénit dans la vie.
Ne parle pas ainsi! Quel don nous manque encor?
Peux-tu bien aux oiseaux envier leur essor?
S'ils volent, nous pensons, et plus loin que leurs ailes
Notre âme monte et fuit aux plaines éternelles.
Pour ta peau blanche et lisse et que veine un sang pur
Le paon même oublirait son plumage d'azur.
L'Éden célèbre en chœur ta beauté sans pareille.
A ces bruits ravissants prête un instant l'oreille.
Tout parle; le silence a même ses accents;
Et Dieu nous a permis d'en comprendre le sens.

ÈVE.

Comme le bruit lointain d'une aile qui palpite,
D'un doux frémissement la brise au loin s'agite.
Du sol, de l'air, des eaux, de la plaine et des bois
Un murmure s'élève et prend comme une voix...
J'écoute en regardant le ciel; et du silence
L'hymne des éléments se détache et s'élance.

CHŒUR DE L'AIR.

Salut, fleur de beauté!
O jeune souveraine,
Salut! je suis l'haleine
De ce monde enchanté.

Jamais je ne me pose
Comme le fait l'oiseau;
Invisible réseau,
J'enserre toute chose.

J'effleure ta beauté
Sans voile et sans mystère;
Et je berce la terre
Sur mon sein agité.

Mon haleine inquiète
Dans les plaines du ciel,
Comme un hymne éternel,
Plane, vole, ou s'arrête.

A toute heure, en tout lieu,
Je descends et je monte;
D'une aile lente ou prompte
Je vais de l'homme à Dieu.

Pour parfumer le monde
Je viendrai chaque jour
Baiser avec amour
Ta chevelure blonde;

Et sur tes yeux d'azur,
Sur ta lèvre vermeille
J'irai comme l'abeille
Butiner un miel pur!

ÈVE.

Air pur qui viens du ciel, souffle et chante sans cesse!
J'écoute tes accords dans une douce ivresse;
Et je sens aux soupirs, aux accents de ton chœur
Une ineffable paix descendre dans mon cœur.

CHŒUR DES ARBRES.

La brise avec une voix douce
Passe et s'enfuit;
Le fleuve dans son lit de mousse
Glisse sans bruit;

L'insecte au soleil se balance;
L'oiseau fend l'air;
Le lion bondit et s'élance
Comme un éclair.

Qu'ils sont heureux! pour eux l'espace
N'existe pas :
Ils peuvent aller sur ta trace
Baiser tes pas.

Mais nous! le destin nous enchaîne
Au sol jaloux.
Viens donc, ô jeune souveraine!
Viens donc vers nous!

Viens! nous t'offrons des verts asiles
La douce paix,
Et de nos feuillages mobiles
L'ombre et le frais.

Viens! nous ferons flotter nos branches
Sur ton beau front,
Et nos fruits jusqu'à tes mains blanches
Se courberont.

ÈVE.

Arbres dont le feuillage à tous les vents frissonne,
Votre vie est charmante, ah! n'enviez personne!
La terre au sort natal fixe et retient vos troncs;
Mais comme l'homme au ciel vous élevez vos fronts.
Avec vos frais rameaux pleins d'ombre et de murmure
Vous êtes de l'Éden la plus belle parure.
Vos feuilles comme nous respirent l'air du ciel;
L'insecte dans vos fleurs va butiner son miel;
Maint fruit vermeil reluit dans le feuillage sombre,
Et tout un peuple heureux d'oiseaux vient chercher l'ombre
Et gazouiller ses chants sous vos asiles verts,
Qui bercent leurs amours, leurs nids et leurs concerts.

CHŒUR DES FLEURS.

Et nous, petites fleurs cachées,
Par nos racines attachées

Contre le sol,
Permets-tu qu'à travers la mousse
Jusques à toi notre voix douce
Prenne son vol?

Nous n'avons presque rien à dire,
Sinon que chaque fleur t'admire
Dans ta beauté;
Et que si ton pied nous écrase,
Nous ressentons comme une extase
De volupté.

Alors d'un invisible arome
La brise autour de nous s'embaume;
Telle est la loi.
Quand notre tige ainsi se pâme,
Ce parfum qui monte est notre âme
Qui va vers toi.

ÈVE.

Je reconnais vos voix, ô mes fleurs bien-aimées!
Chantez, chantez encor vos chansons parfumées!
J'y trouverai toujours de nouvelles douceurs;
Il me semble qu'en vous Dieu m'a donné des sœurs.
Je vous aime, et pour mieux respirer votre haleine
Je vais dans le gazon vous cueillir à main pleine.
Je vous réunirai sur mon cœur, et je veux
Que la plus belle embaume et pare mes cheveux.
— Mais vois donc! sous les fleurs, dans l'herbe qui se plisse,
Un étrange animal jusqu'à ma main se glisse;
Sans ailes et sans pieds il ondule en rampant.
D'où vient-il? et quel est son nom?

ADAM.

C'est le serpent.

ÈVE.

Sous sa gaîne allongée et son réseau d'écaille,
Comme il sait se mouvoir dans sa petite taille!
La grâce sert de rhythme à tous ses mouvements.
L'esprit lui sort des yeux, et ses yeux sont charmants.
De quel air suppliant il retourne la tête!
Ne crains rien, viens vers moi, pauvre petite bête!
Ta démarche est étrange et ton corps incomplet;
Mais ton malheur me touche et ton regard me plaît.

LE SERPENT.

Puisque jusqu'à moi tu t'abaisses,
O blanche Ève! et que tu me laisses
Te contempler de mon néant,
Près de moi que ton bras se penche!
Autour de ta main douce et blanche
J'enroulerai mon corps tremblant.

Vois comme de ta peau si fine
Ressort mieux la blancheur divine
Sous mes anneaux rayés de noir!
Oh! puissé-je y rester sans cesse
Pour y goûter la double ivresse
De te toucher et de te voir!

ÈVE.

Comme il sait bien parler, et que sa voix est douce!
On dirait l'air qui siffle à peine dans la mousse.
Il a raison; son corps, sous ses reflets d'azur,
Fait paraître ma peau d'un blanc mat et plus pur.
Je devrais le garder et, parure vivante,
Enrouler à mon bras sa spirale mouvante,

Ou m'en faire un collier sombre sur un fond clair,
Comme ceux que j'ai vus aux palombes de l'air.

ADAM.

Reste devant mes yeux telle que Dieu t'a faite.
Ta beauté te suffit. Laisse là cette bête.

ÈVE.

Qu'a donc fait le serpent? Pourquoi te déplaît-il?

ADAM.

De tous les animaux il est le plus subtil;
Il semble que sur lui pèse quelque mystère.
Sa démarche est oblique; il rampe contre terre;
Il évite les yeux, la lumière et le bruit.
Il fuit les animaux et chacun d'eux le fuit.

ÈVE.

Pauvre petit! adieu! puisque tout te délaisse,
C'est Ève qui sera l'appui de ta faiblesse.
Va donc en paix! Reviens me voir, et quelquefois
Nous causerons ensemble à l'ombre de ces bois.

ADAM.

Déjà, divisant l'ombre en deux moitiés égales,
Le soleil plus ardent fait crier les cigales,
Des pelouses sans bruit chasse les animaux,
Et leur fait rechercher l'ombre des frais rameaux.
Imitons-les; passons là-bas sur l'autre rive
Où d'un cèdre touffu la majesté pensive
Étage ses rameaux en montant vers le ciel

Et couvre au loin le sol d'un ombrage éternel.
De l'Éden verdoyant dont Dieu t'a faite reine
Tu ne connais encor qu'une partie à peine.
Visitons en entier l'œuvre du Tout-Puissant.
Traversons donc le fleuve, et, sur l'onde glissant,
Abordons sans retard à la rive sonore
Que tes pieds délicats n'ont pas foulée encore.

ÈVE.

Mais comment traverser le fleuve au lit profond?

ADAM.

Nous ferons tous les deux comme les cygnes font.
La vague, nous ouvrant son sein qui se soulève,
Comme eux à l'autre bord nous portera sans trêve.
Viens donc; et, descendant dans l'herbe et les roseaux,
Allons voir de plus près le fleuve aux grandes eaux.

III

AU BORD DU FLEUVE

ADAM.

O mon Ève! dans l'air plus vif et plus rapide
Ne sens-tu pas monter une fraîcheur humide?
N'entends-tu pas des flots, des roseaux et des bords,
Sourdre un murmure égal qui roule des accords?

CHŒUR DES EAUX.

Viens vers nous, fille céleste!
Viens et reste

Sur ce rivage inconnu.
Tu verras l'onde limpide
Qui se ride
Pour effleurer ton pied nu.

Tu verras les demoiselles
Sur leurs ailes
Se balancer au soleil;
Et briller dans mes eaux noires
Les nageoires
Des poissons au flanc vermeil.

Dans le sein plein de mystère
De la terre
Se cache plus d'un trésor;
Mais la mer, la mer lointaine
En est pleine
De plus merveilleux encor.

C'est sur son lit d'algue fraîche
Que se pêche
La perle dans son écrin.
C'est là que l'ambre repose,
Et tout rose
Dort le corail sous-marin.

Mais veux-tu voir la merveille
Sans pareille
Que seules nous possédons :
Trésor charmant, perle fine,
Fleur divine
Où Dieu résuma ses dons?

Viens pencher tes tresses blondes
Sur mes ondes.

Retiens ton souffle un moment,
Tu verras ce que j'admire
Te sourire
Dans le fond du flot dormant.

ÈVE.

Que j'aime votre voix, ô vagues de la rive!
Votre chant incertain en murmure m'arrive.
De ses flottants accords il rafraîchit mon cœur
Et le baigne en entier d'une humide langueur.
Oui, j'irai sur vos bords, j'irai voir sur le sable
Couler, couler toujours le fleuve intarrissable;
Et, puisque je ne puis saisir la brise et l'air,
Je veux entre mes mains tenir votre flot clair.

ADAM.

Approchons! Descendons tous les deux sur la rive
Jusqu'à ce que nos pieds soient mouillés par l'eau vive.
Là, près des nénuphars et parmi les roseaux,
Appuyée à mon bras, penche-toi sur les eaux.

ÈVE.

Oh! quelle douce image! Une figure blonde
Se penche et me contemple aussi du sein de l'onde.
Qu'elle est belle! L'Éden n'a rien d'aussi divin.
Ah! sans doute du ciel c'est quelque séraphin
A qui Dieu de ces bords a confié la garde.
Avec quelle surprise immobile il regarde!
Ses longs cheveux flottants sont parsemés de fleurs;
Un sang pur de sa joue anime les couleurs;
Son front reluit dans l'eau d'une douce lumière;
Puis quel charmant regard brille dans sa paupière!...

Adam, allons vers lui; viens! — Mais le flot troublé
Se ride; tout s'efface et l'ange s'est voilé...
Pourquoi donc souris-tu?

ADAM.

Cette beauté suprême,
Ce séraphin céleste, Ève, c'était toi-même.
C'est ton pâle reflet tremblant dans ce miroir
Que ton regard surpris à tes pieds vient de voir.
Reste immobile encore et sur l'onde dormante
Tu verras revenir la vision charmante.
Sur la surface unie et brillante de l'eau
Tout l'Éden réfléchit son ravissant tableau.
D'abord le ciel profond, les arbres du rivage,
Les herbes et les fleurs du bord, puis notre image.
Regarde! à tes côtée ne reconnais-tu pas
Ton époux qui sourit et te presse en ses bras?

ÈVE.

Suis-je donc aussi belle?

ADAM.

Ah! tu l'es plus encore!
Tu n'as fait qu'entrevoir ta beauté qui s'ignore.
Dieu seul qui te créa pour ma félicité
Peut comprendre avec moi toute sa volupté.
Non! tu n'es pas sortie en vain de ma poitrine;
Et c'est là que ton cœur devait prendre racine.
— Je me rappelle encor l'effroi silencieux
Que m'inspira la vie et la splendeur des cieux,
Lorsque, Dieu m'insufflant son haleine féconde,
Pour la première fois je contemplai le monde.

Devant tant de grandeur et de félicité
Je me sentis si seul et si déshérité
Que Dieu, prenant pitié de ma détresse amère,
Répandit sur mes sens un sommeil éphémère,
M'arracha près du cœur une côte, et soudain,
O femme ! tu sortis vivante de sa main.
Mais lorsque je rouvris les yeux à la lumière,
Lorsque je t'aperçus dans ta beauté première,
Dans la fraîche splendeur de tes charmes naissants,
Oh ! quel bonheur alors inonda tous mes sens !
Depuis ce doux moment ma vie est une ivresse,
Une extase sans fin de joie et de tendresse ;
Et je n'ai qu'à lever les regards sur tes traits
Pour bénir Élohim, la vie et ses bienfaits.

ÈVE.

Ah ! je bénis aussi ce Dieu qui m'a formée
Pour goûter la douceur d'aimer et d'être aimée !

ADAM.

Jouissons donc tous deux dans un bonheur sans fin
Des merveilles sans nom de ce séjour divin.
Le fleuve nous attend. Viens, descendons ensemble.
Sous le poids de nos corps l'onde se ride et tremble.
Partons, laisse ta main enlacée à ma main ;
Les cygnes en voguant nous frairont le chemin.

CHŒUR DES CYGNES.

Sur mon aile que l'air soulève,
Ou sur mon cou souple et tremblant
Viens, ô douce Ève !
Poser sans crainte ton bras blanc.

A travers l'onde fugitive
Nous te porterons sans effort
Sur l'autre rive
Où le flot se calme et s'endort.

Mais parfois viens voir ton image,
Ou jouer dans l'onde avec nous ;
Car du rivage
Le fleuve serait trop jaloux.

ÈVE.

Sur les flancs arrondis des cygnes l'eau se brise,
Et sous nos bras tendus s'entr'ouvre et se divise ;
Le courant nous soulève, et, sur son sein mouvant,
Le flot nous passe au flot et nous porte en avant.
Qu'il est doux de glisser sur l'onde fugitive,
En se laissant ainsi voguer à la dérive
Dans un joyeux effroi de cet autre élément !
L'homme échappe à la terre et l'oublie un moment ;
L'eau le prend dans ses bras pleins d'humides caresses,
Le balance aux accords de voix enchanteresses,
Et, fendant sans efforts le flot rapide et clair,
Le corps plane dans l'eau, comme l'oiseau dans l'air,
Bercé dans la langueur d'un bien-être ineffable.

ADAM.

Abordons maintenant. Nos pieds touchent le sable ;
Le courant est plus doux et le flot moins profond.
Regarde ! à travers l'eau tu peux voir jusqu'au fond ;
Et les poissons muets, doux hôtes de ces rives,
Qui rassemblent au loin leurs troupes fugitives,
Vont venir saluer leurs maîtres inconnus
Et baiser doucement l'ombre de tes pieds nus.

ÈVE.

Adieu, cygnes des eaux! adieu, couples fidèles;
A la brise qui passe ouvrez encor vos ailes!
Dans le courant du fleuve, allez, ô doux oiseaux!
Reprendre vos ébats. Adieu, cygnes des eaux!

ADAM.

Viens! sortons! mets le pied sur cette fraîche mousse
Qui conduit jusqu'au bord par une pente douce;
Et sous le cèdre immense aux longs rameaux tremblants
La brise séchera nos membres ruisselants.

(Ils abordent.)

IV

SOUS LE CÈDRE

ÈVE.

Tandis qu'en frissonnant sur ma peau blanche et lisse
Le vent vient aspirer et boire l'eau qui glisse,
Je m'en vais rassembler mes humides cheveux
Et les tordre au soleil entre mes doigts nerveux.
Petites fleurs des bois, recevez cette ondée.
Puisse votre racine en être fécondée!
Puissiez-vous ressentir, ainsi que je le sens,
Ce bonheur que le fleuve a laissé dans mes sens!
La fraîcheur de ses flots jusqu'au cœur me pénètre;
L'eau vive a retrempé les forces de mon être;
L'Éden dans sa beauté me sourit encor mieux;
Ses fruits tentent ma lèvre et provoquent mes yeux;

Qu'ils sont beaux! Tout là-bas, vois-tu, près du bois sombre
Cet arbre aux longs rameaux chargés de fruits sans nombre
Je voudrais en goûter; Adam, allons là-bas.

ADAM.

J'irai te les cueillir; reste, Ève, n'y va pas;
Le soleil trop ardent brûlerait ta peau tendre.
Sur cet épais gazon assieds-toi pour m'attendre;
Je reviendrai bientôt chargé de ces beaux fruits
Dont l'éclat a charmé de loin tes yeux séduits.

ÈVE, seule.

Dans sa course légère il courbe à peine l'herbe.
Que sa force est charmante et sa grâce superbe!
Je comprends qu'Élohim, quand il descend des cieux,
Revête cet aspect pour paraître à nos yeux.
— Mais le gazon s'entr'ouvre avec un doux murmure...
C'est encor le serpent. Étrange créature!
Que viens-tu faire ici?

LE SERPENT.

Je viens à tes côtés
Dans un muet bonheur contempler tes beautés.
Depuis que je t'ai vue, Ève, je t'ai suivie;
Tu m'as pris d'un regard et mon cœur et ma vie.
Je ne puis vivre heureux qu'à l'ombre de tes pas.
Laisse-moi donc te voir. Ah! ne me chasse pas!

ÈVE.

Mais d'où peut te venir cette tendresse extrême?

LE SERPENT.

Je l'ignore. Sait-on jamais pourquoi l'on aime?

C'est ta beauté d'abord qui veut cette amitié,
Puis...

ÈVE.

Achève.

LE SERPENT.

Je n'ose.

ÈVE.

Obéis !

LE SERPENT.

La pitié.

ÈVE.

La pitié ! qu'as-tu dit ?

LE SERPENT.

Ce que j'aurais dû taire.

ÈVE.

Dis tout !

LE SERPENT.

Qu'au moins Adam ignore ce mystère !

ÈVE.

Soit ! parle maintenant.

LE SERPENT.

O forme ravissante !
Beauté qui sert de voile à cette âme innocente !
Éden à qui le ciel sourit avec amour,
Et vous, hôtes vivants de ce divin séjour !

Vous faudra-t-il aussi sur un signe du maître
Dans le néant sans fond tomber et disparaître,
Pour que sur vos débris jetés à tous les vents
La terre enfante encor d'autres êtres vivants!

ÈVE.

Je ne te comprends plus : ta parole est obscure.
Réponds-moi simplement, sans phrase et sans figure.
Tu parlais de pitié : toi me plaindre? et pourquoi?
Parle encore, dis tout; allons, explique-toi.

LE SERPENT.

Comment te résister, ô beauté souveraine?
Ton regard nous subjugue et ta voix nous entraîne.
Qui ne subirait pas ton pouvoir absolu?
Eh bien, je parlerai, puisque tu l'as voulu :
Sache donc que ta race a détrôné la mienne.
Si l'Éden est nouveau, la terre est ancienne.
Crois-tu donc que ce monde et ce vaste univers
N'existent que depuis que tes yeux sont ouverts?
Avant toi, sur ces bords, objet de ton extase,
Les pythons monstrueux fourmillaient dans la vase.
Armés d'ailes, de pieds, ces aïeux triomphants
Auraient comme un ciron broyé tes éléphants.
Demande à la fougère, à ces roseaux si frêles,
Ce qu'étaient autrefois les herbes et les prêles!
Les cèdres d'aujourd'hui n'atteindraient pas leurs fronts.
Comment te peindre alors les cycas aux grands troncs
Où venaient se poser les lourds ptérodactyles?
Ce monde de géants, cet Éden des reptiles
A fait son temps, et l'homme à son tour est venu.
De grand tout devint beau, joli, petit, menu.
A la taille de l'homme on dirait que le monde

A voulu façonner sa surface féconde,
Et, puisqu'il consentait à recevoir ses lois,
N'a rien voulu garder des grandeurs d'autrefois.
Voilà la vérité. Mais tout regret s'efface
Quand je vois la beauté dont rayonne ta face.
J'aime alors cet Éden où tout est différent.
Seulement, une crainte, une pitié me prend :
Je songe avec effroi qu'un caprice du maître
Peut te faire mourir ainsi qu'il t'a fait naître,
Et, d'êtres plus nouveaux peuplant encor ces bords,
Peut te rendre au néant dont à peine tu sors.
Ah ! quel que soit le lot que l'avenir t'apprête,
Je ne demande rien que la douceur secrète
De vivre à tes côtés dans l'ombre où tu t'assieds,
Ou, si tu dois mourir, de mourir à tes pieds !

ÈVE.

J'éprouve en t'écoutant une étrange souffrance.
Pourquoi viens-tu troubler ma tranquille ignorance ?
Pourquoi fais-tu passer sous mon œil ébloui
Ce fantôme voilé d'un monde évanoui ?
Ainsi donc cet Éden et cette douce vie
Où vient de se plonger ma jeune âme ravie,
Cet horizon, ce ciel, tout cet enchantement,
N'est qu'une vision, une erreur d'un moment !
Mais comment le sais-tu ? Tu n'es qu'un ver de terre.
D'où vient que mieux que moi tu connais ce mystère ?
Dois-je donc ignorer ce que sait l'animal ?
— Combien ce qu'il m'a dit me trouble et me fait mal !

LE SERPENT.

Hélas ! je t'ai déplu, j'eus tort, je me retire.

ÈVE.

Non! reste et réponds-moi.

LE SERPENT.

Que dois-je encor te dire?

ÈVE.

Dis tout ce que tu sais et comment tu l'appris.

LE SERPENT.

Je sais bien des secrets qu'ignorent vos esprits.
Ève, puisque tu veux que je te les révèle,
A tes ordres sacrés je vais être fidèle :
Apprends donc qu'Élohim... Mais j'aperçois là-bas
Adam chargé de fruits qui revient à grands pas.
Je m'éloigne; il le faut; je n'ai pas su lui plaire :
Tu le sais. Souviens-toi seulement de te taire.
Ce n'est qu'à ce seul prix que tu peux tout savoir;
Patiente un moment; je saurai te revoir.
Nous avons fait ensemble un pacte d'alliance.
A bientôt. Je t'attends sous l'arbre de Science.

ÈVE.

Adam revient; cachons à sa sérénité
Le trouble et le souci de mon cœur agité.

ADAM.

J'ai choisi les rameaux qu'inclinait vers la terre
Le poids de ces fruits mûrs; prends et te désaltère,

Regarde! d'un côté leur duvet plus vermeil
Semble garder encor l'empreinte du soleil.

ÈVE.

Viens t'asseoir près de moi; viens! je veux que tu cueilles
Comme moi ces beaux fruits qui brillent sous leurs feuilles.
Ta course au grand soleil vient de mouiller ton front;
Prends ces fruits parfumés; ils te rafraîchiront.

ADAM.

Qu'il est doux sur les bords du fleuve qui murmure,
Assis parmi les fleurs dans l'ombre et la verdure,
De boire en paix le suc de ces fruits savoureux!
Qu'il est doux d'être aimé, d'aimer et d'être heureux!

ÈVE.

Oui, ce bonheur est doux, quand rien ne trouble encore
Cette suave paix d'une âme qui s'ignore.
— Mais, dis-moi : n'est-ce pas une erreur de mes sens?
Les cieux sont-ils toujours aussi resplendissants?
Le jour baisse, il me semble, et je sens la lumière
D'un éclat moins ardent effleurer ma paupière.

ADAM.

Non, tes yeux jugent mal. Le soleil radieux
Sans les quitter jamais parcourt sans fin les cieux.
— Mais qu'as-tu? quel penser dans ton âme s'élève?
Quelque chose te trouble et t'agite, ô mon Ève!
Au lieu de savourer ces fruits et leur doux miel,
Tu soupires tout bas en regardant le ciel.
Qui peut fixer ainsi tes regards dans l'espace?

ÈVE.

Sur nos fronts, dans l'air bleu, vois-tu ce point qui passe?
Il glisse sur le ciel comme un nuage obscur.
Qu'est-ce donc? le sais-tu?

ADAM.

Ce point qui fend l'azur,
C'est l'essaim voyageur des grands cygnes sauvages.

ÈVE.

Où vont-ils donc ainsi?

ADAM.

Chercher d'autres rivages.
Dieu les fit pour voler dans l'espace sans fin.
Un sûr instinct les pousse et les guide en chemin.
Sans crainte et sans repos ils traversent les nues
Et vont chercher au loin des rives inconnues.

ÈVE.

Le monde est donc bien grand?

ADAM.

Oui, mais Dieu qui le fit
Nous a donné l'Éden et l'Éden nous suffit.
Renfermons nos désirs dans le jardin céleste.
Le bonheur est ici; que m'importe le reste?

ÈVE.

Adam, regarde encore! Adam, ne vois-tu pas
Le soleil sans rayons qui descend tout là-bas?

Derrière ces massifs de la verte colline
Ne vois-tu pas son front qui pâlit et s'incline?
Il descend! il descend! il tombe à l'horizon.
Adam, un trouble étrange envahit ma raison;
Parle-moi, viens tout près, mets ta main dans la mienne;
Que j'entende ta voix, que ton bras me soutienne!
J'ai peur. Adam, Adam, qu'allons-nous devenir?
Est-ce qu'avec le jour le monde va finir?

ADAM.

Ne laisse pas aller ton âme à tant de crainte.
La lumière du jour n'est pas encore éteinte.
Regarde à l'horizon ce nuage vermeil;
Il ne fait que voiler la face du soleil.
L'astre va reparaître et, reprenant sa route,
Dissipera cette ombre et chassera ton doute.

ÈVE.

Il ne reviendra pas! Non, c'en est fait du jour.
Le ciel plus morne encor sur nos têtes s'abaisse.
Le nuage pâlit et s'éteint sans retour.
Dans l'Éden consterné l'ombre devient épaisse;
Seul, le fleuve, roulant des plaintes avec lui,
Garde encore un reflet du jour qui s'est enfui.

ADAM.

Oui, le soleil n'est plus; la lumière indécise
Se voile lentement sous une vapeur grise;
Dans l'Éden et dans l'air tout est silencieux...
Pourquoi donc le soleil a-t-il quitté les cieux?

ÈVE.

Vois! tout semble mourir en perdant la lumière;
Les oiseaux ont cessé leurs chants dans la clairière;

Nul n'ose plus dans l'air aventurer son vol,
Et la fleur tristement s'incline vers le sol.
Un frisson de terreur, une angoisse secrète
Passe dans l'air muet et la brise s'arrête.
Adam, n'en doute plus, c'est la mort, c'est la mort!
Déjà les animaux résignés à leur sort
Se sont tous retirés au fond de leurs asiles,
Et dans l'épais gazon se couchent immobiles.
Tout devient morne, froid, sombre et silencieux;
Je sens ma voix tomber et se fermer mes yeux;
Je ne sais quel besoin de repos me pénètre;
Une étrange langueur s'empare de mon être...
Laisse-moi reposer ma tête sur ton sein,
Adam, et que ta main ne quitte pas ma main!

ADAM.

Eh bien, si c'est la mort, qu'elle nous laisse ensemble,
Et mon cœur la verra venir sans qu'il en tremble!
Je bénirai toujours Dieu de m'avoir prêté
La vie et son bonheur, l'Éden et sa beauté.
Quand je n'aurais connu que cette seule ivresse
De sentir sur mon cœur ta tête enchanteresse,
J'aurais vécu, chère Ève! et je mourrais en paix!
— Mais à travers le cèdre et ses rameaux épais
Ne vois-tu pas au ciel une clarté subite?...
C'est un ange. Son vol vers nous se précipite.
Il descend; le voici. Que son regard est doux!
Sans doute, c'est la mort qui vient du ciel vers nous.

L'ANGE.

Pourquoi vous troublez-vous? Quittez ces craintes vaines,
Laissez la paix rentrer dans vos âmes sereines :
Je ne suis pas la mort; je suis l'ange de Dieu
Que pour vous rassurer il adresse en ce lieu.

Cette ombre qui descend au milieu du silence,
C'est le jour qui finit, c'est la nuit qui commence;
La nuit qui sur le monde et sur l'Éden voilé
Fait briller les splendeurs de son ciel étoilé,
Pour que l'homme un instant puisse entrevoir dans l'ombre
Du trône d'Élohim les majestés sans nombre,
Et goûter du sommeil cette molle langueur,
Cet oubli qui descend sur les sens et le cœur.
Voyez! l'Éden entier profite de la trêve;
Tout dort. Livrez-vous donc aux voluptés du rêve.
Dans le chaste abandon d'un long embrassement
Sur votre lit de fleurs reposez mollement;
Et demain, aux doux bruits du monde qui s'éveille,
Le soleil renaissant dans l'aurore vermeille
Vous rendra cet Éden qui vous parut si doux.
La mort que vous craignez n'est pas faite pour vous.
A la voix d'Élohim soyez toujours fidèles,
Et vous vivrez sans fin à l'ombre de nos ailes.
Seule, troublant le monde et changeant votre sort,
La désobéissance amènera la mort.

1858.

PROMETHÉE DELIVRÉ

TRAGÉDIE

PERSONNAGES

PROMÉTHÉE. — JUPITER. — VULCAIN. — MERCURE. — L'OCÉAN.
CHŒUR DES OCÉANIDES. — CHŒUR DES DIEUX.

La scène est au sommet du Caucase.

ACTE PREMIER

PROMÉTHÉE.

L'Orient va blanchir; l'aube, incertaine encore,
N'entr'ouvre qu'à demi le palais de l'Aurore.
La mer, comme un miroir terni par la vapeur,
Confond avec le ciel son horizon trompeur;
Rien ne s'éveille au loin. Les pâles Néréides
Dorment sous le cristal de leurs grottes humides...
Comme la nuit est longue à qui souffre! Le jour
Semble alors un ami qu'on bénit au retour.
Pour moi, qui du sommeil ignore le dictame,
La lumière suspend au moins les maux de l'âme,
Et, malgré Jupiter, quelque adoucissement
Se glisse dans l'horreur de mon long châtiment.
Sur cet affreux rocher, aux confins de la terre,
Le tyran m'a cloué plus près de son tonnerre.
Mais avant les mortels, avant même les dieux,

Je reçois, ô soleil! tes regards radieux.
Ils sèchent sur mon front la perfide rosée
Que les vents de la nuit ont sur moi déposée;
Et tes baisers de feu dans mon corps languissant
Font circuler la vie et comme un nouveau sang.
Lève-toi, lève-toi! voici ma délivrance;
Voici le jour promis à ma longue souffrance,
Où Jupiter tremblant de son trône incertain
Descendra pour toujours à la voix du Destin.

O vents ailés! rochers! mer aux vagues sans nombre!
Précipices où l'œil plonge éperdu dans l'ombre!
Aigles qui bâtissez vos aires à mes piés,
Sur ces rocs de granit sans cesse foudroyés!
Nuages qui dans l'air voguez à pleines voiles,
Et toi, divin Éther, tout parsemé d'étoiles
Qui, lorsque sur leur mont les dieux sont endormis,
Semblent me regarder comme autant d'yeux amis!
Et vous, filles des eaux, blanches Océanides,
Qui déplorez des dieux les rigueurs déicides,
Et, malgré le courroux de mes durs oppresseurs,
Chaque jour accourez vers moi comme des sœurs!
Vous tous, témoins émus de mon affreux supplice,
Apprenez que mes maux vont finir! La Justice
N'est pas en vain ma mère; et les yeux étonnés
Vont voir passer l'empire à des dieux nouveau-nés.

CHŒUR DES OCÉANIDES.

Est-ce ta voix qui nous appelle
Du haut de ces rochers déserts?
O Titan! sublime rebelle!
A quoi bon tant de maux soufferts,
Si tes longs siècles de torture
Ne t'ont pas appris que l'injure

Ne fait qu'élargir la blessure
Et river de plus près tes fers?

Hélas! contre toute espérance
Le cœur espère à son insu.
L'espoir fait trêve à la souffrance.
Mais quand il est toujours déçu,
Écoute! ô vaincu magnanime!
Du Destin la pâle victime
De plus haut retombe à l'abîme
Qu'elle n'avait pas aperçu.

Mets donc un frein, ô Prométhée!
A l'orgueil de ces vains propos.
Que ton âme ardente, indomptée,
Apprenne à se taire à propos.
Songe que tant de haine irrite
Ces dieux au pouvoir sans limite,
Et que le Sort que nul n'évite
T'infligea ce mal sans repos.

PROMÉTHÉE.

C'est parce que je sais et parler et me taire
Que je parle à cette heure et réveille la terre;
C'est parce que je sais le secret du Destin
Que je salue ainsi les clartés du matin.
C'est le jour! c'est le jour qu'attendait ma vengeance,
Le jour longtemps prédit et savouré d'avance,
Qui se cachait confus dans les voiles du temps
Et qu'annonçaient aux dieux mes défis insultants.
O filles de Téthys! chœur plaintif et fidèle,
Qui montes de l'abîme et viens à tire-d'aile
T'asseoir au dur chevet de mon lit de granit
Pour consoler un dieu qu'un autre dieu punit!

Vous dont j'aime écouter les douces voix lointaines
Montant vers mes sommets avec le bruit des plaines,
O mes sœurs! que ma voix, pour cette fois du moins,
Ne trouve plus en vous d'incrédules témoins.
Le temps n'est plus d'user de détours ni de feinte;
Ainsi que je vous parle, écoutez-moi sans crainte :
Ce n'est plus un obscur et vain pressentiment
Qui m'agite les sens et l'âme en ce moment.
C'est l'austère science et l'âpre et longue étude
Qui vous parlent sans voile et sans incertitude.
Les jours de Jupiter sont comptés. Cette fois,
Je le sais, je le sens, je l'ai vu, je le vois.
De la chute des dieux j'ai reconnu les signes.
Le sceptre va passer entre des mains plus dignes,
Et tous les Olympiens vont descendre des cieux
Dans cet Hadès sans nom où tombent les vieux dieux !

CHŒUR DES OCÉANIDES.

Voilà mille ans et plus encore
Que tu nous prédis ce grand jour.
Les siècles n'ont rien fait éclore;
Et comme hier ton sang colore
Le bec de l'éternel vautour.

L'insulte a des suites amères;
Le calme sied à l'innocent.
O Titan! prends garde aux chimères;
Les dieux ne sont pas éphémères
Et Jupiter est tout-puissant.

PROMÉTHÉE.

Tout éternel qu'il soit, tout puissant qu'il se rêve,
Son heure est arrivée et son pouvoir s'achève.

Quoiqu'il tienne le monde encore sous sa main,
Dût son sceptre obéi partout jusqu'à demain
Épuiser sur mon corps sa rage inassouvie,
Tant que j'aurai dans l'âme un seul souffle de vie,
Ma voix, mon cœur, mon sang, chaque fibre crîra :
Jupiter le puissant, l'éternel, tombera!

CHŒUR DES OCÉANIDES.

Jupiter est des dieux le maître taciturne;
Comment tomberait-il?

PROMÉTHÉE.

Comme est tombé Saturne.

CHŒUR DES OCÉANIDES.

Hélas! toujours des changements!
Rien d'éternel, rien d'immuable;
Tout croule sur ses fondements.
Les dieux mêmes n'ont rien de stable,
Et dans un ordre irrévocable
S'écoulent donc comme le sable
Qui compte aux mortels les moments!

Dans ces catastrophes prochaines
Je ne vois qu'un sombre inconnu ;
Mais, dussé-je en porter les peines,
Le jour qui brisera tes chaînes
Sera pour moi le bienvenu.

PROMÉTHÉE.

Je suis plus vieux que vous et j'ai vu plus de choses ;
Le ciel comme la terre a ses métamorphoses.

L'immuable n'est pas où sont les passions,
Et l'Olympe a connu les révolutions.
Dans ce monde changeant où tout meurt et s'efface
Je reste le dernier des enfants de ma race ;
Et seul des immortels, dans ces jours oublieux,
Je me rappelle encor le temps des premiers dieux...
— O Saturne ! ô Titans ! dans vos mains souveraines
Du naissant univers vous avez pris les rênes ;
Et, rangeant sous vos lois les dieux et les mortels,
La Peur vous éleva le premier des autels.
Mais le temps à la fin ébranlant votre empire
Nous fit tomber du bien au mal, du mal au pire.
La force avait fondé votre règne d'un jour :
La force vous chassa de l'Olympe à son tour.
Et Jupiter n'a fait que prendre votre place
Pour aggraver le joug dont la terre était lasse.
— O Saturne ! ô Titans ! si mes bras insensés
De vos trônes d'ivoire et d'or vous ont chassés,
Que de fois j'ai maudit mon aveugle délire
Et l'heure où j'ai porté Jupiter à l'empire !
Hélas ! je combattais pour un noble dessein ;
Un espoir infini palpitait dans mon sein ;
Car je ne méditais votre chute profonde
Que pour reconquérir la liberté du monde !
Insensé ! le Destin tourne en dérision
Le rêve des grands cœurs et leur ambition.
J'espérais... et ma main fonda la tyrannie !
Le temps n'a pas laissé mon erreur impunie ;
Vous le voyez, j'expie au milieu des tourments
Mon vœu d'avoir des lois et des dieux plus cléments ;
Et j'apprends tous les jours par un affreux supplice
De quel prix un tyran paie un trop grand service.

Combien de fois, la nuit, sur cet affreux rocher,
O dieux vaincus ! j'ai vu vos spectres m'approcher,

Me jeter en passant un regard de colère,
Un rire tout chargé d'insulte à ma misère,
Puis ces mots aiguisés d'un sarcasme moqueur :
« Salut à Prométhée, à notre heureux vainqueur ! »
Et l'écho de ces monts riant dans les ténèbres
Répétait le salut de ces spectres funèbres,
Jusqu'à ce que le jour, revenant sur ces bords,
Chassât ces visions sans chasser mes remords.

CHŒUR DES OCÉANIDES.

J'entends au loin comme un bruit d'ailes
Frissonner dans l'air ébranlé ;
Quel visiteur nous portent-elles
Vers ce roc au front désolé ?
Regardez, ô mes sœurs fidèles !
Droit à ces cimes éternelles
Un dieu conduit son char ailé.

C'est l'Océan, c'est notre père,
Volons en chœur auprès de lui.
Mais un trouble secret l'altère.
Sur son front encor plus sévère
Je vois la trace d'un ennui.

L'OCÉAN.

J'ai laissé fuir les jours, les mois et les années,
Sans venir visiter tes douleurs enchaînées ;
O mon fils ! ne crois pas qu'en mon cœur affaibli
Ton nom soit recouvert des ronces de l'oubli.
Tu me méconnaîtrais. Toi qui lis dans les âmes,
Et pour qui l'avenir rayonne en traits de flammes,
Tu sais quel sentiment paternel et pieux

A retenu mes pas loin de ces tristes lieux.
A quoi bon contempler des douleurs sans remède
Et voir une infortune où l'on ne sait pas d'aide?
Puis, malgré les liens du sang ou l'amitié,
Il est dur pour un dieu d'inspirer la pitié!
La foudre qui frappa ton front d'un coup si rude
Autour de ton malheur a fait la solitude.
Mais j'ai besoin de toi. Nul dans les plis du temps
Ne sait mieux deviner les signes éclatants;
Car c'est toi qui créas l'art des sacrés auspices.
Prête-moi ta science et tes conseils propices.
Jamais ils ne m'auront plus servi qu'aujourd'hui,
En délivrant mon cœur d'un doute plein d'ennui...

Sur la mer d'Ionie, où, non loin des Cyclades,
Comme une fleur des eaux dorment les Échinades,
Une voix inconnue et s'élevant du bord
A jeté ce long cri : « Pan, le grand Pan est mort! »
Et soudain la clameur en écho triste et vague,
Comme un frisson du vent, glissa de vague en vague:
« Pan, le grand Pan est mort! » Et le vaste Archipel
Répondit à son tour à ce funèbre appel :
« Pan, le grand Pan est mort! » Et sur les mers tranquilles
Cette étrange rumeur passa d'îles en îles.
Puis, aussitôt, partout, des bords, des monts, des flots,
On entendit en chœur s'élever des sanglots,
Des plaintes, des soupirs, comme si la nature
Pleurait une invisible et secrète blessure.

Voilà ce qui me trouble et confond mes esprits;
Je n'ose approfondir et crains d'avoir compris.
Toi donc, qui des devins fut toujours le plus sage,
Dis-moi ce que contient cet effrayant présage.
Je savais, et je vois ce qu'un dieu peut souffrir;
Mais les dieux, les grands dieux peuvent-ils donc mourir?

PROMÉTHÉE.

Répète encor ces mots qui m'enivrent de joie
Et troublent le vautour qui me ronge le foie.
O mes pressentiments! vous triomphez enfin!
C'est le commencement, le signe de la fin.
Ah! combien ce moment rachète de souffrances!
Quelle ivresse de voir enfin ses espérances,
Comme un rêve animé qui survit au réveil,
Déployer devant tous leurs ailes au soleil!
Oui, le grand Pan est mort; Jupiter va le suivre.
Les dieux, grands et petits, n'ont plus qu'un jour à vivre.
Au livre du destin leur nom est effacé;
L'univers leur échappe et leur règne est passé.
Ah! pauvres insensés! ô risible délire!
Vous pensiez qu'une fois parvenus à l'empire,
Dans le monde charmé tout irait pour le mieux;
Que jamais l'avenir n'enfanterait de dieux;
Que n'ayant d'autre loi que votre seul caprice,
Vous pourriez vous passer de règle et de justice;
Enfin, que pour vous seuls arrêtant son essor
La fortune mettrait à sa roue un clou d'or?
O vainqueurs négligents! dieux à dure cervelle!
Vous ne saviez donc pas que tout se renouvelle,
Et que pour établir et fixer son pouvoir
Un tyran doit toujours tout voir et tout prévoir?
N'avez-vous donc pas vu qu'un enfant vient de naître,
Qui sera mon vengeur et notre nouveau maître;
Un dieu jeune et vainqueur, le dieu de l'avenir,
Qui ne saura qu'aimer, pardonner et bénir?
Avisez maintenant, s'il en est temps encore!
Cherchez ce nouveau dieu du couchant à l'aurore;
Visitez tous les coins de ce vaste univers;
Faites fouiller les cieux, faites sonder les mers!

Sous les dehors voilés de sa grandeur divine,
Moi seul je le pressens, moi seul je le devine.
Ah! ce n'est pas en vain que depuis trois mille ans
La fièvre et la douleur ont torturé mes flancs.
Durant ces longues nuits d'angoisse et d'insomnie
La méditation a trempé mon génie.
Le ciel, la terre, l'eau, l'air, les flots indiscrets,
Le silence des nuits, m'ont dit bien des secrets.
A force de plonger mes yeux dans les étoiles,
Des profondeurs du ciel j'ai soulevé les voiles,
Et seul de tous les dieux, lisant dans l'avenir,
Je sais ce qui va naître et ce qui doit finir.
Mais tu ne peux comprendre et partager ma joie.
Ce sont d'autres pensers où ton esprit se noie.
Tandis que je bénis le terme de mes maux,
Tu regrettes la vie et le sceptre des eaux;
A mes cris de bonheur ton cœur gonflé soupire.
O mon vieil Océan! retourne à ton empire.
Va, montre à Jupiter comment meurt un grand dieu.
Les moments sont comptés: laisse-moi seul. Adieu!

ACTE DEUXIÈME

MERCURE.

Des sommets de l'Olympe à cette cime austère
Je viens, fils des Titans! par l'ordre de mon père.
Ne crains rien. Aujourd'hui je n'apporte en ces lieux
Qu'un message de paix du souverain des dieux.
« Mercure, m'a-t-il dit, va trouver Prométhée.
« Par d'assez longs tourments sa faute est rachetée.
« Dis-lui que de lui seul il dépend en ce jour,
« Comme il sentit mon bras, d'éprouver mon amour.
« Je veux qu'entre nous deux tout le passé s'oublie;

« Ses chaînes vont tomber, sa peine est accomplie! »
C'est ainsi que parla le Roi de l'univers,
Et j'accours tout joyeux pour détacher tes fers.

PROMÉTHÉE.

Est-ce tout?

MERCURE.

Pas encor. Jupiter va te rendre
Tous les honneurs divins auxquels tu peux prétendre.
Bien plus, pour te prouver sa nouvelle amitié,
De l'empire suprême il t'offre la moitié.

PROMÉTHÉE.

A quel prix?

MERCURE.

Jupiter, pour prix de sa clémence,
Ne veut que les conseils de ta rare prudence.
Il t'appelle, sachant qu'il doit naître un danger,
A défendre un pouvoir qu'il te fait partager.

PROMÉTHÉE.

Et quel est ce danger?

MERCURE.

L'Olympe entier l'ignore.
Tout le pressent et rien ne le dévoile encore.
On dit qu'un dieu nouveau, fier, jeune, audacieux,
Va foudroyer l'Olympe et nous chasser des cieux.
Si quelque vérité dans ces rumeurs repose,
Toi seul peux le savoir; car tu sais toute chose.

PROMÉTHÉE.

Oui, je le sais; après?

MERCURE.

Après? Mais j'ai tout dit.
Ton silence me glace et ton air m'interdit.
Que veux-tu que j'ajoute et que je te répète?
Je suis de Jupiter le fidèle interprète.
Sans vaine flatterie et sans détour subtil,
Je t'annonce la paix, la fin de ton exil,
Ta nouvelle grandeur qui, du sein de l'abîme,
Te rend parmi les dieux ta place légitime.
Que veux-tu de plus net et de plus évident?
Que te faut-il encor? — Peut-être, ô dieu prudent!
Crois-tu que je t'éprouve, et, craignant quelque ruse,
Par ces discours flatteurs penses-tu qu'on t'abuse?
Mais non! Tu sais combien l'instant est sérieux;
Et je te parle au nom du souverain des dieux.
Que lui réponds-tu?

PROMÉTHÉE.

Rien.

MERCURE.

Rien? mais c'est impossible!
Tu ne peux pas garder ce silence impassible.
Tu te perds, Prométhée! et tu nous perds en vain.
Tu dois être animé d'un souffle trop divin
Pour voir d'un œil content la ruine commune.
Il est beau de braver les coups de la fortune,

De jeter sur ses maux un sourire moqueur,
Et, vaincu, de forcer au respect le vainqueur.
Mais, lorsque sur nos fronts le ciel se rassérène,
Quand l'Olympe nous rend sa faveur souveraine,
Accueillir ce retour d'un air morne et glacé,
Refuser d'être libre, heureux, c'est insensé!
Aux jeux de la fortune un sage s'abandonne;
Ainsi que la mauvaise il supporte la bonne,
Et, gardant dans les deux le calme intérieur,
A ces hasards changeants reste supérieur.
Montre donc que ton âme est restée assez haute
Pour pardonner aux dieux ton exil et ta faute.
Avec ton nouveau sort prends un esprit nouveau,
Et que tant de grandeur te trouve à son niveau.
Excuse ces conseils, qu'ils dissipent ton doute;
Et, partis de mon cœur, que ton cœur les écoute!

PROMÉTHÉE.

O rhéteur obstiné! ne m'as-tu pas compris?
Le silence est le plus éloquent des mépris.

MERCURE.

Le silence est muet. Il faut qu'on l'interprète.
A m'expliquer le tien qu'au moins ta voix se prête!

PROMÉTHÉE.

Ah! tu veux que je parle? Eh bien! je parlerai...
Écoute, et retiens-bien ce que je te dirai :
Va retrouver ton père et celui qui t'envoie.
Je le connais; dis-lui que s'il veut que je croie
A tous ces beaux discours, il devait par pudeur
Prendre parmi les dieux un autre ambassadeur.

N'es-tu pas le premier des conseillers perfides
Qui vota mon exil sur ces rochers arides?
De tout temps je t'ai vu, flatteur insidieux,
Exciter contre moi la colère des dieux;
Et tu viendrais, narguant ma juste défiance,
Entre ton père et moi signer une alliance!
Ah! s'il veut que j'oublie et pardonne mes maux,
Qu'il m'épargne avant tout l'aspect de mes bourreaux!
Qui? toi? me délivrer?... O dernier des esclaves!
Ta main en les touchant souillerait mes entraves.
Ta vue est un outrage, et tes traits odieux
Me rappellent trop bien la bassesse des dieux.
Ton souffle ambrosien puant la servitude
Trouble, en le corrompant, l'air de ma solitude.
Va-t-en! va dire aux dieux qui t'adressent à moi
Que je ris dans les fers de leur trop juste émoi.
J'ai dit; et maintenant, ô porte-caducée!
Ne tente plus en vain d'ébranler ma pensée.
L'Olympe impatient te réclame... Le temps
Paraît long à la peur qui compte les instants.

MERCURE.

Auprès d'un insensé toute insistance est vaine;
Je te laisse cuver ton orgueil et ta haine;
Mais tu pourras bientôt supplier à ton tour;
Les dieux n'ont pas encore abdiqué sans retour.

(Exit.)

CHŒUR DES OCÉANIDES.

Comme ton âme est irritée!
Hélas! hélas! tu me confonds!
On te dit sage, ô Prométhée!
Et c'est ainsi que tu réponds!

L'injure, le mépris farouche
S'élancent à flots de ta bouche,
Comme l'eau qui sort du rocher;
Et, t'obstinant dans ta misère,
Ta main repousse avec colère
Le bonheur qui vient te chercher.

Il est vrai : nous sommes des femmes;
La haine est un fardeau pour nous.
Rends-nous la paix chère à nos âmes.
Vois, nous embrassons tes genoux.
Laisse attendrir ta dure écorce!
En cédant tu montres ta force
Bien plus encor qu'en résistant.
Ouvre ton cœur à la clémence.
Hélas! souvent notre existence
Ne dépend que d'un seul instant.

Hâte-toi de le saisir! L'heure
Ne retourne point sur ses pas.
En vain le repentir la pleure :
L'occasion ne revient pas.
— O joie! une forme divine
Dans le fond du ciel se dessine
Et dirige son vol vers nous.
C'est sans doute encore un message.
Ah! promets-nous d'être plus sage
Et de l'accueillir sans courroux!

VULCAIN.

Prométhée, à mon tour, je descends sur la terre
Et viens te visiter sur ton roc solitaire,
Au risque d'éveiller tes sarcasmes sanglants;
Car c'est moi, c'est ma main qui te cloua les flancs.

Pourtant, ô dieu vaincu! rends-moi cette justice :
Si je fus ton bourreau, j'exécrai ton supplice;
Et c'est en détestant l'arrêt du Souverain
Que je t'ai dans les chairs enfoncé cet airain.
Sous l'inflexible joug malheur à qui ne ploie!
Ce jour-là, j'ai maudit l'art qui faisait ma joie.
Hélas! quand j'exerçais mes mains, je pensais peu
Que cet art servirait à torturer un dieu.

PROMÉTHÉE.

Aussi jamais des dieux, auteurs de mon supplice,
Mon esprit ulcéré ne t'a fait le complice.
J'ai bien assez souffert de mes vrais ennemis
Sans en chercher ailleurs qu'où le sort les a mis;
Et je sais trop combien l'injustice est amère
Pour ne pas l'éviter, même dans ma misère.
Je t'absous. C'est contraint par la nécessité
Que tu vins attenter sur ma divinité;
Du crime de tes mains ton âme est innocente.
Je n'ai pu l'oublier; ta douleur impuissante,
En me voyant subir ces tourments inhumains,
Laissa tomber des pleurs sur l'œuvre de tes mains.
Ces larmes dans mon cœur brisé par la souffrance
Firent germer alors l'immortelle espérance.
Au milieu de mes maux je compris en ce jour
Qu'une cause vaincue a tôt ou tard son tour;
Que la justice est lente et que la patience
Est la plus grande force et la seule science;
Et, calmé désormais par ce pressentiment,
J'ai compté sur les jours et j'attends mon moment.

VULCAIN.

Il vient; il est venu. Pourquoi ne pas le dire?
O Titan! tu le sais, je t'aime et je t'admire.

Tu ressens dans ton sein cloué par le milieu
Les tourments d'un mortel et la haine d'un dieu.
Mais ton âme a gardé son puissant équilibre
Et, comme avant ta chute, elle a su rester libre.
Des dieux qui t'ont vaincu triomphant à ton tour,
Tu voudras triompher de toi-même en ce jour.
Ramène dans l'Olympe ouvert par la clémence
La modération, fille de la prudence,
Et laisse avec tes fers que je vais délier
Le souvenir des maux qu'il est temps d'oublier.

PROMÉTHÉE.

Vulcain! n'approche pas. Retiens ton bras, arrête!
La réparation est-elle donc complète?
Tu l'as vu; mon accueil t'a montré sans détour
Qu'entre l'ami d'hier et le flatteur du jour
Je savais au besoin faire une différence.
Mais, certe, à plus haut prix je mets ma délivrance.
C'est un autre que toi qui pour me détacher
Viendra briser l'airain qui m'enchaîne au rocher.

VULCAIN.

Quel est-il? nulle main mortelle ou surhumaine
Ne pourrait seulement soulever cette chaîne.

PROMÉTHÉE.

Pourtant un Dieu puissant va venir sans retard
Faire tomber ces fers, merveille de ton art.

VULCAIN.

Prends garde! L'exilé se repaît d'espérances,
Et les illusions sont filles des souffrances.

PROMÉTHÉE.

Je sais voir du même œil et d'un esprit égal
Le mal qui sort du bien, le bien qui sort du mal.

VULCAIN.

C'est moi qui fis ton mal. Si ma main fut barbare,
Il est juste, il m'est doux que ma main le répare.

PROMÉTHÉE.

Mon mal vient de plus haut. Malheur à qui l'ourdit,
Et des larmes d'autrui s'enivre et s'applaudit!

VULCAIN.

Mais quand le repentir touche ces cœurs superbes,
Faut-il donc leur répondre avec des mots acerbes?

PROMÉTHÉE.

Il faut toujours, partout, craindre ses ennemis,
Et surtout quand le sort sous vos pieds les a mis.

VULCAIN.

Des mortels et des dieux ô le plus incrédule!
Que demandes-tu donc pour chasser tout scrupule?
Mercure t'a montré le souverain pouvoir
Ou Jupiter t'appelle et t'invite à t'asseoir.
Pour réparer tes maux, que son grand cœur déplore,
Il te rend tes honneurs, il les augmente encore.
Les vœux de tes amis ont été dépassés.
Que te faut-il encore? et n'est-ce pas assez?

O Titan! tu m'as vu pleurer sur ton supplice;
C'est qu'en te meurtrissant on blessait la justice.
Maintenant, si ton cœur ne veut pas pardonner,
La justice à son tour devra t'abandonner.
Écoute! Par ma voix tout l'Olympe t'adjure
D'oublier tes tourments et ta trop longue injure,
Et près de Jupiter, au ciel pacifié,
De prendre enfin le sceptre à tes mains confié.

CHŒUR DES OCÉANIDES.

Laisse-toi fléchir! la colère
Est une triste conseillère
Que le boiteux repentir suit.
C'est l'heure! Exauce, ô Prométhée!
Notre prière rejetée,
Et de cette offre répétée
Sache enfin recueillir le fruit!

PROMÉTHÉE.

Ainsi donc trois mille ans d'indicible amertume
S'envoleraient au vent comme un flocon d'écume!
Ainsi donc trois mille ans d'angoisses et d'affronts
Glisseraient sur mon cœur comme l'eau sur vos fronts!
Ces siècles de tourments ne seraient qu'un vain rêve,
Une vapeur légère, un rien qu'un souffle enlève!
Durant des jours sans trêve et des siècles sans fin
J'aurais souffert le froid, le chaud, la soif, la faim;
Ressenti tous les maux et toutes les misères
Qu'un mortel peut subir dans ses jours éphèmères!
Au spectacle effrayant de mon sein déchiré,
La Terre, l'Océan, l'Éther auraient pleuré;
Hormis les Olympiens, dans toute la nature,
Chaque être aurait gémi de ma longue torture;

Pour qu'un mot, un vain son vibrant dans l'air léger,
Me fasse oublier tout, et puisse tout changer!
Ah! ce n'est pas ainsi qu'un crime se répare!
Un abîme de maux de tes dieux me sépare,
Abîme que le sang de mon flanc épuisé,
Jour par jour, goutte à goutte, a lentement creusé;
Et nul mot n'est si grand, repentir ou clémence,
Qu'il suffise à combler cet intervalle immense.

Écoute, et, si ton cœur tremble à ta mission,
Que le vent porte au ciel mon imprécation!
Et vous, dieux que je hais, et toi, Terre que j'aime,
Entendez mon serment à cette heure suprême!
Je jure par les maux qu'ici-bas j'ai soufferts,
Par les dieux de l'Olympe et les dieux des Enfers!
Je jure par ces lieux témoins de mon supplice,
Par Némésis la lente et sa sœur la Justice!
Je ne révélerai le mot de l'avenir
Que lorsque Jupiter aura daigné venir
Lui-même le chercher sur ce roc solitaire;
Et là, devant ces flots, ces monts et cette terre,
Escorté de sa cour d'esclaves couronnés,
A la face des cieux déserts et consternés,
Que le maître des dieux, des mortels et du monde,
Relevant de ce roc, que mon sang pur inonde,
Ces membres qu'ont meurtris ses ordres inhumains,
Ait détaché ces fers lui-même, de ses mains.
C'est la condition, c'est la loi que j'impose,
Sinon, comme le sort, ma bouche sera close;
Et j'attendrai riant et sûr de l'avenir
Le moment où son règne et mes maux vont finir.

VULCAIN.

Le sage, en tous les temps, même quand il commande,

Aux chances de succès mesure sa demande.
La tienne va heurter un intraitable orgueil,
Et mon cœur affligé craint d'en prévoir l'accueil.
Jupiter est heureux, il règne, et la puissance,
Loin d'amollir son cœur, l'a trempé de constance;
Lui seul de tous les dieux, dans cette extrémité,
Garde encor son orgueil et sa sérénité.

PROMÉTHÉE.

Eh bien! je briserai cet orgueil indomptable
Comme de ce granit mon pied foule le sable.

VULCAIN.

Il périra debout, sur son trône, en vrai roi,
Plutôt que de fléchir les genoux devant toi.

PROMÉTHÉE.

Qu'il en soit donc ainsi! Nous périrons ensemble.
Que le même destin, s'il le veut, nous rassemble!
Qu'aurai-je à regretter? ces fers et ces tourments?
Mais lui perd la puissance et ses enivrements.

VULCAIN.

Ainsi, pour satisfaire une haine mesquine,
Toi, fils des dieux et dieu! malgré ton origine,
Tu veux dans ta ruine entraîner tous les dieux,
Et, pouvant les sauver, t'abîmer avec eux!

PROMÉTHÉE.

Au principe du mal que ton esprit remonte!
C'est à Jupiter seul qu'est la faute et la honte.

Dans tant de vains discours à quoi bon s'égarer?
Il a fait tout le mal, il doit le réparer.

VULCAIN.

Il est le roi des dieux, leur guide et leur refuge,
Et de sa dignité lui seul est le vrai juge.

PROMÉTHÉE.

Comme lui, mieux que lui le malheur m'a fait roi.
Je ne demande rien; il a besoin de moi.

VULCAIN.

Puisque tu ceins ton front du royal diadème,
Montre des sentiments dignes du rang suprême :
Si l'on n'est le plus grand il faut l'abandonner.
Change ton cœur, oublie et sache pardonner.

PROMÉTHÉE.

Jupiter ne m'a point pardonné, que je sache.
Jusqu'à ce jour son bras m'a frappé sans relâche.
S'il semble mettre un terme à sa sévérité,
C'est qu'il sait obéir à la nécessité.
Il a peur. C'est le sort, non lui qui me délivre.
Il m'a donné l'exemple et je saurai le suivre;
C'est à moi maintenant d'être enfin le plus fort.
Je fais comme il a fait; qu'il subisse le sort!

VULCAIN.

Il est d'un noble cœur de dompter sa nature;
Il est beau d'exercer le pardon de l'injure,

Et, quel que soit l'excès du mal qu'ils aient commis,
De couvrir de bienfaits ses plus fiers ennemis.

PROMÉTHÉE.

J'ignorais que l'Olympe eût de telles maximes,
Et qu'il fût parmi vous des cœurs si magnanimes.
Certes, si je pouvais être encore incertain,
Ce signe m'apprendrait le secret du destin.
Ce mot seul suffirait pour lever les scrupules,
Et pour ouvrir les yeux même aux plus incrédules.
Quoi! l'Olympe bégaie un langage étranger!...
Un nouveau jour se lève et les temps vont changer.

VULCAIN.

Je le vois, l'ironie et son amer sourire
Font palpiter ta lèvre. Adieu, je me retire.
Je crains de t'irriter par de plus longs discours;
J'irais contre mes vœux et le but où je cours.
D'ailleurs, l'Olympe attend ta réponse suprême,
Et je vais la porter à Jupiter lui-même.
Adieu! Si tout à l'heure un mot peu mesuré
A blessé ton esprit, c'est bien contre mon gré.
Pardonne-moi; mon cœur qui t'aime le renie.
Tu le sais, je ne suis qu'un inculte génie.
Ma langue est inhabile à flatter les humains.
Tout mon esprit, mon art résident dans mes mains.
Si Jupiter pour toi m'a donné ce message,
Ce n'est pas que je sois plus habile ou plus sage;
C'est parce qu'il pensait que tu recevrais mieux
Le seul dieu qui t'aima toujours parmi les dieux.

Et vous, filles des eaux, dont la voix caressante
Berce sans la calmer sa douleur incessante,

Adieu! Que vos doux chants, comme la vague en pleurs,
Rafraîchissent son front brûlé par les douleurs!

(Exit.)

ACTE TROISIÈME

VULCAIN.

Je reviens de l'Olympe, et, messager fidèle,
Je t'apporte joyeux une bonne nouvelle :
Ton audace a vaincu, ton orgueil a raison.
Jupiter se résigne à ta condition.
Devant ton ascendant tout s'incline et tout cède;
Il vient, et d'un instant ici je le précède.

PROMÉTHÉE.

Comment donc ce prodige a-t-il pu s'accomplir,
Et son orgueil de fer à ce point s'assouplir?

VULCAIN.

Peut-être mon devoir serait-il de me taire,
D'essayer de cacher à tes yeux ce mystère.
Mais ton esprit de tout perce la profondeur :
L'habileté suprême est encor la candeur.
Apprends donc, ô Titan! qu'à cette heure dernière
Il t'arrive un nouvel et grand auxiliaire :
C'est le Destin. — Les dieux t'attendaient avec moi;
Mon retour remplit donc leurs cœurs d'un vague effroi.
Ils comprenaient enfin la grandeur de la crise;
L'Olympe, à mon récit, se trouble et se divise.
Jupiter seul est calme et muet. A la fin
Il se lève; on se tait : « Consultons le Destin,

« Dit-il; que son arrêt sois notre loi suprême.
Je serai le premier à l'accepter moi-même. »
Le Destin, consulté, répondit en ces mots :
« Prométhée aujourd'hui doit voir finir ses maux.
Qu'au salut général tout autre intérêt cède.
Lui seul sait le danger; lui seul sait le remède. »

PROMÉTHÉE.

Et qu'a fait Jupiter alors?

VULCAIN.

Calme et serein,
Jupiter a montré l'âme d'un souverain.
Jamais la majesté n'eut d'éclat plus céleste,
Et jamais sa grandeur ne fut plus manifeste :
« Obéissons, dit-il, puisqu'il faut obéir;
Résister au Destin, ce serait vous trahir,
Et trahir avec vous les intérêts du monde.
Seul l'insensé s'obstine où nul ne le seconde.
Pour vous j'ai résigné mon empire à moitié;
J'abdique encor mon âme et mon inimitié.
Le sacrifice est grand et complet, je l'avoue,
Mais au salut de tous un vrai roi se dévoue. »
C'est ainsi qu'il parla... Mais du ciel azuré
Le voici qui descend par l'Olympe entouré.
Ses nobles sentiments seront mieux dans sa bouche;
Qu'au moins tant de grandeur te convainque et te touche!
En magnanimité ne sois pas surpassé,
Et qu'à jamais l'oubli dévore le passé!

CHŒUR DES OCÉANIDES.

O jour de paix et de clémence,
Qu'il nous faudra toujours bénir,

Où la concorde recommence
Et nous assure l'avenir!

Quels que soient les dangers terribles
Dont nous menace le Destin,
Les dieux unis sont invincibles
Et leur règne n'a plus de fin.

PROMÉTHÉE, à part.

Oui, les voilà, ces dieux que mon âme déteste.
Je reconnais de loin toute la cour céleste :
L'orgueilleuse Junon, Neptune et son trident,
Mars au front déprimé, Minerve à l'œil prudent,
Mercure avec Iris, l'Amour près de sa mère,
Sûr d'un pouvoir que rien ne peut rendre éphémère;
Au centre, Jupiter, la foudre dans ses mains,
Sème au loin la terreur sur les pâles humains,
Et rien qu'en agitant la tête ou les épaules,
Croit encore ébranler la terre sur ses pôles.
Assis sur un nuage environné d'éclairs,
Ils descendent du ciel et traversent les airs
Pour abaisser leurs fronts au niveau de mes chaînes...
O triomphe! — Mais non, tais-toi, cœur gros de haines,
Fais silence, et contiens encore un seul moment
L'élan de ton bonheur et ton ressentiment!
Que les dieux en entrant dans cette solitude
Ne trouvent qu'un captif dans sa morne attitude.
La nue approche; au loin l'air en est obscurci;
Le Caucase se voile; ils viennent; les voici.

CHŒUR DES DIEUX.

O pâle Prométhée! ô céleste victime!
Ton destin est enfin rempli.

Tu vois quel sentiment fraternel nous anime.
Que le passé soit accompli!
Tes chaînes vont tomber, et Jupiter lui-même
Vient t'offrir la moitié de l'empire suprême;
Le reste appartient à l'oubli.

Accueille donc nos chants d'espoir et d'allégresse,
O Titan! reviens parmi nous!
Après les jours de peine et d'amère détresse
L'Olympe doit sembler plus doux.
Tous nos cœurs sont à toi; que ton âme divine
Pour l'ennemi commun que ton œil seul devine
Garde sa haine et son courroux!

JUPITER.

Pour le salut des dieux, du monde et de l'empire,
Prométhée, à tes vœux, j'ai bien voulu souscrire.
Me voici. Que veux-tu?

PROMÉTHÉE.

Tu le sais : que ta main
Me détache du roc et brise cet airain.

JUPITER.

Tu pouvais demander un plus grand sacrifice;
Ma main se prêtera sans peine à cet office.
Toi, Vulcain, viens m'aider; car ton art seulement
Peut briser cet airain dur comme un diamant.

VULCAIN.

Avec quel autre cœur et quel bras plus rapide
Que quand je le rivai sur ton sein intrépide,

Ne vais-je pas briser ces fers que je t'ai mis!
Prométhée, il est doux de sauver ses amis.
A l'œuvre, à l'œuvre donc!

(A Jupiter.)

Soulève cette chaîne
Que sur ses flancs meurtris son poids trop lourd entraîne,
Tandis qu'en employant la lime et le marteau
J'en ferai sous mes doigts éclater un anneau.
— Bien, c'est fait. Maintenant de sa terrible étreinte
Dégageons ces deux bras qui gardent son empreinte;
Puis, les pieds; arrachons du sein en dernier lieu
Ce clou qui le fixait au roc par le milieu.
— Hélas! quelle béante et terrible blessure!
Voilà donc quelle était ta constante torture!
Mais tout cesse, tes maux et ta captivité.
Titan, respire enfin l'air de la liberté!

JUPITER.

Lève-toi! prends ma main que je tends à la tienne;
Car pour tes premiers pas il faut qu'on te soutienne.
Viens, quitte cet aspect morne et silencieux.
Laisse-moi voir tes yeux et ton cœur dans tes yeux.
Pourquoi baisser la tête et rester immobile?
Parle et relève-toi.

VULCAIN.

Pas d'instance inutile;
Il vaut mieux le laisser à lui-même un moment.
Vois! il secoue enfin son engourdissement.
Son corps brisé ressent une stupeur pareille
A celle d'un mortel qu'en sursaut on réveille.
Le voilà qui revient à lui-même; il s'assied;
Car il ne peut encor se fier à son pied.

L'air libre l'étourdit; son sein gonflé soupire;
Il porte les deux mains à son front et respire...
Hélas! depuis combien de temps le pauvre dieu
N'a pas pu dans ses mains poser sa tête en feu!
Mais il rouvre à la fin ses yeux à la lumière;
Il relève la tête et rejette en arrière
Ses longs cheveux flottants que l'air va dérouler;
Il étend ses deux bras... Silence! il va parler.

PROMÉTHÉE.

O lumière du jour! ô voûtes azurées!
O mondes qui peuplez les plaines éthérées!
Vents à l'aile rapide et qui soufflez toujours,
Comme dans le néant tombent sans fin nos jours!
Je suis donc libre enfin! Ah! toute créature
Qui n'a pas eu le corps et l'âme à la torture
Ne peut pas soupçonner et comprendre en son cœur
L'immensité qui tient dans ce seul mot : bonheur.
Ah! celui qui n'a pas subi la servitude
Et senti frémissant toute sa turpitude;
Celui qui n'a pas vu la gangrène envahir
Le moelle de ses os et son cœur le trahir;
Qui, sagesse ou bonheur, sut toujours rester libre,
Ne sait pas quel éclair glisse dans chaque fibre,
Quand le pauvre captif par l'espoir déserté
Entend passer dans l'air ce cri de liberté!

JUPITER.

Tu n'es pas seulement libre de corps et d'âme;
La puissance t'attend; mon trône te réclame.
Viens combattre avec moi notre ennemi commun;
Lève-toi, prends ma main et ne faisons plus qu'un.

PROMÉTHÉE.

Et toi, sœur de mes maux, ô Terre infortunée!
Aux misères d'en bas à jamais enchaînée!
D'injustice et d'erreur triste et flottant séjour,
Vois! les dieux m'ont enfin délivré dans ce jour;
Mais toi, que foule aux pieds leur haine ou leur colère,
Quel dieu prendra pitié de ta longue misère,
Et, brisant les liens de ton joug imposteur,
Se fera notre juge et ton libérateur?

Pauvres humains! la vie est pour vous un supplice,
Une arène où le pied à chaque pas vous glisse
Dans les larmes, le sang, la sueur du combat.
Au sein des rangs pressés malheur à qui s'abat!
Sans yeux, sans cœur, sans frein, la multitude roule
Et s'élance à son but comme un torrent qui coule,
Sans voir le malheureux qu'elle écrase en passant.
Qu'importe que tu sois meurtri, couvert de sang?
Esclave, allons, debout! que ta course s'achève;
Traîne-toi, marche ou cours! Il faut aller sans trêve
Et subir jusqu'au but les flagellations
De tes plus vils besoins et de tes passions.
— Et ce but, quel est-il? formidable pensée!
Sous les pas haletants de la foule insensée
Tout à coup il s'entr'ouvre un abîme béant,
Où la mort dans la nuit trône avec le néant!
Là, vainqueurs et vaincus tombent tous pêle-mêle;
Puis, l'oubli couvre tout de son ombre éternelle!
Et c'est la vie! O Terre! entre tes bras sanglants
Pourquoi donc étouffer sans cesse tes enfants?
Pourquoi durant le cours de leur vie éphémère
Ne pas leur tendre au moins le doux sein d'une mère,
Et jeter sur ces yeux qui ne verront qu'un jour

Un voile de bonheur, d'espérance et d'amour?
Mais non! tu te complais à te montrer marâtre.
Tu fais asseoir le froid, la faim près de chaque âtre.
La sueur doit baigner chaque épi des moissons.
Le sang doit acheter le moindre de tes dons!
Ah! ce n'est pas le sort que mon âme de frère
Rêvait pour vous, enfants de cette froide mère!
Mais j'étais seul, hélas! et seul contre les dieux;
Je n'ai pu qu'alléger votre joug odieux,
Et, vous léguant le feu, les arts et mon audace,
D'un céleste ferment animer votre race.
C'est mon crime, ô mortels! Je l'ai bien expié!
Les dieux, en vrais tyrans, ont été sans pitié.
Pour avoir trop aimé la terre et la justice,
L'Olympe, à mon forfait égalant mon supplice,
M'infligea sans mesure et pour mieux me navrer
Tous les maux dont mon cœur voulait vous délivrer!

JUPITER.

Ton âme à ces pensers ne doit plus être ouverte.
Prends ma main; je te l'ai depuis longtemps offerte.
Ce n'est pas le moment de songer au passé;
Ma présence en ces lieux doit l'avoir effacé.
Avec trop de périls le présent nous réclame
Pour perdre en de vains mots la vigueur de ton âme.
J'ai détaché tes fers et j'attends les effets
Du pacte qui nous lie et des pas que j'ai faits.

PROMÉTHÉE.

Qui me parle? Une voix a frappé mon oreille!

JUPITER.

C'est ma voix, ô Titan! qu'enfin elle t'éveille!

C'est moi; c'est Jupiter (peux-tu donc l'oublier?)
Qui, selon ton désir, viens de te délier.

PROMÉTHÉE.

Toi, Jupiter? mais non; tu m'éprouves sans doute.
Ce n'est pas Jupiter que je vois et j'écoute.
Il n'aurait pas subi ce pacte humiliant;
Il ne me tendrait pas la main d'un suppliant.
La modération sur ta face est empreinte;
Je vois même à ton front la pâleur de la crainte...
Non, tu n'es pas le dieu que je connais trop bien.
Il n'oserait poser son regard sur le mien.
L'injustice, la haine et son ingratitude
L'exilent à jamais de cette solitude.
Il sait bien n'y trouver pour légitime accueil
Qu'un mépris écrasant plus fort que son orgueil.

JUPITER.

Malheureux! où t'emporte une aveugle furie?
Quoi! ton âme s'abaisse à tant de fourberie!
Que devient donc l'honneur, la foi, la probité?
Tremble! on ne brave pas Jupiter irrité.

PROMÉTHÉE.

Ah! je te reconnais! ton masque tombe à terre,
Et laisse voir ton âme et ton vrai caractère.
La menace à la bouche, implacable, orgueilleux...
Je reconnais enfin le souverain des dieux.
Cette feinte douceur, ce front qui s'humilie,
Cette abnégation, cette main qui délie,
Ce retour du mensonge et de l'iniquité
Aux notions du juste et de la vérité;
Cette force qui sait se régler et se vaincre,

Étonnaient mon esprit sans pouvoir me convaincre.
C'était un Jupiter inconnu jusqu'alors.
Quel dieu t'eût soupçonné sous ces humbles dehors?
Il faut qu'en foudroyant ton cœur pusillanime
La terreur t'ait fait voir sous tes pieds un abîme,
Pour changer, même une heure, à ce point tes esprits.
Mais quel aveuglement! Quoi! tu n'as pas compris
Que tu ne pouvais plus exploiter ma misère
Et te servir de moi comme au temps de ton père,
Quand, malgré les Titans et le reste des dieux,
Je combattis Saturne et le chassai des cieux?
Je sais trop maintenant la part de ton complice:
A qui te donne un trône il échoit un supplice.
Ah! je l'ai mérité, puisque dans ma candeur
J'ai cru que le pouvoir t'apprendrait la grandeur.
Sans doute tu t'étais complu dans l'espérance
De me voir énervé par ma longue souffrance,
Comme ces vieux captifs longtemps martyrisés
Dont l'âme s'est éteinte avant leurs corps brisés:
Vrais sépulcres vivants de leur esprit débile
Qui traînent au grand jour leur liberté sénile.
Mais dans les fers mon âme, au lieu de s'énerver,
Mieux que vous dans l'Olympe a su se conserver.
Aux grands cœurs la souffrance est comme un feu céleste
Qui sépare l'or pur et consume le reste.
Ton captif, Jupiter, n'a pas souffert en vain.
Au feu de mes douleurs attisé par ta main
Toute mon énergie et mon intelligence
N'ont au fond du creuset laissé que la vengeance.
Cette heure doit payer des siècles de tourments,
Et j'en veux savourer les rapides moments.
Quand le tigre affamé se jette sur sa proie,
Son œil dévore avant que sa griffe ne broie;
Et j'éprouve une étrange et sombre volupté
A voir sous mes regards trembler ta lâcheté!

JUPITER.

Misérable ! à la fin ta coupable insolence
A tous mes sentiments fait trop de violence.
Ce sceptre, que tu crois défaillant dans mes mains,
Va te montrer sa force en te brisant les reins ;
Ces chaînes dont tes flancs portent encor la trace
A ma voix dans tes chairs vont reprendre leur place ;
Pour punir tant d'astuce et l'oubli des serments
Je saurai bien trouver quelques nouveaux tourments ;
Et la Terre, en voyant châtier le blasphème,
Rapprendra le respect qu'on doit au rang snprême,
Tandis que dans tes fers, ô captif insensé !
Tu maudiras le jour où tu m'as offensé.

PROMÉTHÉE.

Je le bénis cent fois, au lieu de le maudire ;
Car c'est le jour et l'heure où tu perdras l'empire.
Tu crois vivre et régner comme par le passé ;
Mais tu n'es plus qu'une ombre, un fantôme effacé,
Que la terre repousse et que le ciel renie.
Tu peux douter encor de ta lente agonie,
Mais je la suis des yeux ; car seul je vois ton sort,
Et l'invisible Dieu qui t'apporte la mort.

JUPITER.

Avant de perdre ainsi la vie et mon royaume,
Je t'apprendrai du moins ce que peut un fantôme.
Holà ! Vulcain, Mercure et Mars, jetez-vous tous
Sur l'insolent captif qui s'est joué de nous !
Remettez-lui ses fers et qu'un mal sans relâche
Le force à révéler le secret qu'il nous cache.

VULCAIN.

O Jupiter! crois-moi, ce n'est pas le moment
D'écouter ta colère et ton ressentiment.
Tu le sais, rien n'a pu faire hésiter mon zèle;
Tu n'eus jamais de fils ni d'ami plus fidèle.
Je te l'ai bien prouvé, quand, malgré mes regrets,
J'enchaînai Prométhée à ces affreux sommets.
Mais le temps change tout; en bornant ta puissance
Il semble mettre un terme à notre obéissance.
A ta colère aveugle en aveugle obéir,
Ce serait vainement te perdre et nous trahir.
Le Destin a parlé : Prométhée est le maître.
Lui seul de tous les dieux peut nous sauver peut être;
Et ma main séchera plutôt que de toucher
Celui que de ce roc je viens de détacher.

CHŒUR DES DIEUX.

O Vulcain! la sagesse a parlé par ta bouche,
Nous partageons tes sentiments.
Le moment est passé de la haine farouche
Et des éternels châtiments.
Eh! comment pourrions-nous de nos mains parricides
Lier sur ces sommets arides
Le bras qui peut sauver nos trônes chancelants?

Puisque dans cet instant le Destin t'abandonne,
Il faut céder, ô Jupiter!
C'est la Nécessité qui parle et qui l'ordonne.
Sans doute obéir est amer;
Mais la Force en ce monde est la raison suprême;
Et le maître des dieux lui-même
Doit incliner le front sous son sceptre de fer.

PROMÉTHÉE.

Tu l'entends, Jupiter? Il faut courber la tête.
Ces voix t'ont condamné ; ta ruine s'apprête.
Tes pâles courtisans désertent ton malheur :
Le parti des vaincus ne fut jamais le leur.
La puissance t'échappe et ton sceptre débile
N'est plus, même à leurs yeux qu'un hochet inutile.
La trahison des dieux te livre à ma merci.
Sur ce roc que ta foudre a tant de fois noirci
Je pourrais à mon tour te charger de ces chaînes,
Et te faire éprouver ma torture et mes peines.
Mais ce serait souiller ces lieux où j'ai souffert;
Et d'ailleurs l'avenir te garde un autre enfer.

CHŒUR DES DIEUX.

O maître souverain et des dieux et des hommes,
Seul dieu dont l'esprit soit divin,
O Prométhée ! écoute et regarde ! Nous sommes
A tes pieds, ô sacré devin !
Ne nous repousse pas à cette heure dernière,
Et touché par notre prière,
Dis-nous cet avenir que cache le Destin !

PROMÉTHÉE.

Voici votre avenir, ô dieux pusillanimes !
L'effroi qui vous porta de l'Olympe à ces cimes
N'est pas un vain fantôme ou l'erreur d'un moment;
C'est un inexorable et sûr pressentiment.
Vous savez qu'un danger vous menace au ciel même;
Et vous tremblez au plus pour votre rang suprême.
Mais je vais arracher le bandeau de vos yeux :
Ce n'est plus de savoir qui régnera des dieux,

Quel sera le plus fort et quelle dynastie
Gouvernera d'en haut la terre anéantie,
Si vous aurez des fers ou l'exil à souffrir;
Non, il s'agit pour vous, pour vous tous, de mourir.

CHŒUR DES DIEUX.

Qui? nous! mourir, perdre la vie,
Ainsi que les pâles humains?
Voir notre coupe d'ambroisie
Tarir sous nos tremblantes mains,
Et dans l'Hadès aux hôtes sombres,
Comme des ombres,
Descendre un jour sans lendemains?

Quel est donc l'ennemi terrible
Qui va nous terrasser ainsi?
Son bras est-il donc invincible,
Son cœur est-il donc endurci?
Quoi? faut-il que l'Olympe tombe
En hécatombe
Devant ce vainqueur sans merci?

Ah! puissions-nous goûter encore
La douce lumière des cieux!
O Titan! notre chœur t'implore;
Arme ton bras victorieux,
Dissipe ces terreurs amères,
Sauve tes frères!
Car tu peux tout, ô roi des dieux!

PROMÉTHÉE.

Je ne puis vous sauver, ni me sauver moi-même.
Pour moi, comme pour vous, ce moment est suprême;

Et tout ce qui me reste encor de mes grandeurs,
C'est que je sais comment, quand et par qui je meurs.
Mais dans le sombre Hadès, avant que de vous suivre,
Je veux bénir de loin le Dieu qui me délivre.
Salut, ô Dieu vainqueur! du fond de l'Orient
Je le vois qui vers nous s'avance en souriant.
Ce n'est qu'un faible enfant emmaillotté de langes.
Comme des messagers divins, des milliers d'anges
Le portent sur leurs bras dans l'air silencieux,
Et viennent repeupler l'immensité des cieux.
L'enfant divin bénit le ciel, la terre et l'onde,
Et déjà son regard change l'aspect du monde.
La grâce, la tendresse et la sérénité
Y tempèrent l'éclat de la divinité.
Une douceur terrible y réside et rayonne...
Mais sur son front sanglant quelle étrange couronne!...
Quoi! tu sauras souffrir, même avant de régner!
Quoi! ton cœur et ton front devront aussi saigner!
O doux Nazaréen! je comprends ta victoire;
Car tu n'exiges rien que d'aimer et de croire.
Je comprends l'univers qui t'attend à genoux;
Car ta loi sera libre et ton joug sera doux.
Viens donc régner! Remplis et les cieux et la terre!
— Mais j'éprouve à ta vue un trouble involontaire.
Mon cœur est partagé : je t'aime et je te hais.
Je pèse avec le mal le bien que tu me fais :
C'est bien toi qui brisas mes fers à cette place;
Mais tu me fais mourir avec ceux de ma race.
Si tu chasses du ciel ces tyrans orgueilleux,
Tout en vengeant mes droits, tu me perds avec eux...
N'importe! sois béni! ma haine est satisfaite;
J'acclame ta victoire en voyant leur défaite.
Triomphe donc! le sort te livre l'univers.
La terre t'applaudit, les cieux te sont ouverts.
Va t'asseoir sur l'Olympe; où s'étalait le vice

Fais trôner la vertu, l'amour et la justice.
Souviens-toi que les dieux n'étaient que des tyrans ;
Sois l'ami des petits, des faibles, des souffrants.
Mais ne crois pas régner à jamais sans conteste.
J'ai dans les cœurs mortels mis un ferment céleste
Qui leur fait secouer tout joug, même divin :
C'est de la liberté l'amer et fort levain.

. . . . . .

O pâle humanité ! que ton chemin est rude !
Quand reposeras-tu ta longue lassitude ?
Les générations se succédant toujours,
Comme les flots pressés de l'Océan des jours,
Roulent vers le néant avec un bruit sublime.
Mais, avant de tomber sans retour dans l'abîme,
Chaque vague en passant a réfléchi les cieux,
Et chaque homme en son cœur a pu juger les dieux.

Pour vous, depuis lontemps, la terre vous condamne.
Puisqu'elle a déserté votre culte profane,
Dieux oubliés, dieux morts, dieux d'un monde passé,
Dissipez dans les airs votre spectre effacé !
Vous n'êtes plus qu'une ombre, une vapeur légère,
D'un être mensonger la forme mensongère.
Disparaissez, fuyez ! La justice a vaincu.
Laissez-moi mourir seul, seul comme j'ai vécu !

1857.

A LA MUSE

O Muse ! arrête ici ton vol précipité !
Avant de parcourir de nouveau la carrière
Respire, et laisse-moi regarder en arrière
Le chemin que j'ai fait loin du monde agité.

Ces tranquilles hauteurs où tu m'as transporté
Me rendent ma jeunesse et ma force première ;
Mon âme, en s'approchant plus près de la lumière,
A retrouvé l'amour, l'espoir, la liberté.

La terre est sous mes pieds. Nos passions mesquines,
Nos colères d'un jour, nos luttes intestines
Ne sont plus qu'un vain bruit qui se perd à moitié ;

La paix descend du ciel dans mon âme sereine ;
Et, sans perdre ma foi, je dépose la haine ;
Car je n'ai plus au cœur qu'une immense pitié.

1858.

AMICIS

1868

Alt und neu,
Korn und Spreu.

LETTRES

An Iedermann
Schreibt denn der Mann*

LOIN DE PARIS

A Léon et Aline Chazal

O mes amis absents! mes amis regrettés!
Qui vous dira jamais, durant ces longs étés,
Avec quelle fidèle et tendre persistance
Mon cœur vole vers vous à travers la distance?
Puisque pour vous revoir je ne puis revenir,
Je veux me retremper dans votre souvenir;
Je veux revivre encor, malgré ma solitude,
Ce bonheur dont on prend trop vite l'habitude,
Lorsque dans ce Paris, maintenant si lointain,
Je venais avec vous causer soir ou matin.
Oh! vous ne savez pas de quelle âme altérée,
Je revois ces instants dont ma vie est sevrée!
Qui vous l'aurait appris? Je ne vous ai jamais
Dit, même à demi-voix, combien je vous aimais.
Et c'est juste : l'amour épanche au loin son âme;
C'est un feu qui s'attise en déployant sa flamme.
Mais la mâle amitié doit taire son ardeur,
Et comme une vertu se voiler de pudeur.
Cachée au fond des cœurs où le feu sacré couve,
Elle n'a pas besoin des mots : elle se prouve;
Ou, s'il lui faut paraître au grand jour, par hasard,
Il lui suffit d'un son, d'un geste, d'un regard,

Et c'est tout. Elle est là comme un tendre génie
Dont, sans le voir, on sent la présence bénie ;
Ou, pour mieux dire encor, avec plus de douceur,
Dans sa chaste attitude elle est comme une sœur
Qui, par ses soins muets, attentive et légère,
De paix et de bonheur vous fait une atmosphère.

O mes chers regrettés ! ô mes amis absents !
Quand je suis loin de vous, voilà ce que je sens.
Mais vous n'en savez rien. Dans l'inerte étendue
La pensée à son but vole en flèche perdue.
Rien ne marque sa trace et son sillon dans l'air,
Et votre âme où je tends n'en reçoit pas l'éclair.
Non, rien ne vous dira dans l'absence, à cette heure,
Que ma pensée aimante est là qui vous effleure.
L'âme qui donne est libre et franchit l'horizon;
Mais l'âme à qui l'on parle est dans une prison.
Pour qu'elle entende il faut que son gardien l'éveille,
Et lui prête sa voix, ses yeux et son oreille;
Le corps est le geôlier de notre âme au cachot,
Et c'est lui qui lira le message tout haut.
Il faut donc vous écrire ! — Hélas ! qu'est-ce qu'écrire?
Qu'il vaudrait mieux causer, avec un doux sourire,
La main dans votre main et les yeux sur vos yeux !
Eh quoi ! couvrir de mots un papier ennuyeux,
Où la pensée en noir, terne, effacée et louche,
Se traîne lentement sur ses pattes de mouche !
Oh ! qui découvrira quelque moyen subtil
Pour mieux tromper l'absence et ses longs jours d'exil?
L'homme a su d'un rayon de lumière dorée
Fixer sur le métal une image adorée;
Une pâle étincelle arrachée à l'éclair
Porte aux confins du monde un message dans l'air.
Serait-ce tout? non, non ! Au lieu d'un télégramme,
Moi, je veux inventer un miroir où notre âme

Se peindrait d'elle-même et traduirait aux yeux
La pensée invisible au vol silencieux.
Comme un aquarium où la gent sous-marine
Se meut à nos regards, à travers la vitrine,
On verrait s'y croiser en leurs mille détours
Nos pensers, nos désirs, nos regrets, nos amours :
Tout ce monde caché, cette foule inquiète
Qui dort, palpite, vit et meurt dans notre tête.
Tout l'homme intérieur, devant cet objectif,
Cœur, âme, esprit, humeur, serait traduit au vif.
Quelle charmante idée! On pourrait sans écrire
Posséder ses amis, à livre ouvert les lire,
Les feuilleter de loin, cœur à cœur, trait pour trait,
Et sur un guéridon, le soir, on ouvrirait,
Près de leur carte peinte ou photographiée,
Leur âme en un album richement reliée.

Vous riez, n'est-ce pas? de cette vision.
Eh bien! qu'on me soumette à mon invention!
Je vous livre sans peur ma tête et mon cœur même.
Alors, peut-être, alors, ô chers absents que j'aime!
En y voyant partout votre image, vos cœurs
Attendris suspendraient les sourires moqueurs,
Et mieux que par des mots pourraient enfin comprendre
Combien mon amitié vous est fidèle et tendre!

Baume, 1868.

EN PARTANT

A J. et Z. Cantacuzène

La nuit sera belle et sereine;
Dans la plaine

Le brouillard forme un lac dormant ;
Au fond du ciel pâle et sans voiles,
Les étoiles
Sèment d'or le bleu firmament.

Mon cœur plein de mélancolie
Se déplie
Et s'ouvre à ces molles clartés ;
Tout se tait; la lune se lève,
Et je rêve
A vous, chers absents regrettés !

Le regard perdu dans l'espace,
Je repasse
Les jours qu'avec vous me fit Dieu.
Combien m'en reste-t-il encore ?
L'homme ignore
Ce qui tient dans ce mot : Adieu !

Quand le bonheur vient nous sourire,
Sans mot dire,
Il faudrait le prendre à deux mains,
Et n'avoir plus dans cette vie
D'autre envie
Que d'être aimé sans lendemains.

Mais non ! nous ne savons pas vivre !
Il faut suivre
La grande route des mortels,
Chercher la gloire et l'or, chimères
D'éphémères,
Dieux inconnus, sourds et cruels !

Ah ! lorsque autour de nous tout passe
Et s'efface,

Gardons le souvenir si doux,
Et qu'au moins l'amitié céleste
Vive et reste,
Et reste à jamais entre nous!

Jassy, 1856.

SUR LA MER NOIRE

Flots amers que le vent soulève,
Et sans trêve
Brise en écume, ô flots amers!
Ce n'est pas à vous que je pense :
En silence
Je revois ceux qui me sont chers.

La maison est tout isolée;
La vallée
Se déroule à ses pieds sans fin;
Un bouquet de légers mimoses
Et de roses
Lui sert d'enclos et de jardin.

La chambre est une bonbonnière:
La lumière
Y descend voilée à demi;
Dans sa douce atmosphère rose
Chaque chose
Vous accueille comme un ami.

Un charme qu'on ne saurait dire
Se respire
Dans ce réduit silencieux;

C'est comme le parfum d'une âme :
Une femme
Jeune et belle habite en ces lieux.

On le sent ; le clavier sonore
Vibre encore ;
Un livre est là qu'on vient d'ouvrir ;
Auprès, fleurit une pervenche
Qui se penche
Au bord du cristal pour mourir.

Dans l'ombre une forme divine
Se devine.
C'est elle ! Groupe heureux du soir,
Sur sa robe appuyant sa joue,
Rit et joue
Une belle enfant à l'œil noir.

Anges des cieux ! gardiens fidèles !
Sous vos ailes
Abritez mes amis absents !
Que Dieu lui-même veille en père
Sur la mère
Et ces chers petits innocents !

L'INFINI

Sur la mer Noire.

Insondable et plein de mystère
L'Infini roule triomphant,
Et dans son sein porte la terre
Comme une mère son enfant.

La terre, à son tour, dans l'espace
En glissant sur l'immense éther,
Sans la verser porte avec grâce
La coupe verte où dort la mer.

Et la mer porte sur ses ondes
Le vaisseau qui se rit des flots;
Et la nef sous ses voiles rondes
M'emporte avec les matelots.

Et moi, pauvre oiseau de passage,
Que le sort loin d'Elle a banni,
Je porte en mon cœur son image —
Où je retrouve l'Infini.

1856.

LE PACTE

A Lilika

Vous avez consenti; nos clauses sont formelles :
Vous recevrez donc ce peu d'or.
Je sais que sous vos doigts au clavier si rebelles
Il va devenir un trésor.

Nous avons dans le temps déjà fait un échange.
Mais cette fois c'est encor mieux.
Chacun y gagnera, — moi surtout, — et mon ange
En sourit doucement aux cieux.

Cet or entre vos mains ira sécher des larmes;
Vous le donnerez en mon nom,
En y mêlant ces mots du cœur si pleins de charmes
Dont la femme seule a le don.

Elle seule console, et de sa main bénie
Relève le déshérité :
Toute femme, ici-bas, fidèle à son génie
Est une sœur de charité.

Allez! comme l'on dit que s'en va votre mère,
Voilée et dans l'ombre des nuits,
Répandre ses bienfaits de misère en misère,
Au fond des plus obscurs réduits.

Allez! et que le Dieu qui sur nous tous rayonne,
Et devant qui rien n'est perdu,
Se souvienne de vous en père, et qu'il vous donne
Tout le bonheur qui m'était dû!

A Madame la princesse N.

EN LUI OFFRANT LES LIEDER DE GŒTHE

Princesse, vous souvenez-vous
Du jour où tous les deux nous lûmes,
Dans le plus lourd des gros volumes,
Gœthe entr'ouvert sur vos genoux?

Assis sur une marche basse
Du kiosque de votre jardin,
Nous lisions penchés, quand soudain
Un nuage dans le ciel passe.

L'ange chargé du soin des fleurs,
Du haut des voûtes éternelles,
Vous prit alors pour l'une d'elles
En voyant vos fraîches couleurs.

(On se trompe à bien moins sans doute.)
Il prit donc l'arrosoir des cieux
Et sur votre front studieux
Il le répandit goutte à goutte.

Mais vous, des yeux et de la voix
Acheviez, liseuse intrépide,
La page, qui devint humide
Entre nos fronts et sous nos doigts.

Maintenant la page est flétrie;
Elle est indigne de vos mains.
C'est ma faute un peu, je le crains;
Pardonnez-moi, je vous en prie.

Hélas! je sens bien mal mes torts.
Cette heure fut si douce à vivre
Que je ne puis plaindre ce livre :
Je n'ai pas l'ombre d'un remords.

Pourtant, souffrez que je vous donne
Notre poète favori
Dans un format plus à l'abri,
Mieux fait pour votre main mignonne;

Et lisez encor chaque jour
Ce doux livre où la poésie
A fait une perle choisie
De chaque larme de l'amour.

ÉPITHALAME

A M. et à Mme d'O.

Quand les bruns matelots des mers orientales
Lancent leur barque en mer pour la première fois,
Avant de l'éloigner de ses rives natales,
Ils couronnent de fleurs ses fragiles parois;
Puis, le front découvert devant la mer profonde,
Ils lui disent en chœur sa bienvenue au monde
Du geste et de la voix.

Vous aussi, dans ce jour plein de joie et de trouble,
Vous lancez à la mer un navire adoré,
Frais et riant espoir d'une famille double.
La terre l'a béni, le ciel l'a consacré.
Chaque vœu de nos cœurs vers le bonheur le pousse.
Qu'il vogue maintenant sous la main ferme et douce
Du pilote enivré!

Nous qui restons au bord, nous prierons les étoiles
D'apaiser sur leur route et la vague et le vent.
Que le zéphyr léger souffle seul dans leurs voiles!
Qu'ils traversent en paix la vie au flot mouvant!
Mais, avant de quitter la rive maternelle,
Qu'ils promettent au moins de revenir près d'elle,
De revenir souvent!

STANCES

A Ed. Grenier.

Frère, si jamais les choses humaines
Viennent nous chercher,
Comme un pur faisceau d'amitiés romaines,
Nous saurons marcher.

Le destin depuis quinze ans sur l'enclume
Nous a bien frappés;
Et, que nous soyons un jour glaive ou plume,
Nous sommes trempés.

Nous irons debout dans l'allure franche
Des vrais bûcherons.
La hache finit par trouver sa branche,
Et nous frapperons!

Que le sort l'accable et s'appesantisse,
L'homme sous l'étau
A nom patience! — Il a nom justice,
Quand il est marteau!

Nos âmes ensemble ont été trempées,
Ensemble ont souffert;
Ne séparez donc jamais nos épées :
C'est le même fer.

LAURENT PICHAT.

RÉPONSE

A Laurent Pichat.

Vos vers comme un glaive enflamment l'enclume
Sous leur double éclair;
Les miens sont légers et, comme la plume,
S'envolent dans l'air.

Vous avez raison. — Oui, restons ensemble!
Quant à l'avenir,
Lorsque la justice ou l'honneur rassemble,
Qui peut désunir?

Ami, nous avons une part choisie
Dans ce monde impur :
C'est la liberté, c'est la poésie;
Restons dans l'azur!

Si le sort brisa l'une de nos ailes,
Nous planons encor;
Bientôt nous aurons des forces nouvelles
Et l'antique essor.

Mais laissons tous deux le glaive aux archanges.
Versé par nos mains,
Le sang fait parfois la pire des fanges
Sous les pieds humains.

1867.

EN VOYAGE

A Madame I. C.

J'ai pensé tendrement à vous, la nuit entière.
Des nuages couraient sur la lune, et des cieux
Tombait comme un brouillard une pâle lumière;
Les arbres du chemin passaient silencieux,
Et derrière eux les champs, les bois, les monts, sans trêve
Défilaient gravement, puis disparaissaient tous.
Mais, tandis qu'à mes yeux tout fuyait comme un rêve,
J'ai pensé tendrement à vous.

Je penserai toujours à vous. — C'est un voyage
Aussi que cette vie : on l'a dit bien souvent.
Tout fuit, tout disparaît. Quel horizon mouvant!
Empires, gloire, amour, passent comme un mirage.
Mais votre souvenir, à la fois triste et doux,
Brillant comme une larme et frais comme un sourire,
Me reste; et l'amitié me permet de vous dire :
Je penserai toujours à vous!

TRIOLET

A Madame Marie C.

Madame, c'est parmi les roses
Que je vous vis le premier jour;
Cela devait être, et pour causes :
Madame, c'est parmi les roses

Que les rossignols font séjour.
On y voit naître aussi l'amour...
Madame, c'est parmi les roses
Que je vous vis le premier jour.

ÉCHO DE TRIOLETS

A Madame A. Tastu

EN RÉPONSE A SES VERS : *Dernière Fleur de mon Jardin.*

Que ces vers que je viens de lire
Ont un accent tendre et touchant!
Non! ce n'est pas un dernier chant
Que ces vers que je viens de lire!
On n'en est pas à son couchant
Quand si jeune encore est la lyre!
Que ces vers que je viens de lire
Ont un accent tendre et touchant!

Ces beaux vers que chacun admire,
On les retient à son insu;
On veut les lire et les relire
Ces beaux vers que chacun admire,
Où votre art exquis a tissu
Une larme dans un sourire!
Ces beaux vers que chacun admire,
On les retient à son insu.

La fleur que tant d'éclat colore
N'est pas la dernière au jardin;
Elle a bien d'autres sœurs encore,
La fleur que tant d'éclat colore!

N'en parlez pas avec dédain;
Votre soir vaut mieux qu'une aurore.
La fleur que tant d'éclat colore
N'est pas la dernière au jardin!

SOUS LE RIALTO

A Lixa.

C'est sous l'arche du Rialto,
Dans une gondole légère,
Que de ta main qui m'est si chère
Je lus enfin le premier mot.

Ce jour est loin, le temps s'envole;
Dix ans seront passés bientôt
Depuis que, sous le Rialto,
Je lisais ta lettre en gondole.

Mais quand tu m'écris, un écho
S'éveille au cachet que je brise,
Et je revois toujours Venise,
La gondole et le Rialto.

SONNETS

So, by the bye,
Only to try.

A Alfred de Musset

Allez, allez, mes vers! Comme un ramier fidèle
Qui fend la nue et vole où son instinct l'appelle,
Par-delà les vallons, les grands bois encor verts,
Les lacs et les cités, envolez-vous, mes vers!

Jusqu'aux bords où Paris, le front ceint de lumière,
Dans son fleuve fangeux baigne ses pieds de pierre,
Allez, comme un doux rêve, un souvenir d'ami,
Vous asseoir au chevet du poète endormi.

Dites-lui qu'à cette heure, où la terre sommeille,
Près de l'âtre oublié, seul, je souffre et je veille,
En relisant ses vers dans le calme des nuits;

Et, pour cicatriser une blessure aimée,
Que je presse en pleurant la page inanimée
Sur mon cœur dévoré de tristesse et d'ennuis!

1842.

A Madame Bixio

QUI RECEVAIT LE VENDREDI

Sans demander pardon de la liberté grande,
Le vendredi s'en va quand l'automne est venu.
La semaine s'ennuie alors et se demande :
« Mon bonheur est parti. Qu'est-il donc devenu ? »

— Aux bords des pâles mers où flotte la Hollande,
Le charmant déserteur mange son revenu,
Fume d'un air vainqueur d'exquise contrebande,
Flâne au soleil, dessine et se baigne pied nu.

Mais il ne songe pas qu'une main invisible,
Comme au doux Benjamin des récits de la Bible,
A caché dans son sac, sous ses rubans froissés,

La coupe d'or sculpté des fines causeries,
Pétillant jusqu'aux bords de douces moqueries,
Où venait s'égayer l'ennui des *cœurs blessés*.

A Madame Baudrand

Oui, vous avez raison d'aimer la poésie.
C'est un amour charmant, qu'elle vous rend d'ailleurs;
Vos lèvres ont gardé de sa pure ambroisie,
Et vous savez des mots pour relever nos cœurs.

Dernier ange oublié sur notre globe impie,
Lorsque, laissant la terre aux méchants, aux railleurs,
La douce poésie, errante et sans patrie,
Dut prendre son essor vers des mondes meilleurs,

Elle arrêta son vol dans la vaste étendue,
Et, regardant la terre au fond des cieux perdue,
Dans un adieu suprême elle pleura sur nous.

Ces larmes ont sauvé notre pauvre planète.
Elles y font fleurir ce que chaque poète
Rêve, cherche, contemple — et trouve auprès de vous.

A moi

J'enfermerai mon cœur au fond de ma poitrine.
L'oubli sera sa loi, l'exil sa discipline.
Je ploierai sous le joug mon esprit révolté,
Et suivrai mon sillon dans la réalité.

Comme un chêne qui germe au fond d'une ruine,
Le devoir dans mon cœur viendra prendre racine;
Et, secouant enfin ma longue oisiveté,
J'apprendrai du travail l'austère volupté.

Je veux recommencer et féconder ma vie,
Tremper mon âme au feu d'une plus noble envie,
Et semer ce qu'un jour d'autres récolteront.

Debout! Ne survis pas à ta propre jeunesse!
La grâce t'a quitté, que la force te naisse!
Il te faut des lauriers pour abriter ton front.

A Mademoiselle Max d'Arnim

Armgart ne nous veut pas avouer qu'elle est reine;
Tout la trahit : le port, le regard et la voix.
La nature en naissant l'a faite souveraine :
Tout se métamorphose en sceptre sous ses doigts.

Ghisèle est une fleur de la forêt lointaine
Qui grandit étonnée à l'ombre de nos toits.
Dieu seul l'a regardée, et sa corolle est pleine
Du parfum pénétrant qu'exhalent les grands bois.

Mais vous, vous êtes douce, et souriante, et bonne;
Vous prenez par la main celui qu'on abandonne;
Vous volez aux souffrants comme l'abeille aux fleurs.

Vous êtes un bon ange, un tendre et pur génie
Qui console et guérit, et dont la main bénie
Verse aux blessés le miel et l'oubli des douleurs.

A Mesdames de Reinhard et de Wimpfen

Pendant plus de huit jours, allant quoi qu'il arrive,
Bravant tout et riant comme des écoliers,
Mouillant vos petits pieds dans la neige et l'eau vive,
Vous avez traversé les monts et les glaciers.

Et, songeant au retour, votre main attentive
Remplissait vos albums, transformés en herbiers,
De gentiane bleue à la grâce naïve,
Et de cyclamen rose, ami des verts sentiers.

Moi, je n'ai rien cueilli : j'aime peu l'herbe morte;
Puis, cueillir, c'est briser; et cependant j'emporte
De tous ces jours heureux qui n'ont pas d'avenir

Une odorante fleur qui jamais ne se fane,
Comme le cyclamen ou bien la gentiane,
Et cette fleur vivante est votre souvenir!

SUR UN ALBUM

DE PHOTOGRAPHIES DE ROME

Et moi, je fus aussi dans la ville aux ruines,
Cette école où la terre a deux fois tout appris.
J'ai vu ce grand sépulcre ouvert sur sept collines,
Où deux mondes passés confondent leurs débris.

Mais, si l'âge a tari ses mamelles divines,
Rome fut notre mère et nous a tous nourris;
Et, puisque ailleurs le sort m'a fait prendre racines,
Je veux en posséder au moins les traits chéris.

Ami (car un ami seul ouvrira ce livre),
Tourne pieusement les pages qui vont suivre :
Les dieux et les tombeaux ont droit à quelque égard.

Chaque page à mes yeux est belle, et si plus d'une,
Comme la Sulamite, est peut-être un peu brune,
C'est qu'un soleil de feu les brûla du regard.

A Madame L. T.

L'on va, l'on vient, on court, on se cherche, on s'évite;
On se croise, on s'arrête, on poursuit son chemin;
On s'aime, on se déteste, on se prend, on se quitte;
Et voilà le tableau du tourbillon humain.

Pareils à cet essaim d'atomes qui palpite
Dans la poussière d'or d'un rayon du matin,
Nous dépensons nos jours et notre âme au plus vite,
Jusqu'à ce que la mort nous prenne par la main.

Heureux qui, loin du bruit, dans la paix et l'étude,
A mi-côte des monts, vit dans la solitude,
Et ne fait qu'entrevoir ce Paris étouffant!

Heureux, et plus encor, qui comme vous, madame,
Dans ce double horizon peut appuyer son âme
Sur le bras d'un époux et la main d'un enfant!

A Madame X.

Madame, il faut que je vous dise
Un secret qui m'est cher et doux :
Savez-vous que je vous ai mise
Plus d'une fois sur mes genoux?

Hélas! n'en soyez pas surprise,
Et retenez votre courroux!
L'habitude n'en est pas prise,
Et ces temps-là sont loin de nous.

C'était en mil huit cent cinquante :
La blonde enfant, fine et piquante,
N'en a gardé nul souvenir.

Mais quand je vous revois, madame,
Je porte envie au fond de l'âme
A ce passé sans avenir.

A un Ami

Pourquoi t'en vas-tu la tête baissée,
Toujours à l'écart, triste et soucieux?
D'un trait inconnu ton âme blessée
Semble se fermer aux splendeurs des cieux.

On voit qu'une amère et sombre pensée,
Comme un souvenir déchirant d'adieux,
Comme une douleur chère et caressée,
Te suit à toute heure et dans tous les lieux.

Dis-moi, quel chagrin ainsi te pénètre?
Qui peux-tu pleurer? Ta mère peut-être?..
Ouvre-nous enfin ton cœur attristé!

Il me répondit : « Oui, c'est une mère
Qui cause mes pleurs et ma peine amère :
Je porte le deuil de la Liberté! »

CHANSONS

Dein Lied, o Dichter! klingt nicht froh?
— Die Zeiten sind so ernst und roh!

CHANSON AVEC CHŒUR

Je mettrai ma vie en chansons,
Comme on met son vin en bouteilles;
Et les garçons,
Le soir, au doux bruit des flacons,
Les diront en chœur sous les treilles.

CHŒUR.

Je mettrai ma vie en chansons.

Tout a son ivresse ici-bas :
Le vin, les fleurs, la poésie
Et les combats.
Insensé qui n'en connaît pas!
La mienne est dans ma fantaisie.

CHŒUR.

Tout a son ivresse ici-bas.

Ouvrons les yeux! sachons jouir!
En voyant la beauté des choses,
Que le désir

Dans nos cœurs vienne refleurir,
Comme on voit renaître les roses!

CHŒUR.

Ouvrons les yeux! sachons jouir!

Le monde est aux âmes de feu;
Car elles seules ont des ailes
Pour chercher Dieu,
Et des yeux pour le voir un peu
Dans ses profondeurs éternelles.

CHŒUR.

Le monde est aux âmes de feu.

A LA VILLA BORGHÈSE

A la villa Borghèse, on rêve
Par les premiers jours du printemps.
L'arbre frissonne dans sa sève;
L'air sème des parfums flottants;
A l'Occident le ciel s'embrase;
Le cœur, dans une douce extase,
Pressent qu'il va s'ouvrir encor :
Il n'a pas tort.

A la villa Borghèse, un ange
Se rencontre au bord du chemin;
Un regard, puis un mot s'échange;
Le cœur se donne, et puis la main.

Sous de solitaires allées,
De soleil et d'ombre mêlées,
Dans l'herbe et sur le sable fin
On va sans fin.

A la villa Borghèse, on cueille
Des violettes sous ses pas;
Pour mieux les trouver sous la feuille
On s'assied en causant tout bas.
On sent effleurer sa figure
Par une fine chevelure...
Et la lèvre cède au désir
De la saisir.

A la villa Borghèse, on s'aime
Les rapides jours d'un printemps;
Puis, comme l'ouragan qui sème
Les feuilles d'un arbre en tous sens,
Le sort tout à coup vous détache.
Il faut partir; le cœur s'arrache,
Et l'on croit que l'on va souffrir
Jusqu'à mourir.

A la villa Borghèse, on passe
Triste et seul sous les chênes verts.
L'œil interroge en vain l'espace :
On est bien seul dans l'univers.
On s'accoude sur la fontaine;
Des pleurs troublent la vasque pleine :
Est-ce du ciel ou de vos cils?
D'où tombent-ils?

MIGNON'S LIED

Traduit de Gœthe.

Connais-tu la contrée où les citrons fleurissent?
L'orange d'or mûrit sous le feuillage obscur;
Un doux zéphyr descend du haut d'un ciel d'azur;
Le myrte est immobile et les lauriers grandissent.
Connais-tu ce pays? — Mon bien-aimé, voilà
Où j'aimerais aller avec toi seul. C'est là!

Connais-tu la maison avec sa colonnade?
La salle resplendit, tout brille dans ces lieux;
Et des marbres debout, qui me suivent des yeux,
Disent : « Que t'ont-ils fait, mon pauvre enfant malade? »
Connais-tu ce pays? — Mon protecteur, voilà
Où j'aimerais aller avec toi seul. C'est là!

Connais-tu la montagne et le sentier sublime?
Le mulet cheminant dans le brouillard des monts;
La caverne où grandit l'engeance des dragons;
Sur le roc surplombant le torrent qui s'abîme?
Connais-tu ce pays? — O mon père! voilà
Où va notre chemin. Partons tous deux! c'est là!

AIR MOLDAVE

Pe o stînka.

Le mortel qui l'a vue et pleurer et sourire
En garde à tout jamais un éblouissement;
Il a vu la beauté sans voile et peut se dire :
Je sais ce que la vie offrait d'enchantement!

Hélas! et ses regards qui brûlaient ma paupière,
Sans comprendre mon âme ont rencontré les miens,
Sans voir à ses genoux, le front dans la poussière,
Le dernier, le meilleur de ses anges gardiens.

Un autre, plus heureux, saura toucher son âme,
Et la respirera comme une fleur d'un jour!
Un autre dans l'enfant éveillera la femme,
En ouvrant à ses pieds le livre de l'amour!

Ah! qu'elle soit heureuse, et pour jamais ignore
Ce que souffre un cœur fier de trop d'amour rempli,
Ce martyre muet d'un cœur qui se dévore,
Qui lutte, se consume et s'éteint dans l'oubli!

AIR ALLEMAND

Der Traum.

Je voudrais être la poussière
Que soulèvent ses pieds charmants,
Ou le pur rayon de lumière
Qui baise ses longs vêtements!

Je voudrais être le silence
Qu'elle écoute le front baissé;
Ou l'accord léger qui s'élance
Du clavier sous ses doigts pressé.

Je voudrais être un jour, une heure,
L'air libre qui descend des cieux,
Pour essuyer, quand elle pleure,
Ses longs cils noirs et ses beaux yeux.

Je voudrais posséder l'empire
Et la gloire pour l'enivrer;
Être le ciel pour lui sourire,
Et Dieu pour m'en faire adorer.

Je voudrais être chaque chose
Qu'elle touche, respire, entend,
Pour pénétrer son âme close
Et me donner à tout instant.

C'est ainsi que partout, sans cesse,
Remplaçant son ange gardien,
Je voudrais pour l'enchanteresse
Être tout! — Et je ne suis rien!

LA-HAUT

Là-haut, là-haut, sur la colline,
Près du sentier peu visité,
Fleurit une fraîche églantine
Dans sa beauté.
O fleur des bois, pâle églantine!
Qui me dira
Quel voyageur te cueillera?

Là-haut, là-haut, dans la clairière
Chante un oiseau mélodieux
Dont la voix semble une prière
Qui monte aux cieux.
Petit oiseau de la clairière,
Qui me dira
Quel enfant cruel te prendra?

Là-haut, là-haut, bien loin du monde,
Les yeux perdus à l'horizon,
Rêve une jeune fille blonde
Dans sa prison.
Jeune rêveuse, ô fille blonde !
Qui me dira
Quel jeune époux t'emportera?

Là-haut, là-haut, quand tout est sombre,
Comme un céleste diamant,
Une étoile brille dans l'ombre
Au firmament.
Pâle étoile de la nuit sombre,
Qui me dira
Quand mon ciel en pleurs te perdra?

SÉRÉNADE

A Lixa

J'ai dit aux étoiles :
Elle est votre sœur,
Et vos yeux sans voiles
Ont moins de douceur
Que dans sa prunelle
L'humide étincelle
Qui lui vient du cœur.

J'ai dit à la Rose :
Fais-lui des emprunts!
Sa bouche mi-close
Et ses cheveux bruns

Ont si fraîche haleine
Qu'ils passent sans peine
Tes plus doux parfums.

J'ai dit à la brise
Qui meurt dans les bois,
A l'eau qui se brise
Et chante parfois :
Sa voix est plus pure
Que votre murmure.
Imitez sa voix!

J'ai dit à l'Aurore :
Ton ciel d'Orient
Pourrait être encore
Cent fois plus brillant,
Si tu savais prendre
L'éclat doux et tendre
De son front riant!

SUR LE LAC

Sur l'eau bleue et profonde
Glisser silencieux,
En ne voyant que l'onde,
Les forêts et les cieux;

Loin des routes connues,
Comme un oiseau des airs,
S'envoler dans les nues
Ou raser les flots clairs;

Voir d'en haut toutes choses
Par leur divin côté;
Dans ses métamorphoses
Poursuivre la beauté;

De merveille en merveille,
Des formes aux couleurs,
Voler comme l'abeille,
Qui va de fleurs en fleurs;

Comme un divin génie,
Comme un ange du ciel,
Se faire une harmonie
Du rêve et du réel;

Sans fouler la poussière,
Sans creuser son sillon,
Vivre dans la lumière
Et l'adoration;

Sans regret, sans envie,
Sans trouble et sans tourments,
Ne prendre de la vie
Que les enchantements;

Ah! pourquoi donc ce rêve,
Spectre aux ailes de feu,
Passe-t-il donc sans trêve
Entre mon âme et Dieu?

LA CHANSON DU CHANVRE

Dans l'herbe et les roseaux, au bord de la rivière,
Tous deux se sont assis, près d'une chènevière;

(O chènevière! ô chènevis!)
Le printemps enivrait les airs trop embaumés;
Jeunes, insouciants, tous deux se sont aimés.
(O chènevis! ô chènevière!)

Le chanvre est mûr; le soir, à la veillée, on tille
Ce chanvre, que connaît si bien la jeune fille.
(O chènevière! ô chènevis!)
Elle pleure tout bas; car dans son sein tremblant
La pauvre délaissée a senti son enfant.
(O chènevis! ô chènevière!)

On a filé le chanvre; il devient un cordage
Sur un vaisseau qui part pour un lointain voyage.
(O chènevière! ô chènevis!)
L'enfant, devenu mousse, erre sous d'autres cieux,
Loin de sa mère vieille et du père oublieux.
(O chènevis! ô chènevière!)

Brûlé par le soleil et mouillé par la nue,
Le chanvre s'est usé; sa force diminue.
(O chènevière! ô chènevis!)
Le mousse est matelot; mais le monde et les ans
Ont corrompu sa trempe et perverti ses sens.
(O chènevis! ô chènevière!)

Le chanvre est au rebut : vieille, rongée et sale,
Sa fibre sert de corde au gibet où l'on râle.
(O chènevière! ô chènevis!)
Et le premier cadavre à son nœud suspendu,
C'est le vieux matelot, que la vie a perdu.
(O chènevis! ô chènevière!)

BERCEUSE POLONAISE

Dors, mon enfant! dors, reste avec les anges.
Tu n'as que trop le temps d'être avec nous;
Car c'est de sang que Dieu marqua tes langes,
Et le malheur t'a pris sur mes genoux.
Dors, mais grandis; sois un homme au plus vite :
Là bas, au nord, dans son exil sans fin,
Ton père meurt sous le fouet moscovite...
Dors, mon enfant! tu seras orphelin.

Il te faudra vider la coupe amère,
Comme l'ont fait ton père et tes aïeux;
Il te faudra quitter ta vieille mère
Sans essuyer les larmes de ses yeux;
Au fond des bois, dans la rase campagne,
Il te faudra courir où l'on se bat,
Sans pain, sans feu, sans abri, sans compagne...
Dors, mon enfant! tu seras un soldat.

O noir corbeau, qui dans le ciel gris passes,
Et sur nos fronts voles en croassant,
Où tend ton aile? à travers les espaces
As-tu flairé quelque flaque de sang?
Peut-être, hélas! viens-tu de Sibérie?
Mais que t'importe? ô voyageur ailé!
Seul, l'homme pleure ici-bas sa patrie.
Dors, mon enfant! tu seras exilé.

Qui racheta mieux ses fautes passées
Par plus de sang, plus de morts, plus d'exils?
Les nations, de tant de bruit lassées,
Disent tout bas : « Quand donc finiront-ils? »

Jamais! Jadis nous n'avons pas su vivre,
Mais maintenant qui donc sait mieux mourir?
A vos remords la Pologne vous livre.
Dors, mon enfant! tu seras un martyr.

Ah! si la France est trop loin et sommeille
Dans les langueurs d'un oubli passager,
Dieu dans son ciel n'est pas trop haut; il veille.
Douter de lui, ce serait l'outrager :
Il sait trop bien le prix du sacrifice.
Bientôt sa vigne aura des vendangeurs;
S'il est amour, il est surtout justice.
Dors, mon enfant! nous aurons des vengeurs!

ÉLÉGIES

What is the life?
A strife.
And love so dear?
A tear.

PLAINTE

Le vent aime la fleur; la fleur le papillon;
Le papillon l'azur; l'azur le doux rayon
De l'étoile lointaine;
L'étoile aime la mer, et la mer le rocher
Qui reçoit ses baisers sans se laisser toucher
Par l'amour ou la haine.

Hélas! c'est donc la loi des choses d'ici-bas?
Et moi, j'adore aussi qui ne m'aimera pas;
C'est une autre qui m'aime.
Et celle à qui j'aurais voulu donner mes jours
Cherchera loin de moi d'impossibles amours
Qui la fuiront de même.

O vent, fleur, papillon, azur, étoile, mer!
Vous qui souffrez aussi de ce tourment amer,
Puisque je vous ressemble,
Amis de l'infini, frères silencieux,
Venez, rapprochons-nous, aimons-nous sous les cieux,
Consolons-nous ensemble!

LA PLAGE

Elle est au bord des mers; elle a revu la plage
Dont mes yeux ont gardé l'éblouissante image,
Et dont le souvenir me sera toujours cher.
O golfe radieux! vaste et tranquille mer!
Horizon où Carrare, en déchirures blanches,
Dresse ses flancs de marbre aux aspects d'avalanches!
Sous un soleil de feu bains joyeux et charmants!
Grotte où l'on dort si bien auprès des flots dormants!
Barque du vieux pêcheur au triangle de voiles,
Où l'on voguait sans fin sous les yeux des étoiles!
Rives de Lérici, de Porto-Vénéré,
Où notre bande heureuse a tout un jour erré!
Lauriers-roses du bord, promenades fleuries,
Qui prêtiez, le matin, votre ombre aux causeries!
Elle reverra tout. — Dans sa même beauté
Ses yeux contempleront ce rivage enchanté.
Mais la mer, l'horizon, les monts, les lauriers-roses,
Ne lui rediront pas une seule des choses
Qu'autrefois, à ses pieds, sans cesse, dans ces lieux,
Versa comme un trésor mon cœur silencieux.
Car j'ai toujours gardé le silence auprès d'elle.
Elle n'était alors qu'une enfant grande et belle;
Et son cœur, frais bouton d'églantine encore vert,
A mes rêves lointains n'était pas entr'ouvert.
Elle n'a donc rien su; je n'ai rien dû lui dire;
Et j'ai gardé pour moi ce tranquille délire
Que sa mère approuvait d'un sourire charmant,
Et, comme il s'exprimait, silencieusement.
Maintenant, voici l'heure où la femme naissante
Tient tout ce qu'a promis la jeune adolescente
Ah! s'il est temps encore, ô golfe aux flots d'azur!

Lauriers-roses du bord, grotte, ciel vaste et pur,
Rives de Lérici, montagnes vaporeuses
Qui fermez l'horizon de vos lignes heureuses!
A défaut de mon cœur, prenez tous une voix
Pour lui dire ces vœux que j'ai tus autrefois;
Et qu'en vous écoutant au fond de sa pensée,
Dans un tendre regret un moment enlacée,
A ce timide aveu d'un rêve enfin connu,
Elle dise : « Pourquoi n'est-il pas revenu? »

LES CHEVEUX D'OR

J'étais allé voir sa grand'mère;
(Ce souvenir me trouble encor.)
La belle enfant qui m'était chère
Y peignait ses longs cheveux d'or.

Confuse d'être ainsi surprise,
Elle vit mon ravissement,
Et rougit comme une cerise
Sous ce voile épais et charmant.

Quel instinct devançant la femme
Lui disait que ces beaux cheveux
N'étaient dus qu'aux regards de flamme
D'un époux, d'un amant heureux?

Et la bonne aïeule de rire :
« Tâtez donc comme ils sont soyeux! »
Et ma main baisa sans mot dire
Ce que je dévorais des yeux.

Mais quoi! cette heure est oubliée;
L'aïeule dort dans son linceul;
Elle est heureuse et mariée,
Et moi, je vieillis triste et seul!

LE SALON

Je la revois souvent, et j'aime à la revoir.
Non pas que je m'abuse et garde quelque espoir;
Non, ce passé n'est plus. Si mon regard y tombe,
C'est comme s'il frappait le marbre d'une tombe;
Et je puis la revoir sans crainte, sans danger.
J'aimais l'enfant; la femme est un être étranger,
Calme et charmant, donnant à tous la bienvenue;
Ce n'est pas elle, c'est sa sœur, une inconnue,
Qui reviendrait de loin, et qui, par quelque trait,
De l'enfant adoré me rendrait le portrait.
Rien de plus. — Je puis donc la revoir, et mon âme
Peut venir sans scrupule à ce foyer sans flamme,
Des chastes sentiments d'une amitié de sœur
Réclamer comme un droit la tranquille douceur.
Et c'est ce que je fais. — Aussi, le soir, près d'elle,
Je vais souvent m'asseoir comme un ami fidèle,
Pour prendre de ses mains le shake-hand et le thé.
On rit, on cause, on lit, on fait des aparté.
Les jeunes filles sont timides et rieuses;
Les tantes, dans leur coin, toujours laborieuses.
Près de la cheminée, on discute beaucoup,
Quand soudain un éclat de rire interrompt tout.
— Et moi, tandis qu'on rit, qu'on discute, qu'on jase,
Le silence me prend, et j'ai comme une extase;
Et je revois tous ceux qu'ici même j'aimais,
Et que la mort, hélas! nous ravit pour jamais!

PROMENADE AU BOIS

Le parc est spacieux; un étang, des pelouses
A rendre l'Angleterre et la Suisse jalouses,
Et par derrière un bois, un vrai bois naturel,
Font au vaste manoir un cadre solennel.
Elle y passe l'été, mais non pas en ermite :
Elle aime à voir du monde, et Paris la visite.
J'y fus donc l'autre jour pour la première fois.
Je la trouvai rêveuse, assise au coin du bois.
« Comme c'est bien à vous de venir! me dit-elle;
On me fuit ce matin : je suis comme la Belle
Au bois dormant; j'attends comme elle un fils de roi;
Vous le serez : tant pis! mais soyez sans effroi;
Cela ne durera qu'un jour, et c'est pour rire.
Je m'en vais tout d'abord vous montrer votre empire! »
Et tout en badinant ainsi, prenant mon bras,
Avec un abandon charmant, sans embarras,
Elle me fit tout voir : les chambres spacieuses,
Les boulingrins semés de frênes et d'yeuses,
Le vaste étang bordé de saules et de joncs,
Que ride la sarcelle aux alertes plongeons;
Tout enfin, et toujours dans ce doux tête-à-tête.
« Les lauriers ne sont pas coupés, mon cher poète,
Dit-elle en souriant, allons encore au bois! »
Je la suivis, docile, et tremblant toutefois.
Et je pensais à toi, Diane chasseresse!
En sentant de ses pas la nerveuse allégresse :
Car son bras s'appuyait encore sur le mien;
Et je voyais ses pieds au rythme aérien
Toucher le sol à peine en leur marche rapide,
Comme on peint sur les eaux le vol d'une sylphide.
Nous allâmes ainsi quelque temps, mais sa main

Se défit de mon bras au détour du chemin :
L'allée où nous étions, en obliquant à droite,
Devint si difficile et tellement étroite
Qu'il fallut marcher seul, et de nos bras tendus
Écarter les rameaux sur nos fronts suspendus.
Elle me précédait : je voyais par derrière
Se dessiner en noir sur la verte clairière
Sa taille de déesse à l'opulent contour,
Et ces beautés qui sont des promesses d'amour :
Cette blancheur de marbre et ces lignes sans taches,
Ces épaules, ces bras aux légères attaches,
Ces mains d'ivoire mat, ce cou souple et nerveux
Où commence en buisson sa forêt de cheveux...
Je la suivais de près, de si près que sans peine
J'aurais pu sur son cou boire sa tiède haleine;
Et déjà je sentais monter dans l'air léger
Ce parfum qu'on ne peut respirer sans danger,
Arome de la fleur qui s'appelle la femme,
Air enivrant qu'un mot, un regard change en flamme,
— Le mot vint. Tout à coup j'entends un cri d'effroi.
Elle s'arrête court, en se tournant vers moi,
Et tenant de côté sa tête un peu penchée :
« Venez à mon secours, je suis bien empêchée,
Dit-elle en rougissant. — Voyez donc! mes cheveux
Se sont pris, au passage, à ce rameau noueux.
Délivrez-moi bien vite! » Et j'accourus près d'elle.
Heureux, presque enivré.
— Mon Dieu! qu'elle était belle
Dans sa grâce naïve et savante à la fois!
Quelle tendre douceur dans le son de sa voix!
Quel trésor de beautés au moindre de ses gestes!
Et puis, cet incarnat, cette rougeur célestes!
Cette tête, pliée à ce joug inconnu,
Implorant un sauveur d'un regard ingénu!
Andromède au rocher, dans sa cruelle attente,

Sous les regards du monstre était moins palpitante.
Qui donc en cet état l'eût vue impunément?
Je le confesse, j'eus un éblouissement.
Elle ne pouvait fuir; l'aubépine complice
La livrait sans défense au gré de mon caprice...
Oui! — mais après? Peut-être à l'instant son dédain
Dans l'éclair d'un regard m'eût foudroyé soudain.
Me pardonnerait-elle? Et me pardonnerais-je?
L'aimé-je même? Et puis, si ce n'était qu'un piège?
Si, pour seule réponse aux élans de mon cœur,
Elle n'avait qu'un rire insultant et moqueur?
Plutôt mourir! Pourtant, pourquoi ce tête-à-tête,
Cet abandon si doux, cette langueur secrète?...
L'ennui peut-être? — Alors, pour se distraire un peu,
De torturer mon cœur elle se fait un jeu?
La curiosité? qui sait? l'amour peut-être?...
O femmes! qui pourra m'apprendre à vous connaître?
Voilà le tourbillon de pensers au vol prompt
Que ce rapide instant fit passer sous mon front,
Tandis que mes deux mains sur sa tête inclinée
Faisaient semblant d'ôter l'aubépine obstinée.
Nous étions seuls au monde et loin de tous les yeux...
Le bois était désert, sombre et silencieux;
A deux pas, les taillis offraient des lits de mousse
Où l'ombre de l'amour eût encore été douce...
Un trouble irrésistible, une ardente langueur,
Envahissaient déjà tous mes sens et mon cœur,
Et peut-être qu'au lieu de mes mains, dans ma fièvre,
Sur son front prisonnier j'allais poser ma lèvre,
Quand mon œil attendri qui cherchait son regard,
En s'abaissant sur elle, aperçut par hasard,
Dans le coin relevé de ses lèvres muettes,
Un sourire éveillant deux railleuses fossettes,
Tel qu'en dut inspirer Samson à Dalila;
Sourire triomphant qui me la révéla,

Sourire fin, profond, mystérieux, étrange,
Qui fait voir le démon que recèle tout ange,
Qu'avec un art exquis Gleyre immortalisa
Dans Omphale, et Vinci dans sa Monna Lisa.
Ce ne fut qu'un éclair, mais je l'avais comprise.
C'en était fait. Dès lors, sans trouble et sans surprise,
Je délivrai le front qu'elle m'avait tendu,
Et je repris muet le chemin suspendu.
Seulement, et par peur d'autre accident sans doute,
Je passai devant elle et lui frayai la route.
Au fond, je n'avais pas sujet d'être vainqueur;
Les oiseaux me fuyaient avec un air moqueur.
Un merle m'appela (du moins je crus l'entendre)
Hippolyte, Joseph, Scipion, Alexandre;
Et son rire en sifflant se perdit par degrés
Au sein des profondeurs muettes des fourrés.
Les arbres, par respect pour un mortel si sage,
Inclinaient gravement leur front sur mon passage.
J'aurais bien voulu voir, ne fût-ce qu'un instant,
De quel air, dépité, superbe ou repentant,
Me suivait ma compagne à la lèvre indiscrète;
Mais je me gardai bien de retourner la tête.
Je songeais à sortir au plus vite du bois,
Lorsqu'on nous appela. Des clameurs et des voix
Lointaines, et peut-être (hélas! à tort) jalouses,
Montaient en chœur du bord des eaux et des pelouses;
On nous cherchait partout dans le parc; les enfants,
Nous saluant de loin par leurs cris triomphants,
Accoururent à nous, joyeux et tête nue,
Pour nous dire de près leur douce bienvenue;
Et les deux promeneurs revinrent au manoir
Déjà plein des amis que ramenait le soir.

LA GLYCINE

O glycine, pâle glycine!
Que j'aime tes rameaux tordus,
Tes fleurs où l'abeille butine,
Et tes longs festons suspendus!

Son feuillage léger décore
Notre vieille et simple maison :
Mais j'ai, pour la chérir encore,
Une autre secrète raison.

Dieu fit d'elle le pur emblème
De la loi du monde moral;
Car mieux encor que l'homme même
Elle rend le bien pour le mal.

Qu'une main cruelle ou distraite
Brise un de ses rameaux en pleurs;
Là même où la blessure est faite
Germeront des grappes de fleurs.

Homme ou poète, la glycine
Te donne une double leçon :
Imite sa douceur divine,
Malgré l'injustice sois bon!

Et si ton âme fut brisée
Par le sort ou par les méchants,
De ta douleur cicatrisée
Fais jaillir les fleurs de tes chants!

A UNE JEUNE FILLE

Il ne faut pas m'aimer, mon enfant; à votre âge
Le cœur se donne vite et sans dessein s'engage.
Comme un parfum trop fort qu'on ne peut enfermer,
Votre âme se répand et vous voulez aimer.
Prenez-y garde, enfant! La pente est bien glissante.
Vous apportez en tout une grâce innocente,
Quelque chose d'ardent, de fier et d'indompté;
Et vous voulez marcher dans votre liberté.
Comme un jeune soldat prêt à faire ses preuves,
Vous allez au combat avec vos armes neuves,
Le pied sûr, l'œil brillant, le cœur ferme et léger,
Aspirant la victoire et surtout le danger.
Prenez garde! La vie est chose sérieuse;
Et Psyché vous dira d'être moins curieuse.
Ah! vous avez le temps d'aimer et de souffrir!
Refoulez donc ce cœur qui veut trop tôt s'ouvrir.
Si l'effort est trop grand, aimez le vent qui passe,
Le nuage qui glisse et s'enfuit dans l'espace!
Aimez l'écho léger qui chante à tous les bruits,
La fleur qui n'a qu'un jour, le rayon qui s'efface,
La perle au fond des mers, l'étoile au front des nuits!
Ou, si rien ici-bas ne distrait vos ennuis,
Aimez le Dieu voilé que tout cherche et tout nomme,
Aimez tout! mais, hélas! n'aimez jamais un homme!

LA ROSE ET LE CYPRÈS

La Rose dit un jour au Cyprès toujours sombre :
« Que je te plains! Ton front morne, dur et plein d'ombre
« Est bien fait pour mener le deuil sur un tombeau;

« Tu n'as ni fleurs ni fruits, tu n'es ni bon ni beau.
« Que fais-tu parmi nous, filles de la lumière?
« Ta place est chez les morts, au triste cimetière.
« Tandis que moi! l'amour de tout être vivant
« Me poursuit; je suis belle, on me le dit souvent.
« Et ce n'est pas assez de m'aimer, on m'admire;
« Je suis reine et chacun reconnaît mon empire!
« Puis, du soleil de feu les regards pénétrants,
« Les flottantes amours des papillons errants,
« Les soupirs de la brise, et, le soir, la rosée
« Qui descend rafraîchir ma corolle embrasée,
« Aux chants du rossignol enivré de désirs :
« Voilà quelle est ma vie et quels sont mes plaisirs!
« Mais tous ces bonheurs-là sont pour toi lettres closes,
« Pauvre Cyprès! Ton sort n'est pas celui des Roses;
« Car Dieu, qui mit partout la joie et la beauté,
« T'a chassé du bonheur et t'a déshérité. »

Le Cyprès répondit doucement à la Rose :
« Il est vrai, je suis laid, j'ai l'air triste et morose;
« Mais la fleur, le parfum, le printemps et l'amour,
« Ce n'est pas tout, ma sœur, et la vie est d'un jour.
« Emblème de regret et de mélancolie,
« Je suis l'ami des morts et de ceux qu'on oublie.
« Pourtant ma vie est loin de n'être qu'un long deuil,
« Et j'ai plus d'un bonheur qu'ignore ton orgueil;
« Car Dieu sait ce qu'il fait, et la bonne nature
« N'exila de la joie aucune créature.
« Mon sort, que tu crois rude, est heureux; il m'est cher.
« La neige est mon soleil; mon printemps, c'est l'hiver.
« Je mûris lentement et cache sous la neige
« Au fond d'un écrin vert un grain que Dieu protège;
« Et l'hiver, les oiseaux, doux peuple aérien,
« Ne trouvent que chez moi leur pain quotidien.
« Si tu savais le bien que me font leurs morsures,

« Et quelle volupté je trouve à ces blessures!
« La verdière des bois, le pinson des vergers,
« Les bouvreuils éclatants, les roitelets légers,
« Viennent tous secouer la neige de mes branches.
« Et moi, facilitant ces frêles avalanches,
« Je me livre en pâture à leur avide essaim;
« Et ces êtres charmants que tourmente la faim
« Ont, pour un jour au moins, soulagé leur torture.
« Voilà quelle est ma vie; elle est douce, elle est pure,
« O Rose! autant qu'une autre elle a bien sa douceur;
« Car, faire des heureux, c'est être heureux, ma sœur! »

HERMANITA

Tombe, neige légère, tombe,
Tombe sans bruit du haut des cieux!
D'un voile blanc couvre sa tombe
Sous tes flocons silencieux!

Comme toi, blanche, chaste et pure,
Elle effleura notre séjour;
Comme toi, tombant sans murmure,
Elle n'a duré qu'un seul jour.

Comme toi du ciel descendue,
Elle y retourna sans effort;
Le soleil te rend à la nue,
Et Dieu nous reprend par la mort.

Tombe, neige légère, tombe,
Tombe sans bruit du haut des cieux!
D'un voile blanc couvre sa tombe
Sous tes flocons silencieux!

LA ROSE DES ADIEUX

Quand je rentre à Paris, dans la belle saison,
Au moment de quitter ma mère et la maison,
Pour en garder encor plus longtemps quelque chose,
Je m'en vais au jardin; j'y choisis une rose;
Et, que ce soit le jour ou la nuit, dans ma main
Je la tiens doucement tout le long du chemin.
Tandis que sur ses rails de fer le wagon vole,
Sans me distraire au bruit d'un entretien frivole,
Prolongeant la douceur amère des adieux,
Je cause avec ma fleur et je ferme les yeux.
Mon âme la respire et sent avec délice
Dans l'air impur de tous monter de son calice
Un parfum pénétrant, un arome subtil,
Qui m'aide à traverser mon premier jour d'exil.
Je revois le jardin et sa rustique allée,
Et la vieille maison, de souvenirs peuplée.
Une souple glycine, au couchant, sur la cour,
De ses bras allongés l'étreint avec amour,
Et ses rameaux mêlés au jasmin d'Amérique,
De leurs grappes de fleurs lui forment un attique.
Mais surtout je revois la chambre où, dans un coin,
Ma mère en travaillant me pleure sans témoin.
O souvenirs sacrés! douce paix, cher asile!
J'emporte dans mon cœur votre image tranquille;
Et dans ce grand Paris bien souvent vous viendrez
Rafraîchir mon esprit et mon âme altérés.
Vous et Paris formez les deux pôles de l'âme:
La famille est l'eau pure et Paris est la flamme;
Et pour avoir l'esprit trempé comme l'acier,
Il faut qu'il ait passé par ce double foyer.
— Voilà ce que me dit la fleur que je respire.
Ce que je lui réponds, je ne saurais le dire :

Le cœur ne s'écrit pas. Dans un seul battement
Il tient un monde entier de joie ou de tourment.
Seulement je dirai qu'aussitôt que j'arrive,
Avant tout autre soin, d'une main attentive,
Je mets pieusement la rose des adieux
Dans un vase en cristal placé devant mes yeux.
Je la laisse sans eau se sécher dans le vide;
A l'air libre bientôt sa corolle est rigide.
Quoique amoindrie un peu dans sa fine pâleur,
Elle garde sa forme et presque sa couleur;
Le temps sans l'effeuiller passe et glisse sur elle;
Et ma rose d'un jour devient une immortelle.

LA VEILLE DU DÉPART

L'air était lourd, la nuit voilée,
Quand nous allâmes au jardin;
Le sable qui jonchait l'allée
Nous montrait seul notre chemin.

Quelque temps ainsi nous marchâmes,
En rêvant au bruit de nos pas;
Nous nous taisions, mais nos deux âmes
Ne s'en parlaient que mieux tout bas.

Trouble, regret, angoisse, crainte,
Devant l'avenir hasardeux,
Dans l'étau de la même étreinte
Nous serrait le cœur à tous deux.

Ah! partir! dire qu'on se quitte!
Qu'il faudra vivre seul, à part!
Un malheur arrive si vite!
Quel déchirement qu'un départ!

C'est la vie, ô ma pauvre mère!
Vainement l'homme s'en défend.
Dieu veut que tout soit éphémère,
Même le bonheur d'un enfant.

Ce Dieu jaloux qui nous sépare,
Il fera pis un autre jour;
Car je sais ce qu'il me prépare :
Il doit te prendre à mon amour.

Oui, demain, cette nuit peut-être,
Loin de mon cœur tu peux mourir!
Grand Dieu! n'étais-tu pas le maître
De nous faire un peu moins souffrir?

Dans ta providence suprême,
Dieu bon! ne pouvais-tu donc pas
Laisser l'homme avec ceux qu'il aime
S'endormir d'un commun trépas?

Non! tu sépares dès ce monde
Ceux que tu viens d'y réunir;
Et dans ta sagesse profonde
Nous devons encor te bénir!

Qui sait même? Pensée amère!
Peut-être dans ces astres d'or,
Où nous irons sans doute, ô mère!
Serons-nous séparés encor?

Et dans ces sphères infinies,
Après des siècles révolus,
Si nos âmes sont réunies,
Elles ne se connaîtront plus!

Hélas! hélas! cruel mystère!
La mort le dira-t-elle un jour?...
N'importe! Dieu *doit* être un Père,
Et je *veux* croire à son amour!

— C'est ainsi qu'au jardin plus sombre,
Guidant ma mère pas à pas,
Le cœur serré, l'esprit plein d'ombre,
Je marchais en pressant son bras;

Et, roulant la funèbre idée,
(De mon âme éternel tourment!)
Je pris sa vieille main ridée,
Et la baisai tout doucement.

DANS LA RUE

Dans ce Paris, si plein de bruit et si vivant,
Je m'en vais souvent seul, au hasard, en rêvant.
Je remonte à pas lents le torrent de la foule
Qui, tout autour de moi, court, s'agite et s'écoule :
Et je pense à ces flots pressés d'êtres humains
Qui sans jamais tarir s'en vont par les chemins.
On se croise en silence, on s'effleure, on se touche,
On se jette en passant presque un regard farouche,
On se toise d'un air de mépris transparent;
Le moins qu'on se permette est d'être indifférent.
Et cet homme qu'ainsi l'on juge à la volée,
C'est peut-être un grand cœur, une âme inconsolée.
Celui-ci, mieux connu, si le ciel l'eût permis,
Eût été le meilleur de vos plus chers amis!
Celui-là, qui vous dit qu'il n'est pas ce génie
A qui vous avez dû plus d'une heure bénie?

Cet autre, un jour, sera votre frère d'exil;
Ce dernier, un sauveur à l'heure du péril.
Cette femme voilée et qui marche avec grâce,
Qui sait si ce n'est pas votre bonheur qui passe?
Et chacun cependant en lui-même serré,
Sans nul souci d'autrui, va, vient, court affairé,
Marche droit à son but et ne voit que sa route!

Moi, qui n'ai d'autre but que de rêver, j'écoute
Le bruit tumultueux de ces pas incessants
Qui sur l'asphalte usé se croisent en tous sens;
Et je me dis, perdu dans l'ondoyante foule :
« Heureux qui, par delà cette vivante houle,
Possède en un lieu sûr des cœurs tendres et francs,
Vert archipel battu des flots indifférents,
Où l'âme fatiguée et repliant ses ailes
Se réchauffe au foyer des amitiés fidèles,
Et d'où, forte et meilleure, elle reprend l'essor!
Heureux, et d'un bonheur plus doux, plus rare encor,
Qui, portant dans son cœur l'étincelle sacrée,
Se sait dans cette foule une femme adorée,
Et près de l'âtre en feu, tapi comme un grillon,
Écoute à ses genoux ce lointain tourbillon! »

VOIX SECRÈTES

La nature conseille et partout fait entendre
Sa voix tendre.

L'étoile qui rayonne au fond du ciel d'azur
Dit : Sois pur!
Sous les vents déchaînés, faible et tremblant, l'arbuste
Dit : Sois juste!

L'aigle qui plane aux cieux sur le nuage errant
Dit : Sois grand!
L'abeille qui remplit de miel sa ruche en paille
Dit : Travaille!
L'arbre qui donne à tous des fruits dans la saison
Dit : Sois bon!
Le saphir dit : Apprends que rien n'est méprisable;
Je suis sable.
La fleur dit, en s'ouvrant à l'air pour l'embaumer :
Sache aimer!
Le fleuve dit : Choisis la pente qu'il faut suivre;
Sache vivre!
La feuille tombe et dit : Vois, tout doit se flétrir,
Puis mourir!

Et fleuve, étoile, abeille, arbre, fleur, tout en somme
Dit : Sois homme!

CONSOLATION

J'ai vécu. Désormais qu'ils soient nombreux ou courts,
J'ai plus que dépassé la moitié de mes jours;
Leur terme se dessine.
Lorsque viendra la mort, je ne lutterai pas :
Dans ce vaste désert des choses d'ici-bas
Je n'ai qu'une racine.

Je n'ai pas attaché mon âme à de faux biens :
Richesse, honneurs, pouvoir, ces vanités, ces riens,
Que le monde s'arrache,
N'ont pas su retenir mon âme un seul instant.
Son essor l'emportait vers ce ciel éclatant
Où Dieu voilé se cache.

Là, frissonnant d'horreur devant l'immensité,
J'implorai, je cherchai partout la vérité.
Inutiles prières!
Les cieux furent muets. — Et je compris enfin
Que le moindre rayon de ce soleil divin
Brûlerait mes paupières.

Redescendu sur terre en pleurant, je m'épris
Du rêve des grands cœurs, des sublimes esprits :
Je poursuivis la gloire.
Mais elle aussi se tut et fut sourde à ma voix ;
Et ma main n'étreignit pour la seconde fois
Que le vide illusoire.

Alors, dans sa pitié, Dieu du fond de l'azur
Fit glisser jusqu'à moi le reflet le plus pur
De sa flamme céleste.
C'est l'amour! Et mon cœur enfin put se calmer.
J'ai su me faire aimer, j'ai su moi-même aimer :
Que m'importe le reste?

Je puis mourir! La mort ne m'aura pas entier;
J'aurai vu jusqu'au bout de mon étroit sentier
L'amitié me sourire;
Et, jusqu'à ce qu'ils soient glacés par le trépas,
Je vivrai dans des cœurs qui ne m'oublieront pas.
Et cela peut suffire!

P. P. C.

Fata libelli.

Quand le pâtre a fini son chant joyeux ou triste,
Dans l'air ému souvent le son persiste,
Et plane une dernière fois.
Puis, bientôt le silence,
Cet hymne sans voix,
Recommence
Au bois.

Le feu mystérieux que le caillou recèle
Au choc du fer jaillit en étincelle;
Mais ce n'est qu'un rapide éclair
Qu'un moment voit éclore :
Le jet vif et clair
S'évapore
Dans l'air.

Le navire qui fend la mer avec sa proue
Creuse un sillon où la vague se joue
Et parfois un instant reluit.
Puis, tout s'éteint; sa trace
Se perd dans la nuit,
Et s'efface
Sans bruit.

LA MORT

DU

PRÉSIDENT LINCOLN

1867

LA MORT DU PRÉSIDENT LINCOLN

PIÈCE QUI A REMPORTÉ LE PRIX DE POÉSIE
AU CONCOURS DE 1867,
ET QUI A ÉTÉ LUE DANS LA SÉANCE PUBLIQUE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE LE 9 AOUT.

Æquum et salutare.

I

Pour célébrer ta mort par de dignes paroles,
Nos temps sont bien troublés, nos esprits bien frivoles,
O Lincoln! Où trouver d'assez fermes accents
Pour peindre au vif tes traits rudes et saisissants?
Grandie au pied des rois, qu'elle adula sans cesse,
Notre langue, oubliant sa noble politesse,
Peut-elle encor, d'un vers robuste et plébéien,
Chanter l'hymne des morts sur un grand citoyen?
Essayons. — Je prendrai ta vertu pour modèle.
Puisses-tu m'inspirer des accords dignes d'elle,
Et ce style sans faste et sans vaine splendeur
Où la simplicité devient de la grandeur!

II

Un siècle n'est pas clos depuis que l'Atlantique
A vu naître et grandir la nouvelle Amérique,
Vaste et féconde arène ouverte au genre humain,
Où l'Europe a jeté ses peuples par essaim.

Là, comme en un creuset où le métal s'épure,
L'homme redevient libre au sein de la nature.
Déjà, dans sa croissance et son rapide élan,
La jeune nation touche à l'autre océan,
Formant un contre-poids par sa puissante masse
Au colosse du Nord dont l'ombre nous menace
Et dont trois continents portent les pieds glacés.
Ainsi Dieu semble dire au despotisme : Assez!
Sa justice, rendant au globe l'équilibre,
Fit fleurir au désert cet État jeune et libre
Pour montrer au vieux monde, étonné de le voir,
Un grand peuple exerçant lui-même le pouvoir.
Mais sa grandeur cachait un germe de ruine;
Un cancer dévorant lui rongeait la poitrine :
L'esclavage hideux déshonorait ses lois,
Chaîne immonde, outrageant deux âmes à la fois,
Où victime et bourreau sont liés d'une entrave
Qui flétrit encor plus le maître que l'esclave.
Il fallait l'extirper ou périr; car le mal
Grandit avec le temps et suit un cours fatal.
Alors, comme un héros, d'une main ferme et sûre,
L'Amérique arracha le fer de sa blessure,
Et sut laver enfin sa tache dans le sang...
Hélas! qu'il en coula de pur et d'innocent!

III

Quand Lincoln fut élu pour monter à la barre,
Pareille à ces vaisseaux que le flot désempare,
L'Amérique approchait des écueils écumants :
Le jour était venu des grands déchirements.
Le vent de la discorde, en soufflant dans les voiles,
Dispersait en lambeaux son pavillon d'étoiles;
Incertain, divisé, le navire géant

Menaçait de sombrer dans l'abîme béant.
Lincoln vint. Triste et seul, n'ayant que Dieu pour guide,
Il sonda tous ces maux d'un regard intrépide,
Et de sa rude main qu'ennoblit le travail,
Sans peur et sans reproche, il prit le gouvernail.
Quatre ans, quatre ans entiers, à travers la tempête,
Calme dans le succès, calme dans la défaite,
Il sut des révoltés lasser le long effort.
Et déjà le pilote entrevoyait le port;
La discorde étouffait ses feux dans la carène,
Les flots se rendormaient à sa voix souveraine,
L'esclave, libre enfin, tendait vers lui ses bras,
La paix et la clémence accouraient sur ses pas...
Lorsque le fanatisme, ô lamentable crime!
A l'hécatombe humaine ajoutant sa victime,
Pour mettre plus d'horreur dans ce drame divin,
Jeta Lincoln sanglant aux pieds d'un assassin!

IV

Meurs donc! mais meurs content, puisque avant de se clore
Tes yeux de la justice ont salué l'aurore,
Et que des millions d'opprimés, à ta voix,
Retrouvent la famille, une cité, des lois.
Pour réparer du Sud la trop longue injustice,
Ta grande âme eût offert tes jours en sacrifice;
Dieu les prit : sois heureux! — Honneur de ton pays,
Ton nom lègue en exemple à nos peuples vieillis,
Au lieu de leurs grandeurs vides et théâtrales,
Un modèle nouveau plein de beautés morales :
La douceur, la justice et la simplicité,
L'héroïsme chrétien, fils de la liberté.
Notre âge est fier de toi, cher honnête grand homme!
Tu ne pâlirais pas près des héros de Rome;

Et la démocratie, en montrant tes vertus,
Peut dire avec orgueil : J'ai mes Cincinnatus!
Tu ne fis que monter. Ta vie est ainsi faite
Que chacun de tes pas te rapprocha du faîte.
Le fendeur d'échalas, l'ouvrier illettré,
S'instruit, et pose un pied sur le premier degré;
Il poursuit; son labeur ardent, opiniâtre,
L'élève encor plus haut; il cherche un grand théâtre
Et le trouve au forum; puis, le simple avocat
Est porté par le peuple au sommet de l'État.
Est-ce assez? — Pas encore! — Au dessus de l'empire
Il restait un degré, la gloire du martyre;
Il y monte. — A présent, Lincoln, tu peux mourir!
La terre et ses grandeurs n'ont plus rien à t'offrir.

V

Et tu mourus ainsi! — Mais par quelle ironie
Le sort te gardait-il la tragique agonie
D'un César contempteur du libre genre humain?
Sur quels droits consacrés as-tu porté la main?
Quand cherchas-tu jamais à venger ton injure?
Quand donc, pour assouvir ta convoitise impure,
Sous le commode abri des maximes d'État,
Commis-tu sur le faible un facile attentat?
Sans que la liberté fût voilée ou flétrie,
Tu respectas les lois en sauvant la patrie.
Type du chef d'État et du grand citoyen,
Tu fus bon, simple, grand, et seul tu n'en sus rien!
Hélas! quand tu tombas sous la balle d'un lâche,
Tu triomphais; le mal avait fini sa tâche.
La tienne désormais était selon ton cœur :
La clémence qui sied si bien à tout vainqueur!
De quel soin filial, avec quelle tendresse,

Aurais-tu relevé ta patrie en détresse,
Et dans son sein navré de blessures sans nom
Versé l'oubli des maux, la paix et le pardon!
Car ton âme était tendre, et sous ta rude écorce
Une exquise douceur se cachait dans ta force,
Et la simplicité d'un enfant s'y mêlait :
Politique attendri, lion nourri de lait!

VI

Et toi, mime enivré du rôle des séides,
Toi qu'attend Ravaillac parmi les parricides,
Aveugle criminel! tu ne savais donc pas
Que la vengeance suit le crime pas à pas,
Que le fer ne peut rien sur l'idée immortelle,
Que pour la vaincre il faut être divin comme elle,
Que la persécuter, ce n'est que la grandir,
Puisque où tombe un soldat ressuscite un martyr?
Tu ne savais donc pas que tout meurtre est un crime?
Que, même en poursuivant un but qu'on croit sublime,
On perd toujours sa cause à la souiller de sang?
Quel que soit son drapeau, le crime est impuissant.
Brutus empêcha-t-il le monde d'être esclave?
Non! Le sang de César fit la pourpre d'Octave;
Socrate ne meurt pas : il revit dans Platon;
Huss lègue à ses bourreaux Luther et Mélanchthon;
Jeanne au bûcher devient l'ange de la patrie;
Et Jésus, en mourant sur une croix flétrie,
Sauve un monde, et renaît le Dieu de l'avenir!

VII

Dors en paix maintenant, Lincoln! Ton souvenir,

Comme un mâle conseil qui relève et console,
Restera ceint pour nous d'une double auréole.
Tu vivras dans le cœur des bons et des meilleurs;
Tu seras le héros des humbles travailleurs,
Des soldats du devoir, des simples, des modestes.
Vieux culte du passé, tous ces fléaux célestes,
Ces ravageurs d'États dont les pieds triomphants
Sur les pères broyés écrasent les enfants,
Grâce à toi, désormais pâliront dans l'histoire,
Tandis que chaque jour verra grandir ta gloire.
Dors en paix, doux héros, sage et grand plébéien,
Dors, nous te bénissons! Le grand homme de bien
Vit pour tous; quand il meurt, la terre tout entière
Autant que son pays devient son héritière :
L'humanité te doit l'esclavage aboli,
Le trône un grand exemple, un saint devoir rempli,
L'Amérique sa force et la paix revenue,
L'Europe un idéal de grandeur inconnue,
Et l'avenir mettra ton image et ton nom
Plus haut que les Césars, — auprès de Washington!

SÉMÉIA

1869

SÉMÉIA

POÈME COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE, LE 9 DÉCEMBRE 1869.

Sola sub nocte.
(VIRGILE.)

I

Sur le monde endormi la nuit plane en silence.

Ainsi qu'une sultane à qui sied l'indolence,
Smyrne, nonchalamment couchée au bord des mers,
Entr'ouvre enfin son voile à la fraîcheur des airs;
Et les vents parfumés de la molle Ionie
Bercent son doux sommeil ou sa douce insomnie.
Au loin, tout bruit s'apaise en murmures discrets;
Le muezzin s'est tu sur les hauts minarets,
Et la lune, inondant le ciel de son jour pâle,
Aux coupoles d'étain jette un reflet d'opale;
Le vent tombe, et la mer vient mourir sur le bord;
Tout se tait, tout s'éteint, tout se calme et s'endort.

C'est la nuit où, suivant l'antique prophétie,
Doit descendre du ciel le père du Messie;
Où les Juifs d'Orient, redoublant de ferveur,
Pour rappeler à Dieu qu'il leur doit un sauveur,

Sous les berceaux fleuris d'une haute terrasse
Exposent chaque année une enfant de leur race,
Belle, pure, sans tache et l'orgueil d'Israël,
Digne enfin des regards et de l'amour du ciel;
Et, jusques au matin prolongeant son attente,
Seule, sous les rayons de la lune éclatante,
Pleine d'une terreur sacrée au moindre bruit,
La vierge attend ainsi, dans l'horreur de la nuit,
Que l'ange Gabriel, l'ange de délivrance,
Descende, et comble enfin cette longue espérance.

Ce soir c'est Séméia, pâle fleur d'Orient,
Qui passera la nuit du Messie en priant.
Grande et frêle, elle n'a que quinze ans; mais son âme
Rayonne dans ses yeux pleins d'une étrange flamme,
Comme aux regards voilés du plongeur ébloui
Brille sous les flots bleus un trésor enfoui.
Nourrie en grandissant du pain des forts, la Bible,
Elle aimait Israël d'un amour indicible.
Dans la simplicité de son cœur sans détours,
La douce enfant gardait la foi des premiers jours.
Elle habitait encor l'Éden de l'innocence,
Et Dieu seul de son cœur remplissait le silence.
Aussi, quand, le matin, son aïeul triomphant
Lui dit : « Tu veilleras ce soir, ô mon enfant!
C'est toi que la tribu tout entière a choisie! »
D'un céleste frisson Séméia fut saisie;
Le rêve de son cœur passa devant ses yeux;
Elle crut voir soudain s'ouvrir déjà les cieux;
Son âme se fondit à l'instant en prières;
Une étrange lueur glissa sous ses paupières;
Elle trembla, pâlit, puis tressaillit encor.
On eût dit un aiglon qui va prendre l'essor.

II

La voilà maintenant seule sur la terrasse,
Avec son âme ardente et le ciel face à face.
Les filles d'Israël, pour ce mystique hymen,
L'ont parée; à son cou l'ambre de l'Yémen,
La perle et le saphir en longs colliers ruissellent,
Tandis que sur ses bras des rubis étincellent.
Un voile semé d'or sur sa tête reluit,
Et, pour chasser au loin les démons de la nuit,
Son front pur est orné d'un large phylactère
Où brille en traits sacrés un nom plein de mystère;
Brousse a tissé pour elle un long vêtement blanc
Qui couvre à plis soyeux son corps chaste et tremblant,
Et mille sequins d'or lui font un diadème.
Mais sa seule parure est sa beauté suprême.
Qu'importe à Séméia l'or et les vains bijoux?
Elle ne voit que Dieu!

Prosternée à genoux,
Elle resta longtemps le front dans la poussière;
Enfin elle interrompt son ardente prière,
Se lève, et, vers le ciel étendant les deux bras,
Épanche ainsi son âme en murmurant tout bas :

« O Père! ô Jéhovah! Dieu de l'immense espace!
Les chérubins de feu, même en voilant leur face,
Ne peuvent contempler le trône où tu t'assieds;
L'univers à ta voix se dissipe en fumée...
Et pourtant, de terreur et d'amour consumée,
Me voici tremblante à tes pieds.

« Jusqu'au fond des sept cieux où ta gloire est voilée,
Laisse ma voix monter dans la nuit étoilée
Avec les mille bruits qui s'élèvent d'en bas!
Toi qui reçois les pleurs de l'hysope, et recueilles
Le plus léger soupir qui frémit dans ses feuilles,
Dieu bon, ne me repousse pas!

« Ce n'est pas pour moi seule, hélas! que je t'implore;
C'est pour un peuple entier qui, du soir à l'aurore,
Aujourd'hui tend vers toi ses suppliantes mains,
Pour ces Hébreux battus comme le grain dans l'aire,
Et que depuis longtemps le vent de ta colère
A semés sur tous les chemins.

« Il est vrai, trop d'erreurs, de fautes et de crimes
Ont attiré sur eux tes rigueurs légitimes;
Trop souvent ils ont fait le mal que tu défends.
Mais vois! sous le soleil est-il pire misère?
Jadis tu fus leur juge, à présent sois leur père;
Ouvre tes bras à tes enfants!

« Souviens-toi qu'Israël, seul dans sa foi profonde,
Attend toujours de toi le rédempteur du monde,
Le Messie annoncé par ton livre sacré.
Ah! qu'il descende enfin du ciel! qu'il établisse
Son empire de paix, d'amour et de justice,
Et qu'Israël soit délivré! »

III

Elle se tait. — La lune à la nature entière
Verse toujours l'éclat de sa froide lumière.
Elle écoute. — Les airs restent silencieux.
Elle regarde. — Et rien ne s'émeut sous les cieux...

Alors elle reprend, mais d'une voix plus tendre,
Avec ce doux accent qui veut se faire entendre,
Et qui, prenant sa source au plus profond du cœur,
Pénètre au fond de l'âme et lui parle en vainqueur :

« Oh! ne regarde pas à ma propre bassesse!
Quel est le cœur humain qui soit pur devant toi?
Ne vois en moi, Seigneur, que ta sainte promesse
Écrite dans ta loi.

« Je sais que je ne suis qu'une argile éphémère
Où tout rayon du ciel ne peut que se ternir...
Pourtant c'est une femme un jour qui sera mère
Du Messie à venir!

« Quoi! la fille de l'homme être la fiancée,
La compagne, l'épouse et la mère d'un Dieu!
Quel rêve! cette gloire éblouit la pensée
De ses ailes de feu.

« Cette gloire a le charme effrayant de l'abîme.
Aussi, quand on m'élut, j'ai pressenti mon sort,
Et mes yeux éblouis dans un éclair sublime
Ont vu passer la mort.

« On dit que cet espoir est trop vaste pour l'âme;
Qu'il ferait éclater tous les cœurs d'ici-bas.
Qui? Vous, Seigneur, aimer une enfant, une femme!...
— Eh bien, oui! pourquoi pas?

« Ne vous offensez pas de cette audace extrême.
Laissez-moi vous offrir mon cœur dans cet aveu,
Et vous dire à cette heure : O mon Dieu! je vous aime,
Je vous aime, ô mon Dieu!

« Oui, si c'est de l'amour que votre amour demande,
J'en ai tout ce qu'un cœur humain peut contenir.
Ma tendresse pour vous, Seigneur, est assez grande :
Votre ange peut venir.

« Qu'il vienne et comble ainsi mon âme insatiable!
Sans vous, sans votre amour la vie est un néant;
Et mon âme est pareille à ce désert de sable
Qui boirait l'Océan.

« Venez donc, ô Seigneur! renouveler la terre.
Hélas! plus que jamais elle a besoin de vous.
Venez! que notre soif enfin se désaltère!
Penchez-vous jusqu'à nous!

« Et vous, étoiles d'or, vous qui devez m'entendre,
Et qui semblez d'en haut me suivre avec des yeux,
De laquelle de vous l'ange doit-il descendre
En traversant les cieux?

« Mais viendra-t-il?... S'il vient, ô lointaines étoiles!
O silence des nuits! venez me secourir!
N'as-tu pas dit, mon Dieu, que, quand tu te dévoiles,
Ton aspect fait mourir? »

IV

C'est ainsi que, planant au-dessus de la terre,
La vierge d'Israël, dans la nuit solitaire,
S'exalte et se consume au feu de son désir.
— Tout à coup elle voit la lune s'obscurcir;
Elle entend palpiter des ailes dans la nue;
Sur le ciel glisse au loin une forme inconnue... »

Frissonnante, éperdue, elle ferme les yeux :
« C'est lui, dit-elle, il vient! J'ai vu s'ouvrir les cieux! »
Comme un arc qui se rompt sous la flèche lancée,
Son sein se brise au choc de l'ardente pensée.
Une extase d'amour, de joie et de terreur
D'un foudroyant éclair lui traverse le cœur..
C'en est trop. Dévoré par la céleste flamme,
Son corps frêle et charmant ne retient plus son âme
Qui jusqu'au fond du ciel vers Dieu poursuit son vol...
Ce qui fut Séméia s'affaisse sur le sol,
Tombe, se brise et meurt. Et ses sœurs les étoiles
La contemplent de loin couchée en ses longs voiles,
Tandis que sur son front, dans l'ombre de la nuit,
Un vol de cygnes blancs fend l'air, passe et s'enfuit.

MARCEL

1875

MARCEL

I want a hero.

(BYRON.)

CHANT PREMIER

PARIS

Avril 1870.

I

Tout dort; le vent gémit dans l'ombre à ma fenêtre;
Nul étoile ne brille à l'horizon terni;
C'est l'heure de la nuit la plus triste peut-être.
Ce silence, cette ombre où se meut l'infini,
D'une vague terreur lentement me pénètre :
La Terre, ainsi glissant sans nul bruit dans l'éther,
Semble un cercueil qui plonge et descend sous la mer.

II

La France aussi descend et glisse dans l'abîme
Où les peuples usés entassent leurs débris.
Garrottée en un jour de surprise et de crime,
Le bâillon de l'empire étouffe encor ses cris;
Elle se meurt à moins qu'un effort magnanime...
Hélas! quand donc l'horreur ou l'excès de son mal
La réveillera-t-il de ce sommeil fatal?

III

Que faire en attendant cette nouvelle aurore?
Qui distraira mes yeux de l'abîme béant?
Comment combler ce vide où mon cœur se dévore?
De quels mondes nouveaux peupler ce noir néant?
La Muse aux chants divins, de son souffle sonore,
Pourrait seule en mon sein d'amertume rempli
Jeter quelque fraîcheur, le repos et l'oubli.

IV

Eh bien, soit! essayons; chantons-nous un poème,
Où j'épanche au hasard ce qui dort dans mon sein.
Avant tout, j'ai besoin d'un héros; Byron même
L'a dit en commençant Don Juan, et mon dessein
Est bien d'en choisir un pour me servir de thème.
Mais où le prendre? Et qui? Mon embarras est grand:
Sans Boileau je prendrais peut-être Childebrand.

V

En France le héros foisonne. A chaque rue
Leur image d'airain se dresse vers le ciel :
Héros de cabinet, d'épée ou de charrue,
Chaque ville a le sien; c'est là l'essentiel.
Leur foule de nos jours s'est tellement accrue
Que nos cités n'auront dans les siècles suivants
Qu'un peuple en bronze au lieu d'un peuple de vivants

VI

Je n'ai donc qu'à choisir. — Certe, aujourd'hui le monde
Offre en nos temps troublés un beau spectacle. Au fond,
La scène est grandiose, et que de sang l'inonde!
Tous les évènements creusent un lit profond
Pour recevoir tes flots, ô liberté féconde;
Mais le vrai héros manque ici comme partout;
Nul n'imprime son nom sur la lave qui bout.

VII

D'ailleurs, pourquoi choisir un héros? Si je chante,
C'est pour mettre mon âme à l'air, au grand soleil,
Comme on sort du fourreau l'épée étincelante,
Afin d'en voir briller l'éclat sombre ou vermeil;
C'est pour battre en monnaie, et sonore et courante,
Le lourd lingot qui dort inutile en son coin,
Et que je veux frapper pour toujours à mon coin.

VIII

Pour toujours, ai-je dit? C'est à tort; je m'arrête,
Et reviens sur mes pas pour biffer ce grand mot.
Ces immortels lauriers dont on pare sa tête
Vous font presque à coup sûr la figure d'un sot.
Sur ce chapitre-là, je ne suis pas poète;
Je sais trop que mon vers est un déshérité:
Il n'en appelle point à la postérité.

IX

— Mais, dira-t-on, pourquoi rimer tout un poème,
Si la gloire a pour vous si peu d'illusion?
— J'écris pour mes amis, et surtout pour moi-même,
Pour tromper de mes jours la lourde inaction,
Et qui sait? (Car le cœur de l'homme est un problème)
Pour qu'un jour une belle au regard ingénu
Dise, en lisant ces vers: Si je l'avais connu!

X

C'est pour parler enfin lorsque tout fait silence;
C'est pour rompre la digue et creuser un bassin
Où de mes sentiments la vaste turbulence
Puisse en paix s'épancher et jaillir de mon sein,
Sans tourner contre moi leur propre violence.
C'est pour trouver au ciel, loin de nos vains débats,
L'air et la liberté qui nous manquent en bas.

XI

Ce qu'il me faut, c'est donc un prétexe à mes veilles,
Un cadre à mes pensers de face ou de profil,
Une ruche où cacher le miel de mes abeilles,
Le collier qui tiendra mes perles sur un fil,
La vitrine où l'on met ses fragiles merveilles,
Enfin, pour abriter mes oiseaux familiers,
La volière aux fils d'or sur ses frêles piliers.

XII

Comme un sculpteur pétrit le bloc de terre glaise,
Pour en faire jaillir un homme, un ange, un dieu,
Avec ce blanc vélin j'en puis prendre à mon aise.
Rien ne borne mes pas, ni le temps, ni le lieu;
Le monde m'est ouvert. — Aussi, ne vous déplaise,
Je prendrai pour héros n'importe quoi, ni quel:
Vous, moi-même, un passant. — Tenez, prenons Marcel;

XIII

Connaissez-vous Marcel aux yeux bleus, au teint pâle?
Les femmes arrêtaient leur regard en rêvant
Sur sa barbe légère et sa figure ovale;
Ses blonds cheveux bouclés flottaient au moindre vent;
Ses ongles en amande, aux doux reflets d'opale,
Sa main fine et nerveuse, et ses pieds andaloux,
Étaient faits à plaisir pour vous rendre jaloux.

XIV

— Mais ce joli monsieur, c'est une demoiselle?
— Monsieur, il serait peu prudent de s'y fier.
Avec sa main si fine et ses yeux de gazelle,
Il vous mettrait au cœur un pouce ou deux d'acier.
— Votre épreuve serait, Madame, moins cruelle,
Mais tout aussi probante. — Ainsi donc le plus sûr
Est de ne pas pousser Marcel au pied du mur.

XV

Quant à son origine, elle était très ancienne;
Car il revendiquait Adam pour son aïeul.
A ce compte, sa race était patricienne;
On l'aurait deviné, du reste, à son pied seul.
Français très peu Gaulois, il faut que j'en convienne,
Par son père, Romain, et par sa mère, Franc,
Il sentait bouillonner deux âmes dans son sang.

XVI

D'ordinaire, il avait un air mélancolique.
Mais, sous l'émotion d'un sentiment très fort,
Ses yeux s'armaient soudain d'un éclat métallique,
Et lançaient deux éclairs comme par un ressort;
Puis, il devenait froid, muet. Cela s'explique :
Marcel était du monde, et fort bien élevé;
Un parfait gentleman est d'un flegme achevé.

XVII

Pourtant Dieu l'avait fait d'une pâte trop tendre;
Son cœur au moindre choc se brisait en éclats.
Dès l'enfance, il ne sut à quel amour entendre;
Et La Fontaine a dit le sort des délicats!
Non content d'aimer tout, il voulut tout comprendre;
Et, laissant aux niais leur sourire moqueur,
Il fit de son esprit le frère de son cœur.

XVIII

Vous l'avez deviné, Marcel était poète;
Non pas qu'il fît des vers! Il avait trop de goût.
Mais il avait reçu l'influence secrète.
La grâce du détail et la grandeur du tout
Se révélaient à lui dans leur beauté parfaite.
Ses yeux bleus possédaient ce prisme de l'amant
Par qui toute herbe est fleur, tout sable diamant.

XIX

Il savait admirer, — chose assez rare en somme, —
Sans crainte de passer pour un caméléon,
Il vénérait la Grèce et la Judée et Rome,
Ouvrant à tous les dieux son sein pour Panthéon.
Son âme n'eut qu'un but, le plus grand, être un homme;
Et, se tournant sans bruit vers ce pôle éternel,
Il marchait en suivant un invisible appel.

XX

Madame X s'écriera : « Vraiment, je suis saisie
De voir les gens parler avec autant d'aplomb !
C'est un Marcel en l'air, de pure fantaisie.
Moi qui l'ai bien connu, j'en sais beaucoup moins long.
Le vrai Marcel n'avait pas tant de poésie.
Il était doux, discret, poli, mis avec goût,
Assez spirituel, et bien fait : voilà tout. »

XXI

— Madame, excusez-moi, souffrez qu'on vous réponde:
Avez-vous jamais vu d'âme dans un salon?
Que voit-on, s'il vous plaît, d'un homme dans le monde?
Son esprit, sa figure, un frac, un pantalon.
Le reste doit se perdre en une nuit profonde.
Si Marcel l'eût montré, qui ne l'aurait cru fou?
Vous avez vu l'écrin, moi j'ai vu le bijou.

XXII

Dussé-je vous blesser, j'ajouterai, Madame,
Qu'il n'était lui, bien lui, qu'avec certaines gens.
C'était un mimosa que Marcel; et son âme,
Qui s'épanouissait sous des yeux indulgents,
Se refermait soudain au choc du moindre blâme.
Cœur frileux, non pas fier, — car plus d'un s'y méprit, —
Il fallait qu'on l'aimât pour qu'il eût de l'esprit.

XXIII

Quant à ce qu'il pensait au fond en politique,
On pouvait se tromper sur son opinion.
Mais il avait au cœur un sentiment unique,
Un amour invincible, une adoration.
Au risque de le rendre encor moins sympathique,
J'avouerai sa folie et sa naïveté :
Ce qu'il aimait ainsi, c'était la liberté.

XXIV

Il croyait qu'ici-bas, si l'on ne vit qu'une heure,
C'est pour s'épanouir librement sous le ciel;
Que les mille liens de l'État sont un leurre;
Qu'un enfant au maillot n'est pas l'homme réel;
Et que le seul devoir, avant que l'on ne meure,
Est de saper partout ce qui sert de prison,
Jusqu'à ce que le ciel ferme seul l'horizon.

XXV

Pour lui le despotisme était le mal, le pire.
Multitude, empereur, czar, quel que fût son nom,
Il l'exécrait. — « Marcel, vous n'aimez pas l'empire? »
Lui dit un soir Madame X. Il répondit : « Non! —
Pourquoi? — C'est que l'air manque : un seul homme respire. »
Et son sourire amer, et ses grands yeux railleurs
Semblaient dire : J'irai reprendre haleine ailleurs.

XXVI

C'est ce qu'il fit. — Mais quoi? N'aimait-il pas la France?
Dira-t-on. — Lui! grand Dieu! qu'aurait-il donc aimé?
Il l'aimait comme on aime une chère espérance,
Un souvenir de gloire et de deuil embaumé,
Un culte dont on fait sa joie et sa souffrance.
S'il l'aimait! Savez-vous ce qu'au cœur de Marcel
Disaient les trois couleurs frissonnant sur le ciel?

XXVII

Le blanc disait : Respect à ma bande amoindrie!
Je suis le vieux drapeau des temps évanouis.
Pendant plus de mille ans j'ombrageai la patrie;
J'ai vu mourir Bayard, Jeanne d'Arc, saint Louis.
Quels que soient les malheurs dont ma gloire est flétrie,
Je garde dans mes plis l'histoire des aïeux.
Enfants de l'avenir, soyez des fils pieux!

XXVIII

Et le rouge : Je suis le sang des magnanimes
Que broya sous ses pieds la Révolution.
Ma pourpre fut tissue et de gloire et de crimes;
Je naquis dans l'horreur et l'admiration.
Par le sang des héros, par celui des victimes,
A cause du premier, et malgré le second,
Français, soyez unis! que ce sang soit fécond!

XXIX

Le bleu disait enfin : Je suis le ciel de France,
L'éther où les soleils montent pour chercher Dieu.
Je suis la liberté, l'idéal, l'espérance,
La route où le progrès guide son char de feu.
Vos pères l'ont frayée, avec quelle souffrance!
Ne la désertez pas, aujourd'hui ni jamais;
C'est là seul qu'est la gloire et l'honneur, ô Français!

XXX

Voilà ce qu'à Marcel dans un frisson sonore
Disait le vieux drapeau, fils de quatre-vingt-neuf.
Sa gloire et ses malheurs parlaient plus haut encore.
Si de la liberté maintenant il est veuf,
Il n'en reste pas moins l'arc-en-ciel tricolore,
Où tout peuple écrasé, prenant Dieu pour témoin,
Comme vers le salut lève les yeux de loin.

XXXI

Revenons à Marcel. — Dans l'ombre et le mystère
Je devrais laisser là le reste du portrait.
Cependant, pour connaître à fond ce caractère,
Son image demande encore un dernier trait;
La vérité le veut; je ne puis plus le taire :
Il avait un défaut que je dois révéler;
D'ailleurs, il est de ceux qu'on ne peut pas céler.

XXXII

Mon Dieu! je sais très bien qu'au fond c'est peu de chose.
Mais la morale est là, qui réclame son droit.
Chacun a ses défauts dont tout le monde glose;
Toujours l'humain tissu craque par quelque endroit.
Marcel n'était donc pas si coupable; et sa cause
Au cœur de ma lectrice aura dans tous les cas
Le plus insinuant de tous les avocats.

XXXIII

Ses complices d'ailleurs sont si nombreux, en somme,
Que l'histoire à la main je puis prendre au hasard;
Paris les a connus, ainsi qu'Athène et Rome :
Raphaël, Géricault, Hoche, Nelson, Mozart,
Et le premier de tous, Adam avec sa pomme.
En voilà bien assez, et j'en ai trop cité,
Pour montrer que ce vice était très bien porté.

XXXIV

Puis, la nature est là qui toujours nous y pousse.
La bonne mère dit : Enfants, suivez ma loi!
La route est si facile et la pente est si douce!
Ame, esprit, corps, tout l'homme y trouve son emploi;
Et l'oiseau dans les airs, l'insecte sous la mousse,
La fleur même, en sa chaste et discrète façon,
Viennent tous nous prêcher d'exemple à l'unisson.

XXXV

Ce terrible défaut déchire enfin sa gaze;
On l'entrevoit : *Purché porti la gonella!*
Chanta Mozart. Cet air vous dit tout, et sans phrase.
Hélas! Marcel aimait trop la femme! Voilà
Ce secret plein d'horreur dont l'aveu seul m'écrase.
Après tout, vous savez, l'homme n'est pas parfait.
Veuillez lui pardonner, si ce n'est déjà fait.

XXXVI

Maintenant qu'on a vu Marcel sous chaque face,
Que vous en connaissez et le faible et le fort,
Je vais me conformer au précepte d'Horace.
Son *in medias res* a du bon; j'aurais tort
De n'en pas profiter. Quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Les anciens, nos aînés, sont nos maîtres en tout,
Surtout en politique, en art, en fait de goût.

XXXVII

— Ah! ah! je vous y prends : vous êtes un classique!
S'écriera là-dessus un critique irrité.
— Monsieur, je ne suis pas classique ou romantique.
Mon unique système est d'aimer la beauté.
La mode n'y fait rien : moderne ou bien antique,
Peu m'importe! Pourvu qu'en son port radieux
La déesse que j'aime apparaisse à mes yeux.

XXXVIII

Le classique bâtard, l'art vieillot de l'empire,
Était bien ennuyeux! quel horizon borné!
Quant au feu romantisme, à part l'ode et la lyre,
La montagne en travail accoucha d'un mort-né.
Pour moi, je suis classique avec Gœthe et Shakspeare,
Mais ultra-romantique avec tous les anciens,
Qu'ils soient Juifs ou Romains, Grecs ou même Indiens.

XXXIX

Quant à ce petit groupe appelé réaliste,
Ce sont d'honnêtes gens sans doute à tout égard.
Mais avec leur réel si laid, si plat, si triste,
Ils ne soupçonnent pas le premier mot de l'art.
Le réel n'est qu'un bloc sous la main de l'artiste;
L'art fait jaillir le dieu dans le marbre dormant.
Mais tout marbre est-il dieu? tout caillou, diamant?

XL.

Il faut choisir! le choix est la règle divine.
L'insecte et le lion, le cèdre et le fêtu,
La subissent. Partout l'élection domine.
Nul ne vit ici-bas que s'il a combattu.
Le plus faible périt, l'imparfait s'élimine;
La nature aux honneurs de la postérité
N'admet que ses enfants revêtus de beaute.

XLI

Cherchons donc le beau seul, dans l'art et dans la vie!
Sans doute la nature a mille aspects divers;
Mais vouloir l'exprimer dans sa forme infinie,
C'est imiter l'enfant qui croit tarir les mers.
L'art dans sa coupe d'or n'a pas besoin de lie.
Le beau, le grand suffit. Bornons là nos sujets!
Les esprits de haut vol ne touchent qu'aux sommets.

XLII

— Derrière Notre-Dame et sa flèche en spirale,
Sombre et tout frissonnant, le jour se lève au fond.
Regardez! à travers la brume matinale,
Voyez-vous ce jeune homme attardé sur un pont?
Que sa démarche est lasse et que sa joue est pâle!
Il s'arrête, s'accoude, et, regardant sans voir,
Il contemple à ses pieds la Seine et son flot noir.

XLIII

D'où vient-il? D'un tripot ou d'un bal du grand monde?
Qu'importe! Sur son front on peut lire : dégoût,
Honte, remords, ennui, lassitude profonde,
Incurable mépris de soi, de tous, de tout.
Pauvre Marcel! hélas! dans quelle fange immonde,
Dans quels bas-fonds gluants de ce Paris impur,
As-tu traîné ton âme et ses ailes d'azur?

XLIV

Malheureux! qu'as-tu fait de cette âme héroïque,
Qui n'aspirait qu'au bon, au noble, au grand, au beau?
Qui voulait être sainte, ou tout au moins stoïque,
Qui rêvait d'être étoile, ou sinon, pur flambeau,
Et que ta chaste mère avec un soin pudique
Si longtemps abrita, dans le calme des champs,
Du vent des passions, du souffle des méchants?

XLV

Lecteur, avez-vous vu quelque champ de bataille,
Quand aux peuples la guerre a crié : Tue ou meurs!
L'air frémit; on entend le vol de la mitraille,
Le trépignement sourd des chevaux, les clameurs,
Les lourds caissons sautant dans leur bruit de ferraille,
Les escadrons broyant les blessés dans leur vol;
Puis le canon qui gronde et fait trembler le sol.

XLVI

Tout se tait. Venez voir l'ouvrage de la guerre :
Le ruisseau n'est que sang; les épis sont couchés;
Le blessé râle et meurt où tout riait naguère;
La haie a disparu; les arbres sont hachés.
Nul ne reconnaîtrait ce pauvre coin de terre;
Le hameau brûle au loin; dans de noirs tourbillons
La ruine et l'horreur planent sur ces sillons.

XLVII

Eh bien, voilà Marcel, tel que l'a fait la vie.
Dans la mêlée ardente et son air empesté,
Toutes les passions, la gloire poursuivie,
L'ambition, l'amour, le jeu, l'ont dévasté.
Mais son âme, restée encore inassouvie,
D'un amour inconnu ne peut se dessaisir;
Et rien, même la mort, n'éteindra ce désir.

XLVIII

La mort! Pourquoi ce mot? Serait-ce qu'il y songe?
La voit-il lui sourire au bord du flot profond?
Peut-être! — Qui saura quel noir souci le ronge,
Et ce qu'on entrevoit dans ce gouffre sans fond,
Quand le dernier regard du désespoir y plonge?
Ah! Marcel, est-ce à toi de fermer l'avenir?
Est-ce ainsi, pauvre enfant, que tu devais finir?

XLIX

— « Roulez, disait Marcel, flots fangeux et livides,
Roulez vers l'océan sans réfléchir le bord!
Dieu vous a faits pareils à nos jours si rapides;
Vous allez à la mer comme nous à la mort.
Nos deux commencements furent aussi limpides,
O fleuve! et nous allons avoir la même fin;
Car la vie a terni mon cœur comme ton sein.

L

Quittant le bord natal où fleurit l'églantine,
Tu voulus voir Paris et baigner des palais.
Sois heureux! tu n'as plus ta candeur enfantine.
Le monde, tu l'as vu; le mal, tu le connais.
Tu n'es plus maintenant qu'une immonde sentine :
L'égout d'un peuple entier norcit tes flots amers.
Va, tu peux sans remords te perdre au sein des mers! »

LI

Pour la dernière fois, il faut que je répète
Ce que j'ai déjà dit en parlant du drapeau :
Marcel avait les sens et l'âme d'un poète.
Tout lui parlait au cœur : le ciel, la terre et l'eau.
La nature élevait pour lui sa voix muette;
Et, tandis qu'en rêvant il regardait les flots,
Le fleuve lui parla lentement en ces mots :

LII

— « Oui, l'égout des Tarquins pourrait me faire envie;
Je ne suis qu'un cloaque à ciel ouvert; d'accord!
Mais toute impureté, par mes flots poursuivie,
Tombe au fond de mon lit, ou se rejette au bord.
Je lutte et je combats sans cesse : c'est la vie.
Et j'arrive à la mer, calme, pacifié,
Pur, — ou ce qui vaut mieux encor, — purifié.

LIII

Lève les yeux! crois-tu que la fumée altère
Cet éther rayonnant peuplé d'astres de feu?
Tous les noirs tourbillons qui montent de la terre
Vont sur l'aile des vents se fondre dans l'air bleu,
Sans laisser une trace au sein de l'atmosphère.
Homme! fais comme l'air du ciel, fais comme moi.
C'est le combat sacré, c'est la commune loi.

LIV

Quels que soient le limon dont ton âme est salie,
Et les impurs ferments que ton corps a reçus,
Laisse au fond de ton cœur déposer cette lie!
Que tes nobles instincts reprennent le dessus!
Ton âme est en péril; cesse là ta folie!
Il faut songer à vivre et non pas à périr.
Par un viril effort sache te conquérir!

LV

Tu le peux, tu le dois. Si la fange des rives
S'est mêlée un instant aux ondes de ton cœur,
Rassemble sans tarder toutes tes forces vives,
Lutte contre le mal, combats et sois vainqueur!
Brise tes fers, esclave! ou sinon tu les rives.
Fils de la liberté, suis sa première loi :
Avant de délivrer le monde, affranchis-toi! »

LVI

Longtemps, longtemps, Marcel prêta l'oreille encore
Aux flots qui murmuraient leur austère conseil.
La ville s'éveilla, le jour venait d'éclore;
La brume du matin se fondait au soleil,
Il sentit dans son cœur se lever une aurore;
Et l'esprit ténébreux, qui luttait dans son sein,
S'enfuit aux clairs rayons comme un brouillard malsain.

CHANT DEUXIÈME

LES ADIEUX

Qui de nous, poursuivant son rêve ou bien sa chasse,
N'a pas, au fond des bois, trouvé de carrefour,
Où le sentier confus disparaît et s'efface?
On s'arrête, on se croit égaré sans retour.
Mais, à deux pas, soudain, le chemin se retrace,
Et la clairière, où l'œil se croyait en prison,
S'entr'ouvre et laisse voir un nouvel horizon.

II

L'âme connaît aussi cette halte et ce doute,
Dans ces noirs défilés, où le cœur combattu
Voit deux guides surgir tout à coup sur la route :
L'un s'appelle le vice et l'autre la vertu.
Lequel faut-il choisir? La vie en dépend toute.
Heureux qui, du bien seul recevant la leçon,
N'apprend pas du malheur à payer sa rançon!

III

Je l'ai dit : en son âme ouverte aux grandes choses
Marcel avait laissé pousser dans tous les sens
L'ivraie et le bon grain, les chardons et les roses.
Clavier riche et profond, sous des souffles puissants
Il pouvait éclater en hymnes grandioses.
Lui-même l'ignorait, le monde aussi; plus tard,
On vit quels fiers accents en tira le hasard.

IV

Il resta quelque temps accoudé sur la pierre,
Comme s'il eût baigné son cœur avec son front
Dans les premiers rayons de la fraîche lumière,
Qui blanchissait les quais déserts et le vieux pont.
Puis, son âme en ses yeux reflua tout entière;
Son sein par un soupir profond se dilata;
Et, comme un des Dix mille, il cria : Thalatta!

V

— « Je suivrai ton conseil tendre et viril, ô fleuve!
Je vivrai, dit Marcel, en s'éloignant du bord;
Il me reste à tenter une dernière épreuve :
Je me referai pur pour redevenir fort.
De tous ces vains plaisirs que mon âme enfin veuve
Soumette au joug des lois sa jeune liberté!
Le devoir peut avoir aussi sa volupté.

VI

Je quitterai ces lieux où la pente est trop forte
De l'étude au plaisir, du plaisir au dégoût.
De ces murs enchantés je briserai la porte.
L'homme ne peut-il pas s'acclimater partout?
Arrachons-nous! partons! Pour aller où? n'importe!
Le monde est comme un livre entr'ouvert sous mes pas;
Il m'invite. Pourquoi ne le lirais-je pas? »

VII

Malgré son air rêveur, Marcel, quoi qu'on en dise,
Jetait un clair regard d'en haut sur le réel.
Quand il avait fixé sa pensée indécise,
Il allait droit au but comme un oiseau du ciel.
Aussi, sans hésiter, il boucla sa valise,
Paya son hôtelier, et, tout en ordre mis,
Il alla dire adieu bien vite à ses amis.

VIII

Quand je dis ses amis, j'ai peur qu'on ne confonde.
C'est un mot dont le sens s'est un peu déformé;
On dit *mon cher ami,* pour *monsieur*, dans le monde;
Il n'est pas question d'aimer ou d'être aimé :
Il suffit qu'on se voie au bal, qu'on se réponde;
On se donne la main sans connaître son nom.
Ce n'est pas de ceux-là que je vous parle. — Non.

IX

Je parle d'amis vrais, cette chose si rare!
De ces cœurs confondus dans un seul battement,
Groupe ému, ferme et pur comme un bloc de Carrare,
Et qui s'aime sans pleurs, sans trouble, sans serment;
Que rien, même l'absence ou la mort, ne sépare.
O tranquille amitié! chaste et virile sœur
De l'amour, quand ton frère aura-t-il ta douceur?

X

Pour Marcel, les meilleurs qu'il connut dans ce monde
Avaient fini leur tache et s'étaient endormis.
C'est donc au cimetière, et dans sa paix profonde,
Qu'en partant il alla visiter ses amis;
Et qu'il vit, à travers la brume qui l'inonde,
Du penchant modéré des collines du Nord,
Le Paris des vivants au pied du Paris mort.

XI

Car il aimait les morts; il respirait leur âme
Dans la brise légère et le parfum des fleurs.
Il les voyait; partout il renouait la trame
Qui s'était déchirée en un jour de douleurs.
De ces foyers éteints il ranimait la flamme;
Et ce cœur, qu'on eût cru fait de sables mouvants,
Vivait avec les morts plus qu'avec les vivants.

XII

Il alla donc revoir les noirs cyprès moroses
De la blanche colline où dorment nos aïeux,
Champ funèbre où, fidèle à ses métamorphoses,
La nature, atteignant son but mystérieux,
Fait fleurir au printemps les jasmins et les roses
Sur les restes sans nom de ce qui nous fut cher,
Le cœur de notre cœur, la chair de notre chair!

XIII

Cette place à Marcel était deux fois sacrée :
Ses amis les plus chers y dormaient sous la croix;
Et c'est là que jadis une femme adorée
Apparut à ses yeux pour la dernière fois,
De longs voiles de deuil comme une ombre entourée;
Belle, et si triste, hélas! qu'il croyait tour à tour
Voir l'ange de la mort et l'ange de l'amour.

XIV

Ne lui demandez pas le nom de cette femme!
Ici-bas, Dieu les a séparés sans retour.
Son nom? C'est le soleil à sa première flamme;
C'est le premier bonheur, c'est le premier amour!
Dans un pan de sa robe, elle emporta son âme.
Gloire, honneur, terre et ciel, il peut tout oublier :
Mais jamais, oh! jamais, ce funèbre escalier.

XV

Toujours, il la verra le monter en silence,
Tandis qu'il était là, caché sous les cyprès,
De son ardent amour domptant la violence.
Elle était à la fois et si loin et si près!
Mais la mort avait mis son poids dans la balance;
Il aima mieux souffrir tout seul, et ne dit pas
Le mot qui l'eût pourtant rejetée en ses bras!

XVI

Ces jours sont loin. Plus tard, d'autres soins, d'autres peines,
D'autres amours peut-être, ont envahi son cœur.
Mais, quel que fût le charme ou l'effort des sirènes,
Malgré le bruit du monde et son rire moqueur,
Comme en un sanctuaire aux profondeurs sereines,
Où vers son Dieu caché l'âme aime à revenir,
Il garda dans son sein l'immortel souvenir.

XVII

Il alla donc s'asseoir sur la marche isolée
Qu'*Elle* avait dû franchir pour visiter les morts;
Et, voyant s'éveiller au fond de la vallée
La ville qui remplit l'horizon jusqu'aux bords,
Pensant aux jours éteints, à sa vie envolée,
Les pieds sur des tombeaux, sur son front le ciel bleu,
Marcel, en regardant Paris, lui dit adieu :

XVIII

— « Adieu, ville de bruit, de fange et de fumée,
Où ma pâle jeunesse est morte et pour toujours!
Triste et banal Éden, où ma lèvre enflammée
A bu jusqu'au dégoût l'ivresse des amours;
Où de mille désirs mon âme consumée
Demandait à la vie, en brusquant l'avenir,
Tout ce qu'elle promet, hélas! sans le tenir!

XIX

Adieu, Protée immense, abîme de contrastes,
Des Titans de l'esprit formidable atelier,
Charme des jours heureux, effroi des jours néfastes,
Des passions d'en bas cloaque familier,
Livre d'or où la Gloire inscrit ses plus beaux fastes,
Forge où bout l'univers, gai caravansérail,
Rendez-vous des oisifs, fourmilière en travail!

XX

Mer aux écueils cachés, aux flots pleins de sourires,
Où sont venus sombrer tant de nobles esprits,
Où les bons sont meilleurs et les méchants sont pires,
Où, sous le feu croisé du rire et du mépris,
On voit cingler au vent tant d'orgueilleux navires,
Tandis que des milliers de pauvres naufragés
Lèvent en vain au ciel leurs bras découragés!

XXI

Cuve énorme où, pareille au trio de Shakspeare,
Sorcière politique et maîtresse des droits,
La Destinée agite, en éclatant de rire,
Le hachis féodal ou le gâteau des Rois,
Le brouet-république ou l'arlequin-empire,
Et les sert tour à tour pour apaiser la faim
Du bon peuple naïf qui se croit souverain!

XXII

Volcan qui lance au ciel du fond de son cratère
Le tourbillon de feu des révolutions!
Tout frémit, l'air s'émeut, le sol tremble, et la terre,
Sous le reflet sanglant de ces éruptions,
Voit passer dans la nue une figure austère,
Pure et divine, aux traits rayonnants de beauté;
Et c'est ta vision sublime, ô Liberté!

XXIII

Puis, tout change : soudain le volcan se referme;
Le cratère fumant devient salle de bal;
On écrase en riant l'avenir dans son germe;
La vision n'est plus qu'un spectre théâtral;
On se rue au plaisir, on rit, on joue à terme;
Et ce peuple-héros, ce vrai soldat de Dieu,
N'est plus qu'un bon bourgeois soignant son pot-au-feu.

XXIV

Et pourtant, ô berceau de la liberté sainte!
Si tu l'avais voulu, jadis à ton appel,
Tous les peuples seraient venus dans ton enceinte
Jurer la paix du monde en pacte fraternel.
Même le glaive nu dont la justice est ceinte
Serait rentré partout dans l'ombre du fourreau;
Et le monde eût vécu sans soldat ni bourreau!

XXV

Mais tu n'étais pas fait pour ces hauteurs sublimes.
Ton sang vif et léger a peur des longs projets.
Babylone et Stamboul sont tes sœurs légitimes.
Tes citoyens sont bons à faire des sujets.
Ton vaisseau monte au ciel, et retombe aux abîmes :
Fluctuat! Ta devise a raison; et le sort
Sur les mers où tu cours n'a pas creusé de port. »

XXVI

Alors de la rumeur lointaine de la ville
Il entendit monter comme un chœur irrité :
« Ne parle pas ainsi, le sarcasme est stérile.
Est-ce donc en un jour qu'on bâtit ma cité?
L'autre tâche est plus lente encor, plus difficile.
Quel peuple n'a failli? Qui n'a dans l'ombre erré?
Chacun marche à son pas et s'arrête à son gré.

XXVII

Et nous marchons. Malgré nos haltes passagères,
Nous avons l'œil au but; nous l'atteindrons demain.
Mais toi! qu'as-tu donc fait, toi qui te désespères?
N'étais-tu pas assis sur le bord du chemin?
Il sied mal à l'enfant de dénigrer ses pères;
Pour connaître et juger il faut avoir vécu.
Va, c'est combattre encor que d'être tant vaincu!

XXVIII

Au lieu de condamner autrui, rentre en toi-même;
Avant d'être un héros, deviens homme de bien.
Étudie à l'écart le douloureux problème;
Au prochain avenir prépare un citoyen;
Il ne récolte rien que le présent ne sème.
Laisse aux pâles rêveurs le morne désespoir,
Et dans l'ombre, où les dieux t'ont mis, fais ton devoir. »

XXIX

— « Ah! reprenait Marcel, ce devoir que j'ignore,
Où donc est-il? parlez! qu'il m'appelle, j'irai.
Mais je me tourne en vain du côté de l'aurore;
Le rideau ténébreux ne s'est pas déchiré.
L'ombre épaissit toujours; l'aube est si loin d'éclore
Que les bons, les meilleurs, les soldats du devoir
Peuvent à peine, hélas! se compter et se voir!

XXX

Nous nous heurtons dans l'ombre à l'épaisse ignorance
Dont les lourds bataillons nous écrasent sans bruit.
Ce n'est plus un combat, c'est un choc; et la France
Est semblable à ces fonds de cale, où, dans la nuit,
Les pauvres noirs captifs, ivres de leur souffrance,
Se lèvent, et, sous l'œil de leurs maîtres affreux,
Se servent de leurs fers pour s'égorger entre eux.

XXXI

Que faire alors? sans doute attendre, espérer, croire,
N'est-ce pas? Je connais cette vieille chanson.
A quoi bon se bercer de ce rêve illusoire?
Pour ébranler le temple, il faudrait un Samson;
C'est le peuple! et Samson périt de sa victoire!
Angoisse et doute amer! ainsi de tout côté
Je me heurte le front à la réalité!

XXXII

Et pourtant d'où me vient cette soif de justice?
Dieu me la donna-t-il pour ne pas l'étancher?
A quoi bon cet élan qui porte au sacrifice,
Ce dévouement sans but qui cherche à s'épancher?
J'ai soif de paix aussi! S'il est un lieu propice
Dans les bois, le silence et l'ombre enseveli,
Montrez-le-moi! J'irai lui demander l'oubli. »

XXXIII

Alors il entendit sous le marbre et la pierre
Sourdre un lointain murmure, où de confuses voix
Semblaient monter vers lui du fond de la poussière,
Comme un conseil d'ami tendre et ferme à la fois,
Ou comme les accents plaintifs d'une prière.
Ce bruit sourd, qui naissait dans l'herbe sous ses pas,
C'était la voix des morts qui lui disait tout bas :

XXXIV

« Il est bien des devoirs, ô Marcel! dans la vie.
L'amour de la patrie a sans doute les siens;
Mais j'en sais d'aussi grands où Dieu même convie;
Et ceux-là sont plus forts, plus doux et plus anciens.
Quand ils parlent, leur voix a droit d'être suivie.
Écoute! ces devoirs qu'on ne peut oublier,
Ce sont les nœuds sacrés du sang et du foyer.

XXXV

Écoute encor, Marcel! quand leur paupière est close,
Les morts ne dorment pas dans un oubli profond.
La tombe est un creuset où tout se décompose :
Comme un lingot d'or pur, seul l'amour reste au fond
Et notre pauvre cœur, qui jamais ne repose,
Vit du peu que l'amour nous laissa de rayons
Ou donnés ou reçus, pendant que nous vivions.

XXXVI

Aime donc, ô Marcel! cette vie est si brève!
Ne la dépense pas en stériles efforts!
Ah! quand nous te disons que la vie est un rêve,
C'est que nous le savons, nous qui sommes les morts!
Et puisses-tu nous croire encor, lorsque sans trêve
Nous te disons : Marcel, aime! l'amour est tout.
Aime pour vivre encore et toujours et partout! »

XXXVII

La voix se tut. — Rêveur et la tête baissée,
Marcel en poursuivait les sons évanouis;
Tout à coup, réveillant sa mémoire lassée,
Une image passa sous ses yeux éblouis,
Et remplit de lumière et d'amour sa pensée.
Un sang plus pur vint battre à son cœur rajeuni.
Dieu sembla lui sourire à travers l'infini.

XXXVIII

Qu'avait-il aperçu? Quelle image si belle
S'était montrée au loin à son esprit calmé?
Espoir ou souvenir, rêve ou forme réelle,
Quel mirage du cœur l'avait ainsi charmé?
Est-il donc ici-bas de vision mortelle
Qui puisse, en forçant l'homme un moment d'oublier,
Avec la vie et Dieu le réconcilier?

XXXIX

Il voit bien loin, bien loin, sur une autre colline,
A l'ombre d'un clocher, une vieille maison
Dont le grand toit moussu vers le couchant s'incline;
Un jardin et le ciel lui servent d'horizon;
Du côté de la cour, la vigne et la glycine,
Étreignant ses vieux murs de leurs rameaux épais,
En font un nid caché de verdure et de paix.

XL

La cour est bien petite : on s'y retourne à peine;
Un char s'y heurterait au tronc des peupliers;
Les canetons plongeurs nagent dans l'auge pleine;
Et les oiseaux du ciel devenus familiers
S'y mêlent aux pigeons pour picorer leur graine;
Car ils savent trouver à toute heure en ce lieu
Le grain de mil et l'eau que leur a promis Dieu.

XLI

Plus loin, c'est le jardin, la terrasse dallée,
Les pots bleus dont l'émail se gerce au vent du nord,
La charmille du fond avec la vieille allée
Dont une mousse épaisse a garni le rebord.
Quoi! si petit à l'œil, si grand à l'âme ailée?
— Oui! l'homme est-il si vaste? Ah! Dieu sait ce qu'il fit.
Pour enfouir son cœur le moindre coin suffit.

XLII

Que nous faut-il à nous, créatures d'une heure,
Pour accepter la vie et ce qu'elle a de miel?
Un coin d'ombre où l'on aime, où l'on rêve, où l'on pleure,
Et d'où l'on entrevoit les profondeurs du ciel.
La naissance et la mort sacrent toute demeure.
Le drame humain se joue entre ses murs étroits,
Et nous laissons toujours de notre âme aux parois.

XLIII

La maison est fermée encor; tout y repose.
La cloche va tinter l'angélus matinal;
L'aurore au vieux pignon jette un gai rayon rose;
Silence! la maison s'éveille au bruit banal;
On ouvre les volets et la fenêtre close.
Calme et baignant dans l'air son front tranquille et doux,
Une femme apparaît... O Marcel, à genoux!

XLIV

A genoux, ô Marcel! c'est ta mère! oui, c'est celle
Qui te prit vagissant et faible dans ses bras,
Qui, lorsque tu sortis du berceau qui chancelle,
Avec un soin jaloux guida tes premiers pas,
Qui ne vit que par toi, qui t'aime et te rappelle,
Qui voudrait te savoir heureux et te guérir,
Et baiser tes cheveux avant que de mourir!

XLV

Elle resta longtemps ainsi, comme en prière;
Puis bientôt, étendant les bras vers l'horizon,
Qui cache ce Paris de fange et de poussière,
La noble femme en deuil dit tout haut un seul nom,
Où l'on sentait vibrer son âme tout entière :
Un seul nom, ô Marcel! mais avec quel accent!
La terre ni le ciel n'en ont de plus puissant.

XLVI

Marcel l'entendit-il? Il crut du moins l'entendre.
La nature a ses lois; mais le cœur, à son tour,
A d'étranges vertus que lui seul peut comprendre.
Est-il rien d'impossible au véritable amour?
Marcel en est la preuve : à cet appel si tendre
Un sanglot lui monta du cœur. — Le lendemain,
De son pays natal il prenait le chemin.

CHANT TROISIEME

LA GROTTE

I

Salut! rochers à pic, montagnes, forêt sombre,
Immobiles témoins du globe aux premiers jours,
Vous qui voyez depuis des siècles, à votre ombre,
Serpenter la rivière aux nonchalants détours!
Salut! champs labourés, prés verts, vignes sans nombre,
Où l'homme pour un jour mit sa tente et se plut;
Vieux nid de souvenirs, pays natal, salut!

II

Sans doute sous le ciel plus d'une autre contrée
A des aspects plus beaux et des soleils plus doux;
Par les héros, les dieux et l'art mieux consacrée,
Plus d'une fait baiser sa poussière à genoux.
Mais, ô vallon natal, pauvre place ignorée,
C'est bien toi qu'ici-bas l'on aime encor le mieux,
Berceau de nos enfants, tombe de nos aïeux!

III

Tout y parle du cœur la langue simple et vraie.
Un souvenir s'éveille au bord de tout sillon :
Le premier nid trouvé, c'est là dans cette haie;
Ici, sur cette fleur on prit tel papillon;
Là, de cette aubépine on a cueilli la baie.
Plus loin, sous les noyers, c'est là, dans ce chemin,
Qu'on marchait avec *Elle* en lui donnant la main!

IV

O jours heureux! ô jours d'enfance! ô fraîche aurore!
Où, dans la nouveauté de ses sens ingénus,
L'enfant croit qu'avec lui le monde vient d'éclore!
Ravissements naïfs, qu'êtes-vous devenus?
Qui de nous ne voudrait vous savourer encore?
Ah! toute l'existence, en vain il s'en défend,
L'homme cherche à tâtons le bonheur de l'enfant.

V

En vérité, je suis confus de ma démence;
Ce n'est, certes, pas là que j'en voulais venir.
J'ai vraiment tort; si c'est ainsi que je commence,
Je ne vois plus comment je pourrai bien finir.
Entre faire et vouloir, que l'écart est immense!
On dirait qu'un démon se joue à notre insu
Du plus ferme dessein, du plan le mieux conçu.

VI

Pour ne pas rester seul avec moi face à face,
Pour mieux me dérober à mes pensers amers,
Je voulais essayer mes ailes dans l'espace,
Ou, comme le dauphin qui bondit sur les mers,
Dans l'écume des flots jouer à la surface,
Sans jeter un regard au fond mystérieux...
Que voulez-vous? j'ai pris la vie au sérieux.

VII

C'est un tort, mais il est bien tard pour m'en dédire.
Puis, j'ai trop le respect et le culte de l'art;
Et je m'étais à peine efforcé de sourire
Que j'ai senti des pleurs qui voilaient mon regard.
J'avais cru n'effleurer qu'une corde; et ma lyre,
Comme l'écho rêveur qui dort au fond des bois,
S'est mise tout entière à vibrer sous mes doigts.

VIII

Puisque le mal est fait, eh bien, soit! qu'elle vibre!
Qu'elle épanche à son gré ses larmes et ses chants!
La première beauté de l'âme est d'être libre.
La nature, d'ailleurs, livrée à ses penchants,
Se crée une harmonie et trouve l'équilibre :
La source suit sa pente et va vers le ruisseau :
Le saule s'arrondit de lui-même en berceau.

IX

— Marcel a donc revu ses montagnes aimées,
Le fleuve, la prairie au tapis verdoyant;
Les vignes des coteaux, de *murgers* parsemées,
Où glisse la vapeur au panache ondoyant;
La ville aux toits noircis d'où sortent les fumées,
Et surtout la maison, le jardin et la cour,
Où sa mère en priant l'attendait chaque jour.

X

Les vieillards l'ont trouvé grandi; les jeunes filles
Levaient en rougissant leurs longs regards vers lui.
Quoiqu'il passât pour fier sous ses façons gentilles,
Comme sa mère était le refuge et l'appui,
Le conseil et l'amour de toutes les familles,
Il héritait ainsi d'un trésor de respect;
Et chacun se levait de loin à son aspect.

XI

Sa vie était bien simple, et combien différente!
Il passait sa journée en hamac, au jardin;
Ou bien aiguillonné par son humeur errante,
Plume, livre, crayon, il jetait tout soudain;
Et, dans les bois touffus que nul chasseur ne hante
Il pressait son cheval sous un jarret de fer,
Jusqu'à l'heure où le ciel voyait monter Vesper.

XII

Quand il rentrait brûlant et couvert de poussière,
Sous la ronce des bois le front tout déchiré,
Bien souvent il trouvait le salon sans lumière;
Auprès des rideaux blancs, dans un coin retiré,
Seule, à genoux, sa mère achevait sa prière;
Et ce silence avait tant de sérénité
Que d'un ange invisible on l'eût dit habité.

XIII

Sa fougue s'abattait soudain à cette vue;
Son ciel noir s'entr'ouvrait pour montrer un pan bleu;
Une émotion tendre, une paix inconnue,
Pénétraient doucement dans son âme de feu;
Il sentait l'espérance et la foi revenue,
Pareilles à ces flots qu'un long été tarit,
Sourdre et jaillir encore au fond de son esprit.

XIV

Alors, comme un enfant que son bon ange mène,
Il allait à la messe avec un beau missel.
L'aumône, le travail, les soins du vieux domaine,
La vie avec sa mère, absorbait tout Marcel.
Mais ce beau feu durait au plus une semaine.
Le hamac de nouveau lui tendait ses filets,
Ou les courses sans fin dans les grands bois muets,

XV

C'est qu'un charme est caché dans ces deux attitudes;
Quel bonheur de courir plus vite que le vent,
De laisser au logis ses molles habitudes,
De sentir sur son front le feuillage mouvant,
Et d'oublier le monde au fond des solitudes!
Un sang plus vif, fouetté par l'air, afflue au cœur,
Et le corps enivré jouit de sa vigueur.

XVI

Au contraire, bercé par le hamac qui plie,
Dans ce réseau moelleux qui plane sur le sol,
Le corps frais et léger se détend et s'oublie.
Sans son lourd compagnon l'âme alors prend son vol;
Aux champs de l'infini son aile se déplie;
Et, s'enivrant ainsi de lumière et d'air pur,
Elle va découvrir des mondes dans l'azur.

XVII

Marcel dans son régime était donc éclectique :
La course à fond de train ou l'absolu repos;
Un excès ou bien l'autre; et cela seul explique
Les jugements divers dont il fut le héros.
Trop fougueux pour les uns, pour d'autres, apathique,
Il semblait se complaire à dérouter les gens.
Mais, il faut l'avouer, ils sont trop exigeants.

XVIII

Ils vous veulent toujours, non pas comme vous êtes,
Mais bien comme ils sont, eux; c'est un commun travers.
Toujours les prosateurs feront fi des poètes,
Lesquels n'estimeront que les faiseurs de vers.
Dans le même bonnet l'on met toutes les têtes;
Pour modèle chacun veut qu'on prenne le sien;
Et la bonne raison, c'est qu'il lui va si bien!

XIX

Ainsi, des Parisiens diront : Cette province,
Ce hameau, ce missel, ces courses, ce hamac,
Tout cela constitue un bonheur assez mince.
Autant se mettre à l'eau, la tête dans un sac;
Et je ne comprends pas qu'avec ses airs de prince
Marcel, le beau, le noble et l'élégant Marcel,
Ait pu vivre un seul mois dans cet ennui mortel.

XX

Permettez! ce bonheur n'est pas si mince, en somme;
Hélas! n'en parlez pas avec tant de mépris!
Ne vit-on qu'à Paris, qu'à Londres ou qu'à Rome?
Quand on aime, où qu'on soit, la vie a tout son prix.
Et quand on n'aime plus, que faut-il donc à l'homme?
Une sûre amitié dont le cœur soit rempli,
Quelques livres, des fleurs, un toit, la paix, l'oubli.

XXI

La paix surtout! La paix aux voluptés sereines,
Ce seul bonheur de l'homme à l'arrière-saison,
Bien sans espoir, qui n'est que l'absence des peines,
Calme félicité, fille de la raison,
Crépuscule du soir, où les âmes humaines,
Presque au seuil de la mort et de l'éternité,
Jettent un long regard sur le chemin quitté.

XXII

Dieu soit loué! Marcel, qui touche à son aurore,
A bien d'autres plaisirs à goûter ici-bas.
Il n'est pas près de voir ce crépuscule éclore;
Et je crois, entre nous, qu'il ne s'y plairait pas.
— Alors pourquoi vanter ce bonheur incolore?
Dira-t-on. — C'est trop vrai. Je l'ai fait sans dessein;
J'aurais dû renfermer ce soupir dans mon sein.

XXIII

Puis, j'entends Madame X. qui me dit : « Je réclame!
J'ai bien connu Marcel; nul ne peut le nier.
Lui, qui vivait d'amour, qu'a-t-il fait de sa flamme?
Le peindre en capucin, c'est le calomnier.
C'est de lui qu'on pourrait demander : Et la femme?
Elle existe aussi bien en province qu'ailleurs,
Plus même, si j'en crois certains propos railleurs.

XXIV

Allons, arrêtez là cette plaisanterie,
Cher poète, et serrez le réel de plus près.
Avec le paresseux épris de rêverie,
Et l'ardent cavalier des tranquilles forêts,
Montrez-nous le Marcel amoureux, je vous prie.
Sa fougue et sa douceur trouvaient là leur emploi :
Et c'est là qu'il était tout entier, croyez-moi! »

XXV

— Madame, il est si doux d'être votre complice
Que j'obéis. Pourtant, je tremble d'obéir.
Je devrais redouter le monde et sa malice;
Quand on a des amis, est-ce pour les trahir?
Vous l'exigez?... eh bien! que le sort s'accomplisse!
Votre moindre désir est un ordre absolu.
Mais rappelez-vous bien que vous l'avez voulu.

XXVI

Là-haut, sur la montagne où la roche boisée
Se dresse vers le ciel en massif d'un seul bloc,
Depuis l'aube des jours, une grotte est creusée
Par le vieil Océan, dans l'épaisseur du roc.
Comme un nid d'aigle, au bord de l'abîme posée,
D'en bas elle se laisse à peine apercevoir;
Sur la pierre aux tons bleus elle semble un point noir.

XXVII

On la nomme au pays *Grotte de la Fâchée.*
Pourquoi? j'ai vainement cherché ; l'on n'en sait rien.
Sous des buissons touffus son entrée est cachée ;
Nul sentier ne conduit à l'antre aérien,
Et les seuls éperviers y pondent leur nichée.
On les voit tout autour planer en rond dans l'air,
En jetant aux rochers leur cri sinistre et clair.

XXVIII

De là-haut le pays tout entier se déroule;
On dirait un tapis à fond bariolé.
Dans le creux du vallon la rivière s'écoule;
Puis des prés, des hameaux, des bois, des champs de blé;
Enfin, de toutes parts, comme une verte houle,
Les monts, accumulant leurs flots silencieux,
Ondulent à grands plis jusqu'aux confins des cieux.

XXIX

Tout bruit expire au seuil de la grotte recluse :
A peine par moments le cri des bateliers,
La grande voix des eaux qui passent sur l'écluse,
Le roulement des chars, les grelots des colliers,
Élèvent-ils d'en bas une rumeur confuse;
Et l'on peut tout le jour goûter sous ses parois
Le silence, la paix et la fraîcheur des bois.

XXX

— Mais si ce paradis nous est inaccessible,
Si personne ne peut s'en aller rêver là,
A quoi bon nous parler d'un bonheur impossible!
Puis, comment faites-vous pour savoir tout cela?
— Je vois qu'il faut passer mes moindres mots au crible.
Apprenez donc enfin l'entière vérité :
C'est que l'inaccessible est très bien visité.

XXXI

Regardez! une enfant en simple habit de bure
Y lit à haute voix dans un grand livre ouvert;
Et du doigt elle suit chaque ligne à mesure.
Les noirs cheveux bouclés dont son front est couvert
Retombent en avant et voilent sa figure;
Et jamais on ne vit écolière à l'écart
Qui mit à son labeur plus de zèle et moins d'art.

XXXII

Parfois, devant certains grands mots, elle s'arrête,
Comme un char dont un choc a brisé les essieux;
Alors en souriant elle lève la tête,
Et semble demander conseil avec les yeux :
— A qui donc? — ah! voilà! Dans une ombre discrète,
Son maître est accoudé près d'elle sur un plaid;
Et ce beau précepteur, c'est Marcel, s'il vous plaît!

XXXIII

L'aventure est bien simple et simple en est l'histoire :
Un beau matin, il vit cette grotte d'en bas;
Comme il était ce jour d'humeur ambulatoire,
Et toujours enchanté d'aventurer ses pas,
(Tout péril l'attirait : l'amour, les pics, la gloire,
L'impossible en un mot, et c'était son défaut.)
Il se mit en devoir de grimper tout là-haut.

XXXIV

Tout alla bien d'abord : la pente gazonnée,
Où broutaient au soleil quelques maigres moutons,
Puis un plateau, plus loin la lande abandonnée
Dont la pierre moussue étouffe les buissons,
Il avait tout franchi dans sa marche obstinée,
Quand soudain le sentier dans le bois épaissi
Cessa net, et Marcel dut s'arrêter aussi.

XXXV

Il eut beau regarder tout partout; nulle issue!
Le rocher se dressait devant lui comme un mur.
Tout à coup un bois craque et la feuille remue,
Le branchage s'écarte, et du taillis obscur
Une rustique enfant se présente à sa vue :
— « Vous vouliez allez voir la grotte, n'est-ce pas?
Dit-elle en rougissant, eh bien, suivez mes pas! »

XXXVI

Et Marcel, en tout temps amoureux des surprises,
Suivit d'un pas joyeux son guide improvisé;
Et les voilà grimpant le long des pierres grises,
S'aidant parfois des mains à l'endroit malaisé;
De rochers en rochers, d'assises en assises,
Ils parviennent enfin, rouges et pleins d'orgueil,
A la grotte; et tous deux en franchissent le seuil.

XXXVII

L'enfant allait, venait, comme une ménagère :
— « Que fais-tu? dit Marcel. — Je vais faire du feu.
Dans un coin j'ai du bois et des pommes de terre;
Je les cuirai pour vous; ce sera prêt dans peu.
C'est si bon sous la cendre! Allez, laissez-moi faire! »
Et bientôt dans la grotte un feu pâle et vermeil
S'élève en pétillant aux rayons du soleil.

XXXVIII

— « Comment t'appelles-tu, ma belle, je te prie?
Dit-il, en la suivant des yeux avec plaisir.
— On me dit Marion, Mariette, Marie,
Comme on veut; vous voyez, Monsieur, l'on peut choisir.
C'est moi qui mène paître au bois la bergerie;
D'ici vous pouvez voir mes chèvres, mes moutons,
Brouter l'herbe là-bas, sous les derniers buissons. »

XXXIX

Et Marcel regardait l'enfant avec surprise :
Sa jupe en droguet bleu laisse voir ses pieds nus;
Sous sa manche écourtée en grosse toile bise,
Passent de fines mains et des bras tout menus;
Et, comme ils sont brunis par le hâle et la bise,
Petits bras et pieds nus sont d'un ton mat, pareil
Au bronze florentin qu'a doré le soleil.

XL

Elle a plus de seize ans et semble en avoir treize;
Son corsage est étroit, à peine ondule-t-il.
Sa taille est un roseau, sa bouche est une fraise;
Mais dans ses grands yeux noirs ombragés d'un long cil,
Vrais charbons dont nul vent n'allume encor la braise,
On devine aisément le feu qui dort au fond;
Et la femme est déjà dans ce regard profond.

XLI

— « Est-ce que par hasard c'est ici ta demeure?
Dit Marcel. — Oh! nenni, répond-elle en riant,
J'en habite au village une autre bien meilleure.
Regardez! voyez-vous ce verger verdoyant,
Qu'en venant vous avez traversé tout à l'heure?
Ce grand toit noir, eh bien, c'est là notre maison,
Et je ne viens ici qu'à la belle saison.

XLII

Ainsi la grotte est libre et vous pouvez la prendre,
Si le cœur vous en dit. — Je ne refuse pas,
Dit Marcel, et surtout si tu m'y viens attendre.
Veux-tu? J'aime beaucoup ces sortes de repas,
Et nous cuirons encor d'autres fruits sous la cendre.
— Oh! tant que vous voudrez, Monsieur, répond l'enfant.
Ah! la pomme de terre est cuite : elle se fend! »

XLIII

Et Marion l'apporte encor toute brûlante;
Et voilà nos grimpeurs assis sur leurs talons
Mordant à belles dents la pulpe succulente...
Or l'ombre s'allongeait déjà dans les vallons.
— « Grand merci! ta dînette est vraiment excellente,
Dit Marcel, j'ai fait brèche à ta provision;
Demain, qu'apporterai-je à mon tour, Marion? »

XLIV

— « Oh! pour cela, Monsieur, je n'oserais le dire...
Dis toujours! Qu'est-ce donc? des bonbons, un gâteau?
—Non, c'est un livre. — Un livre?—Oui, pour apprendre à lire.
Je ne sais qu'à moitié. Les livres, c'est si beau! »
Marcel en avait un dans sa poche; il le tire :
— « Viens, je vais te donner ta première leçon. »
Et leur intimité vint de cette façon.

XLV

Comme on le pense bien, depuis cette journée
Marcel revint souvent au chaste rendez-vous.
Chaque fois qu'à la grotte il faisait sa tournée,
La fillette était là, lisant sur ses genoux.
Dans sa morne existence une joie était née;
Il respirait dans l'air comme un parfum secret;
Son âme avait un but, sa vie un intérêt.

XLVI

Et Marion? — Son œil si profond s'illumine;
Dans tout son petit être un grand bonheur se lit.
Son teint brun s'éclaircit d'une lueur divine;
Elle semble embellir, et même s'embellit;
Car on la voit souvent poser une églantine,
Ou le corail du houx, ou le bluet des blés,
Sur les bandeaux mieux faits de ses cheveux bouclés.

XLVII

Combien de temps dura ce bonheur solitaire?
(Hélas! c'est ce qu'il faut se demander toujours.)
Il dura ce que dure un bonheur sur la terre,
Qu'il se compte par mois, par ans, c'est quelques jours.
Il était né fragile à l'ombre du mystère;
Un rien, un souffle, un geste, un murmure indiscret,
Pouvait lever le voile où dormait leur secret.

XLVIII

Il fut levé. Voici la fin de l'aventure :
Un jour qu'assis tous deux dans l'antre calme et frais,
Mariette venait d'achever sa lecture,
Marcel sans y songer, la regardant de près,
Lui dit, en soulevant sa noire chevelure :
— « Que porte ce ruban que je vois à ton cou?
Une médaille? un saint? ou n'est-ce qu'un bijou? »

XLIX

Mariette rougit fortement sous le hâle.
On vit monter du cœur son sang pur à grand flot;
Puis, avant de répondre, elle redevint pâle :
On eût dit que son sein étouffait un sanglot.
— « Qu'est-ce donc? insista Marcel de sa voix mâle,
Sans doute un souvenir qui vient on ne sait d'où?
— Oh! Monsieur! dit l'enfant presque en pleurs, c'est un sou. »

L

— « Un sou! reprit Marcel, et pourquoi donc, Marie,
Te troubles-tu si fort à cette question?
— Ah! c'est que j'ai si peur de votre raillerie!
Je vous dirai bien tout, mais à condition
Que vous ne rirez pas. Jurez-le, je vous prie,
Et ne me grondez plus jamais, au nom du ciel! »
Marcel le lui promit d'un geste solennel.

LI

— « Eh bien, Monsieur, cela remonte à des semaines.
Ma mère était malade, et vous vîntes chez nous,
Amenant le docteur qui nous tira de peines.
Vous suiviez votre mère avec un air si doux!
Et vous aviez tous deux des paroles humaines
Si bonnes, que je crus voir dans notre taudis
Deux anges du bon Dieu venant du Paradis.

LII

Vous parti, je trouvai dans l'armoire mi-close
Une bourse remplie et d'argent et de sous;
Et comme je voulais conserver quelque chose
Qui me parlât de vous et qui me vînt de vous,
Je perçai celui-là, j'y mis un ruban rose;
Et depuis, je le porte ainsi pour votre amour,
Et je le porterai jusqu'à mon dernier jour. »

LIII

— « Pour mon amour? reprit Marcel avec surprise.
Sais-tu bien, Marion, ce que c'est que l'amour?
— Oui, répondit l'enfant, c'est d'avoir l'âme éprise
D'une même pensée et la nuit et le jour.
C'est de voir, les yeux clos, une image précise
Qui marche en souriant sans cesse auprès de vous,
Et devant qui l'on reste en prière à genoux.

LIV

— « Et tu m'aimes ainsi? dit d'une voix moins sûre,
Le jeune homme que tant de candeur interdit.
— Oui, sans doute, est-ce un mal? — Quelquefois, je t'assure.
— Et pourquoi? — Je ne sais, je dis ce que l'on dit.
— Pour moi, je n'y vois pas de mal, je vous le jure.
Laissez-moi vous aimer. Le bon Dieu laisse bien
Tout le monde l'aimer, sans qu'il se fâche en rien.

LV

Soyez bon comme lui! D'ailleurs que vous importe?
Laissez-moi ce bonheur, puisque c'est mon seul bien.
Vous êtes le soleil, je vous ouvre ma porte.
Si ce n'est de vous voir, je ne demande rien.
Que de fois, malgré vous, je vous ai fait escorte,
Et je me suis assise à vos côtés, bien près,
Quand vous alliez rêver au milieu des forêts!

LVI

Vous n'en avez rien su. C'était moi, Mariette,
Invisible et toujours présente sous vos pas,
Qui vous suivais partout comme une ombre muette.
Vos yeux et votre cœur ne vous le disaient pas.
Mais moi, j'étais heureuse! et mon âme inquiète,
Lorsque vous vous leviez, à l'heure du retour,
Emportait du bonheur au moins pour tout un jour! »

LVII

L'enfant se tut. Marcel, qui n'eût pas dû se taire,
Resta silencieux aussi quelques instants.
Il comprenait enfin plus d'un petit mystère
Qui l'avait intrigué durant ces derniers temps :
Ces feuillages émus dans le bois solitaire,
Ce bruit discret d'un pas que l'on veut assoupir,
Ce souffle, ce murmure étouffé d'un soupir.

LVIII

« — C'était donc toi, dit-il enfin, chère petite,
Qui me fis frissonner si souvent dans la nuit?
Notre rencontre alors ne fut pas si fortuite,
Lorsque jusqu'à la grotte ici tu m'as conduit?
Et ces fleurs, est-ce aussi ta carte de visite,
Ce beau bouquet posé sur mes habits, un soir
Que je me baignais seul au fleuve déjà noir? »

LIX

A cette question, rougissant de plus belle,
L'enfant baissa la tête et se couvrit les yeux.
— « Voyez donc, reprit-il, la petite rebelle!
Répondez et levez la tête! Je le veux!
Est-ce vous? achevez vos aveux, criminelle! »
Et Marcel essayait, malgré ses gants étroits,
D'entr'ouvrir doucement le réseau de ses doigts.

LX

Marion résistait. La noire chevelure
S'agitait en désordre au front brun de l'enfant.
Tout à coup le débat prit une autre tournure :
Le jeune homme, au moment d'être enfin triomphant,
Lâcha prise en sentant au doigt une morsure...
Morsure ou bien baiser? Peut-être tous les deux.
Mais l'enfant avait fui d'un seul bond hasardeux.

CHANT QUATRIÈME

LA MÈRE

I

O jeunesse! Printemps de la vie, aube, aurore,
Amour, sève, fraîcheur, beauté, force, candeur!
Où d'un reflet divin tout objet se colore,
Et revêt un moment sa native grandeur;
Où, comme un arc-en-ciel, chaque pas fait éclore
L'illusion, l'espoir, ces étapes vers Dieu;
O jeunesse! faut-il que je te dise adieu?

II

De tous les dons divins qui marchent sur ta trace
Combien dès le milieu du chemin m'ont quitté!
La force, la beauté, l'innocence, la grâce.
Ah! garde-moi du moins dans la maturité
Le travail qui console et qui jamais ne lasse,
La sereine amitié, l'amour sûr et profond!
Et je laisserai faire aux ans ce qu'ils nous font.

III

Ils peuvent nous flétrir de leurs froides rafales,
Ou calciner nos os au feu de la douleur;
Mais si l'arbre en été livre au vent ses pétales,
Parce qu'il sent germer un fruit d'or sous la fleur,
Pourquoi donc nous raidir contre des lois fatales?
L'âme humaine a ses fruits dans l'arrière-saison :
La bonté, le talent, l'esprit et la raison.

IV

— « Oh! dira Madame X, c'est parler en vrai sage.
Comme on sent que l'auteur est plein de son sujet!
Vos vers ont tous le poids et le calme de l'âge;
La vieillesse en sera bientôt le digne objet.
Écoutez : la jeunesse offre un seul avantage,
C'est qu'elle est jeune, et c'est bien assez! Dieu merci!
Voilà mon sentiment. » — Eh! c'est le mien aussi!

V

Marcel et Marion sont jeunes. J'en atteste
Le trouble où ce débat les jeta tous les deux.
Qui dira de leurs cœurs le tumulte céleste,
Et le charme enivrant qui vint s'emparer d'eux,
Quand Marion, la frêle enfant au pied si leste,
Frissonnante et rapide, échappa d'un seul bond,
Et laissa son ami seul dans l'antre profond?

VI

Que devint-elle après cette belle escapade?
A travers les buissons et les sentiers connus,
Elle part comme un trait, elle vole, escalade
Les ronces, les rochers, sans meurtrir ses pieds nus;
Et ne s'arrête enfin, comme un chevreuil malade
Ou blessé des chasseurs, qu'au milieu d'un fourré,
D'églantiers épineux et de houx entouré.

VII

C'était son coin chéri, son nid que cet asile.
Petite, elle venait s'y cacher bien souvent;
Et dans cette retraite ignorée et tranquille,
A l'abri du soleil, de la pluie et du vent,
Marion tout le jour vivait en pleine idylle.
Mais depuis quelque temps la grotte aux rendez-vous
Faisait tort à son nid d'églantiers et de houx.

VIII

Elle vint s'y blottir. Au milieu du silence.
Son souffle lui fait peur; dans son sein palpitant,
Comme un oiseau qui bat sa cage et qui s'élance,
Son cœur saute si fort qu'elle-même l'entend.
A sa tempe son sang monte avec violence;
Et ses sens éblouis ne lui transmettent plus
Que des objets voilés ou que des sons confus.

IX

Elle s'apaise enfin. Chut! un son mat résonne;
Elle croit reconnaître au loin un bruit de pas.
— Dieu! Si c'est lui? Que faire? Elle écoute et frissonne.
Elle voudrait le voir et ne le voudrait pas.
Le désir, la frayeur tour à tour l'aiguillonne;
Et tu connais enfin, ô pauvre Marion!
Les orages du cœur et de la passion.

X

Elle se dit : « S'il vient, c'est qu'il m'a poursuivie;
C'est qu'il veut me forcer d'achever mes aveux...
Alors je serais donc quelque chose en sa vie?
Comme il parlait en maître en me disant : Je veux!
Et de quelle douceur mon âme était ravie,
Quand je sentais ses gants imprégnés de parfums
Prendre et serrer bien fort mes doigts, hélas! si bruns.

XI

S'il venait! et qu'il eût encor ce doux sourire,
Avec ce long regard sur mes yeux attaché,
Que me faudrait-il faire? et que devrais-je dire?
Mais qui sait? Il aura peut-être l'air fâché...
Mon Dieu! que présumer? ce doute me déchire.
Ah! le bruit se rapproche; écartons l'églantier.
Qu'il puisse voir ma cache au détour du sentier!

XII

Hélas! ce n'est pas lui; le bruit vers la vallée
Se perd; c'est un chasseur qui regagne les bois.
Oui! pourquoi viendrait-il? Pauvre fille affolée!
Ah! j'aurais dû rester près de lui, je le vois.
J'ai mal fait d'avoir peur et de m'être en allée;
Je serais encor là, près de son cœur, tout près,
Et peut-être à son tour m'eût-il dit ses secrets!

XIII

Ah! demain... mais demain, là-haut le reverrai-je?
Il se peut qu'à la grotte il ne revienne pas.
Ah! comment le savoir? et par quel sortilège
Pourrais-je dès l'aurore y ramener ses pas?
O mon Dieu! faites donc que mon tourment s'abrège!
Que la nuit soit moins longue, et, quand viendra le jour,
Qu'il me rende l'espoir, sa vue et son amour! »

XIV

C'est ainsi que, cachée en son nid de verdure,
La pauvre enfant dans l'ombre exhale son chagrin;
Et, tandis qu'elle conte aux bois ce qu'elle endure,
Le jour tombe; la nuit, entr'ouvrant son écrin,
De ses étoiles d'or se fait une parure;
La rosée aux forêts verse ses pleurs sans bruit;
Et l'enfant continue à rêver dans la nuit.

XV

Sans songer à sa mère, à son inquiétude,
Elle reste immobile en écoutant les voix
Qu'au milieu du silence et de la solitude
On entend s'élever du fleuve et des grands bois.
Tombant enfin de froid, de faim, de lassitude,
Vers l'aube, un lourd sommeil suspendit ses douleurs,
Et vint clore ses yeux encor remplis de pleurs.

XVI

Et Marcel? que fait-il? — Le soir de sa défaite,
Ainsi que Marion il dormit mal et peu;
Il sentit s'éveiller dans son cœur et sa tête
Des spectres trop connus aux paroles de feu.
L'étincelle a relui sous la cendre inquiète;
Son sang brûle et s'enflamme au souffle du désir;
La volupté l'appelle, il se sent ressaisir.

XVII

Il résiste, il rougit de ressentir ces fièvres :
« Une enfant! se dit-il, un sauvageon des bois!
Une fille aux pieds nus, et gardeuse de chèvres!
Oui, mais quels yeux touchants et profonds à la fois! »
Et son doigt brûle encor de l'ardeur de ses lèvres,
Ou de ses dents plutôt. — Comment donc apaiser
Le poison qu'y laissa cet étrange baiser?

XVIII

« Un sauvageon sans doute, une airelle peu mûre,
Qui n'a vu le soleil encore qu'au printemps!
Mais la fraise des bois, la noisette et la mûre,
Et même les fruits verts, sont quelquefois tentants.
Tous ces enfants perdus de la libre nature
Ont une saveur franche, un charme : leur fraîcheur;
Et le cœur l'aime aussi, cet éternel chercheur.

XIX

Puis, qu'importe la forme ou la couleur du vase,
Si l'amour, la liqueur divine, est bien au fond?
Que le monde railleur hausse l'épaule ou jase,
Si dans l'ombre on jouit de son bonheur profond,
Qu'importe le foyer où notre âme s'embrase?
Qu'il soit de feuille sèche ou de bois précieux,
Toute flamme réchauffe et monte vers les cieux. »

XX

Voilà ce que Marcel, dans sa fièvre insensée,
Se dit en s'agitant sur son lit sans sommeil.
Puis le froid vient au cœur, le calme à la pensée :
« Quel sera l'avenir? et quel triste réveil!
Mieux vaut rompre à l'instant l'amitié commencée.
Mais comment? n'est-ce pas briser ce jeune cœur?
Et le comprendra-t-elle? — hélas! que de rigueur! »

XXI

Ah! la vie aux cœurs droits n'est pas toujours facile;
On veut faire le bien et c'est le mal qu'on fait.
Des plus nobles desseins la semence est stérile,
Et la punition germe dans le bienfait.
Heureux qui, loin du bruit se créant un asile,
Dans la paix de son cœur, libre de passion,
Vit et meurt près des siens, au bord de son sillon!

XXII

Vers le matin, Marcel fit un singulier rêve :
Il traversait le fleuve à la nage, la nuit.
Emporté par le flot qui le berce et l'enlève,
Il sent comme des bras dont l'étreinte le suit;
Et d'humides baisers le caressent sans trêve.
La force l'abandonne, une étrange langueur
L'enivre, l'engourdit et le pénètre au cœur.

XXIII

Il se laisse entraîner : une force secrète
Par d'invisibles mains l'attire au fond des eaux;
Il plonge; c'en est fait; le fleuve est sur sa tête.
Bientôt il touche au fond sur un lit de roseaux;
Et le flot caressant qui l'entraîne, s'arrête;
Et, dévoilant enfin sa forme, laisse voir
Une Ondine, une enfant à l'œil profond et noir.

XXIV

— « Me reconnais-tu bien? oui, c'est moi, disait-elle,
Moi qui hais le soleil et ses vilains rayons.
Le jour je ne suis rien qu'une pauvre mortelle,
Qui garde les troupeaux, et porte des haillons.
Mais la nuit, dans les eaux, je renais blanche et belle;
Je règne, et je te tiens à mon tour dans mes bras;
Et peut-être qu'ici, méchant, tu m'aimeras! »

XXV

Et l'Ondine l'enlace; il sent sa fraîche haleine
Sur sa joue, et sa lèvre est près de le toucher :
— « Viens, j'ai ma grotte aussi dans cette humide plaine,
Et plus belle cent fois que celle du rocher.
De trésors sous-marins pour toi seul elle est pleine.
Viens! oublie avec moi le soleil et le jour.
O Marcel! c'est ici le palais de l'amour! »

XXVI

Il suit le doux appel; mais quand, plein de tendresses,
Il veut saisir ce corps et ces cheveux charmants,
Il ne rencontre plus que l'eau sous ses caresses,
L'Ondine se dérobe à ses embrassements,
Et sur son front d'albâtre, au lieu de noires tresses
Sifflent d'affreux serpents méditant leur assaut...
Et Marcel haletant se réveille en sursaut.

XXVII

Ce qui frappa d'abord sa prunelle effarée,
Ce fut le grand soleil et le jour radieux
Dont sa petite chambre était tout éclairée;
Et puis, à ses côtés, le couvant de ses yeux,
Triste et le front pâli, sa mère vénérée,
Qui, tandis que son rêve étrange s'achevait,
En silence s'était assise à son chevet.

XXVIII

— « Est-il vrai? dit Marcel d'une voix attendrie;
O ma mère! est-ce vous qui venez jusqu'à moi?
Sans doute, ma paresse et mon étourderie
Par mon lever tardif vous ont mise en émoi.
Comme un petit enfant grondez-moi, je vous prie,
Mais que votre bon cœur ne s'inquiète en rien;
Je n'ai fait qu'un sot rêve et je me porte bien. »

XXIX

— « Mon enfant, répondit la noble et sainte femme,
(Et grave était sa voix et graves ses regards.)
Non, vous n'êtes pas bien, et votre état réclame,
Plus que vous le croyez, des soins et des égards.
Vous souffrez! non du corps, mais c'est bien pis, de l'âme.
Vous ne la gardez pas d'un œil assez jaloux;
Et je venais, mon fils, en parler avec vous.

XXX

Ne m'interrompez pas, laissez-moi tout vous dire;
Car je ne voudrais pas prolonger l'entretien.
Malgré tous vos efforts, et quoi que je désire,
Vous n'êtes pas heureux ici, je le vois bien.
Nous nous trompons tous deux par un pâle sourire;
Ou plutôt nous cherchons tous deux par piété
A nous cacher l'aspect de la réalité.

XXXI

La vie est, à mon sens, trop sérieuse en somme,
Pour ne pas l'affronter par un regard viril.
Sans la sincérité que reste-t-il à l'homme?
Tout mensonge est un mal, tout leurre est un péril.
Se tromper, c'est tromper les autres, ou tout comme;
Et, si cruel qu'il soit, le vrai seul ici-bas
Sur nos rudes sentiers peut éclairer nos pas.

XXXII

Voici la vérité sur vous et sur moi-même :
Sans doute vous m'aimez, je le sens, je le vois.
Et moi, mon fils, Dieu seul sait combien je vous aime.
Mais le cœur n'est pas tout, l'esprit suit d'autres lois;
A les bien accorder, Dieu mit le grand problème.
Or, l'esprit comme l'âme a des ailes de feu;
Ce qu'il lui faut, c'est l'air, l'espace, le ciel bleu.

XXXIII

Tout cela manque ici dans ce coin solitaire.
Au lieu de prendre en haut et vers Dieu votre vol,
Vous traînez tristement vos pensers terre à terre.
Mais vous n'êtes pas fait pour ramper sur le sol.
Dans cet abaissement stérile et volontaire
Votre esprit se révolte; il se venge sur lui
Et sur vous, par un mal : l'inexorable ennui. »

XXXIV

Marcel se récria. — « Non, souffrez que j'insiste,
Continua la mère avec autorité,
On a beau l'ignorer, le mal qu'on a persiste;
Mieux vaut le voir en face avec sincérité.
Votre existence ici, Marcel, est vide et triste...
Vous protestez? merci, c'est un bon mouvement.
Mais je vois juste : on n'est pas mère impunément.

XXXV

Vous n'êtes pas à l'âge où sonne la retraite;
Vous avez à livrer encor bien des combats.
Votre âme, à votre insu, palpite et s'inquiète,
Et ne sait où se prendre aux choses d'ici-bas.
Je commence à penser que Dieu vous fit poète.
Tout don stérilisé n'est qu'un hôte importun.
Vos jours sont sans emploi : je vais vous en dire un.

XXXVI

Tout enfant vous rêviez devant chaque nuage :
Où vont-ils? disiez-vous; ils vont, qu'ils sont heureux!
Vous enviiez le sort des oiseaux de passage,
Et vous auriez voulu vous envoler comme eux.
Eh bien, voici l'instant, faites un grand voyage!
Oui, moi qui reste seule au seuil de la maison,
C'est moi qui dis : Partez, et changez d'horizon!

XXXVII

Allez voir l'Italie à peine réveillée,
L'Égypte, l'Orient, la Grèce, les saints lieux!
Et revenez! Votre âme encore ensoleillée,
Et pleine de trésors ravis sous d'autres cieux,
De ses rêves d'enfant se sera dépouillée;
Et peut-être qu'alors, homme et poète enfin,
Vous laisserez parler en vous le don divin! »

XXXVIII

Marcel baissa la tête; il savait que sa mère
N'avait que trop raison de lui parler ainsi.
Si fort qu'il fût épris de sa jeune chimère,
Il n'était pas encor dans le mal endurci;
Et seulement alors, à sa surprise amère,
Il sentit qu'il aimait la pauvre enfant au fond,
Et qu'elle allait souffrir par lui d'un mal profond.

XXXIX

Il restait tout troublé de cette confidence.
Qu'en devait-il penser? était-ce un parti pris
Que ce voyage, ou bien simple coïncidence?
Savait-on leur secret? les avait-on surpris?
Comme il ne pouvait pas prolonger ce silence :
— « Voyager! je veux bien, si c'est votre désir,
Dit-il, et nous pourrons y songer à loisir! »

XL

— « Non, mon fils, il vous faut partir à l'instant même;
Il le faut, si ce n'est pour vous, c'est pour autrui.
J'eusse aimé vous parler sans aborder ce thème,
Et ne pas préciser mes raisons aujourd'hui.
Eh bien, les voici donc : vous aimez, on vous aime;
Et, par un jeu cruel que l'honneur vous défend,
Vous mettez en péril un pauvre cœur d'enfant. »

XLI

— « O ma mère! » — « Je sais ce que vous allez dire,
Que le mal n'est pas fait, que ce n'est pas un jeu.
Mais moi, je vous dirai que ce mal est le pire;
Et qu'il ne faut jamais jouer avec le feu.
Plus tard, vous bénirez ma main qui vous retire
De l'impasse d'ennuis où s'engageaient vos pas.
Obéissez, mon fils, et venez dans mes bras.

XLII

Je vous laisse à présent. Descendez en silence
Au fond de votre cœur et de votre raison.
Je sais de quel côté penchera la balance.
J'ai fait venir l'enfant; elle est à la maison.
C'est moi qui soignerai son âme en votre absence.
Vous pourrez devant moi, mon fils, lui dire adieu.
Vous parti, nous irons ensemble prier Dieu. »

XLIII

Et le départ se fit suivant ce froid programme.
Marcel n'avait pas l'air tout à fait d'un héros :
Il sentait en deux parts se déchirer son âme.
La pauvre Marion avait le cœur bien gros,
Et n'osait regarder la noble et sainte dame
Dont l'œil cherchait au ciel une invisible croix.
— C'est ainsi qu'ils se sont dit adieu tous les trois.

XLIV

Ah! les adieux! angoisse, agonie et martyre,
Derniers embrassements, derniers regards au seuil,
Où, des pleurs dans les yeux, il faut savoir sourire,
Où les pressentiments, en longs voiles de deuil,
Se dressent sur vos pas et viennent tous vous dire :
« Cet être que tu tiens encore dans tes bras,
Qui t'assure, au retour, que tu le reverras? »

XLV

En sera-t-il ainsi pour Marcel et sa mère,
Et Marion? — Hélas! qui connaît l'avenir?
L'existence est un rêve et l'homme un éphémère.
Qui sait ce que la main de Dieu peut contenir?
Pour la plupart, la vie est à peine un sommaire;
Peu vivent un fragment de ce qu'ils ont rêvé;
Nul ne laisse ici-bas son poème achevé.

CHANT CINQUIEME

VENISE

I

Voyager! voyager! vivre à sa fantaisie,
Le long des grands chemins battre les buissons verts,
Prendre l'homme en flagrant délit de poésie,
Voir Dieu dans les aspects changeants de l'univers,
Et recueillir partout sous leur forme choisie
Les vestiges du beau, ces éléments épars,
Dont Dieu fit la nature et l'homme a fait les arts!

II

Quel bonheur! suivre au loin son humeur vagabonde,
Imiter le nuage errant et les oiseaux;
Ou, comme la tribu des premiers temps du monde,
Loin des villes, poser sa tente au bord des eaux!
C'est retremper son âme à la source profonde.
La nature s'entr'ouvre, et vous laisse approcher
Du dieu caché qui dort dans l'arbre et le rocher.

III

Sur le sommet des monts, au bord des lacs limpides,
Dans ce vent frais et vif qui descend d'un ciel bleu,
L'âme comme le corps voit se fondre ses rides;
L'homme pour un moment devient l'hôte de Dieu;
Et, loin de l'air impur de nos cités fétides,
Au sein de la nature éternelle, il se sent
Redevenir plus sain, plus vrai, presque innocent.

IV

Et Marcel au hasard a commencé sa route.
Au branle du wagon il se laisse bercer.
Le passé vibre encor dans son âme; il l'écoute;
Et c'est avec lui seul qu'il aime à converser.
Sous ses yeux nonchalants la terre s'étend toute :
Où prendra-t-il son vol? où se posera-t-il?
Hors du seuil maternel, tout pas mène à l'exil.

V

Le sien fut long. Toujours pâle et mélancolique,
Il vit bien des pays; en faut-il le détail?
La Grèce, l'Italie, et tout le monde antique,
L'Orient qui sommeille et l'Europe en travail,
L'Allemagne aux yeux bleus, Rügen et la Baltique.
Je pourrais là-dessus m'étendre longuement;
Mais je m'en garde bien. N'ayez peur! Non, vraiment,

VI

Je ne referai pas Child-Harold, et pour cause,
Ni Don Juan, ni Beppo, ni surtout Namouna.
Après de tels coursiers la carrière est bien close,
Et la place est sacrée où leur pied résonna.
Mais j'ai vécu, je crois que *j'ai là quelque chose*,
Comme disait Chénier au pied de l'échafaud,
J'ai regardé le ciel, et c'est tout ce qu'il faut.

VII

Cela suffit pour dire à mon tour ma pensée,
Mes rêves, mon amour, ma joie et ma douleur,
Pour traduire mon âme en langue cadencée,
Comme avec leur génie ils ont traduit la leur.
Pas d'œuvre qui ne soit toujours recommencée :
Un nouveau taillis pousse au pied des chênes morts,
Et le soleil sourit à ces jeunes efforts.

VIII

Chaque âge, chaque année, a sa chanson nouvelle;
Le thème est éternel, l'art seul est différent.
Imitons en cela la nature immortelle,
Qui prête son soleil aux petits comme aux grands.
A son concert sacré la moindre voix se mêle;
La fauvette babille auprès du rossignol,
Et le pinson des bois comme l'aigle a son vol.

IX

Reprenons mon récit. Peut-être bien devrais-je
Tourner court au plus tôt, de crainte de lasser;
On n'aime plus les vers. A moins d'un sortilège,
La mesure en ce genre est facile à passer;
La mienne est déjà comble; il est temps que j'abrège.
Marcel vit maint pays que je ne décris point :
Je saute la moitié de l'Europe à pied joint.

X

J'ai tort. Je pourrais là faire preuve de style.
Décrire, c'est le fort des rimeurs d'aujourd'hui.
Les ingrats! ils sont tous élèves de Delille.
Avec plus de relief, c'est bien le même ennui,
Le même froid, la même abondance stérile.
C'est *fouillé, ciselé,* disent-ils; j'en conviens.
Au fond, avec plus d'art ce sont les mêmes riens.

XI

J'admire leur talent, certe, et leur savoir-faire.
Mais ne voir qu'un métier dans un art si charmant!
La moindre émotion ferait mieux notre affaire;
Plus qu'un mot bien serti, je prise un sentiment.
Et l'image? Est-ce donc une bonne à tout faire?
— Je reprendrai plus tard ce thème quelque jour.
Pour le moment, suivons Marcel à son retour.

XII

Nous sommes à Venise. Une gondole étroite
Glisse au pied des palais que l'algue teint en vert.
Un jeune homme est couché dans cette étrange boîte ;
Pâle, et le front bruni par le vent du désert,
C'est Marcel. Son œil suit l'eau qui tremble et miroite ;
Il regarde en rêvant ces vieux frontons brisés,
Par le malheur et l'art deux fois divinisés.

XIII

A Venise ! Non plus la Venise aux cent îles,
Arbitre de l'Europe et reine d'Orïent,
Recevant les tributs de la mer et des villes,
Assise dans l'azur, et le front souriant,
Tyr moderne, mêlant la gloire aux arts utiles,
Telle que Véronèse en son art filial
L'a peinte triomphante au vieux palais ducal.

XIV

Non plus Venise, libre encore, mais frivole,
Agitant ses grelots le long du Grand-Canal,
Éternel bal masqué de l'Europe en gondole,
Oubliant ses grandeurs dans son gai carnaval,
Pour sceptre n'ayant plus qu'une marotte folle,
Et troublant par ses chants et son rire argentin
Les échos indignés du Saint-Marc byzantin.

XV

Hélas ! non, c'est Venise esclave et léthargique,
Expiant sa folie et sa gloire et nos torts,
Veuve du Bucentaure et de l'Adriatique,
Qui voit l'herbe pousser dans ses cours et ses ports,
Et qui, se réveillant dans un jour héroïque,
Dut retomber au joug du maître plein d'orgueil.
Qui braquait des canons sur ses palais en deuil !

XVI

Grâce à Dieu! maintenant Venise est délivrée.
Comme ses cités sœurs, rendue à ses enfants,
Elle voit palpiter sur sa tête enivrée
Le drapeau tricolore et ses plis triomphants
Aux trois mâts de Saint-Marc à la base cuivrée,
Où naguère Candie et Chypre et Négrepont
Arboraient leurs couleurs dans l'air d'un bleu profond.

XVII

Ah! tu la méritais, ta liberté tardive,
Toi qui tins son drapeau la dernière en ta main,
Et les yeux sur la mer, où nul sauveur n'arrive,
Mourante, ne rendis les armes qu'à la faim!
Lorsque l'on meurt ainsi, c'est un droit qu'on revive :
La Pologne est ta sœur, ô vaillante cité!
Quand verrai-je son peuple aussi ressuscité?

XVIII

Pauvre Venise! as-tu toujours tes Bigolantes
Qui viennent puiser l'eau dans la cour du palais,
Qui trottinent pieds nus sur les dalles brûlantes,
Leurs noirs cheveux coiffés du feutre frioulais?
Ta place a-t-elle encor ses fleuristes errantes?
Saint-Marc voit-il toujours ses pigeons familiers
Sur ses portails noircis se poser par milliers?

XIX

Moi qui t'ai vue esclave amère et frémissante,
Me sera-t-il donné de te revoir encor?
O Venise adorée! ô rêve! ô chère absente!
On dit que tu ne peux reprendre ton essor,
Et que, faible toujours, pâle et convalescente,
Malgré tes fers brisés, ce passé de malheur
Te laisse encore au front sa mortelle pâleur...

XX

Il se peut. Mais l'air libre a des vertus secrètes,
Et l'on ne guérit pas en un jour d'un long mal.
Quand même, désertant les lagunes muettes,
Les flottes oublieraient les quais du Grand-Canal,
Tu resteras toujours la ville des poètes,
Des peintres, des rêveurs, le séjour des heureux,
Et l'asile enchanté surtout des amoureux.

XXI

Car un charme caché, plein de langueurs subtiles,
Plane sur toi. Nul bruit de chevaux ni de chars.
Un beau ciel, cette mer intime avec ses îles,
Ces dômes, ces palais, ces chefs-d'œuvre des arts,
Tout vous parle désirs et voluptés tranquilles;
On revoit Jessica, Desdémone en rêvant;
Et l'air chargé d'amour verse un philtre énervant.

XXII

Oh! croyez-moi, n'allez jamais seul à Venise!
Partez deux, couple aimant et béni par le ciel!
Sur vos nuits du Lido que l'astre qui reluise
S'appelle de ce nom si doux : lune de miel;
Soyez sans crainte alors, et que Dieu vous conduise!
Vous aurez savouré, ne fût-ce qu'un seul jour,
Ce qu'on nomme ici-bas le bonheur et l'amour.

XXIII

Et Marcel a subi cette douce magie.
Depuis un an (un siècle!) il voyage, il vit seul;
L'amour a fait silence en son âme élargie.
Mais son cœur vit toujours : il dort sous son linceul.
C'est un repos trompeur, c'est une léthargie.
Il sent bien qu'au premier rayon, au moindre éclair,
La flamme mal éteinte éclatera dans l'air.

XXIV

Ce soir-là, par malheur, la brise était plus molle,
Le flot plus caressant, le ciel plus embrasé.
Expirant par bouffée au gré de l'air qui vole,
Un concert s'élevait d'un bateau pavoisé;
Et, comme c'est l'usage ici, chaque gondole
Tourna de ce côté sa proue à l'unisson,
Pour suivre sur les eaux l'harmonieux sillon.

XXV

Marcel suivit aussi. Son gondolier alerte
S'était mis sur les rangs dès le premier accord.
Le hasard, qui sans doute avait juré sa perte,
Dans la confusion le plaça bord à bord
Auprès d'une gondole à demi découverte...
Ah! comment peindre aux yeux ce qu'il y contempla?
L'idéal tant cherché sur la terre était là!

XXVI

C'était la beauté noble et calme d'une femme
Dans toute la splendeur de son jeune printemps.
Tout ses traits révélaient la grandeur de son âme;
Elle avait rejeté ses longs cheveux flottants;
Ses yeux d'un bleu profond, pleins d'une étrange flamme,
Étaient levés au ciel; et jamais plus beaux yeux,
Plus purs et plus brûlants, ne sondèrent les cieux.

XXVII

Elle avait la blancheur transparente et nacrée
Des marbres que le temps n'a pas jaunis encor,
Ce teint presque idéal des vierges que l'art crée.
Un voile noir couvrait ses cheveux d'un blond d'or;
Et, comme si la mort l'avait déjà sacrée,
Une robe de crêpe exaltant sa pâleur
Semblait l'envelopper de deuil et de douleur.

XXVIII

Auprès d'elle, un jeune homme au front mélancolique
La regarde en rêvant, et la main dans sa main.
Elle, comme perdue aux sons de la musique,
Semble vers l'infini s'être mise en chemin.
Soudain des pleurs noyant son regard extatique,
Un instant arrêtés aux longs cils de ses yeux,
Coulent en deux ruisseaux purs et silencieux.

XXIX

— « Qu'avez-vous? dit alors d'une voix attendrie
Son jeune compagnon au triste et doux maintien.
Pourquoi ces pleurs muets, ô mon Isa chérie? »
Elle baissa la tête et ne répondit rien.
— « Isa, reprenait-il, Isa, je vous en prie,
Laissez ce souvenir; n'y pensez pas toujours! »
Mais le flot des longs pleurs continuait son cours.

XXX

Qu'elle était belle ainsi d'innocence et de grâce!
Elle avait oublié la terre et ses vains soins;
Son âme voyait Dieu sans doute face à face,
Et les anges du ciel étaient ses seuls témoins.
Que lui fait cette foule accourant sur sa trace?
Elle l'ignore, et va devant elle, sans voir
Tous ces yeux qui de loin baisent son voile noir.

XXXI

Un mouvement se fit dans la foule flottante,
Au moment de franchir l'arche du Rialto.
La gondole du couple, un instant hésitante,
Se détacha des rangs et disparut bientôt.
De cette image en deuil l'âme encor palpitante,
Marcel voulut la suivre; un embarras survint.
Il eut beau la chercher partout; ce fut en vain.

XXXII

Il ne put retrouver la vision étrange.
Grand Dieu! se pourrait-il qu'il ne la revît pas?
Cette douleur humaine et cette beauté d'ange,
Où rencontrera-t-il leur égale ici-bas?
Non, la terre à deux fois n'offre pas ce mélange
De douceur, de fierté, de grâce et de candeur,
Et sur un autre front ne mit tant de grandeur!

XXXIII

Quelle est-elle? Et d'où vient ce jeune homme auprès d'elle?
Est-ce un maître, un époux, un frère, un fiancé?
Un frère? oui! sa tendresse était bien fraternelle.
Et d'ailleurs son front garde un reflet effacé
Des nobles traits d'Isa; sa beauté la rappelle.
C'est son frère à coup sûr! Marcel respire enfin;
Puis, le doute reprend : si c'était son cousin?

XXXIV

Mais pourquoi pleure-t-elle ainsi? quelle souffrance
A pu flétrir sitôt cette âme dans sa fleur?
Son cœur est-il brisé pour jamais? L'espérance
Ne viendra-t-elle pas visiter sa douleur,
Et lui faire entrevoir avec la délivrance
Un coin de ciel riant, et qui sait? le retour
A la paix, au bonheur, et peut-être à l'amour?

XXXV

Et puis, ce souvenir où sa douleur s'obstine,
Est-ce un mal sans remède, un désespoir sans fond?
Est-ce un regret léger de son âme enfantine,
Ou la mort d'une mère, un deuil amer, profond?
Ah! ces pleurs qui tombaient sur sa main blanche et fine,
Comme il aurait voulu les boire d'un baiser!
Et cette douleur-là, qui pourra l'apaiser?

XXXVI

Heureux! se disait-il tout bas dans sa chimère,
Heureux, cent fois heureux, l'homme élu par le sort,
Qui pourra l'arracher à sa pensée amère,
Et dépouiller son front de ces voiles de mort,
Pour y poser, au lieu de cette ombre éphémère,
La fleur, la douce fleur, si rare sous le ciel,
Du bonheur partagé, de l'amour mutuel!

XXXVII

Voilà ce que Marcel roule dans sa pensée.
Il aime, et pour jamais cette fois; il le sent.
Sa vie est par ces pleurs toute bouleversée.
Pauvre navire atteint par un roulis puissant,
Sa voile flotte au loin en lambeaux dispersée;
Le gouvernail échappe à son dernier effort;
Et le vent le rejette à la mer loin du port.

XXXVIII

Ah! les pleurs! éternelle amorce de notre âme!
Appât mystérieux où se prend la pitié,
Faiblesse irrésistible où triomphe la femme,
Sympathie où l'amour est déjà de moitié,
Source amère qu'un mot peut transformer en flamme,
Ah! les pleurs! qui de nous a jamais pu les voir
Sans ressentir leur charme et subir leur pouvoir!

XXXIX

Confus, désespéré de voir qu'une minute
Emporte le labeur d'une année en son vol,
Il appelle au secours, résiste, crie et lutte;
Sous les serres de l'aigle il se cramponne au sol.
Il veut tenter du moins de retarder sa chute;
Dans un dernier effort, il croit se ressaisir,
Et se sent un moment le vainqueur du désir.

XL

Ce ne fut qu'un éclair; mais sous ce jour rapide
Il vit se dessiner sa vie en traits de feu.
Il se dit : « Profitons de cet instant lucide;
Il faut vaincre ou mourir; car ma vie est en jeu;
Je le sens, et c'est bien mon sort qui se décide.
Un seul moyen de vaincre est encor sous ma main :
C'est la fuite... Eh bien, soit! je partirai demain. »

XLI

A demain! mot fatal, père de la défaite,
Labarum des vaincus, maris ou généraux,
Clairon des indécis qui sonne la retraite,
Combien as-tu perdu de femmes, de héros!
On veut gagner du temps et, dans la même traite,
C'est le temps qui nous gagne, et détruit sans recours
Nos rêves, nos projets, engloutis dans son cours.

XLII

Sur ce beau dessein-là, Marcel revint au gîte.
Il était tard. La nuit porte conseil, dit-on;
Son ombre endort le cœur que le grand jour agite.
J'y consens; mais souvent le conseil n'est pas bon.
Ce qu'on veut faire, il faut le faire bien et vite,
Si l'on y tient. Marcel l'apprit à ses dépens.
— Quoi! resta-t-il? — Laissons la réponse en suspens.

CHANT SIXIÈME

LE LIDO

I

Qu'est-ce donc que le cœur de l'homme? quelle argile
Dieu prit-il dans ses mains, à l'heure qu'il nous fit?
Tantôt gouffre sans fond, tantôt vase fragile;
Rien ne peut le combler, et puis un mot suffit.
De crime et de vertu mystérieux asile,
Source des pleurs amers et du rire moqueur,
Contraste, énigme, sphinx, qu'est-ce donc que le cœur?

II

Comme on l'a deviné, Marcel revit l'aurore
A Venise; il revit le soleil s'y coucher.
Le lendemain matin l'y retrouvait encore.
Ainsi de jour en jour! Il ne peut s'arracher
Des lieux où respirait la femme qu'il adore.
Il la cherche partout; il l'épie; il l'attend;
Il se dit : « La revoir, à tout prix, un instant! »

III

A tout prix! quelquefois ce mot est un blasphème,
Ou façon de parler pour orner le discours.
Mais ici ce n'est rien que la vérité même.
Oui, certe, il eût donné la moitié de ses jours,
Pour pouvoir passer l'autre avec celle qu'il aime.
Tout arrive ici-bas. Qui sait? Peut-être Dieu
Pour éprouver Marcel exaucera son vœu.

IV

En attendant son cœur est un champ de bataille;
Et le combat se livre autour de cet espoir.
Une même pensée est là qui le tenaille,
Et lui brûle le sang : la revoir! la revoir!
Mais de tous ses efforts le sort jaloux se raille :
Il a beau parcourir théâtre, église, bal,
Lido, jardin public, Giudecca, Grand-Canal,

V

C'est en vain! nulle part la vision céleste
N'apparaît; elle est sourde à ses vœux persistants.
Au bout d'un mois enfin nul espoir ne lui reste;
Sans doute elle a quitté Venise, et dès longtemps.
Que faire? Pour sortir de l'impasse funeste,
Où chacun de ses jours s'est en vain englouti,
Pour ressaisir son âme, il faut prendre un parti.

VI

Il le prit au Lido. Cette plage isolée,
Cette digue de sable assise entre deux mers,
D'où Venise apparaît dans sa beauté voilée,
Plaisait à la langueur de ses regrets amers.
Puis, de quels souvenirs n'est-elle pas peuplée!
Car c'est là que jadis votre pied s'appuya,
Gœthe, Byron, Musset, Lamartine, Lélia!

VII

Le soleil se couchait; sa lumière indécise
Couvrait d'un réseau d'or les lagunes, la mer,
Et la ville. On était en hiver; mais Venise
Sans arbre, ni gazon, ne reconnaît l'hiver
Qu'aux jours plus brefs, un peu rafraîchis par la bise;
Et ses nuits ont encor l'éclat et la beauté
Que nos climats du Nord ont à peine en été.

VIII

Il s'assit sur la plage où meurt l'Adriatique;
Et là, les yeux fixés sur l'horizon fuyant
Dont les voiles cachaient les Cyclades, l'Attique,
Le Bosphore, Stamboul, et tout cet Orient
Dont il avait foulé la poussière héroïque,
Au murmure alterné de la brise et des flots,
Il épancha son âme et sa peine en ces mots :

IX

« Eh bien! oui, j'essaierais en vain de m'en défendre :
J'ai peine à m'éveiller de ce rêve d'amour.
La nature m'a fait d'une argile trop tendre.
Mais, puisque tôt ou tard, il faut être homme un jour,
A quoi bon résister, et que me sert d'attendre?
L'heure de la sagesse à la fin a sonné.
Arrachons de mon sein le dard empoisonné!

X

C'en est fait; il est temps de retirer ma lèvre
De cette coupe ardente où la volupté rit.
Il est temps que mon front brûle d'une autre fièvre,
Et qu'un plus vaste objet remplisse mon esprit.
Avant d'être sevré par le temps, je me sèvre;
Et, concentrant mon âme en un noble désir,
Par un suprême effort je veux me ressaisir.

XI

Adieu donc, adieu donc, amour! âme de l'âme,
Toi, par qui j'ai vécu, toi par qui je mourrai!
Étincelle échappée à la céleste flamme,
Qui rayonne un instant dans le cœur déchiré,
Et met une auréole au front de chaque femme,
Amour! tourment sacré, plein d'ivresse et d'ennui,
Je t'arrache en pleurant de mon cœur aujourd'hui.

XII

C'est l'heure. Il n'est que temps : la jeunesse te quitte,
Et la grâce avec elle, et le charme et l'attrait.
Penche-toi sur ces eaux dont le miroir t'invite!
Sauf ta mère, ô Marcel! qui te reconnaîtrait?
Où donc est ta beauté? Comme elle a passé vite!
Un enfant dans ses jeux trouble l'eau d'un bassin;
L'eau s'apaise, et reflète un vieillard dans son sein.

XIII

Adieu! tu n'iras plus au penchant des collines,
Tout rayonnant d'ivresse, et les cheveux au vent,
A cet âge où, frappant les buissons d'églantines,
L'enfant cherche les nids des fauvettes couvant,
Tu n'iras plus fouiller les bois et les ravines,
Et les nuages blancs de l'horizon doré,
Pour y voir apparaître un fantôme adoré!

XIV

Et quand il est enfin descendu dans ta vie,
Qu'une femme a comblé tes vœux d'adolescent,
Qui te rendra jamais l'ardeur inassouvie,
Les transports, et l'amour sans cesse renaissant,
Dont cette heure enivra ta jeune âme ravie,
Ce frais enchantement de l'âme vierge encor
Qui jouit en tremblant de son premier essor?

XV

Adieu, jours de folie et d'ivresse, où sans voiles
Le bonheur tant rêvé se montrait en tout lieu;
Où, dans l'illusion voguant à pleines voiles,
L'adolescent aimé se sent devenir dieu,
Croit qu'il peut allumer son cigare aux étoiles,
Ou décrocher la lune, un soir de carnaval,
Pour la mettre en cocarde à son chapeau de bal!

XVI

Adieu, doux souvenirs d'amour, que la mémoire
Cache comme un trésor au fond de son écrin;
Des pauvres cœurs mortels triste et charmante histoire,
Que l'on rouvre en pleurant à l'heure du chagrin;
Seuls feuillets déchirés d'un vieux livre illusoire
Qu'on voudrait emporter avec soi dans le ciel;
Il faut leur faire aussi tes adieux, ô Marcel!

XVII

Tu ne connaîtras plus cet étrange mystère
Par qui l'on se dédouble et l'on vit dans autrui;
Cette félicité de l'âme solitaire
Qui se sent d'une autre âme et la force et l'appui :
Nœud divin qui confond le ciel avec la terre,
Où la chair et les sens, enfin ce qui périt
S'exalte, prend une âme et devient pur esprit.

XVIII

Tu ne connaîtras plus ces charmantes folies
Que la passion pure inspire aux amoureux :
De bonheurs inconnus ces minutes remplies,
De mille riens secrets l'enfantillage heureux,
La fièvre de l'attente et ses mélancolies,
L'ivresse du revoir, l'absence et ses tourments,
Cet orage éternel du cœur des vrais amants.

XIX

Tu n'iras plus le jour au milieu de la foule,
Le long des quais brûlants vainement épiés,
Sur le pavé banal que tout le monde foule
Rechercher pas à pas la trace de ses pieds,
Et sous les marronniers où le ramier roucoule
T'asseoir seul à la place où tu la vis s'asseoir,
Et, plein d'elle, aimer l'arbre, et baiser le tronc noir.

XX

Tu n'iras plus le soir, à l'heure où tout s'apaise
(Excepté le désir dans le cœur refoulé),
Pour contenter ce cœur et faire qu'il se taise,
Furtif, rasant les murs, d'un coin d'ombre isolé,
Voir s'allumer sa lampe, et, dans un doux malaise,
Plein de trouble et d'espoir, attendre tout tremblant
Que son ombre ait passé devant le rideau blanc.

XXI

Tu n'iras plus t'asseoir au bord de la fontaine,
Sous les platanes blancs aux rameaux dépouillés,
Voir l'amour se lever comme une aube incertaine
Dans son sein qui palpite et ses grands yeux mouillés;
Et cette beauté fière autrefois si hautaine,
T'acceptant pour son guide au milieu du chemin,
Se courber lentement pour te baiser la main.

XXII

Tu n'iras plus au Louvre et sous ses frais portiques,
Nécropole où revit tout un peuple de dieux,
Lui montrer ce vieux monde et ses beautés antiques;
Et près d'elle, charmé, demander à tes yeux
Si la Vénus de marbre aux formes héroïques,
Dans sa nudité chaste et dans sa majesté,
Vaut la Vénus vivante assise à ton côté.

XXIII

Tu n'iras plus au parc plein d'ombre et de lumière
Admirer les enfants, les fleurs et les oiseaux.
Tu n'iras plus, fuyant la foule et la poussière,
Avec elle causer et rire sur les eaux;
Ou bien, faisant tous deux l'école buissonnière,
Tristes ou gais, riant tout haut, causant tout bas,
Errer sous le vieux cèdre en retenant vos pas.

XXIV

Tu n'iras plus l'attendre à la place inconnue
Où les marronniers verts cachent le petit banc.
La foule descendait et montait l'avenue;
Le jet d'eau du bassin chantait en retombant;
Mais quel tumulte en toi lorsque, l'heure venue,
Tu la voyais enfin de l'ombre de ton coin
T'accourir souriante et te cherchant au loin!

XXV

Tu n'iras plus rêver au piano près d'elle,
Quand, ses doigts évoquant Beethoven et Mozart,
Vos âmes se berçaient, couple heureux et fidèle,
Comme deux alcyons, sur l'océan de l'art.
Sous le rayon divin qui la rendait plus belle,
Comme l'heure passait rapide, et, tour à tour,
T'enivrait de beauté, de génie et d'amour!

XXVI

Tu n'iras plus au bord de la verte clairière,
Sous les frais châtaigniers, avec elle t'asseoir,
Et voir à l'horizon inondé de lumière
Paris étinceler dans la brume du soir;
Et, sentant dans sa main son âme tout entière,
A deux pas de la foule au million de voix,
Respirer son amour dans la fraîcheur des bois!

XXVII

Hélas! à quels retours ce long adieu m'entraîne!
En voyant à mes pieds tous ces anneaux brisés,
Je sens combien mon cœur tenait à cette chaîne,
Et combien mes regrets sont mal cicatrisés.
Quoi! cette vie à deux, si charmante et si pleine,
Il faut y renoncer! Apprendre à vivre seul!
Est-ce possible? Non! Autant le froid linceul.

XXVIII

Quoi! plus de longs regards, de douces causeries!
Et ce mol abandon où l'on vit sans effort,
En abdiquant son cœur entre des mains chéries!
Plus de jeux où le faible est toujours le plus fort,
Plus d'attendrissements, plus de taquineries,
Et ce silence heureux, où l'ange des amours
Vous inonde le cœur d'ineffables discours.

XXIX

Plus de revoirs heureux après la triste absence!
Les tilleuls du Pâquis et le bonheur caché!
Et ces jours où l'amour montre mieux sa puissance,
Quand on voit sous le mal ce front si cher penché!
Et les douces langueurs de la convalescence!
Tissu de souvenirs tendres et douloureux
Qui plus que le bonheur unit les cœurs entre eux!

XXX

Quoi donc! mai reviendra sur la terre embaumée;
Les roses, les lilas refleuriront toujours,
Le chèvrefeuille aussi, fleur de la bien-aimée,
Servira de langage à de nouveaux amours!
Et seul, astre déchu de la voûte enflammée,
Dans le vide et la nuit, loin de ce que j'aimais,
J'attendrai que la mort m'éteigne pour jamais!

XXXI

Il le faut, c'est la loi. Mais, grand Dieu! qu'elle est dure!
Acceptons-la. Sachons abdiquer sans retour.
Subissons sans gémir l'arrêt de la nature.
Le grand renoncement, c'est celui de l'amour.
Faisons-le simplement, sans honte et sans murmure;
C'est le seul sacrifice; il vaut bien un effort.
Tout deviendra facile après, — même la mort.

XXXII

Oui, mais, en attendant, que faire? Il me faut vivre,
Ou du moins l'essayer. Que vais-je devenir?
C'est bien; j'ai renversé la coupe qui m'enivre.
Mais comment étancher ma soif à l'avenir?
Qui pourra me montrer le chemin qu'il faut suivre?
Quel sera l'aliment de cette âme de feu
A qui le monde entier semblait déjà si peu?

XXXIII

Que faire pour combler ce vide qui dévore,
Pour peupler de mes jours le stérile désert?
— Eh bien, aime toujours, aime plus, aime encore!
Laisse la femme! prends un idéal qu'on sert,
Un drapeau que l'on suit, un culte qu'on adore.
L'amour, par l'amour seul peut se voir éclipsé;
Nemo contra Deum nisi Deus ipse!

XXXIV

Que de choses encore où rattacher ta vie!
La gloire, l'amitié, ta mère en premier lieu;
Puis ces mille liens qu'on nomme la patrie,
Et cette humanité qui cherche encor son Dieu,
Et la science et l'art, ces ailes du génie,
Et la nature, énigme insondable au regard,
Que la science épelle et que devine l'art.

XXXV

Oh! oui, se dévouer! suivre un sillon de flamme!
Répandre le bon grain comme un semeur penché!
Se donner en entier, tendre toute son âme,
Comme un arc, et lancer sa flèche au but caché!
C'est vivre encor d'amour. L'idée est une femme,
Immortelle et voilée, elle invite aux sommets;
Et celle-là ne trompe et ne lasse jamais! »

XXXVI

Marcel se tut. Déjà le jour baissait; la lune,
Pâle et comme à regret, se levait dans les airs;
La brise fraîchissait; il remonta la dune.
A travers les jardins incultes et déserts,
Il vint s'asseoir au bord que baigne la lagune,
D'où Venise apparaît comme un rêve sur l'eau;
Et son œil fut frappé d'un magique tableau.

XXXVII

A l'Occident, le ciel teinté d'un reflet rose
Du soleil disparu gardait la trace encor.
Sur la terre et dans l'air transparent chaque chose
Flottait dans le réseau d'une poussière d'or;
Tout était calme, pur, limpide et grandiose;
Un de ces doux moments où l'âme en liberté
Respire le bonheur dans la seule beauté.

XXXVIII

La lagune immobile, où rien ne se reflète,
De sa mate blancheur étalait le miroir.
Derrière elle, Venise avec la silhouette
De ses îles, plus loin, se détachait en noir.
Et tout au fond, dressant leur majesté muette,
Les glaciers du Tyrol en nuages d'azur
Dessinaient leur profil sur le ciel rose et pur :

XXXIX

La beauté dans le calme, et la grandeur sereine!
Le charme triomphant sans trouble et sans efforts!
La majesté changée en douceur souveraine!
La grâce souriante et tranquille des forts!
L'infini s'entr'ouvrant à la pauvre âme humaine!
L'air, la terre et le ciel, sous le regard de Dieu,
S'unissant un moment dans un baiser de feu!

XL

Quand il se détourna de ce tableau magique,
Pour revoir l'horizon qu'il venait de quitter,
Un autre enchantement le prit : l'Adriatique
Sous un souffle inconnu paraissait s'agiter.
La nuit gagnait; la lune au front mélancolique
Montait sereine et blanche au bas du ciel changeant,
En creusant sur la mer un long sillon d'argent.

XLI

Ici, déjà la nuit, là-bas, le jour encore!
La lune et le soleil se disputant le ciel,
Qui de leurs deux clartés blanchit ou se colore,
Comme on dit que parfois au fond d'un cœur mortel
Deux amours, l'un pâli, l'autre qui vient d'éclore,
Dans un doux crépuscule où le doute est permis,
Mêlent pour un instant leurs feux encore amis!

XLII

O nature! spectacle étrange et grandiose,
Drame incessant, toujours nouveau, toujours divers,
Que Dieu dans l'infini se joue et se compose,
Nous t'admirons un jour d'un coin de l'univers;
Mais, avant de savoir pourquoi fleurit la rose,
Pourquoi la brise vole et l'étoile reluit,
L'homme foudroyé tombe et rentre dans la nuit!

XLIII

Marcel en était là de sa philosophie,
Quand un jeune homme vint auprès de lui s'asseoir
Et tous deux, contemplant de loin cette féerie,
Sans se dire un seul mot, et même sans se voir,
Poursuivant à l'écart leur douce rêverie,
Savourèrent sans bruit et de l'âme et des yeux
L'ineffable beauté du tableau radieux.

XLIV

Tout à coup ils ont vu de la lagune grise
Apparaître et grandir au loin comme un point noir.
C'est bien une gondole, et qui vient de Venise ;
Elle approche, et bientôt, dans les ombres du soir,
On distingue à la proue où le flot mat se brise,
Une femme agitant dans l'air un voile blanc,
Et courbant les rameurs sur l'aviron tremblant.

XLV

O Marcel! ô Marcel! pourquoi donc cette vue
Soulève-t-elle en toi ce trouble et ces transports?
Pourquoi trembler, pâlir? L'as-tu donc reconnue?
L'âme aurait-elle aussi ses sens comme le corps?
Cette félicité que tu croyais perdue,
Ce trésor entrevu d'amour et de désir,
Qui t'a dit que tu vas enfin le ressaisir?

XLVI

De la barque à la dune un long cri part et vole :
« — Wladek! » — Près de Marcel un autre a répondu :
« Me voici! qu'est-ce donc, ô ma sœur? » La gondole
Touche enfin à la rive, et Marcel éperdu
Dans les voiles du soir reconnaît son idole,
L'être charmant qu'il a tant aimé, tant cherché,
Qu'il croyait de son cœur à jamais arraché.

XLVII

Oui, c'est elle! plus noble encore et bien plus belle.
La passion transforme et sa voix et son port.
Comme une valkyrie, elle évoque, elle appelle.
Sous l'aiguillon de feu d'un sublime transport,
Superbe, impétueuse, oui, c'est Isa, c'est elle!
Et puis libre, ô Marcel! libre! quelle douceur!
Ce jeune homme à l'instant n'a-t-il pas dit : Ma sœur?

XLVIII

Wladek se lève, étend la main, et sur la grève
Sa sœur tombe à demi pâmée entre ses bras.,
Puis, bientôt, d'une voix entrecoupée et brève,
Elle dit : « Sais-tu bien ce que l'on fait là-bas?
De son tombeau sanglant la Pologne se lève.
Partons! allons mourir! » Et, s'étreignant plus fort,
Tous deux dans un sanglot confondent leur transport.

XLIX

O vanité de l'homme! éternelle faiblesse!
L'air où Marcel avait jeté tous ces grands mots,
Ces adieux à l'amour, ces projets de sagesse,
N'avait pas eu le temps de les redire aux flots;
Sa voix vibrait encor de sa propre détresse,
Que lui-même, oubliant ses vœux, son repentir,
Ne songeait qu'aux moyens de les mieux démentir!

L

Il sentit que cette heure était l'instant suprême.
Il crut que le destin lui parlait haut et clair;
Aux larmes, à la voix de la femme qu'il aime,
Il vit son avenir passer dans un éclair.
La liberté, l'amour, qui sait? la gloire même,
Lui sourirent de loin sous un ciel hasardeux...
Il ne balança plus; alors s'approchant d'eux :

LI

— « Pardon, vous m'apprenez une grande nouvelle.
Pour la Pologne aussi, moi, j'aimerais mourir.
Je suis Français. La France a des torts envers elle;
Je veux les expier : laissez-moi vous offrir
Ma jeunesse, mon sang, ma fortune et mon zèle.
Voulez-vous accepter? » — On lui tendit la main;
Et, dès l'aube, ils partaient tous trois le lendemain.

CHANT SEPTIÈME

LA POLOGNE

I

C'est l'hiver, un hiver du Nord, et son cortège
De givre, de brouillard, de glace et de frimas.
Au loin la plaine dort sous son manteau de neige.
L'œil cherche en vain la route et la trace des pas.
Seul, le fleuve engourdi que le brouillard assiège,
Comme un serpent glacé qui ne peut se mouvoir,
Entre ses bords blanchis se traîne lent et noir.

II

C'est la forêt; l'antique et sombre solitude,
Où les Lithuaniens jadis chassaient l'urochs.
Partout du noir sapin l'éternelle attitude;
Dans la clairière, au pied d'un bouleau, près des rocs,
Quelques tentes d'écorce, à l'aspect triste et rude;
Nul bruit; sur la lisière, immobile en son coin,
La sentinelle veille en regardant au loin.

III

C'est la guerre. Oh! la guerre! œuvre horrible, mélange
De tout ce que le cœur a de bas et de grand;
Crime affreux, lorsque c'est la force qui se venge,
Jeu de prince ou calcul d'avide conquérant;
Mais spectacle sublime, et bien digne d'un ange,
Lorsque, de l'étranger répudiant la loi,
C'est un peuple qui meurt pour son sol et sa foi!

IV

O Pologne! tes fils de tout rang, de tout âge,
Se sont levés encor pour te reconquérir.
— « Sers ou meurs! » leur a dit le czar. A cet outrage
Ils ont tous répondu : « Nous préférons mourir! »
L'hiver, l'exil, la faim, rien n'abat leur courage.
Ils savent cependant l'implacable avenir...
Dieu du ciel! qu'as-tu fait? que vont-ils devenir?

V

Ils se sont dit : Fuyons vers les forêts prochaines;
Faisons rougir l'Europe, et lassons nos bourreaux;
Plus d'une hache s'est brisée au cœur des chênes;
Plus d'un captif usa le fer de ses barreaux.
Ainsi que nos aïeux, armons-nous de nos chaînes;
Mourons! mais que ce soit du moins en étouffant
Entre nos bras meurtris l'ennemi triomphant.

VI

Et c'est ainsi qu'ils sont partis, sans pain, sans armes,
L'hiver, la nuit, glissant aux mains de l'oppresseur,
Sans essuyer leur joue humide encor des larmes
D'un père, d'un aïeul, d'un frère, d'une sœur,
D'une mère! O Dieu bon! tant de pleurs, tant d'alarmes,
Sous vos yeux, n'est-ce pas? font un trésor divin;
Et ces pauvres martyrs n'ont pas souffert en vain?

VII

L'hiver, au fond des bois, leur misère est bien grande,
Certes, mais du pays le cœur bat avec eux.
Riche ou pauvre, chacun leur prodigue en offrande
De la poudre et du pain : un souffle belliqueux
Passe dans l'air sans bruit; chaque bois a sa bande;
L'Europe au loin tressaille; on accourt de partout;
Et la Pologne encore une fois est debout.

VIII

Où prends-tu donc ta force, immortelle blessée !
Et l'invincible espoir sans cesse renaissant?
Ta dernière blessure est à peine pansée
Que tu couvres le sol de nouveaux flots de sang.
Ta délivrance, hélas! tant de fois commencée,
Doit-elle donc toujours avorter dans les pleurs?
Quand Dieu te paîra-t-il le prix de tes douleurs?

IX

Seigneur, il en est temps, réveille-toi! Le monde
Marche comme un enfant à qui manque un soutien.
Il glisse, il va rouler dans une ornière immonde.
Pour lui la force est tout et la justice rien.
Réveille-toi, Seigneur, et que ta foudre gronde!
Qu'aux sinistres éclats de malheurs mérités
Chaque peuple revienne aux grandes vérités!

X

Marcel, Isa, Wladek se sont tenu parole.
De la Pologne ensemble ils ont pris le chemin.
L'amitié, cette sœur céleste qui console,
L'horreur du mal, l'honneur, le dévouement divin,
Ont réuni ces cœurs que l'héroïsme affole.
Bien armés, bien montés, ils ont enfin tous trois
Rejoint les insurgés campés dans les grands bois.

XI

Comme on les a fêtés! et quelle bienvenue!
Chacun leur prend la main et s'empresse autour d'eux;
Chacun met tout son cœur dans sa joie ingénue.
On veut les faire asseoir auprès des larges feux;
On admire leurs traits, leurs armes, leur tenue;
On apporte à leurs pieds du vin, des aliments;
Quelques-uns prennent soin de leurs chevaux fumants.

XII

Et puis les questions : La France? que fait-elle?
Quand verra-t-on enfin les rouges pantalons?
De leurs derniers succès sait-on bien la nouvelle?
Comme le Moscovite a tourné les talons!
Est-il vrai que le czar soit mort, et qu'on rappelle
Les troupes en Russie? — Et cent autres propos,
Se succédant toujours, se croisent sans repos.

XIII

Marcel et ses amis contemplent en silence
Le tableau curieux qui frappe leurs regards :
Une clairière au sein de la forêt immense;
La neige pour tapis; partout des feux épars;
Des groupes hérissés par la faux et la lance;
Ici, le bataillon des chasseurs du pays;
Plus loin, les cavaliers sur le bord des taillis.

XIV

Le chef, un vieux soldat, s'approche et les invite
Dans sa tente d'écorce à son repas du soir.
(Tente et repas, tous deux, dignes d'un cénobite.)
On partage en riant un morceau de pain noir;
On s'examine, on cause, et le temps passe vite.
L'ombre des noirs sapins s'allonge, le jour fuit;
On allume un flambeau résineux; c'est la nuit.

XV

Silence! on fait l'appel. Aussitôt chaque groupe
Se dénoue; on s'aligne, on se compte à mi-voix.
Puis l'aumônier se lève, et, bénissant la troupe,
D'un tertre, comme au temps des martyrs d'autrefois,
Les yeux levés au ciel où son front se découpe,
D'une voix attentive à l'accent ferme et doux,
Dit ainsi la prière aux soldats à genoux :

« Toi qui peux seul nous donner la victoire,
O Dieu des Piast, ô Dieu des Jagellons!
A qui jadis nos aïeux rendaient gloire
Sur des autels d'obus et de canons,
Et sous un dais de bannières conquises;
Nous, qui comme eux à mourir sommes prêts,
Et te suivrons où que tu nous conduises,
Nous te prions, nous, du fond des forêts!

Protège-nous! notre cause est la tienne;
Nous n'avons pas encor démérité.
Nous combattons pour que ton règne advienne,
Pour la justice et pour la vérité.
Rends-nous enfin notre sainte patrie,
La liberté, l'honneur, les droits de tous!
Donne ces biens à tout peuple qui prie,
Qui souffre, lutte et combat comme nous!

Dieu, souviens-toi des morts, de tous nos frères,
Qui sont couchés dans leur sanglant linceul!
Que ta justice entr'ouvre leurs suaires!
Prends pitié d'eux! Ils n'ont cru qu'en toi seul.
Jusqu'à la fin ils ont suivi ta voie.
Ah! donne-leur cette félicité
Promise à ceux qui sont morts pleins de joie
Pour la patrie et pour la liberté! »

XVI

Le silence à présent plane sur la clairière.
Les étoiles du ciel la regardent sans bruit;
Et les anges sans doute y versent leur prière.
Autour des feux, chacun s'arrange pour la nuit.
Qui sait si pour plus d'un ce n'est pas la dernière?...
Et c'est ainsi qu'au camp des insurgés admis,
S'endormirent heureux et las nos trois amis.

XVII

L'hiver fut long. La guerre et ses fatigues neuves
Endurcirent leurs corps en retrempant leurs cœurs.
Dès le premier combat, ils firent bien leurs preuves.
Luttant toujours, battus souvent, parfois vainqueurs,
Ils eurent à passer par de rudes épreuves.
Mais les courses, le froid, la faim, ce dur métier,
Ont fait à ces cœurs d'or comme un étui d'acier.

XVIII

Isa même? oui! La nuit, dormant sous sa pelisse,
Le jour, svelte et légère, en dolman de mouton,
Un sabre à ses côtés, de sa main fine et lisse
Maniant dextrement un léger mousqueton,
Isa pour un conscrit n'a pas l'air trop novice;
Et la Diane antique aux sandales d'airain
N'eut jamais dans ses bois plus de grâce et d'entrain.

XIX

Elle est l'ange du camp. Chacun l'admire et l'aime.
Elle vole aux blessés comme l'abeille aux fleurs,
Leur prodiguant ces mots d'une douceur suprême
Qui de l'âme et du corps guérissent les douleurs.
De sa noble patrie elle est le pur emblème :
Guerrière à l'œil terrible et sœur de charité;
C'est la femme, en un mot, dans toute sa beauté.

XX

Et Marcel est heureux! La voir, la voir sans cesse,
La servir, lui prêter le secours de son bras,
La couver d'un regard de muette tendresse,
Épier ses désirs, protéger tous ses pas,
Être son second frère, et, pour comble d'ivresse,
Lorsque le camp s'endort sous les grands sapins verts,
Chaque soir, à ses pieds se coucher en travers!

XXI

Oui, Marcel est heureux! son âme se dilate
Dans l'atmosphère en feu de ces périls sans fin.
Son cœur gonflé de sève et de bonheur éclate,
Comme un fruit qu'a mûri l'automne; il vit enfin.
Pourvu qu'à ses côtés il dorme ou qu'il combatte,
C'est assez! Que lui fait tout le reste? et ses yeux,
Près d'elle, sans trembler verraient tomber les cieux.

XXII

Il aime, et pour jamais. Ce n'est plus cette ivresse,
Qui captive les sens en endormant l'esprit;
Ce n'est plus même encor cette pure tendresse,
Cette chaste amitié qui console et guérit.
Non! c'est la vie ardente où tout le cœur se presse,
Le dévouement sans fin, sans espoir, sans retour;
C'est la passion sainte et l'héroïque amour!

XXIII

Heureux qui l'a connu, fût-ce un jour, sur la terre!
Il n'aura point passé dans ce bas monde en vain.
La mort comprise enfin n'est plus qu'un ange austère;
Tout se révèle et luit par son côté divin;
Car c'est l'amour qui tient la clef du grand mystère;
Sans lui cet univers n'est qu'un livre fermé.
Que peut-on bien savoir quand on n'a pas aimé?

XXIV

Le printemps vient enfin : sous sa féconde haleine
Partout la neige fond, s'écoule et disparaît;
La charrue aux grands bœufs reparaît dans la plaine;
Une nouvelle sève anime la forêt.
Pour les pauvres proscrits la vie a moins de peine;
En revoyant les fleurs blanchir les noirs rameaux,
Il leur semble que Dieu s'attendrit sur leurs maux.

XXV

— Durez jusqu'au printemps! leur avait dit la France,
La France de l'empire aux tortueux conseils.
Ils ont duré. — Dieu sait avec quelle souffrance!
Ils dureront encor des mois et des soleils,
Dans la sublime foi de leur folle espérance;
Et jusqu'au dernier jour ces nobles cœurs sauront
Faire honneur à ce mot pour lequel ils mourront!

XXVI

Le printemps est venu. Mais l'antique devise :
Dieu trop haut dans le ciel et la France trop loin!
Par un nouvel espoir trompé se réalise.
Que voulez-vous? On tient sa parole... au besoin.
Le Mexique, l'Annam, Rome et la sainte Église,
L'Inde, Siam d'abord, — et la Pologne après.
Puis, ce qui vaudrait mieux, c'est encore un congrès.

XXVII

Ah! tant de sang versé, d'héroïsme inutile!
L'holocauste sanglant d'un peuple tout entier!
Pour qu'un pâle empereur, comme un joueur habile,
Ait un pion de plus sur son vaste échiquier!
L'un froidement calcule, et l'autre tue, exile,
Et ne remettra plus son épée au fourreau.
Que sera l'un, Seigneur, si l'autre est le bourreau?

XXVIII

C'est la nuit, et demain ce sera la bataille.
Chacun fourbit son arme et visite avec soin
Sa giberne et son sac. Près d'un feu de broussaille,
Le capitaine lit ses dépêches. Plus loin
Wladek parle tout bas à Marcel qui tressaille.
Auprès d'eux, adossée au tronc noir d'un sapin,
Isa semble perdue en un rêve sans fin.

XXIX

— « S'il m'arrivait malheur, disait Wladek, mon âme
Plus légère à présent pourra quitter ma sœur.
Je sais qu'en la fiant à votre honneur sans blâme,
Je ne puis lui trouver un plus sûr défenseur.
J'y compte. Maintenant le sommeil nous réclame;
Bonsoir, frère, scellons ce pacte d'un baiser.
Je sens que désormais je vais mieux reposer. »

XXX

Marcel sentit des pleurs courir sous sa paupière,
Et jusque dans sa voix. Il ne répondit pas;
Il mit dans un regard son âme tout entière
Et l'offrit à Wladek, en lui tendant les bras.
Ce legs, c'était son vœu, son rêve, sa prière.
Puis, comme chaque soir, il s'en vint, à pas lents,
Aux pieds d'Isa qui dort, poser son front brûlant.

XXXI

O bonheur infini! volupté sans pareille!
Avoir là sous les yeux, sous la main son trésor!
A son souffle d'enfant, la nuit, prêter l'oreille;
Être à ses pieds, la voir, l'effleurer! mieux encor,
Respirer l'air touché par sa lèvre vermeille,
Ah! c'est trop de bonheur! et cet enivrement
Ne peut être compris que par un cœur d'amant.

XXXII

Oui, se dire : Elle est là! Dans cette chaste pose,
C'est bien elle qui dort, à deux pas! Si je veux,
Je puis baiser le sol où sa tête repose,
M'enivrer du parfum si doux de ses cheveux,
Ou bien même effleurer le bout de son doigt rose...
Mais l'amour, qui peut seul à l'amour mettre un frein,
Dresse entre eux le respect comme un grand mur d'airain.

XXXIII

Le camp dormait déjà. La nuit sombre et muette
Autour des noirs sapins redouble d'épaisseur.
Il regarda longtemps le ciel bleu sur sa tête,
En songeant à la mort, à Wladek, à sa sœur.
Les étoiles brillaient d'une lueur discrète;
Et chacune à son tour, au fond du firmament,
Derrière les sapins, descendait lentement.

XXXIV

« Étoiles, qui du ciel peuplez les noirs abîmes,
Disait Marcel, amis aux longs regards si doux,
Si la mort doit demain nous prendre pour victimes,
Offrez-nous un asile et réunissez-nous!
Laissez-moi la revoir dans vos mondes sublimes!
Je n'ai pas pu l'aimer assez dans ce séjour :
L'éternité n'est pas de trop pour mon amour. »

XXXV

Marcel s'endormit tard. Vers l'aube un rêve étrange
Le visita : sa mère, en long vêtement noir,
Et Marion grandie, avec des ailes d'ange,
L'attendaient toutes deux au seuil du vieux manoir.
De leurs longs cils baissés des pleurs bordaient la frange;
Car toutes deux cherchaient en vain à l'horizon
Si l'on voyait venir l'enfant de la maison.

XXXVI

Quand il se réveilla, la lumière était pleine,
Les oiseaux gazouillaient la diane dans l'air;
Et, près de lui, debout, Isa calme et sereine,
Avec un doux sourire et dans l'œil un éclair,
Armée en guerre, et prête à la lutte prochaine,
Le regardait dormir, et penchée à demi,
Disait : « Voici le jour, réveillez-vous, ami! »

XXXVII

Qu'elle était belle ainsi sous la blonde auréole
De ses fins cheveux d'or que l'air fait voltiger!
Ce n'est plus l'ombre en deuil errant dans sa gondole,
Qui pleure son pays sous un ciel étranger.
La vie a reconquis son geste et sa parole;
Son œil luit; l'air natal et l'ardeur du combat
Redoublent de son teint le virginal éclat.

XXXVIII

Marcel fut bientôt prêt. Déjà les sentinelles
Devant les tirailleurs se repliaient sous bois.
On pouvait voir de loin en masses solennelles
Les Russes s'approcher sur deux fronts à la fois.
Soudain le canon gronde. En avant sur les ailes,
S'éparpille l'essaim des Cosaques haïs,
De la lance et de l'œil fouillant tous les taillis.

XXXIX

La bataille dura longtemps; chaque coup porte
Des chasseurs polonais cachés dans leurs fourrés.
Le Russe est décimé; mais sa troupe est si forte
Que les proscrits ont peur de se voir entourés.
Bientôt on tient conseil : la prudence l'emporte;
Et sans cesser le feu, tous en ordre, et d'accord,
Reprennent à couvert leur marche vers le Nord.

XL

Pour masquer la retraite un bataillon d'élite
Fait tête; nos amis y sont au premier rang.
L'ennemi voit combien leur phalange est petite,
Et pour l'envelopper fait un effort plus grand.
Wladek est en danger; Isa se précipite;
Marcel vole au-devant, et la couvre. Un coup part.
Il tombe à deux genoux, percé de part en part.

XLI

Il tombe. Il n'a senti d'abord qu'une secousse;
Bientôt son sang jaillit à flots précipités.
Sa main cherche l'appui d'une main chère et douce;
Il la sent. On s'empresse, on crie à ses côtés :
« Ne l'abandonnons pas, frères, à la rescousse ! »
Ce fut le dernier mot que son oreille ouit.
Le sol tourne, il défaille, et tout s'évanouit.

XLII

Quant il revient à lui, la lumière indécise
Ne lui révèle plus des objets familliers.
Ce n'est plus la forêt, haute comme une église,
Dont les troncs de sapins font les sveltes piliers;
C'est une chambre close, un lit de toile bise,
Où le pauvre blessé, fiévreux, pâle, amaigri,
Repose lourdement son corps endolori.

XLIII

Il n'est pas seul; des voix, des formes inconnues,
Frappent confusément son oreille et ses yeux.
Une table en sapin, quelques chaises menues,
Un rustique foyer où flambe un feu joyeux,
Une image de saint, piquée aux parois nues,
Une armoire, un grand lit, voilà le mobilier;
C'est l'Isba, la maison du garde forestier.

XLIV

Un vieillard est assis devant le feu qui brille;
A tout ce qui se passe il paraît étranger.
Curieuse, éveillée, et de façon gentille,
Une enfant va, vient, glisse, apprête le manger,
Et sourit au vieillard; c'est sa petite-fille.
Sur la table en bois blanc, où deux couverts sont mis,
Elle coupe à chacun sa tranche de pain bis.

XLV

Mais plus que le tableau de cette simple idylle,
Une image a fixé son regard incertain :
C'est Isa, le couvant de l'œil, pâle, immobile,
Et lui disant tout bas en lui prenant la main :
— « Marcel, êtes-vous mieux ? Puis-je être plus tranquille ? »
Et Marcel répondait : « Oui, je suis bien, merci !
Si bien que je voudrais mourir, mourir ainsi ! »

XLVI

Puis, retenant la main qui tremblait dans la sienne,
Il la porte à sa lèvre, et la couvre de pleurs.
Isa rougit, chancelle, et se soutient à peine.
Bientôt, comme épuisé par l'excès des douleurs,
Ou des félicités dont sa coupe est trop pleine,
Le blessé lâcha prise, et, reposant son front,
Il tomba tout à coup dans un sommeil profond.

XLVII

— « Seigneur, dit à Wladek le forestier fidèle,
Janka, ma fille, veut que le souper soit prêt ;
La chère répond mal à visite si belle.
En tout cas, vous serez mieux que dans la forêt.
Mangez en paix, j'ai mis mon fils en sentinelle.
Asseyez-vous avec Madame auprès du feu,
Et partagez mon pain, ainsi qu'il plaît à Dieu ! »

XLVIII

Et Wladek et sa sœur, toute tremblante encore,
Prennent place, non loin du foyer réchauffant,
A la table en sapin qu'un simple mets décore,
Et se laissent servir par le père et l'enfant ;
Tandis que le vieillard que la flamme colore
Reste en son coin, toujours immobile et sans voix,
Raide, sombre, enfumé comme un vieux saint de bois.

XLIX

Doux moments de repos, de calme, de bien-être,
Qu'on savoure encor mieux quand on a tant souffert!
D'un foyer bienfaisant la chaleur qui pénètre
L'âpre faim apaisée, une table, un couvert,
Un ami qu'on crut mort et que l'on voit renaître,
Que de biens réunis, que de félicités
Pour des proscrits errants traqués loin des cités!

L

Pauvres mortels! la joie est-elle donc un leurre?
Un éclair d'un moment suivi de longs adieux?
C'est quand le ciel est pur, quand la vie est meilleure,
Qu'il faut craindre la foudre et redouter les dieux.
On souriait à peine, et voilà que l'on pleure.
Un vent de mort se lève au détour du chemin,
Et le malheur est là, qui vous prend par la main!

LI

Silence! un cri lointain retentit dans l'espace,
Et l'on entend courir en montant le sentier;
La porte s'ouvre : « Alerte! on est sur votre trace.
Voici les Russes, dit le fils du forestier
Haletant, il faut fuir, ou nous mourrons sur place! »
La surprise, l'effroi, l'horreur, les glace tous.
On se lève, on se tait; Janka tombe à genoux.

LII

Soudain l'aïeul se lève et dit d'une voix mâle :
« Les Russes? Bien! C'est moi, moi qui les recevrai.
J'ai servi vingt-cinq ans, et la mort m'est égale.
Quant à vous, partez tous! Mon fils sait un fourré,
Impénétrable aux yeux et défiant la balle;
Portez-y ce blessé! Levez le matelas
Doucement! Bien. Partez, que Dieu guide vos pas! »

LIII

On obéit, on part, on éteint la lumière;
On s'éloigne d'un pas rapide et cadencé.
Janka, que suit Isa, s'avance la première;
Wladek avec le garde emporte le blessé;
Le fils surveille, épie et regarde en arrière;
Et bientôt au milieu du fourré que l'on fend
Ils déposent Marcel qui dort comme un enfant.

LIV

Le jeune forestier, pour détruire la piste,
Replace les rameaux que leur marche a pliés.
Inquiète de voir ce sommeil qui persiste,
Isa touche Marcel et se couche à ses pieds.
On se groupe, on s'assoit; la nuit est froide et triste
Personne ne dit mot; nul ne ferme les yeux.
Chacun reste à sa place, immobile, anxieux.

LV

Tous vers le même point ont l'oreille tendue.
Que va-t-il advenir du vieillard, de l'aïeul?
Une clameur lointaine est enfin entendue;
Un tumulte, des cris, — puis rien, — puis un cri seul
Qu'ils ont cru reconnaître à travers l'étendue.
Bientôt, le front glacé d'une froide sueur,
Ils ont vu dans le ciel monter une lueur.

LVI

C'est le feu, l'incendie! ô les monstres infâmes!
Ils n'ont pas respecté l'aïeul ni le soldat.
Pour ces tueurs d'enfants, de vieillards et de femmes
L'incendie est de règle et clôt chaque combat.
A travers les taillis on distingue les flammes...
Plus de doute! Ils ont donc accompli leur forfait!
Mais le pauvre vieillard? grand dieu! qu'en ont-ils fait?

LVII

— « Je veux voir et savoir ! dit le garde. — O mon père ! »
S'exclament les enfants en s'attachant à lui.
Wladek lui prend la main : « Ami, dit-il, j'espère
Qu'il est sauf; nous irons dès que l'aube aura lui.
A présent, n'est-ce pas leur montrer ce repaire,
Et près de ce blessé leur frayer les chemins? »
— Le garde se rassied, la tête entre ses mains.

LVIII

Ah ! l'inconnu, l'angoisse et l'horreur de l'attente,
Quand on sent qu'un malheur plane sur votre front !
Comme le temps se traîne ! et comme l'heure est lente,
Pour l'âme au désespoir sur qui le malheur fond,
Et qui d'avance sent son étreinte sanglante !
La plus grande torture est parfois l'inconnu;
Souvent l'on souffre moins quand le mal est venu.

LIX

C'est ainsi que, cachés dans leur nid de bruyères,
Pâles, tremblants, l'oreille émue au moindre son,
Ils passèrent la nuit en larmes, en prières,
En désespoirs muets soufferts à l'unisson.
Et demain, qu'auront-ils pour épreuves dernières?
— Un seul n'a point de part au deuil universel,
Un seul était heureux, et sans remords, Marcel.

CHANT HUITIÈME

AU FOND DES BOIS

I

Le jour parut enfin. L'aube froide et sereine
Souleva de la nuit le rideau ténébreux;
Mais sa blanche lueur ne pénètre qu'à peine
L'épais hallier qui sert d'asile aux malheureux.
Bientôt l'aurore avec sa lumière plus pleine
Au gîte obscur, où nul ne pouvait se mouvoir,
Glisse un pâle rayon qui permet de se voir.

II

Près de Marcel, Isa dormait brisée et lasse;
Le garde avec Wladek s'apprêtait à partir,
Quand son fils en pleurant les arrête : « De grâce,
N'allez pas, j'en reviens. Le père est un martyr.
Vous ne retrouveriez de l'Isba que la place;
Ce n'est plus qu'un monceau de cendre, un lieu sacré
Qui servit de bûcher au vieillard massacré. »

III

Janka sanglotte; Isa se réveille, et se lève,
Et regarde Marcel dans son heureux sommeil.
Wladek ému leur dit : « Mes amis, l'heure est brève,
Et pleine de périls; il faut tenir conseil.
A vos justes douleurs un moment faisons trêve;
Ne pleurons plus nos morts; songeons à les venger.
Mais d'abord avisons au plus pressant danger.

IV

Si nous restons ici, comment faire pour vivre?
Notre blessé, d'ailleurs, périrait sans secours;
Et si nous l'emportons, quel chemin faut-il suivre?
Où trouver un abri pour prolonger ses jours?
Les Russes sont partout; un seul faux pas nous livre.
Garde, ce pays-ci t'est mieux connu qu'à moi;
Parle, ton avis seul doit nous servir de loi. »

V

— « Vous m'avez demandé mon avis, seigneur comte?
En deux mots, le voici : me venger, me venger!
Pourvu que ma vengeance ait la main sûre et prompte,
Peu m'importe! Partons, quel que soit le danger!
Regagnons votre bande! Enrôlez-moi! Je compte
Prouver à vos amis, dès le premier combat,
Que vous n'amenez point un trop mauvais soldat. »

VI

Isa leur dit alors : « J'approuve cette idée.
Rejoignez nos amis; moi je reste en ce lieu;
Je reste avec Marcel, j'y suis bien décidée.
La mort m'a fiancée avec lui devant Dieu,
Quand sa grande âme hier, par l'amour seul guidée,
Le jeta tout sanglant et pâle à mes genoux;
Depuis cette heure, il est devenu mon époux.

VII

Partez donc! et que Dieu, Wladek, vous accompagne!
Les femmes resteront à soigner le blessé.
Janka me servira, j'espère, de compagne.
C'est elle qui saura pourvoir au plus pressé :
Afin que ni le froid, ni la faim ne nous gagne,
Elle ira nous chercher au village voisin
Du pain, des vêtements, et des bandes de lin.

VIII

Ainsi donc, retournez à l'armée, au plus vite.
Ramenez cette nuit l'aumônier avec vous.
J'en ai deux fois besoin; médecin et lévite,
Il guérit les blessés, il bénit les époux.
Quand nous serons unis dans la forme prescrite,
Il ira consacrer la place où votre aïeul,
Sous ses débris fumants, repose sans linceul. »

IX

On consent, on se lève, on se quitte, on s'embrasse...
Hélas! dans un adieu qu'il peut tenir de maux!
Junka les suit; Isa, quand elle perd leur trace,
Les écoute longtemps marcher sous les rameaux.
Le bruit décroît, bientôt il cesse, et dans l'espace
Le silence reprend son empire éternel.
Alors, Isa, penchée au chevet de Marcel,

X

Dans ces bois inconnus, perdue et délaissée,
Seule, auprès d'un blessé, — peut-être d'un mourant!
Expiant tout à coup sa vaillance passée,
Ne retient plus ses pleurs grossis comme un torrent.
Bientôt, par l'insomnie et la douleur lassée,
Sur la couche rustique, où dormait son ami,
Elle laissa tomber son front tout endormi.

XI

Dors, cher ange d'amour dont l'aile se replie,
Pauvre petit soldat par le chemin lassé,
Dors, repose ton front, dors un instant, oublie!
Au cou de ton ami laisse ton bras passé,
Et sur son sein meurtri mets ta tête pâlie!
Fais-lui plus grand encor le bonheur qu'il rêvait!
Dors, un cœur qui vous aime est le meilleur chevet.

XII

Comme ils sont beaux tous deux dans cette chaste étreinte!
C'est Psyché qui s'endort auprès de son amant.
Non! l'innocence est là, dont la beauté plus sainte
Jette sur leur sommeil comme un voile charmant.
Puis la douleur leur mit au front sa noble empreinte.
C'est plutôt Juliette et Roméo pâlis,
Tous deux dans le caveau funèbre ensevelis.

XIII

Seigneur! laisse-les vivre encor! sois-leur propice!
L'une est vierge, et sans tache, et n'a jamais erré.
L'autre par l'amour pur, et jusqu'au sacrifice,
A retrempé son âme et s'est régénéré.
Tous les deux ont cherché ta gloire et la justice.
La pudeur scelle encor leurs lèvres d'amoureux;
A peine le bonheur commence-t-il pour eux.

XIV

Comme la fleur d'avril qui s'ouvre à la lumière,
Et ne se lasse pas de regarder les cieux,
Laisse-les entr'ouvrir leur âme tout entière,
Et se la révéler des lèvres et des yeux!
Qu'ils boivent lentement dans sa fraîcheur première
La source aux flots sacrés qu'on savoure à longs traits,
La source des aveux et des premiers secrets!

XV

Ah! les premiers aveux et les premiers sourires!
L'aurore de l'amour illuminant le ciel!
Ce doux frémissement au seuil des grands délires!
Ce breuvage inconnu dont on pressent le miel!
Cette première ivresse!... Ici-bas, sur nos lyres,
Nul ne peut l'exprimer, même en sons affaiblis;
C'est le parfum de l'âme : il dort dans ses replis.

XVI

Éveille-toi, Marcel! Jamais ton plus doux rêve
N'entrevit, même au loin, cette réalité.
Savoure vite, avant qu'un souffle ne l'enlève,
Ce bonheur innocent qui dort à ton côté.
Car la félicité comme la gloire est brève;
On vit, on aime, on meurt, et nul ne sait comment.
L'homme est l'ombre d'un rêve et la vie un moment.

XVII

Éveille-toi, Marcel! sois heureux sans mesure!
Qui sait ce que le sort te réserve demain?
L'aveu sommeille encor sur cette lèvre pure,
Et ce cœur tout à toi bat presque sous ta main...
O Marcel! ô Marcel! au prix de ta blessure,
Et même de la mort, qui n'accepterait pas,
Le bonheur que le ciel a mis entre tes bras?

XVIII

Et Marcel s'éveilla. D'abord, son œil s'arrête
Sur le dais inconnu du sombre et vert fourré,
Puis sur le bras charmant dont l'étreinte discrète
Tient en dormant son cou si doucement serré.
Mais quand il reconnut sur son sein cette tête,
Dans l'effroi d'un bonheur qui passe tous ses vœux,
Le frisson de la mort courut dans ses cheveux...

CHANT NEUVIÈME

PARABASE

Octobre 1872.

I

O mes pressentiments! ô sombre prescience!
Terrible vision où passait l'avenir!
Prophétiques accents, voix de la conscience,
Que mon cœur indigné ne pouvait contenir!
Présages trop certains de notre défaillance,
Signes de sang, de deuil, de mort, de trahison,
O mes pressentiments! que vous aviez raison!

II

Tandis que j'essayais d'égayer par ces rimes
De mes amers chagrins la sombre profondeur,
Le ciel a châtié nos torts comme des crimes;
Et la France endormie en sa fausse grandeur
S'est réveillée au fond du plus noir des abîmes,
Écrasée et noyée au sang de ses enfants,
Sous le talon de fer d'ennemis triomphants!

III

Quoi! la France des rois et de la République,
La France d'Austerlitz et de Sébastopol!
Qui jadis, fleuve immense en son cours magnifique
Débordait sur le monde et fécondait le sol,
Cette France tomber, et sous un choc unique!
Hélas! et l'avenir ne le comprendra pas,
Des Français par cent mille ont mis les armes bas!

IV

Effroyable désastre! inexpiable année,
Où pour nous accabler tout s'est mis contre nous!
Partout l'impéritie, une neige acharnée,
Un vainqueur inhumain, du sang jusqu'aux genoux,
Piétinant sans merci la France assassinée!
Et, pour comble d'horreur dans ce grand attentat,
La Commune achevant le meurtre de l'État!

V

Puis la paix... quelle paix! l'âme en est ulcérée.
Quoi! l'or ne suffit pas pour payer la rançon?
Il faut que de ses mains la France déchirée
De sa chair, au plus près du cœur, taille un tronçon!
Et l'Europe, témoin muet de la curée,
Et l'univers, et Dieu d'où descendent les lois,
Ont laissé s'accomplir ces sinistres exploits!

VI

Dieu sauveur! Est-ce assez de misère et de honte?
Le sang n'a-t-il donc plus la vertu d'apaiser?
N'avons-nous pas assez souffert, à votre compte?
Seigneur, nous sommes las, laissez-nous reposer.
Vous qui mesurez l'air au moment de la tonte,
Retenez votre souffle! ah! vos durs châtiments
Ont dépassé nos torts et mes pressentiments.

VII

Je savais bien souffrir un jour, et que l'empire
Élevé dans le sang tomberait dans le sang;
Je savais que le mal conduit toujours au pire,
Et quels maux nous gardait l'avenir menaçant.
Mais ce qu'ils ont été, nul ne saurait le dire.
Il est de ces tourments que rien ne fait prévoir;
Et j'ai touché le fond de l'amer désespoir.

VIII

Celui qui n'a pas vu sa patrie adorée
S'avilir et tomber aux bras d'un histrion,
Tandis qu'à ses valets la liberté livrée
Se débattait en vain sous leur impur bâillon,
Aux applaudissements d'une foule enivrée;
(Inoubliable oubli! Jour de honte et de deuil!
Vaste océan de fange où sombre notre orgueil!)

IX

Celui qui n'a pas vu de déroute en déroute
Vers sa perte à pas lents se traîner son pays;
Ramassé nos soldats expirant sur la route,
Pauvres enfants gelés, qui se croyaient trahis,
Le pur sang de la France et sa dernière goutte,
Qui combattaient sans pain, sans armes, sans espoir,
Et mouraient simplement pour faire leur devoir;

X

Celui qui n'a pas vu le pavé de sa ville
Noir des lourds bataillons d'un ennemi brutal,
Et, captif dans les plis de l'horrible reptile,
N'a pas connu l'exil dans son pays natal;
Puis, retranché du monde, ainsi que dans une île,
Épié quelque espoir au front de l'étranger,
Ou dans le vol lointain d'un pigeon messager;

XI

Celui qui n'a pas vu, pauvre âme endolorie,
A son foyer désert, sa mère en cheveux blancs
S'asseoir toute brisée et la face maigrie,
Usant dans un seul jour le reste de ses ans,
Dire en joignant les mains : Pauvre chère patrie!
Et sur ses traits creusés par tant d'autres douleurs
Vu ruisseler encor d'inconsolables pleurs;

XII

Celui qui n'entend pas, jour et nuit, à toute heure,
Le pas de l'étranger vainqueur fouler son seuil,
Et dans les corridors de la vieille demeure
Résonner l'éperon d'un reître plein d'orgueil
Qui traverse en sifflant une chambre où l'on pleure,
Et, joyeux, chaque soir, cuve son vin et dort
A la place sacrée où votre père est mort;

XIII

Celui qui n'attend pas de minute en minute,
Comme le condamné qu'on lie au tombereau,
Le sort de son pays qui marche vers sa chute
Sous les coups redoublés d'un sinistre bourreau;
Celui qui n'a pas vu, quand dut cesser la lutte,
La France à deux genoux, succombant sous le faix,
Recevoir comme un coup de hache cette paix;

XIV

Celui-là ne sait pas le malheur; il ignore
Ce que le désespoir contient de plus amer.
Il n'aura pas connu le chagrin qui dévore,
Et fait de chaque instant du jour un autre enfer.
Quoi qu'il ait pu souffrir, il peut revivre encore;
Car il a de son cœur gardé quelque lambeau :
Il n'est pas descendu tout vivant au tombeau.

XV

Ah! maudit soit l'auteur de cette horrible guerre!...
— Mais quoi! fouler aux pieds l'adversaire abattu?
— Oui, pourquoi pas? L'histoire est une muse austère
Qui ne peut du pardon se faire une vertu;
Il est des vérités qu'elle ne doit pas taire.
D'ailleurs, pourquoi mon vers les déguiserait-il?
Il a dit au pouvoir ce qu'il dit à l'exil.

XVI

Pas de fausse pitié sottement magnanime!
Qu'est-ce que son malheur au nôtre comparé?
Il ne perd par l'exil que le fruit de son crime.
La France au sein meurtri, son peuple déchiré,
Voilà le vrai malheur et la seule victime.
Gardons-leur sans partage un respect mérité;
Au coupable on ne doit rien que la vérité.

XVII

Oui, maudit soit l'auteur de cette guerre impie,
Cet être qui n'a su ni vivre ni mourir,
Qui n'a touché la France, ainsi qu'une harpie,
Que pour la dévorer, la souiller, la flétrir!
Fléau de Dieu par qui l'on souffre, et l'on expie,
A qui cette couronne, où tant de gloire a lui,
N'a pas inoculé la grandeur malgré lui!

XVIII

Cromwell de Franconi, sphinx pétri dans la fange,
Méprisant l'univers — qui le lui rendait bien;
D'astuce et de froideur silencieux mélange,
Brouillard néerlandais sur fond italien,
Tyran félin, masqué de douceur, face étrange
Où dans les yeux rêveurs on ne pouvait rien voir
Que l'incurable ennui du souverain pouvoir.

XIX

Que le vent de l'exil de sa froide rafale
Emporte ce fantôme aux bords qui l'ont vomi!
Qu'il parte avec son or et sa race fatale!
Il nous lègue pourtant le bienfait d'un ami :
Il a si bien souillé la pourpre impériale,
Le trône et ses abords sont si déshonorés
Que nul n'osera plus en monter les degrés.

XX

Qu'il parte! et si jamais ce vieillard sans vergogne,
Saisissant de son bras flétri notre drapeau,
Voulait recommencer et Strasbourg et Boulogne,
Avec son grand cordon et son aigle au chapeau,
Qu'il soit pris et jugé; qu'un gendarme l'empoigne,
Et qu'il trouve au grand jour sur le premier carreau
Le fossé de Vincenne ou de Quérétaro!

XXI

Non! c'est trop ou trop peu pour cette âme incolore!
Dieu qui juge les rois, Dieu l'a mieux condamné.
En le faisant mourir ainsi, l'on déshonore
La mort du duc d'Enghien et du maréchal Ney;
Puisqu'il a voulu vivre, eh bien, qu'il vive encore!
Qu'il vive à petit feu! que, cadavre vivant,
Il traîne au loin ses jours jusqu'au siècle suivant!

XXII

Qu'il nous voie — et bientôt! — reprendre notre place,
Retourner au travail du foyer, du sillon,
De nos sanglants discords effacer toute trace,
Former de l'avenir le sacré bataillon,
Nous retremper enfin, esprit, cœur, âme et race,
Rester libres surtout! et montrer sous les lois
Ce que vaut le pays des Francs et des Gaulois!

XXIII

C'est la seule vengeance, et digne et légitime.
La plus grande torture infligée au bourreau,
C'est de voir sous ses yeux renaître sa victime,
Plus forte, plus vaillante, au sortir du tombeau,
Agitant au soleil les preuves de son crime.
Il ne sera pas seul à souffrir ce tourment :
Plus d'un déjà l'éprouve au pays allemand.

XXIV

C'est assez! laissons là cet homme et cet empire.
La haine alourdit trop les ailes de nos chants.
D'ailleurs, il est des noms qui profanent la lyre.
L'histoire jugera tous ces tristes méchants.
Méditons ses décrets, tâchons de les mieux lire.
Sachons prendre la vie et l'homme, tels qu'ils sont.
On a toujours trempé dans le mal qu'ils nous font.

XXV

Ce n'est pas le hasard qui gouverne le monde :
Toute chose ici-bas a sa cause et sa loi;
Tout fait est une fleur à racine profonde,
Et tout évènement a sa logique en soi.
C'est la nécessité qui gouverne le monde;
Inflexible, elle règle et le bien et le mal :
L'homme sème le gland et le chêne est fatal.

XXVI

C'est à nous de savoir ce que notre main sème.
Le choix nous appartient; l'homme agit librement;
Et cette liberté rentre dans le problème
Que Dieu dans l'infini tisse éternellement.
Il ne faut pas s'en prendre à lui, mais à soi-même.
Il faut être son juge et scruter tous ses torts,
Comme après le combat on reconnaît ses morts.

XXVII

Si la France, jamais, parcourant ses annales,
Cherche au plus noir feuillet de ce livre de sang
Une date, parmi les époques fatales,
Pour mieux s'humilier aux pieds du Tout-Puissant,
Et jeûner et gémir, comme font ses rivales,
J'en sais une qu'il faut choisir à deux genoux,
Quand nous voudrons frapper notre sein devant tous.

XXVIII

Ce n'est pas Azincourt, ni Crécy, ni Pavie,
Ces revers éclatants du monde féodal.
Une autre France est née à l'histoire, à la vie;
Et ces maux des aïeux ne nous font plus de mal.
Dans la nuit du passé tout sombre, tout dévie :
Ces chocs, ces coups sanglants ne nous ont pas brisés,
Et les siècles les ont plus que cicatrisés.

XXIX

Ce n'est pas Waterloo, jour de sombre mémoire,
Dont longtemps je n'ai dit le nom qu'en frémissant;
Si l'aigle alors tombait, ce n'était pas sans gloire,
Et, s'il était souillé, ce n'était que de sang.
Le respect des vainqueurs, et celui de l'histoire,
Relevait notre chute et dorait nos revers.
Et d'ailleurs nous luttions contre tout l'univers.

XXX

Ce n'est pas Sedan même et sa triste journée,
Où cent mille soldats avec leur empereur,
Dans un cercle de bronze armée environnée,
Ne sont plus qu'une foule où règne la terreur,
Où le chef, éperdu devant la destinée,
Au lieu d'aller mourir, se dérobe, et tremblant
Ne sait plus qu'arborer dans l'air un drapeau blanc.

XXXI

Ce n'est pas Metz non plus, où la France envahie
Adressait son espoir et son dernier regard;
Où la faim, et la voix d'un chef trop obéie,
Livraient aux ennemis l'invincible rempart;
Où notre armée, — au moins par le destin trahie! —
Aux pieds de l'Allemand, frémissante, mit bas
Ces armes qui l'avaient vaincu dans dix combats.

XXXII

Non! c'est toi, jour sans nom, c'est toi, premier octobre,
Toi qui nous pris l'Alsace une seconde fois!
Date de désespoir, de cruauté, d'opprobre,
Où Dieu laissa fouler la plus sainte des lois.
Ah! la France en ce jour fut de ses pleurs trop sobre!
Elle aurait dû jeter un sanglot immortel,
Un cri terrible à faire au loin trembler le ciel;

XXXIII

Le cri qu'aux lionceaux les lionnes blessées
Lancent dans le désert frémissant de terreur,
Cri que connaissent bien les mères délaissées,
Cri de rage, d'amour, d'impuissance et d'horreur,
Où toutes les douleurs dans un son ramassées
Font un appel suprême et lèguent pour adieu
Le remords aux bourreaux et la vengeance à Dieu!

XXXIV

Pauvre Lorraine! Et toi, chère et vaillante Alsace!
Inséparables sœurs de la famille en deuil,
Honneur du vieux foyer qui garde votre place,
Sentinelles du droit et gardiennes du seuil,
O guerrières! le cœur est plus fort que la race;
L'âme est libre, l'amour forge seul un lien,
Et la justice est tout, et la force n'est rien.

XXXV

Vous l'avez bien prouvé! Vous dont le cœur fidèle
Montre, en ce jour de pleurs et de déchirement,
Que la France vaincue est pour vous toujours belle,
Et qu'elle a conservé son invincible aimant;
Vous qui délaissez tout pour revenir près d'elle,
Et quittez vos maisons, vos champs, vos prés, vos bois,
Pour devenir Français une seconde fois!

XXXVI

Exode lamentable et touchant! Dans l'histoire
Jamais un pareil cri d'amour n'a retenti,
Et jamais l'injustice et jamais la victoire
N'ont recu sur la joue un pareil démenti.
Ah! ce rayon d'amour vaut mieux que l'autre gloire.
La France en sera digne, et voudra chaque jour
Mieux mériter encor l'excès de cet amour.

XXXVII

Honneur à qui s'en va! Respect à qui demeure!
C'est justice. Évitons d'inutiles discords.
Le malheur est égal, des deux côtés on pleure.
La Prusse n'aura rien que la terre et les corps;
La France garde l'âme, et sa part est meilleure.
Tristes vainqueurs! objets d'horreur et de pitié!
Qui ne saurez jamais conquérir qu'à moitié!

XXXVIII

Et cette moitié-là vous échappera même.
Tôt ou tard l'avenir rétablira les droits.
La nécessité vient, et ce juge suprême
Arrache leur victime aux peuples comme aux rois.
Venise a résolu vaillamment ce problème;
Elle est là pour montrer que, dignement soufferts,
Les maux liment sans bruit et font tomber les fers.

XXXIX

Et ce sera bientôt! Par l'accord ou le glaive,
Par la guerre ou la paix, par la force ou le droit.
Le monde le sent bien : ceci n'est qu'une trêve.
L'édifice nouveau craque en plus d'un endroit.
Il faut que tôt ou tard la justice se lève,
Et que, par l'étranger sans se laisser broyer,
Chaque peuple soit libre et garde son foyer!

XL

O France! un dernier mot. Mais j'hésite et je n'ose.
Ton sang versé te laisse au front trop de pâleur;
Tant de faiblesse après tant de gloire m'impose.
Comme Éliphaz parlant à Job dans son malheur,
Sur la couche sanglante où ta douleur repose
Je ne viens pas nier, en l'aggravant, ton mal,
Ou bien te consoler comme un ami banal.

XLI

Pourtant si le respect et l'amour le plus tendre
Sert d'excuse à qui dit de dures vérités,
(Et ton cœur fut toujours digne de les entendre),
Laisse-moi te parler dans mes sincérités.
La blessure est béante encor : que sert d'attendre?
Du vrai retour au bien le premier pas n'est fait
Que lorsque du malheur on comprend le bienfait.

XLII

O mère! quand le sort te fit passer au crible,
Comme on voit le vanneur jeter sa graine au vent,
D'un million d'archers quand tu devins la cible,
N'as-tu pas entendu la voix du Dieu vivant?
Jamais sa main ne fut ici-bas plus visible.
A la lueur des faits, sous leur terrible éclair,
Jamais il n'a parlé de plus haut et plus clair.

XLIII

S'il te laissa tomber au fond des précipices,
C'est que tu l'as voulu, que tu l'as mérité,
C'est que tu désertas pour des grandeurs factices
Ce qui faisait ta force avec ta dignité :
Le droit, la liberté, l'amour des sacrifices.
Trois fois tu te donnas un maître tout-puissant,
Et trois fois tu tombas dans la boue et le sang.

XLIV

La dernière leçon sera-t-elle assez forte?
Tes yeux s'ouvriront-ils? veux-tu comprendre enfin?
Pour la dernière fois l'ange frappe à ta porte,
Et remet sous tes yeux le message divin :
« Esclave, tu n'es plus qu'une nation morte,
Libre, tu peux encore étonner l'univers,
Et trouver la grandeur au sein de tes revers! »

XLV

Écoute cette voix, pauvre France trompée!
C'est celle des aïeux, c'est celle du devoir.
Laisse là les tyrans dans leur pourpre usurpée;
L'écueil de la raison, c'est l'absolu pouvoir.
Laisse encor la folie et l'orgueil de l'épée;
Et, quand tu reprendras le glaive dans ta main,
Que ce soit pour tes fils et le bon droit humain.

XLVI

Mais attends! tu perdis trop de sang dans la lutte,
Les coups que tu reçus frappaient si près du cœur,
Ton peuple à tant de haine et d'envie est en butte,
Chose étrange! surtout de la part du vainqueur,
Que nous pouvons périr de la moindre rechute...
Oui, périr! ou du moins cette fois plus brisés
Mettre un siècle à chercher nos tronçons divisés.

XLVII

Sois patiente encore! Il te suffit de vivre;
C'est assez! vise au bien sans exiger le mieux;
Les jours travailleront pour toi : le temps délivre;
Tout rapproche du but qu'on ne perd pas des yeux.
Tôt ou tard le vainqueur de sa gloire s'enivre;
L'injustice déborde, ou contient tant de fiel
Que le monde s'insurge et Dieu se lève au ciel.

XLVIII

Et quand viendront enfin ces représailles sûres,
Montre à ces Allemands, durs contempteurs des droits,
Qu'on peut être vainqueur, et rester les mains pures;
Qu'un peuple libre est juste, et vaut mieux que les rois,
Et qu'il n'a pas au front certaines flétrissures
Qui, malgré les canons, la gloire et les écus,
Relèguent les vainqueurs plus bas que les vaincus.

CHANT DIXIÈME

ÉPILOGUE

Novembre 1872.

I

L'air est doux, le ciel pur et limpide; la brise
Promène dans l'éther de longs nuages blancs;
L'horizon ne dort plus sous une vapeur grise,
Et la pluie a séché sur les rameaux tremblants;
La terre se réveille, et regarde surprise
Le soleil qui revient après ces tristes jours,
Prêt à recommencer ses immortels amours.

II

C'est le retour joyeux après la triste absence;
C'est l'aubade sonore éclatant sur le seuil;
C'est un autre printemps, c'est une renaissance.
Après ces jours d'orage et de froid et de deuil,
On dirait que la terre entre en convalescence,
Et lève en souriant les voiles du tombeau
Pour revoir tout plus pur, plus radieux, plus beau.

III

Imitons-la! Tâchons de revivre comme elle!
La France vient d'avoir ses jours d'ombre et de mort;
Qu'elle renaisse aussi, la blessée immortelle!
Se levant à demi par un viril effort,
Qu'elle se montre à tous plus puissante et plus belle!
Pâle encor de ses maux, sans honte et sans déchoir,
Parmi les nations qu'elle aille se rasseoir!

IV

Car elle peut toujours porter la tête haute.
Dieu ne l'a pas frappée et visitée en vain;
Ses yeux se sont ouverts, elle a senti sa faute,
Et compris dans les pleurs l'enseignement divin.
Sous les traits du malheur quand Dieu devient notre hôte,
Il lègue aux affligés, au moment de partir,
La volonté du bien, fille du repentir.

V

Que Dieu nous donne donc la force et la sagesse!
Et qu'il laisse à nos maux le temps de se guérir!
Hélas! qui m'aurait dit qu'un jour dans ma détresse
Je prierais pour la France en passe de périr?
Et, quand je célébrais de toute ma tendresse
Cette sainte Pologne aux vœux toujours trahis,
Que je craindrais un jour son sort pour mon pays?

VI

Pauvre chère Pologne! héroïque victime!
Certes, je croyais bien t'aimer et t'admirer,
Des nations en deuil image magnanime!
Maintenant que la France a dû se déchirer,
Comme je comprends mieux ton martyre sublime!
Comme en pensant à toi, comme en pensant à nous,
Mon âme se prosterne en pleurs à tes genoux!

VII

Sœur lointaine du Nord, trop souvent oubliée!
O nation du Christ, ô Christ des nations!
A la colonne infâme où le sort t'a liée
Pour subir des bourreaux les flagellations,
La France est comme toi battue, humiliée.
Comprendra-t-elle enfin ce qu'elle te devait,
Et de quelle grandeur le malheur te revêt?

VIII

Pays de l'héroïsme indomptable et suprême,
Que rien n'a pu fléchir, ni l'exil, ni les fers,
Qui prend dans le martyre et la mort elle-même
La force de nouveaux et d'incessants revers,
C'est toi que je voulais chanter dans ce poème;
Et c'est par un sanglot sur nos propres douleurs
Que ce chant inégal s'achève dans les pleurs!

IX

Je l'avais commencé presque avec un sourire,
Pour occuper mon âme et la dépayser;
Je voulais, échappant aux miasmes de l'empire,
Avec la poésie et l'art m'éthériser,
Et m'enivrer d'extase aux accords de la lyre...
Quel réveil! aux lueurs de la flamme et du fer
J'ai vu sur mon pays se déchaîner l'enfer.

X

Ces jours vont s'éloignant; la tempête s'apaise;
L'herbe a déjà couvert deux fois nos morts chéris;
La neige aux toits brûlés a refroidi la braise;
On ressème les champs, on fouille ses débris,
Malgré l'affront sanglant dont le souvenir pèse,
Et quoiqu'il laisse au cœur un ardent aiguillon,
Chacun reprend sa tâche et rouvre son sillon.

XI

Le mien, c'est ce poème. Il est temps qu'il s'achève,
Et peut-être n'a t-il déjà que trop duré.
Puis, ce n'est plus l'instant de la lyre et du rêve.
Tous, nous devons n'avoir qu'un seul devoir sacré,
Un seul but, que nos yeux doivent viser sans trêve :
C'est de rendre au pays, racheté du passé,
Le piédestal de gloire où Dieu l'avait placé.

XII

Adieu donc! adieu donc! lyre, écho de nos âmes,
Musique intérieure aux célestes accords!
Séraphin, qui nous prends sur ses ailes de flammes,
Tressaillement divin, ineffables transports,
Voix magique, évoquant tout ce que nous aimâmes,
Et qui le fait passer en blanches visions
Devant nos yeux baignés de pleurs et de rayons!

XIII

Adieu! je te bénis! tu m'as tenu parole.
Tu peux partir, ô Muse! et remonter vers Dieu.
Plus jeune, aux jours ardents de confiance folle,
Je n'ai jamais voulu t'adresser qu'un seul vœu.
Ce n'était pas la gloire, et l'or, cette autre idole.
Non! souviens-toi, c'était jusqu'à mon dernier jour
De garder à mon front ta flamme et ton amour.

XIV

Et tu l'as fait! Adieu! Je te bénis encore.
Mes lèvres garderont le parfum de tes doigts,
Jusqu'à ce que la mort un jour vienne les clore,
Mais elles ont chanté pour la dernière fois.
Mon cœur fut trop longtemps comme l'écho sonore
Qui vibre à tous les bruits s'élevant du sentier.
Pour un dernier amour il se garde en entier.

XV

Mais ces pâles enfants d'un moment de délire,
Aussi vivants que nous dans leurs corps plus subtils,
Doux fantômes créés d'un pleur et d'un sourire,
Marcel, sa mère, Isa, Marion, où sont-ils?
Avant de nous quitter ma tâche est de le dire,
Puisqu'il faut qu'ici-bas l'art achève toujours
La vie, et ce qui fuit d'incomplet dans son cours.

XVI

Sa mère? Regardez cette figure austère
Que l'on porte expirante au seuil de la maison.
C'est elle! Elle a voulu revoir sur cette terre
L'allée où son enfant jouait, et l'horizon
Où sa vie a dormi comme un lac solitaire;
Et cette noble vie où rien ne se dément
Voit approcher la mort et sourit doucement.

XVII

Près d'elle, une autre femme, une enfant, est assise,
Aux regards attentifs, au chaste et doux maintien.
Sous les coiffes de lin et l'habit de sœur grise.
C'est Marion grandie et consacrée au bien.
D'un chagrin redoublé sa jeune âme se brise :
La dame qu'elle aimait meurt, et son fils est loin...
Dieu seul lui reste encor : qu'il daigne en prendre soin

XVIII

La malade s'agite, on dirait qu'elle prie;
Sa voix avec effort monte en sons haletants :
— « Si jamais il revient, tu lui diras, Marie,
Que sa mère n'a pu l'attendre plus longtemps;
Que je m'en vais où Dieu dit qu'est notre patrie;
Que je l'attendrai là, si rien ne le défend...
Mais Dieu peut-il sevrer la mère de l'enfant? »

XIX

Marion à ces mots se détourne et se penche
Pour cacher la douleur dont son cœur est rempli;
Et deux larmes glissant sous sa voilette blanche
Viennent mouiller le Christ en cuivre dépoli
Et le lourd chapelet qu'elle porte à sa hanche.
Marcel est mort; l'enfant ne le sait que trop bien!
Dieu soit béni! La mère au moins n'en saura rien.

XX

Quoi! Marcel n'est donc plus? — Là-bas, dans la clairière,
Sous les sapins d'Alsace aux longs rameaux moussus,
Son cœur repose enfin! Un tertre de bruyère
Que personne bientôt ne reconnaîtra plus;
Pas de nom! seulement sur sa couche dernière
Un croix et ces mots que ronge le lichen :
« Ci-gît un défenseur de la patrie! Amen! »

XXI

Oui, Marcel est tombé dans cette guerre infâme
Qui nous prit notre honneur, nos drapeaux, notre sol.
Loin du berceau riant sur qui pleure sa femme,
Un ouragan de fer l'emporta dans son vol.
Il a trouvé la mort que cherchait sa grande âme,
Quand vivant à l'écart, triste, inutile et seul,
Tout jeune, il se rêvait un glorieux linceul.

XXII

Ah! ne le plaignez pas! il est mort pour sa cause.
Et, puisqu'il faut mourir, savez-vous rien de mieux?
Dans un rêve de gloire et d'amour il repose,
Jeune, heureux, souriant comme les anciens dieux.
Il a quitté ce monde en pleine apothéose;
Car, avant de fermer ses paupières au jour,
Dans des yeux adorés il a pu voir l'amour;

XXIII

L'amour calme et profond comme la mer immense,
Bon comme le soleil, vaste comme l'azur,
L'amour par qui l'espoir infini recommence,
L'amour fort, invincible, heureux, tranquille et sûr,
Dont le seul vrai langage est encor le silence,
Quand la main dans la main, et les yeux dans les yeux,
Abîmés l'un dans l'autre on voit s'ouvrir les cieux.

XXIV

Le tertre où dort Marcel s'affaisse; il se nivelle
Lentement sous la neige et l'âpre vent du nord;
La croix tombe en poussière, et plus rien ne révèle
Que cette place est sainte, et qu'un grand cœur y dort.
La ronce chaque année en paix s'y renouvelle,
Et du sol consacré cache le dernier pli.
Mais ce n'est pas encor l'abandon et l'oubli.

XXV

Parfois sous un galop lointain le bois résonne;
La solitude écoute et reconnaît ce bruit.
Sur la fosse effacée une pâle amazone
S'arrête et s'agenouille, à l'heure où le jour fuit.
Un long voile de deuil autour d'elle frissonne.
Immobile, elle pleure, elle prie, elle attend
Que Dieu la réunisse à ce qu'elle aima tant!

XXVI

C'est Isa! son œil luit d'une pensée ardente :
Vivre pour la Pologne et mourir pour Marcel.
Voir son peuple sortir de sa tombe sanglante,
Et rejoindre à jamais son époux dans le ciel :
Ici-bas et là-haut voilà sa seule attente!
Que Dieu, dans sa justice abrégeant son exil,
Exauce doublement ses vœux! Ainsi soit-il!

TABLE

Pages.

PRÉFACE. 1

PRIMAVERA.

Amitié. 3

Billet 3

L'Ile heureuse 4

Remember. 6

Adieu. 8

Dans la Clairière. 8

IAMBES.

L'Attentat. 13

Te Deum 14

Thalatta. 15

Credo. 17

O Navis ! 18

La Piscine. 19

L'Ombre. 20

Insomnie 21

L'Océan. 22

Le Sphinx. 23

La Désertion. 24

Tristesse. 26

Espoir. 27

Les Étoiles. 28

PETITS POÈMES

Pages.

La Mort du Juif-Errant.
Dédicace. 33
Premier chant. — La Solitude. 34
Deuxième chant. — L'Orage 41
Troisième chant. — L'Expiation. 48
Quatrième chant. — Le Repentir 56
Cinquième chant. — Le Pardon. 70
Le Rêve. 79
L'Elkovan.
Dédicace. 91
Prélude 92
Premier chant. 95
Deuxième chant. 105
Troisième chant 118
Épilogue. 127
La Grotte. 131
Sur un tombeau. 137
Vision. 143

POÈMES DRAMATIQUES

Le Prologue de Stéphen. 157
In Excelsis 175
Le premier jour de l'Eden. 201
Prométhée délivré 231

AMICIS

Lettres.
Loin de Paris 273
En partant 275
Sur la mer Noire. 277

Pages.
L'Infini 278
Le Pacte. 279
A la princesse N. 280
Épithalame. 282
Stances 283
Réponse. 284
En voyage. 285
Triolet. 285
Écho de triolets 286
Sous le Rialto 287
SONNETS.
A Alfred de Musset 288
A Madame Bixio. 289
A moi. 290
A Mademoiselle Max d'Arnim. 291
Sur un album 292
A Madame L. T 293
A un ami 294
CHANSONS.
Chanson avec chœur. 295
A la villa Borghèse. 296
Mignon's lied. 298
Air moldave. 298
Air allemand. 299
Là-haut 300
Sérénade. 301
Sur le lac 302
La Chanson du chanvre. 303
Berceuse polonaise. 305
ÉLÉGIES.
Plainte 307
La Plage. 308
Les Cheveux d'or. 309
Le Salon. 310

Pages.
Promenade au bois. 311
La Glycine. 315
A une jeune fille. 316
La Rose et le Cyprès. 316
Hermanita. 318
La Rose des adieux. 319
La veille du départ. 320
Dans la rue 322
Voix secrètes 323
Consolation 324
P. P. C. 326
La Mort du président Lincoln. 329
Séméia. . . . . 33[illegible]

MARCEL

Premier chant. — Paris 348
Deuxième chant. — Les Adieux 361
Troisième chant. — La Grotte 373
Quatrième chant. — La Mère. 388
Cinquième chant. — Venise. 400
Sixième chant. — Le Lido 411
Septième chant. — La Pologne. 424
Huitième chant. — Au fond des bois 440
Neuvième chant. — Parabase. 445
Dixième chant. — Épilogue. 457

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 13539.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13, PARIS

à 3 fr. 50 le volume.

(*EXTRAIT DU CATALOGUE*)

POÈTES CONTEMPORAINS

ALFRED DE MUSSET

Premières Poésies . . . . . 1 vol. | Poésies nouvelles . . . . . 1 vol.
Œuvres posthumes . . . . . 1 vol.

THÉOPHILE GAUTIER

Poésies complètes . . . . . 1 vol. | Émaux et Camées . . . . . 1 vol

SAINTE-BEUVE

Poésies complètes . . . . . 1 vol.

Mme DESBORDES-VALMORE

Poésies . . . . . 1 vol.

PHILOTHÉE O'NEDDY

Poésies posthumes. . . . . 1 vol.

ALPHONSE DAUDET

Les Amoureuses. . . . . 1 vol.

ANDRÉ LEMOYNE

Les Charmeuses. . . . . 1 vol.

HENRI CANTEL

Les Poèmes du Souvenir. . 1 vol.

ARMAND SILVESTRE

Poésies . . . . . 1 vol.
La Chanson des Heures . . 1 vol.
Les Ailes d'or . . . . . 1 vol.

JEAN AICARD

Poèmes de Provence. . . . 1 vol.
Miette et Noré. . . . . 1 vol.

LUCIEN PATÉ

Poésies . . . . . 1 vol.

JULES BRETON

Jeanne . . . . . 1 vol.

GUY DE MAUPASSANT

Des Vers . . . . . 1 vol.

MISTRAL

Mirèio . . . . . 1 vol.

Mlle LOUISE BERTIN

Nouvelles Glanes. . . . . 1 vol

GUSTAVE MATHIEU

Parfums, Chants et Couleurs. 1 vol.

THÉODORE DE BANVILLE

POÉSIES COMPLÈTES

Les Cariatides. . . . . 1 vol.
Les Exilés. . . . . 1 vol
Odes funambulesques. . . . 1 vol.
Comédies . . . . . 1 vol.

MAURICE BOUCHOR

Les Chansons joyeuses. . . 1 vol.
Les Poèmes de l'Amour et de la Mer . . . . . 1 vol.
Le Faust moderne . . . . 1 vol.
Contes parisiens en vers . . 1 vol.

EMMANUEL DES ESSARTS

Poèmes de la Révolution. . 1 vol

MAURICE MONTÉGUT

Lady Tempest . . . . . 1 vol.

CHARLES DE LOVENJOUL

Le Rocher de Sisyphe . . . 1 vol.

RAOUL LAFAGETTE

Les Aurores. . . . . 1 vol.

GEORGES NARDIN

Les Horizons bleus. . . . 1 vol.

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 12339.